



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

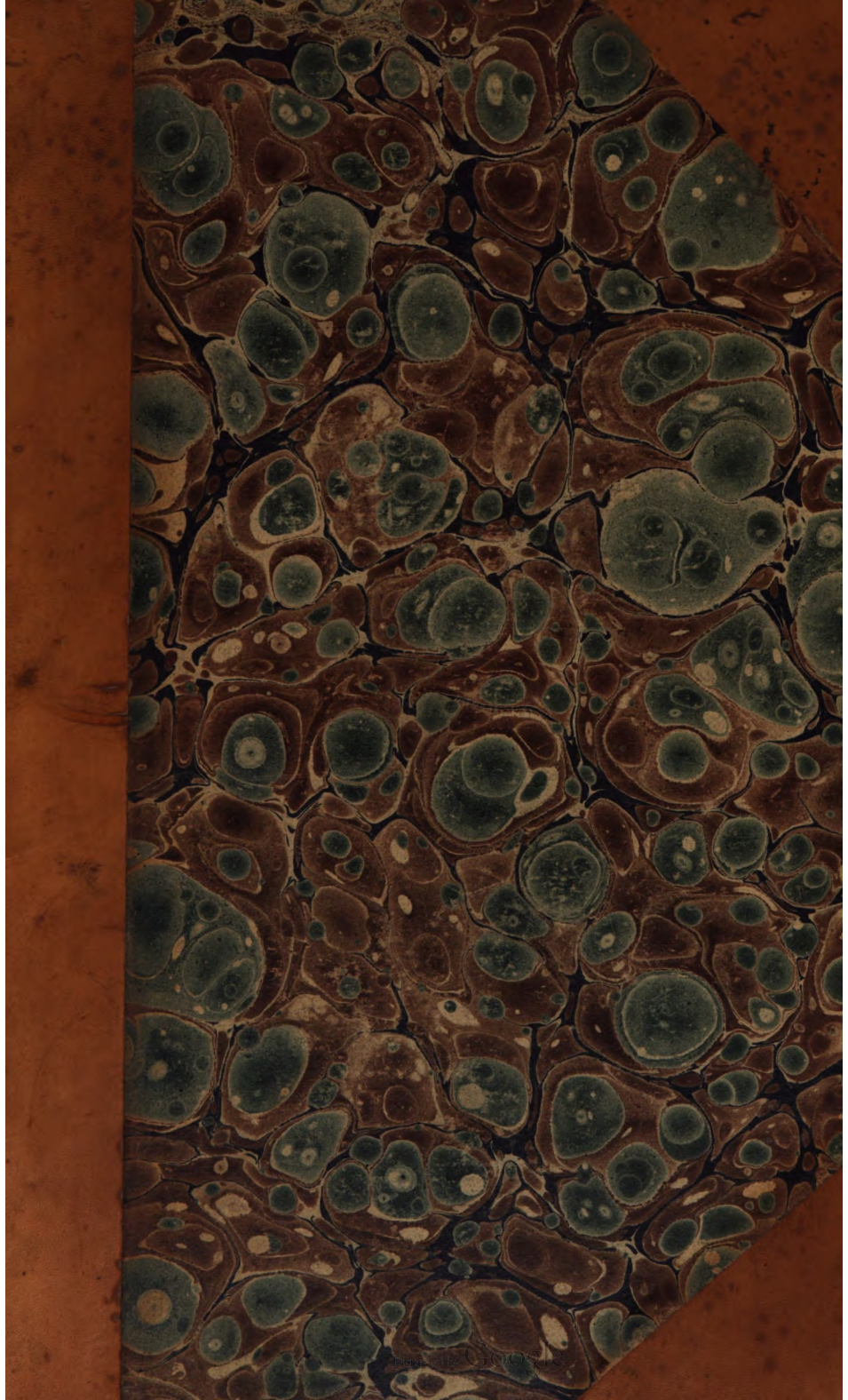
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

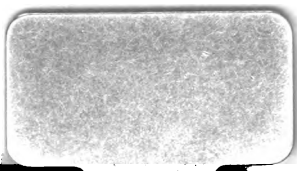
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



166

Per. 3977 e. $\frac{181}{25.3}$



NOUVELLE
REVUE GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIM. DE F. G. LEVRAULT.

NOUVELLE
REVUE GERMANIQUE;

RECUEIL

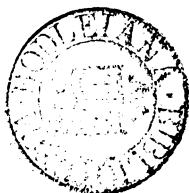
LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

**UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.**

DEUXIÈME SÉRIE.

Come Troisième.



PARIS ,

Chez F. G. LEVRAULT, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81 ;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à STRASBOURG ;
A BRUXELLES, à la Librairie Parisienne.

1834.

SEPTEMBRE 1834.

TOME III.

1

Digitized by Google

Littérature.

LE TRÉSOR DES NIBELUNGEN

(*DER NIBELUNGEN-HORT*),

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

DE RAUPACH.

1834.

SECOND ACTE.¹

(La scène est au château de Günther à Worms.)

PREMIÈRE SCÈNE.

(Brunhild entre brusquement; Günther la suit. Tous les deux sont en habits de fête.)

BRUNHILD.

Laisse-moi. Je ne resterai pas plus long-temps.

GÜNTHER.

Tu fais ce qui n'est pas convenable. Le tournois est à peine terminé à moitié, et il cesse dès que la reine quitte le balcon.

BRUNHILD.

Aussi je veux qu'il cesse.

GÜNTHER.

Qu'est-il arrivé? Qui a osé offenser la reine?

BRUNHILD.

Est-ce pour m'insulter que tu m'appelles reine? Depuis quand l'abandon est-il une des marques de la royauté? Cent

¹ Voyez tome II, p. 308 de la deuxième Série.

chevaliers à peine ont combattu avec mes couleurs; bien trois cents portaient celles de ta sœur Chriemhild.

GÜNTHER.

Comment cela peut-il exciter ta colère? Ignores-tu que la foule se tourne toujours vers la richesse, et que ma sœur dispose du trésor des Nibelungen, présent de Siegfried, que la prodigalité elle-même ne pourrait épuiser?

BRUNHILD.

Et c'est pour cela que c'est elle qui est la reine. L'ornement de ma tête n'a que la forme de la couronne; son diadème à elle en a la valeur et l'éclat. Sa tête brillait de la clarté du soleil, sa robe était pareille au ciel de l'hiver, lorsqu'il se pare de mille étoiles. Ainsi que les abeilles s'assemblent autour de leur reine, ainsi tous les regards se tenaient attachés sur elle, et moi, on ne me voyait que parce que j'étais assise dans sa gloire. J'ai toujours détesté la lune, parce qu'elle farde son noir visage de la lumière empruntée du soleil, et maintenant je dois être comme elle, vue seulement lorsqu'une reine m'éclaire?

GÜNTHER.

Pourquoi te fâcher de cela?

BRUNHILD.

De quoi donc, par les grands dieux, s'allumerait mon courroux?

GÜNTHER.

Quoi, tu oses invoquer encore les dieux profanes?

BRUNHILD.

Ce sont les dieux de ma libre jeunesse. Oh, ne les ai-je sacrifiés pour une croyance que je ne comprends pas; n'ai-je renoncé à l'éclat d'une couronne indépendante, à la puissance d'un sceptre héréditaire; n'ai-je échangé la liberté d'une vierge pure pour la vile servitude d'une épouse, que pour céder

ici l'empire à une autre, pour n'être pas même la première de tes esclaves?

GÜNTHER.

Brunhild, ma chère femme, je te l'ai dit souvent : assiste plus assidûment à la messe, afin de te délivrer du cauchemar de l'orgueil qui t'opprime. Quoi qu'on puisse accorder d'amour et d'hommage à ma sœur, tu es la reine.

BRUNHILD.

Vain nom, mot vide de joie et de consolation! Je porte le titre de reine; Chriemhild en a la puissance; c'est elle qu'honorent la cour et le peuple; c'est à son service que tout s'empresse, et l'on ne me tient aucun compte d'avoir donné le jour au roi futur. Tous s'empressent au service de ta sœur, parce qu'elle peut donner trois fois plus que moi; elle est née au milieu de cette nation; moi, je suis une étrangère. Elle est plus belle que moi. Que m'importait la beauté alors que, libre moi-même, je conduisais sur l'immense océan mes vaisseaux au butin et à la victoire. Pourquoi m'as-tu dépouillée au point que maintenant je sois réduite à envier un bien aussi méprisable que la beauté? Si tu m'aimais, en retour de tout ce que tu m'as ravi, tu me procurerais au moins la pauvre consolation d'être extérieurement honorée.

(Hagen entre; il s'arrête au fond.)

SECONDE SCÈNE.

BRUNHILD, GÜNTHER, HAGEN.

GÜNTHER.

Cesse ces vaines querelles, femme hautaine! Je suis las de répondre à des plaintes sans fin et aussi vides que les bulles d'eau que la pluie d'orage produit sur l'étang. Si Chriemhild possède plus l'amour du peuple que toi, à qui la faute? Au vent du nord le sein des fleurs se ferme; ainsi les cœurs

se ferment à l'orgueil. Je t'aime; mais je t'aimerai davantage lorsque tu auras dompté ta fierté.

BRUNHILD.

Loin de moi cette pensée! Cette fierté que tu blâmes, c'est moi-même. Je t'ai prédit que je n'y renoncerais pas.

GÜNTHER.

Que puis-je faire alors pour rétablir la paix?

BRUNHILD.

Ce que tu m'as ravi, tu ne peux me le rendre; je ne puis plus redevenir la reine libre qui parcourait fièrement les flots de l'océan: ma force s'est évanouie, le charme est rompu. Mais que Siegfrid quitte ces lieux, qu'il retourne à la cour de son père.

GÜNTHER.

Je ne puis le lui ordonner.

BRUNHILD.

Qu'il parte, que je sois délivrée de la vue de ta sœur, que je n'entende plus parler d'elle!

GÜNTHER.

Jamais je ne céderai à cette humeur farouche.

HAGEN (*s'avancant*).

Consens-y, mon roi; je te le conseille de toute mon ame.

GÜNTHER.

Ton conseil n'est pas bon. Me priverai-je d'un ami si éprouvé, du plus brave des guerriers, pour satisfaire au vain caprice d'une femme?

HAGEN.

Oui, mon roi. Entre deux femmes qui se haïssent placez des montagnes inaccessibles et la mer immense.

BRUNHILD.

C'est cela même. Que la mer et les montagnes nous séparent!

GÜNTHER.

Montrez-moi un guerrier qui puisse se comparer à lui ? Dans la dernière guerre contre les Saxons n'est-ce pas à lui que nous avons dû la victoire et la riche rançon pour les rois prisonniers ?

BRUNHILD.

Et t'eût-il donné l'empire du monde, qu'il parte !

HAGEN.

J'ai fait mon devoir dans maint combat, et n'ai point à envier la gloire d'autrui : c'est pourquoi je le reconnais avec plaisir pour la meilleure épée que jamais aient vue mes yeux ; mais je dis aussi : qu'il parte !

GÜNTHER.

Quoi, dans ce moment même où le puissant roi des Danois nous menace de la guerre ? Où, à l'est, la puissance du roi des Huns devient de jour en jour plus menaçante.

BRUNHILD.

Ah, tu trembles, si son bras ne te protège ?

HAGEN.

Nous avons gagné des batailles avant qu'il vint ici ; comment donc, en nous quittant, emporterait-il avec lui l'espérance de la victoire ?

GÜNTHER.

Comment l'ami pourrait-il dire à l'ami qui l'a servi avec fidélité et amour : Va, laisse-nous ! Comment un roi congédierait-il un guerrier qui à lui seul vaut une armée ? Comment offenserait-il un allié dont la puissance égale la sienne ? Je ne consentirai jamais à une action aussi peu convenable.

BRUNHILD.

Tu m'aimes donc si peu, qu'à toutes mes prières tu opposes un froid *jamais* ? C'est parce que tu me crois impuissante que tu agis ainsi. Mais il est plus facile d'éviter la rage du lion, que la morsure du scorpion qui glisse dans les ténèbres. (*Elle sort.*)

HAGEN.

Rien n'est plus vrai. Écoute-moi, seigneur !

GÜNTHER.

Tais-toi ; tu es toujours contraire à mes désirs.

HAGEN.

L'ami fidèle dit plus souvent non que oui ; car chacun est aveugle dans sa propre cause.

GÜNTHER.

L'affermirai-je dans son orgueil ? Un roi sera-t-il le sujet d'une femme ?

HAGEN.

La prudence te conseille de te séparer de Siegfried ; vous pouvez demeurer amis éloignés l'un de l'autre, et non réunis. Car, crois-moi, là où les femmes se haïssent, l'amitié des maris ne saurait subsister. D'ailleurs, quel secret est déposé dans le cœur de Siegfried !

GÜNTHER.

Quoi, ce qu'il a tû pendant treize mois, il ne pourrait le taire plus long-temps.

HAGEN.

O roi, ne compte pas là-dessus. Nulle vie, non plus que nul tissu, n'est parfaitement égale. Il arrive un moment où la vertu la plus ferme même se laisse vaincre ; et qui donne un démenti à la vie passée. (*Ils sortent.*)

TROISIÈME SCÈNE.

(*Chriemhild, habillée plus magnifiquement que Brunhild, entre par la porte à gauche ; elle tient dans ses mains la ceinture que Brunhild portait au premier acte. Siegfried survient un peu plus tard.*)

CHRIEMHILD.

Il faudra que je le sache. Oh, il le faut absolument, ne dussé-je pendant trois ans faire autre chose que pleurer nuit

et jour, sans lui adresser une parole, et sans le regarder que pour lui montrer des yeux rouges à force de verser des larmes : il faudra qu'il me dise ce que c'est que cela. (*Siegfrid entre par le milieu du fond ; Chriemhild cache la ceinture.*)

SIEGFRID.

Je suis charmé de me voir recherché par toi ; mes regards aussi t'ont cherchée, et cherchée encore au tournoi. (*Il la prend dans ses bras.*) Que tu es belle aujourd'hui ; jamais tu ne m'as paru plus pleine de grâces. Certes, si dans ce jour un chevalier étranger venait à te voir, il demanderait : quelle est cette jeune fille ?

CHRIEMHILD.

Très-bien, très-bien. Ne parlons pas de ma beauté dans ce moment-ci, et (*lui montrant tout à coup la ceinture*) dis-moi qu'est-ce que cela ?

SIEGFRID.

Eh, comment as-tu trouvé cela ? (*Il veut prendre la ceinture.*) Donne-le-moi !

CHRIEMHILD (*la retirant*).

Tu ne l'auras qu'avec ma vie ! Qu'est-ce que c'est ? Ne le sais-tu pas, pauvre homme ? La frayeur te l'a-t-elle fait oublier ? Je te le dirai, moi : c'est la ceinture d'une femme. C'est en cherchant des bijoux dans ton armoire que je l'ai trouvée soigneusement serrée et cachée, comme on a coutume de cacher ce qu'on aime le mieux. D'où donc te vient-elle ?

SIEGFRID.

Je l'ignore. Elle faisait peut-être partie du trésor des Nibelungen.

CHRIEMHILD.

Le moyen qu'une ceinture de femme se trouvât là ? Je vois qu'elle a été portée, je vois aussi qu'elle a été arrachée à celle qui l'a portée ; car la bélière de la serrure est courbée

et le galon d'or est déchiré. Malheur à moi ! Cette ceinture est un serpent dans l'asyle de mon bonheur, qui détruira tous les germes de ma félicité future¹. Malheur à moi d'avoir fait choix d'un époux qui, voyant mon amour grièvement blessé, au lieu de verser dans la blessure le baume de la vérité, l'envenime encore du poison de l'hypocrisie et de la fausseté. Malheur à moi de m'être confiée à un pareil homme !

SIEGFRID (*la prenant dans ses bras*).

Laissons cela, chère Chriemhild, ma bien-aimée ! Pourquoi te chagriner d'un rien pareil ? Sois bonne, ma chère ! Qu'importe aussi que cette ceinture ne fasse pas partie du trésor ? Vois-tu, lorsqu'on court les aventures, on fait rencontre de mainte belle, et lorsqu'on va continuer sa course, on emporte volontiers quelque souvenir, un dé, un bracelet, une boucle de cheveux. Il m'en est arrivé ainsi, avant que je t'aie vue et aimée.

CHRIEMHILD (*se retirant de ses bras*).

Tu avais menti, tu mens encore. Si cette ceinture était un souvenir de ce genre, tu ne l'aurais pas si soigneusement cachée ; lorsque tu m'aimas, tu l'aurais jetée ou tu me l'aurais donnée. Tu sais trop bien avec quel plaisir nous acceptons de celui qui nous aime les gages d'un amour précédent, et ne m'as-tu pas donné plus d'un dé d'or et maint autre joyau ? Pourquoi, homme perfide, as-tu fait une exception pour la ceinture ?

SIEGFRID.

Pourquoi ? je l'ignore. J'aurais pu te la donner aussi.

CHRIEMHILD.

Non, hypocrite ! Celle qui a porté cette ceinture a reçu ce qui m'appartenait. Malheur à moi ! Mon bonheur s'est éva-

¹ Littéralement : « un serpent dans le nid de mon bonheur, qui détruit tous les œufs d'où la mère, le temps (féminin en allemand), devra me faire éclore un plaisir. »

noui. Insensée, comment aussi me persuader que l'amour fût une fleur immortelle ? Il n'a fleuri que onze mois ; ce temps si court est encore trop long pour l'amour des hommes. Malheur à moi ! l'illusion s'est évanouie et m'a cruellement laissée en proie à son fils, le regret.

SIEGFRID (*se rapprochant*).

Autant tu es belle, autant tes paroles sont folles, Chriemhild. Je t'aime, toi seule, et ne t'ai jamais aimée plus tendrement qu'à l'heure qu'il est : je le jure.

CHRIEMHILD (*s'éloignant*).

Loin de moi ! Les sermens des hommes sont comme le rouge du ciel matinal qui nous invite à sortir, et qui, lorsque sur la foi de sa trompeuse beauté nous sommes dehors, verse traîtreusement sur nous des flots de pluie. Je sais fort bien pourquoi tu me méprises maintenant ; c'est parce que, t'ayant donné un fils, la beauté de mon corps est flétrie. (*Éclatant en pleurs.*) Je serai désormais comme une servante : celle-là seule est la maîtresse qui est aimée du maître.

SIEGFRID (*la reprenant dans ses bras*).

Fi, Chriemhild, ne pleure pas ! Si Ton te voyait les yeux rouges de pleurs, que penserait-on de nous ? Tu m'es chère, dix fois plus chère encore, depuis que tu m'as donné un fils ; tu refloris d'ailleurs comme le plus beau printemps. Sèche tes larmes ! L'amour est si doux lorsqu'il me regarde par tes yeux ; or, si tes yeux sont troublés par des pleurs, où verrai-je ton amour ? Viens, viens que j'essuie tes larmes. (*Il les lui essuie.*)

CHRIEMHILD (*le caressant*).

Tu me diras donc de qui est la ceinture ?

SIEGFRID.

Je te le dirai si tu sais te taire : car je confie mon honneur à ta langue.

CHRIEMHILD.

Je saurai me taire ; suis-je donc de ces femmes qui, lorsque la rage de parler les saisit, ne songent plus ni au ciel, ni à l'enfer ? Eh bien, mon doux ami, dis-moi à qui fut la ceinture ?

SIEGFRID.

Je combattis pour ton frère avec Brunhild, et rendu invisible par le chaperon, je lançai pour lui la pierre, la lance et la flèche. Restait un dernier combat. Avant de conduire la fière princesse dans la chambre nuptiale, la loi voulait qu'il lui enlevât cette fatale ceinture, qui lui donnait la force d'un géant. Invisible je suivis Günther dans la cellule où, devant la chambre nuptiale, elle l'attendait. La lutte commença, et au moment où le roi vaincu par elle allait succomber, je m'approchai, je luttai avec elle et lui enlevai la ceinture. Alors sa vigueur l'abandonna ; elle se laissa conduire par lui dans la chambre nuptiale, et la ceinture resta dans mes mains.

CHRIEMHILD.

C'était pendant la nuit !

SIEGFRID.

A la sombre lueur d'une lampe.

CHRIEMHILD.

Vous étiez seuls ?

SIEGFRID.

Ton frère y était.

CHRIEMHILD.

Le moyen de le croire ! Comment ne se serait-elle pas aperçue qu'elle luttait avec deux hommes ? Je le jure, vous étiez seuls ; et celui qui lui a ravi la ceinture a osé davantage.

SIEGFRID.

Honte sur toi ! Je ne te dirai plus rien.

CHRIEMHILD.

J'en sais assez ; je sais ce que je dois penser. Je le jure encore, vous étiez seuls, tout seuls.

SIEGFRID.

Non, te dis-je; ne me le fais pas répéter!

CHRIEMHILD.

Encore une fois, je sais ce que je dois penser.

SIEGFRID.

Tu ne dois rien penser; mais te taire. Déjà la colère s'émeut dans mon cœur, et tu sais bien que jamais ma colère ne t'a donné de bon temps. Tais-toi donc et rends-moi la ceinture.

CHRIEMHILD.

Laisse-la-moi, cher époux! Si tu la gardes, je penserai toujours qu'elle t'est chère à cause de l'heure où tu la conquis.

SIEGFRID.

Ah, je serais tenté de le jurer par les dieux païens, il faut aimer une femme plus que soi-même pour la supporter.

CHRIEMHILD (*le caressant*).

Sois bon, cher ami! Nous ne péchons que par trop d'amour; nous ne boudons, ne pleurons, n'avons de la colère et des caprices que par trop d'amour. Or, puisque notre faiblesse ne naît que de l'amour, et que la nature nous a faites aimantes, elle a voulu aussi nos faiblesses. N'est-ce pas, mon cœur, tu me donnes la ceinture?

SIEGFRID.

Garde-la, folle que tu es! mais garde-moi aussi le secret! J'ai promis le silence à Günther, et de ce silence dépendent mon honneur et la paix de sa maison.

CHRIEMHILD.

Tu m'offenses de douter de ma discrétion. Je me tairai pour l'amour de toi et de mon frère, et même pour celui de Brunhild. Si je ne l'aime pas, du moins j'ai pitié d'elle: elle n'y survivrait pas, si elle venait à savoir jusqu'à quel point on l'a offensée et trompée.

SIEGFRID.

N'oublie jamais ces sages paroles! Va maintenant; on va sonner à la messe; je te suivrai avec ton frère.

CHRIEMHILD.

Adieu et merci! Tu es si bon, que jamais femme sur la terre n'a pu se vanter d'avoir un époux meilleur. *(Elle l'embrasse et sort.)*

SIEGFRID.

Que votre volonté soit d'airain, la beauté la vaincra. Tant était douce sa prière, qu'une pierre seule aurait pu se taire. *(Il sort.)*

QUATRIÈME SCÈNE.

(La scène représente une place de Worms, au fond la cathédrale. On sonne à la messe; peuple et nobles s'assemblent; parmi ces derniers on remarque Volker, Hagen et Dankwart.)

DANKWART.

Les deux nobles reines et les deux rois vont assister au saint office. Vous attendrez ici pour les suivre, car il ne convient pas d'entrer avant eux. Placez-vous de manière à les recevoir décemment, comme il est d'usage de recevoir les rois. *(Les nobles se rangent sur les deux côtés de la porte de l'église; le peuple se tient derrière eux.)*

CINQUIÈME SCÈNE.

(Les précédents. Brunhild et Chriemhild, chacune suivie de ses femmes, entrent, l'une par la gauche, l'autre par la droite. Elles se dirigent de l'avant-scène vers le dôme. Chriemhild est de quelques pas plus avant, de sorte qu'elle parait devoir arriver à la porte la première.)

BRUNHILD.

Comme tu as hâte, Chriemhild? Arrête-toi, et crains d'entrer la première dans la nef du dôme.

CHRIEMHILD.

Pourquoi ne l'oserais-je pas ? Serait-ce un crime ?

BRUNHILD.

Quoi, tu oserais me disputer le pas ?

CHRIEMHILD.

Non, telle n'est pas mon intention. Mais les belles-sœurs ne devraient pas se disputer un pareil avantage.

BRUNHILD.

Pourquoi pas, femme orgueilleuse ? A ton avis je me dépouillerais de tous mes droits pour t'en orner toi-même.

CHRIEMHILD.

Je n'ai que faire de tes faveurs pour mes ornemens.

BRUNHILD.

Parce que tu es si riche, n'est-ce pas ? Parce que tu te charges d'or et de pierreries comme un cheval de luxe, femme vaine et orgueilleuse ?

CHRIEMHILD.

Je ne mérite point toutes ces injures ! Dieu sait que je ne suis point orgueilleuse. Je t'aurais attendue au portail de l'église, pour te laisser entrer la première ; car je te cède volontiers le pas : n'es-tu pas l'ainée ?

BRUNHILD.

Et la moins belle aussi, voulais-tu dire. Ce n'est pas à l'ainée que tu dois céder, mais à celle qui est ta supérieure. Je suis la reine. Que la parure de ta tête soit une montagne de perles et de diamans ; ce n'est pas une couronne.

CHRIEMHILD.

Moi aussi, un jour je porterai une couronne.

BRUNHILD.

Et quand même tu la porteras, tu ne seras jamais mon égale. Je fus reine, et mon bras puissant était redouté au loin avant d'épouser ton frère.

CHRIEMHILD.

Il faut mettre dans la balance ce que tu es, non ce que tu fus.

BRUNHILD.

Mon poids l'emporte; car l'épouse de l'homme le plus brave et le meilleur, est la meilleure aussi.

CHRIEMHILD.

L'épouse du plus brave! Oh, taisons-nous là-dessus! Je sais, moi, qui ne gagnerait pas à la comparaison.

BRUNHILD.

Qui ne gagnerait pas? Qui donc est-ce qui n'y gagnerait pas? Oserais-tu comparer ton époux avec le roi Günther?

CHRIEMHILD.

Je l'ose, et à bon droit. J'honore mon frère comme je dois; mais Siegfried est une meilleure épée.

BRUNHILD.

Est-ce la victoire qu'il remporta pour toi sur un monstre informe qui te rend si vaine? Moi, j'étais redoutée sur le vaste océan, j'étais la terreur des pays les plus lointains. Mon corps avait la force des géans, mon ame le courage des dieux; j'avais battu les plus hardis guerriers, et pourtant le bras du roi Günther me vainquit : il fallut un héros pour remporter cette victoire.

CHRIEMHILD.

Je crois que Siegfried l'eût pu aussi.

BRUNHILD.

Femme insensée; toi qui ne connais que l'aiguille et le fuseau, tu parles de combats? Lui me vaincre, lui qui n'avait pas même assez de cœur pour assister au combat? Plein de frayeur, il était resté sur le bord de la mer pour garder les vaisseaux. Oh, que ne s'est-il présenté! La dernière de mes servantes l'eût chassé avec son fuseau. Comment un lâche eût-il pu vaincre Brunhild?

CHRIEMHILD.

Et c'est lui pourtant, et non le roi Günther, qui t'a vaincue. Rendu invisible par le chaperon, il se tenait derrière mon frère, et lança pour lui la pierre, la lance et la flèche. S'il n'est qu'un lâche, un lâche a donc vaincu Brunhild, la puissante héroïne.

BRUNHILD.

Ah, femme insolente et menteuse! que le trait de la foudre frappe la langue qui ose proférer de si odieuses paroles!

CHRIEMHILD.

Je mens? Dis-moi donc, méchante païenne, qui t'a vaincue le soir devant ta chambre nuptiale?

BRUNHILD.

Pourquoi me demander cela, femme sans pudeur; n'était-ce pas le roi?

CHRIEMHILD (*tirant de son sein la ceinture de Brunhild*).

Le roi? Vois cette ceinture! A qui fut cette ceinture que mon seigneur, pendant la nuit, enleva à une jeune fille? C'est la tienne, et c'est Siegfried qui, avec la ceinture, te conquiert toi-même. Eh, dis-moi maintenant qui possède l'homme le plus brave? Et me sera-t-il permis à présent, à moi simple femme, de prendre le pas sur la femme de deux maris? (*Elle entre précipitamment dans l'église, ses femmes la suivent.*)

HAGEN.

Où est le roi? Allez chercher le roi! (*Dankwart sort par la droite, un autre noble par la gauche.*)

VOLKER.

Il me semble voir au ciel s'élever des nuages qui nous menacent d'un prochain orage.

BRUNHILD (*qui jusqu'à ce moment, saisie de fureur, s'est tenue muette et immobile*).

Que dis-tu, homme? des nuages s'élèvent seulement? Tu ne vois pas, aveugle, le soleil arrêté dans son cours?

Tu n'entends pas les mugissemens du tonnerre, les craquemens de la forêt, qui se brise dans les fougueux embrassemens des vents? Ce sont les Walkyries¹ sur leurs coursiers respirant les flammes de la foudre; elles crient: du sang, du sang, du sang! Ce cri est doux à mon oreille: du sang! vous en aurez; il coulera, comme sur un champ de bataille, pour étancher votre soif.

SIXIÈME SCÈNE.

(*Les précédens; Günther, Siegfrid et Dankwart entrent par la droite.*)

DANKWART (*à Günther*).

Apprends par toi-même, seigneur, si je t'ai apporté une fausse nouvelle.

GÜNTHER.

Comment cela est-il arrivé?

BRUNHILD.

Il n'est arrivé rien de nouveau; mais ce qui était arrivé, une chose infame, abominable, les dieux l'ont mis au jour. Hommes sans foi, sans honneur et sans vertu, rebut de la création! C'est par votre perfidie que j'ai perdu la couronne et la liberté, pour devenir la femme d'un lâche. Me voici déshonorée et chargée de tant de honte, que mon haleine rend infame quiconque en est atteint.

GÜNTHER.

Impose silence à ta rage! laisse parler les hommes. Comment, Siegfrid, as-tu ainsi manqué à ta foi? Non-seulement tu as raconté ce que tu m'avais promis de taire; pour plus de déshonneur tu as ajouté ce qui n'est pas vrai.

SIEGFRID.

J'en suis fâché; mais je ne saurais le nier. J'ai raconté que j'ai combattu, vaincu pour toi. Quel mal aussi y a-t-il à cela?

¹ Filles d'Odin, déesses des combats et de la victoire, qui conduisent aux félicités de Walhalla les âmes des héros tombés sur le champ de bataille.

En amour la ruse est permise, et plus d'une jeune fille a été gagnée ainsi. Voilà tout ce que j'ai dit, et aussi tout ce que je pouvais dire.

HAGEN.

Dame Chriemhild a dit davantage.

SIEGFRID.

Elle l'a pensé peut-être, c'est le propre des femmes de penser des choses folles. Qu'on l'appelle ici! (*Un serviteur court à l'église.*)

BRUNHILD.

Je ne veux aucun témoignage. Je demande vengeance.

GÜNTHER.

Je n'ose croire que tu aies souillé par ce mensonge l'honneur de ton ami. Si tu l'as fait, tu le paieras cher. (*Chriemhild arrive et s'approche timidement.*)

SIEGFRID (*à Chriemhild*).

Approche, femme; viens, discrète héroïne! Qu'as-tu fait ici?

CHRIEMHILD.

Pardonne-moi, mon ami! Elle m'a provoquée en t'insultant: elle t'a nommé un lâche, un homme sans valeur.

SIEGFRID.

T'ai-je chargée de me défendre des mouches? Je serais un homme de peu de valeur, si, pour protéger ma gloire, j'avais besoin de la langue de ma femme. Mais dis la vérité: t'ai-je dit que jamais j'eusse joui de la faveur de Brunhild?

CHRIEMHILD.

Tu ne l'as point dit; je l'ai pensé.

HAGEN.

La peur ne saurait rendre un témoignage valable.

BRUNHILD.

Une esclave témoigne en faveur de son maître. Ce n'est pas un témoignage qu'il me faut; je demande vengeance.

SIEGFRID.

Si vous refusez de la croire, je lève la main au Ciel, — et je sais fort bien que la puissance d'en haut saisit fermement la main qu'on lève vers elle pour le serment, — je lève la main et je jure : jamais je n'ai dit ce mensonge.

GÜNTHER.

J'en crois tes sermens.

SIEGFRID.

Crois encore ceci : Si l'on ne tient pas les femmes sous une bonne discipline, elles bannissent la paix de la terre. Châtie la tienne, je châtierai la mienne, de peur que, par quelque parole légère, elles ne donnent lieu à de funestes discordes.

GÜNTHER.

Cessez de vous quereller ! Allons à la sainte messe, et prions le Ciel de nous inspirer l'amour de la paix.

BRUNHILD.

Je ne prierai plus vos dieux : ils tolèrent l'astuce, la fausseté, l'imposture, sans quoi ils lanceraient la foudre sur ce temple où ne viennent adorer que des hypocrites. Leur justice ne se montre que lorsqu'elle ne peut plus me servir. Faudra-t-il mourir avant d'obtenir vengeance ? Je ne veux plus adresser de prières à des dieux qui sont les vôtres, et qui rendent une justice si lente et si tardive. (*Elle sort. Günther la suit, suivi lui-même de Hagen, de Volker, de Dankwart. Siegfried et Chriemhild restent seuls.*)

SIEGFRID.

Entends-tu le blasphème ? C'est là ton ouvrage.

CHRIEMHILD.

C'est son orgueil qui m'arracha cette parole indiscreète. Pourquoi aussi, en combattant pour mon frère, introduire cette femme païenne dans notre maison ?

SIEGFRID.

Je répondrai à cela au logis. Viens !

CHRIEMHILD.

Tu me frapperas.

SIEGFRID.

Oui, je t'apprendrai à bien serrer tes dents lorsqu'il prend envie à la langue de mal parler.

CHRIEMHILD.

Ah, mon amour ! tu aurais le courage de faire du mal au corps que tu as tant aimé ? Ne le fais pas ! (*Baisant sa main.*) Pardonne-moi cette fois seulement. Cela n'arrivera plus.

SIEGFRID.

Viens !

CHRIEMHILD.

Oui, viens au logis ! Tu n'as pas encore vu ton fils aujourd'hui, et aujourd'hui il est plus que jamais gracieux et doux. Oh, quand il sourit, c'est ton sourire qu'il me semble voir.

SIEGFRID.

Son sourire est comme le tien, fin et doux !

CHRIEMHILD.

Il a tes yeux, bleus comme le ciel de la nuit.

SIEGFRID.

Mais il est pour le reste l'image de sa mère ; il a d'ailleurs ton geste, ton air, ta grâce.

CHRIEMHILD.

Et il sera fort et bon comme son père. (*Elle l'embrasse et l'entraîne.*)

SEPTIÈME SCÈNE.

(La scène est dans un appartement du château.)

BRUNHILD, GÜNTHER, HAGEN, VOLKER et DANKWART.

BRUNHILD.

Plus un mot de paix et de réconciliation ! Toute parole qui ne parle de sang et de vengeance, est pour moi comme le son d'un grelot de la marotte d'un fou. Vous avez entendu ce qui est arrivé : devant tout le peuple j'ai été outrageusement appelée la femme de deux maris. Auprès de ma honte, la honte la plus grande qui fût jamais est une robe d'honneur. Je ne vous demande pas si je dois me venger, mais comment je le puis.

GÜNTHER.

Comment peut-on te conseiller, si tu ne réprimes ta fureur, et si elle nous empêche de placer un mot ?

BRUNHILD.

Ma fureur ? tu te trompes. Je suis à l'heure qu'il est froide comme le fer dans l'hiver le plus rigoureux. Je suis assurée de ma vengeance. Il n'y aura pas sur la terre deux hommes ayant touché mon corps ; tous les deux ne peuvent vivre en même temps. J'ai renoncé à l'épée, à l'arc, mais la mort est complaisante ; elle accourt au moindre signe de l'œil ou du doigt, et si je ne puis l'envoyer au loin, elle ne refusera pas de me servir de près. (*Elle s'assied.*)

GÜNTHER.

Je vous supplie, nobles chevaliers, ne vous laissez pas séduire à ses discours ! Voyez par vous-mêmes, conseillez-moi ! Un roi ne peut pas toujours faire ce que lui commandent le droit et l'honneur, ou les inspirations de son propre cœur : il doit consulter aussi l'intérêt de son empire. Je vous demande, si je puis me trouver satisfait du serment de Siegfried ?

VOLKER.

Tu le peux. Le serment est sacré. Il n'y a que celui qui se sent lui-même capable de parjure qui ne se fie pas au serment. Le roi n'a pour garant de sa couronne que la foi du serment : il doit donc plus que tous les autres s'y confier. Pourquoi, d'ailleurs, le serment d'un homme n'aurait-il pas plus de poids que de vaines paroles échappées à la colère d'une femme ?

HAGEN.

Et pourtant ce sont ces paroles que le peuple croira.

VOLKER.

Quoi que puisse faire un roi, la multitude, jalouse de sa gloire, croira toujours le mal plutôt que le bien. Mais à la hauteur où est placé son siège, les flots bourbeux de l'opinion du vulgaire n'y atteindront point.

DANKWART.

Mon avis est le même que celui du noble ménestrel. Le roi doit se trouver satisfait du serment de Siegfried, si celui-ci consent à le répéter sur l'Évangile dans le lieu saint.

BRUNHILD.

Qu'est-ce qu'un serment prêté à la face des dieux que vous outragez par le mensonge et la fraude ? Qui trompe les mortels, cherche à tromper les dieux. Je ne veux pas du serment, je demande du sang.

HAGEN.

Du sang, je le demande aussi. Toi, Volker, tu peux être d'un autre avis ; mais tu n'es pas l'homme du roi. Moi, je le suis. C'est mon roi, celui à qui j'ai juré fidélité, dont l'honneur a été compromis, blessé à mort ; car l'honneur est dans l'opinion du peuple et non dans la vérité. Ah, quand je songe que l'honneur de mon roi est devenu un sujet de raillerie pour les hommes et de vaines discussions pour les femmes, je me sentirais moi-même coupable de trahi-

son, si je donnais un autre conseil que celui qui demande du sang. L'honneur du roi exige la mort de Siegfried.

BRUNHILD.

Noble épée! Günther porte la couronne, toi tu as un cœur de roi.

VOLKER.

Quoi, pour une parole inconsiderée, pour la vaine invention d'une femme jalouse, un héros tel que Siegfried périrait? Le roi ne lui a-t-il pas lui-même demandé le service qui est devenu la source de tous ces maux? Et Siegfried maintenant l'expierait? Ce serait une action honteuse.

DANKWART.

Une œuvre funeste, qui ne pourrait qu'entraîner des suites déplorables.

HAGEN.

Ouvre funestre, sans doute, et qui pourrait bien avoir de non moins funestes conséquences; je le dis aussi: car je sais fort bien qu'il n'est pas de tombe assez profondément creusée pour y cacher le sang de l'homme.

DANKWART.

Et pourtant tu veux qu'il périsse?

HAGEN.

Quand une fois la statue de l'honneur est brisée, le sang est le seul ciment qui puisse en relier les débris. S'il ne périssait, on croirait que nous avons craint que le Ciel ne vengeât sa mort, parce qu'il aurait dit la vérité. Je le frapperai. Il n'est vulnérable que par un seul endroit, dit-on: le désir de venger l'honneur de mon roi me montrera le chemin qui conduit à sa vie.

GÜNTHER.

Non! jamais je n'accéderai à ce conseil. Quoi? un service d'amour deviendrait un piège pour lui, et l'amitié un poison? Il n'est pas en lui une goutte de sang qu'il ne me donnât avec joie, et c'est ce sang que je dois verser? Si un tel homme

n'était plus en sûreté au milieu des hommes, il faudrait aller chercher un refuge au milieu des animaux sauvages. Que sert à un roi un vain honneur, s'il faut le racheter au prix du sang de son meilleur ami? Cherchez d'autres conseils! Il ne mourra point.

HAGEN.

Je ne l'en frapperai pas moins. Ton honneur, qui vivra après toi, est plus que toi-même. Un jour la mort viendra dépouiller ton corps des ornemens royaux, mais hérault d'honneur, elle ne les apportera pas à ton fils. Car, lorsqu'un jour ton fils appellera ses serviteurs à la fête du couronnement et au serment de fidélité, le sang de la honte leur montera au visage.... Heureux alors, je ne verrai pas ce jour.... Ils crieront : hors d'ici l'audacieux qui veut être roi, et qui n'est qu'un bâtard. *(Les hommes sont saisis d'effroi; Brunhild se lève avec violence.)*

BRUNHILD.

Moi, la mère d'un bâtard ! Malédiction sur ce mot ! Alors que, livrée à d'atroces douleurs, je poussais d'indignes gémissemens, ma seule consolation était la pensée que c'était à un roi que je donnais naissance. Et maintenant je n'aurais souffert ces tourmens d'enfer que pour donner le jour à un monstre ? Lavez avec du sang cette tache honteuse ; sinon, je le précipiterai moi-même dans les flots, je briserai ses os contre le pied de ces colonnes : je ne veux pas être la mère d'un bâtard.

GÜNTHER *(se détournant avec douleur.)*

Malheur ! Il n'y a plus de salut.

VOLKER ET DANKWART *(se retirant.)*

Il est perdu.

BRUNHILD *(à Hagen.)*

Tu le tueras ?

HAGEN.

Je me le suis juré. *(Ils sortent. La toile tombe.)*

TROISIÈME ACTE.

(La scène est dans l'appartement de Chriemhild au château de Worms.)

PREMIÈRE SCÈNE.

CHRIEMHILD ET HAGEN.

CHRIEMHILD.

Quoi, le chef des Saxons que mon époux a fait prisonnier?

HAGEN.

Oui, princesse; cette même main qu'alors il leva pour jurer paix et amitié à son vainqueur, il l'a présentée au roi des Danois, en signe d'alliance contre nous.

CHRIEMHILD.

Homme faux, qui de la même main jure fidèle amitié à deux ennemis! ainsi tous deux, unis par la trahison, marchent contre nous?

HAGEN.

Tu l'as dit, reine. Une lutte grave nous attend. A mon avis, jamais les guerriers bourguignons n'auront à soutenir de plus rudes combats, et mainte épouse revêtira tristement la robe du veuvage, et mainte jeune fille vieillira sans amour par suite de cette guerre terrible.

CHRIEMHILD.

Oh Dieu, la puissance de nos ennemis serait-elle si grande?

HAGEN.

Elle l'est. Mais n'importe; combien qu'elle puisse nous coûter de sueur et de sang, la victoire est à nous; car jamais dans l'armée d'aucun roi n'auront combattu de plus vaillantes épées: ton époux doit être nommé le premier. Oh, que ne peux-tu le voir dans la bataille! Il se précipite dans les rangs ennemis comme le sanglier s'ouvre un passage dans un champ de froment, et il s'y fraie une route comme

la charrue s'y trace son sillon. Fort au-dessus de la poussière qu'excite le combat, brille l'éclair de son épée; il choisit les plus forts parmi les ennemis, et fait aussi peu attention à la foule qui l'entoure, que si ce n'était qu'un essaim de mouches qui se mire dans le soleil; il n'en prend nul souci, quand même de tous côtés il est pressé de lances et d'épées.

CHRIEMHILD.

Malheur à moi d'avoir choisi pour époux un homme si sauvage, si indomptable. Que de larmes il me prépare!

HAGEN.

Il n'a rien à craindre : n'est-il pas invulnérable?

CHRIEMHILD.

Ah, plutôt au Ciel!

HAGEN.

Il est donc vrai; un seul endroit de son corps est accessible au fer? Dans ce cas il aurait quelquefois besoin d'un-ami qui veillât sur lui.

CHRIEMHILD.

O bon Hagen, noble et vaillant guerrier, sois le bouclier de ce héros. Qui mieux que toi pourrait le protéger? Toi tu connais la marche d'une bataille, ses avantages et ses dangers; et avant que Siegfried vînt dans ce pays, c'est toi que la renommée célébrait comme le plus fort des guerriers. Ne permets point qu'il se précipite aveugle dans les combats, comme le torrent, avide de destruction, se jette dans la vallée où l'attend le gouffre qui doit l'engloutir. Et si tu ne peux le retenir, reste auprès de lui! Épie tout autour, où, se cachant dans la mêlée, la mort le prend pour but de ses traits, et couvre-le d'un fort bouclier. Ma reconnaissance sera grande comme le service.

HAGEN.

O reine! c'est mon vœu le plus cher. J'ai vu tant de pays et d'hommes, et pourtant jamais je n'ai vu un guerrier com-

parable à ton époux et seigneur pour la force, pour le courage, pour toutes les vertus que l'on célèbre à bon droit. Puis, à qui ces fonctions conviendraient-elles mieux qu'à moi ? N'est-il pas ton époux, et n'es-tu pas la sœur du noble roi dont je suis le fidèle serviteur ? Mais qui doit garder un château fort, doit en connaître le côté faible, afin que de ce côté-là il porte surtout son attention et ses forces. Si nous savions où il est vulnérable, je le jure, jamais fer ennemi ne le frapperait. Mais tu ne le sais peut-être pas toi-même ?

CHRIEMHILD.

Il me l'a confié. Là où sur le dos les deux épaules se rapprochent le plus, là est le défaut ; là s'était placée une feuille de tilleul lorsqu'il s'oignit de la corne du dragon. C'est là qu'il faut le couvrir ; mais garde-toi de trahir ce secret.

HAGEN.

Je jure par le salut de mon ame et de mettre à profit le secret que tu viens de me confier et de le garder inviolable. Maintenant, reine, il faut que je me retire. Puisses-tu toujours, comme tu l'as dit, m'être favorable et reconnaissante !

CHRIEMHILD.

Je te récompenserai selon ce que tu auras mérité de moi. Le bon guide, Dieu, te conduise ! (*Hagen sort. Chriemhild demeure un instant pensive.*) Hélas, ai-je bien fait de le lui dire ? Cela m'était défendu. Mais il le protégera. — Pour moi, je ne puis l'accompagner dans les batailles, et pourtant il emporte tout mon bien, toute mon ame. N'ai-je donc pas bien fait de chercher quelqu'un qui veille sur elle ? Je voudrais pourtant ne pas le lui avoir confié. — Il me semble maintenant qu'il n'est venu que pour me surprendre mon secret. Il est l'homme du roi, et mon frère a détourné son cœur de moi. Nous sommes odieux à la reine. — O Dieu, si je n'ose y songer. Et les mauvais rêves de la nuit passée, com-

ment ai-je pu les oublier? Que faire? (*Au moment où elle va sortir par la droite, Siegfrid entre et vient au-devant d'elle.*)

SECONDE SCÈNE.

CHRIEMHILD, SIEGFRID.

CHRIEMHILD.

Tu viens,...

SIEGFRID.

De notre fils vers toi. Quand on a vu et caressé l'enfant, on veut voir aussi et caresser la mère.

CHRIEMHILD.

Non, non; tu viens me dire adieu.

SIEGFRID.

Oui, sans doute, bientôt il faudra te dire adieu!

CHRIEMHILD.

Homme cruel! Tu m'avais promis de me conduire enfin dans ta patrie, et maintenant tu vas retourner à la guerre.

SIEGFRID.

Comment pourrais-je me refuser à cette guerre qui menace ton frère de mauvais jours et de grands malheurs? Mais calme-toi, ma chère! Je prendrai les deux rois ennemis, et je terminerai promptement la querelle, comme l'an passé. Puis je te conduirai à la cour de mon père.

CHRIEMHILD.

O reste avec moi, cette fois seulement ne pars point. Je suis inquiète; jamais je ne le fus autant quand tu partais pour aller au combat. O reste auprès de moi!

SIEGFRID.

Le roi a ma parole; il la prendra avec lui, et comme à son maître obéit le dogue fidèle, ainsi l'homme suit sa parole.

CHRIEMHILD.

Je ne suis pas seulement en proie à des pressentimens fu-

nestes; des rêves sinistres aussi sont venus m'avertir. Tu étais dans la vallée, et soudain deux montagnes se précipitèrent sur toi et t'ensevelirent.

SIEGFRID.

Eh bien! c'est un pareil tombeau que je me souhaiterais.

CHRIEMHILD.

O ne plaisante pas! écoute mon second rêve: je te voyais courir à travers la bruyère; deux sangliers te poursuivaient, et sous tes pas des fleurs se rougissaient; à la fin tu disparus dans le brouillard, et je pleurai beaucoup.

SIEGFRID.

Si dans les songes on voyait l'avenir, on serait en dormant plus habile qu'en plein midi.

CHRIEMHILD.

Je le sens, je le sais; si maintenant tu me quittes, c'en est fait, je ne te reverrai jamais.

SIEGFRID.

Sois bonne! J'ai donné ma parole.

CHRIEMHILD.

O ce n'est pas ta parole, c'est la passion de ton cœur qui te pousse aux combats.

SIEGFRID.

Alors même que la semence au sein chaud de la terre saurait que dehors la froidure et la grêle l'attendent, elle n'en germerait pas moins: car il lui faut obéir à la parole que Dieu lui dit quand il la créa.

CHRIEMHILD.

Songe au noble faucon, songe à la prophétie qui t'a prédit une mort précoce.

SIEGFRID.

J'y songe: mais si elle est vraie, comment échapperais-je à mon destin? Un homme se trouvait en prison, promis à

la mort; il fixa le sablier pour arrêter les heures : le bel expédient ! Le sable ne coula point, mais l'heure arriva où il fallut mourir. Ne suis-je pas d'ailleurs sorti plein de vie de plus d'un combat ? Jamais ennemi a-t-il seulement pu entamer un de mes cheveux ?

CHRIEMHILD.

Ah ! le danger ne nous vient-il que de l'ennemi qu'on rencontre dans la mêlée ? Souvent nos plus cruels ennemis ne sont-ils pas ceux qui nous tendent la main ? N'est-il pas à cette cour même des gens que nous avons offensés, qui nous haïssent à la mort, et dont la haine, depuis qu'elle est devenue muette, nous menace doublement ? Oh, si

SIEGFRID.

O sans doute, si les étoiles tombent sur moi en grêle de feu, je suis perdu. Comment ne rougis-tu pas de nourrir de pareils soupçons contre tes plus proches parens ? Cette querelle est oubliée.

CHRIEMHILD.

O ne te fâche pas contre moi ! Si tu me quittes cette fois, je ne te reverrai pas, non jamais je ne te reverrai. Tu ne nous aimes ni moi, ni mon fils, car l'amour est miséricordieux. Je n'ai plus ni père ni mère, et mon frère a détourné son cœur de moi ; tu me tiens lieu de père, de mère, de frère. Songe à notre fils, vois comme il est beau, comme il grandit ! Si tu lui manques, il se flétrira et passera comme une fleur sans pluie et sans rosée. Si tu lui manques, qui lui enseignera à manier l'épée et la lance, à dompter le cheval de bataille et à vaincre l'ennemi ? Si tu lui manques, qui défendra un jour son bon droit, son droit royal héréditaire ? Hélas, nul ne le fera !

SIEGFRID.

Si le Ciel me ravit à votre amour, il saura aussi vous donner d'autres protecteurs. Le droit de l'enfant est dans

beaucoup de cœurs ; car naturellement tous les cœurs aiment le droit.

CHRIEMHILD.

Oh, je sens, je vois, j'entends que tu ne nous aimes point. Si tu nous aimais, la vie te serait chère, tu aimerais la terre où nous vivons.

SIEGFRID.

Si cela est possible, je vivrai volontiers. Je sens encore de la force dans mon cœur et dans mon bras, et les œuvres ne manquent pas auxquelles on aime à consacrer ses forces. La vie me plaît ; je l'aime. Il y a sur la terre de Dieu de belles montagnes, où croissent des chênes et où rougit la grappe qui donne le vin d'or. Dans la vallée coule le large fleuve, auprès duquel on se repose à l'ombre et où l'on se rafraîchit au bain ; les oiseaux chantent gaiement dans la forêt verdoyante, et sur les prairies se promènent de jeunes filles charmantes, douces et belles comme les fleurs, sveltes comme les peupliers, et le plus beau de ces arbres est à moi (*il l'embrasse*) ; et déjà le bel arbre m'a donné un fruit si cher. Mais quand Dieu nous rappelle à la maison, et dit : Tu as assez joué dans mon jardin, me mettrai-je alors à pleurer comme un enfant mal élevé ? Tu es une femme chrétienne, dis-moi, le ferai-je ?

CHRIEMHILD.

Ah, tu devrais vivre des siècles, car tu es bon et doux comme nul autre.

SIEGFRID.

Je ne suis pas le premier, je ne serai pas le dernier. Adieu, mon amour !

CHRIEMHILD.

O Ciel ! déjà ?

SIEGFRID.

Que fait une heure de plus ou de moins ? Adieu, mon amour ! Si je ne reviens pas — vois comme ta crainte se

communiqué à mon cœur ! Si je ne reviens pas, tu me pleureras d'abord, comme il convient à une bonne épouse ; mais ensuite tu regarderas ton fils, et tu reprendras courage, comme il sied à une bonne mère. Tu iras à la cour du roi Sigismond, et tu lui présenteras son petit-fils : il prendra soin de lui. Et quant à toi, je le sais, et j'en emporte la certitude, tu ne déshonoreras pas ma mémoire, tu ne couvriras pas de honte la tête de ton fils, et quoique jeune encore, tu n'accepteras pas un second époux.

CHRIEMHILD.

Que Dieu me rejette, si jamais je l'accepte. Pourquoi, en me quittant, blesser ainsi mon cœur ? Par quoi ai-je mérité ce soupçon injurieux ?

SIEGFRID.

Sois bonne, mon amour ! Je ne sais comment cette pensée m'est venue. Un mot de trop est permis à l'amour. Adieu, adieu !

CHRIEMHILD.

Tu ne peux rester auprès de moi ?

SIEGFRID.

Non, ma bien-aimée. Dieu vous protège tous deux !

CHRIEMHILD.

Adieu, mon cœur, le trésor de ma joie, mon seul bien sur la terre, mon printemps, mon ame, adieu !

SIEGFRID.

Adieu ! Adieu, mes bien-aimés ! (*Il l'embrasse et se dispose à partir.*)

CHRIEMHILD.

Ah, Siegfrid, cher époux, m'as-tu pardonné le crime de mon indiscretion ?

SIEGFRID (*se retournant*).

De tout mon cœur, chère femme. Qui donc aurait des pardons, si l'amour n'en avait point ?

CHRIEMHILD.

Adieu donc!

SIEGFRID.

Sois forte et console-toi. Céder à ton chagrin, ce serait trahir l'amour que tu dois à ton fils. Adieu! (*Il part.*)

CHRIEMHILD (*le rappelant*).

Non, non, nous nous reverrons (*il revient et la prend dans ses bras*); il faut que nous nous revoyions! Tu songeras à ta femme, à ton fils, et cette pensée servira de frein à ta bouillante ardeur et t'enseignera la prudence; et nous nous reverrons avant que mon cœur abandonné se brise.

SIEGFRID.

Nous nous reverrons, n'en doute pas. (*Il l'embrasse et sort précipitamment.*)

CHRIEMHILD.

Je ne te reverrai plus, jamais, jamais! Apportez-moi ma robe de veuve; — je suis veuve. Qu'on me prépare un vêtement de deuil; je me vêtirai de la couleur de la nuit jusqu'à ce que, en le revoyant, mes yeux se remplissent des pleurs de la joie. (*Elle sort.*)

TROISIÈME SCÈNE.

(Changement de scène : une clairière dans la forêt de l'Odenwald. A gauche une source jaillit du rocher.)

(*On entend la musique de chasse dans le lointain. Puis entrent par la droite Günther, Hagen et Brunhild; les premiers armés; la dernière en habits de chasse.*)

HAGEN.

Voici le lieu que j'ai choisi; ici, ô roi, je vais laver ton honneur dans le sang de celui qui l'a souillé; il en sortira blanc comme la neige fraîchement tombée.

BRUNHILD.

Sauras-tu exécuter ce que tu promets?

HAGEN.

Je tiendrai ma promesse, reine : tout a été prévu et disposé à l'avance. Je n'aurai pas en vain attendu trois mois le commencement de cette guerre, et conseillé cette chasse chemin faisant ; ce n'est pas en vain non plus que du sein du rocher jaillit dans ce bassin profond le frais cristal de cette source. Il va venir ; c'est ici que nous sommes convenus de nous rencontrer : il viendra et il me trouvera.

BRUNHILD.

Ta tête nous répond du succès.

HAGEN.

Je ne t'ai jamais engagé ma tête ; c'est d'ailleurs chose fort inutile qu'un pareil gage : car si je le manque, il ne me manquera pas.

GÜNTHER.

O jour funeste, où je perdrai à coup sûr un généreux ami, et où le salut du plus fidèle des serviteurs dépend d'un peut-être !

BRUNHILD.

Te repens-tu, lâche roi, d'avoir une fois en ta vie pensé comme un homme ?

HAGEN (*à Günther*).

Un jour, malgré mon bon conseil, tu choisis de ta volonté royale une action que je condamnais : avec elle tu as choisi toutes ses conséquences, la mère avec ses filles, avec tous leurs descendants, toute leur race jusqu'à la fin des temps. L'action a produit ses fruits ; avec elle la liberté a cessé, laissant pour toi et pour moi l'empire à la nécessité.

BRUNHILD.

Frappe-le, comme il a frappé mon honneur !

HAGEN.

Je l'espère, ô reine ; car la main qui se lève pour la justice est sûre, et ce que je vais faire est juste. Mais il est temps de

me laisser seul. Il ne peut tarder à venir, et mon œuvre a besoin de solitude. Le son du cor vous annoncera la chute du noble animal que je poursuis.

BRUNHILD.

Nous nous retirons volontiers, pour ne pas troubler ta chasse; seulement ne nous fais pas trop attendre le son triomphant du cor. (*Elle sort avec Günther.*)

HAGEN.

Tandis qu'il chasse, un chasseur l'épie lui-même. Au moment où le juge siège pour juger, le roi peut-être songe à le juger à son tour; au moment où le guerrier effile le tranchant de son épée, un autre aiguisé la sienne contre lui-même; et tandis que le charpentier construit une maison, le menuisier peut-être lui prépare sa dernière demeure. Ce n'est pas un bien que celui qui ne doit nous profiter que dans l'avenir; un bien réel, c'est l'honneur toujours présent. Mais j'entends du bruit à travers la forêt : c'est son pas. (*Il s'assied sur un bloc de rocher à droite.*)

QUATRIÈME SCÈNE.

(*Hagen. Siegfried, armé, comme les autres, d'une épée, d'une lance et d'un arc, mais sans armure, vient de la gauche.*)

SIEGFRIED.

Ah te voilà. Mais pourquoi si seul; où est la chasse?

HAGEN.

Je l'ignore. Ils vont venir peut-être, ou bien le roi a désigné un autre rendez-vous.

SIEGFRIED.

Quoi, rien à manger; rien à boire? A quoi pense-t-on? S'imaginer-t-on que nous trouverons ici, au milieu de cette forêt, quelque château enchanté, où la nappe est toujours mise?

HAGEN.

Nous les trouverons bien, s'ils ne viennent pas. Veux-tu en attendant de mon pain de froment? J'en ai sur moi.

SIEGFRID.

Donne, j'ai grand'faim. (*Hagen lui donne du pain; Siegfrid se place auprès de lui.*)

HAGEN.

Comment se fait-il que tu reviennes de la chasse sans butin?

SIEGFRID.

Le hasard m'a fait rencontrer un ours; nous nous sommes pris de querelle. C'était un brave. Tu sais que je ne me sers jamais de mes armes contre les animaux désarmés. Nous avons lutté corps à corps. La victoire s'est décidée pour moi; je l'ai terrassé, et le genou sur sa poitrine; je l'ai serré si fort, qu'il m'a tendu la langue comme pour me demander grâce; en même temps il me regardait d'un œil humide et suppliant. Voilà que tout à coup, je ne sais comment cela est venu, j'ai songé à ma femme, à mon fils. Peut-être, pensais-je, a-t-il laissé dans la forêt une famille chérie, et je lui ai donné la liberté. Il s'est retiré tout doucement, comme si j'avais deviné juste; car les animaux aiment aussi.

HAGEN.

Et leur amour est sans bornes et d'une fidélité à toute épreuve.

SIEGFRID.

Tu dis vrai. Le chien fidèle se couche sur le tombeau de son maître, et, refusant toute nourriture, meurt après lui. Que pourrait faire de plus un homme?

HAGEN.

Rien, mais il sait en faire autant, (*après une pause*) quelque pénible souvent que lui devienne sa fidélité.

SIEGFRID.

La fidélité pénible?

HAGEN.

Sans doute. Un homme que tu estimes, a-t-il porté atteinte à l'honneur de celui à qui tu as juré fidélité, ne te faudrait-il pas, vengeant l'honneur de ton ami, frapper cet homme à mort?

SIEGFRID.

Il le faudrait. (*Après une pause.*) Donne-moi de ton vin.

HAGEN.

Je n'ai pas de vin.

SIEGFRID.

Comment, du pain sans vin! C'est étrange. Le pain et le vin ne doivent-ils donc pas être réunis comme l'âme et le corps, comme la paix et la joie?

HAGEN.

Le vin du bon Dieu jaillit partout. Ne vois-tu pas là le pur cristal de cette source? La fraîcheur qu'elle respire calmera les ardeurs de ta soif. (*Il va vers la source.*) Seulement il n'est pas fort commode d'y boire. (*Il dépose les armes, s'agenouille auprès du bassin et boit.*)

SIEGFRID.

Oui, telle est la volonté de Dieu : ce n'est qu'avec peine que l'homme doit obtenir ce qu'il désire, afin que jamais il ne perde l'habitude du combat.

HAGEN (*se levant et reprenant ses armes*).

Qu'elle est douce l'eau de cette source! Ne boiras-tu pas aussi?

SIEGFRID.

Certainement. (*Il se désarme.*)

HAGEN.

Pour long-temps ce vin éteindra ta soif. (*Siegfrid se met à genoux pour boire. Hagen cependant s'empare des armes du héros, tire son épée et la lui plonge dans le dos, puis se tourne rapidement de l'autre côté.*)

SIEGFRID (*se levant*).

Traître! (*Il cherche ses armes, ne les trouvant pas, il lance un rocher du côté par où Hagen a disparu.*) Tiens, voici pour toi, chien altéré de sang! (*Il tombe. Hagen reparait.*)

HAGEN.

Faisons retentir le son du cor! J'ai frappé un noble gibier.
(*Il sonne du cor.*)

SIEGFRID.

Quoi, des sons de joie pour annoncer un crime! Les yeux du ciel, la lune et le soleil perdront leur lumière à force de pleurer sur ce lâche forfait, et une nuit éternelle couvrira la terre. O Dieu, ma pauvre femme, mon pauvre enfant!

CINQUIÈME SCÈNE.

(*Les précédents; Günther, Brunhild, Volker, Dankwart et autres entrent par la droite.*)

HAGEN.

Voyez, nobles chevaliers, voici le fils de Sigismond noyé dans son sang, frappé par ma main, pour avoir souillé l'honneur de mon roi. Dites maintenant, ce que j'ai fait est-il juste?

TOUS.

Ce que tu as fait est juste.

HAGEN.

L'honneur du roi est-il pur?

TOUS.

Il est pur.

SIEGFRID.

Jamais je n'ai blessé l'honneur du roi.

GÜNTHER.

Le Ciel a jugé entre nous deux.

SIEGFRID.

Ce n'est point le Ciel qui a jugé entre nous, c'est ton cœur ami du meurtre.

BRUNHILD.

Ah, ravisseur de ceintures ! En retour de ton vol, je t'ai donné une ceinture aussi, la ceinture indissoluble de la mort. Ah, tueur de dragons ! j'ai lancé sur toi un fort dragon, le dragon de la mort. Montre-nous maintenant comment tu sais vaincre. Toi qui sus si bien dompter les vierges, une vierge fatale, la sombre Norne, t'a dompté à ton tour.

SIEGFRID.

Oh n'eussé-je jamais conquis ce trésor funeste, ce fatal chaperon ! Alors je n'eusse point apporté dans une maison chrétienne les poisons de ton cœur méchant et païen. Malheur à moi pour avoir trop bien réussi ! oh victoire fatale ! Malheur, malheur ! — Je meurs ! Que Dieu protège ma femme et mon enfant ! (*Il retombe et expire.*)

HAGEN.

Il est mort.

GÜNTHER.

Lui ? Oh ne dis pas que lui seul est mort. Le courage et la force de toute une armée étaient dans ce seul cœur, dans ce seul bras, et toutes les plus hautes vertus qui vivent séparément dans plusieurs cœurs se réunissaient harmonieusement en lui, et ainsi ce n'est pas un seul homme qui est mort avec ce héros, mais plusieurs. (*S'approchant du corps.*) Oh, que jamais nous ne nous fussions rencontrés sur cette terre, toi et moi ! Oh, que tu n'eusses jamais délivré du dragon ma sœur, dont l'indiscrète fureur a causé ta mort ! Nous serions heureux tous les deux. Toi, tu ne serais point à mes yeux noyé dans ton propre sang, et moi, je ne serais pas en proie à une douleur sans remède. Oh, ce n'est pas ma haine qui t'a égorgé, c'est le lien fatal qui nous unit à notre première rencontre, par notre propre folie, et qu'un destin funeste a resserré.

BRUNHILD.

N'accusez que votre propre méchanceté et non celle du

destin : car en m'abusant, c'est vous-mêmes que vous trompiez ; et si le crime ne portait en lui le germe de la vengeance future, les dieux ne seraient pas dignes du Ciel. Mais ils en sont dignes : ils ont été justes : il n'est plus, toi tu gémis, et moi je suis vengée. (*Elle sort.*)

GÜNTHER (*aux nobles*).

Allez, que l'armée se dispose à marcher ! L'ennemi ne doit pas nous attendre davantage. Toi, Hagen, tu ramèneras la reine au château, et tu y resteras toi-même pour gouverner en mon absence. Tu sais que la main sanglante du vengeur, si elle était avec nous, nous porterait malheur dans les combats.

HAGEN.

J'irai partout où tu me commanderas d'aller.

GÜNTHER.

Emporte son corps, et que ses funérailles soient dignes d'un pareil fils de roi ; qu'à leur pompe brillante et solennelle on dise : il fut le meilleur ami du roi. La mort met un terme aux plus vives querelles : le linceul est un manteau de paix. (*Il sort ; tous le suivent, excepté Volker et Hagen.*)

VOLKER.

O mon ami, quelle œuvre funeste que la tienne !

HAGEN.

Une œuvre funeste, sans doute, et qui donnera peu de joie à son auteur ; mais une œuvre juste. Ma main n'a été conduite ni par la haine, ni par l'envie, ni par la cupidité ; mais sa vie étant en guerre avec l'honneur du roi, ma fidélité dut se placer du côté de l'honneur de mon roi.

VOLKER.

Elle le dut. Heureux l'homme qui n'a pas engagé sa liberté ! (*S'approchant du corps de Siegfried.*) Généreux lion, royal gibier ! Ils t'ont poursuivi sans pitié, et t'ont donné pour lit de mort la poitrine de ce rocher sans nom. Que de monstres

vaincus par toi, qui ravageaient la terre, et voilà comment ceux que tu as délivrés t'ont payé. Tu étais né pour être le bienfaiteur du monde, et tout un avenir, un temps meilleur est mort avec toi. (*Sans écouter Hagen, il a long-temps contemplé le corps de Siegfried; puis il arrache d'une fente de rocher quelques branches de genêt, en tresse une couronne et la place sur la tête de Siegfried.*) Prends cette couronne! elle se flétrit vite, mais l'amour ici n'en a point d'autre à t'offrir; personne ne l'a mieux méritée que toi. Les couronnes éternelles, la postérité les donne, et elles ne te manqueront jamais. Ta mémoire sera l'étoile et le guide des héros futurs; à ton image leurs hardies et mâles pensées s'élèveront comme le lierre s'élève autour du chêne; du fond de la tombe tu serviras d'encouragement et d'exemple aux races futures, et tu vivras dans leurs actions et dans leurs chants.

(La fin au prochain numéro.)



Jurisprudence.

DE L'ÉTUDE DU DROIT EN ALLEMAGNE.

III.

DROIT ROMAIN.

(HISTOIRE ET ANTIQUITÉS.)

Depuis la rénovation du Droit romain par les glossateurs jusqu'à la renaissance des lettres, l'histoire fut une puissance, je ne dirai pas méconnue, mais ignorée des jurisconsultes. Ange POLITIEN¹, le premier, appliqua les trésors de la littérature classique, les humanités, à la critique des textes du Droit romain. Avec lui commença une nouvelle ère; et nous avons déjà vu² les services que l'école du seizième siècle a rendus à la science par l'alliance intime de la jurisprudence et de la philologie. Tous les travaux de cette école eurent un caractère historique; toutefois c'étaient plutôt de précieux matériaux pour l'histoire, qu'une histoire complète et proprement dite.

Il n'entre pas dans notre plan de donner ici une énumération de tous les travaux relatifs à l'histoire du Droit romain; ce qu'il nous importe, c'est de classer les méthodes et d'en constater les résultats. Or, les travaux historiques sur le Droit romain, depuis la renaissance des lettres jusque vers la fin du dix-septième siècle, peuvent se classer sous trois rubriques principales :

¹ L'ami et le protégé de Laurent de Médicis, professeur de littérature grecque et latine à Florence, né en 1454, mort en 1494.

² Tome I.^{er}, p. 310 de la deuxième Série.

1.^o Publication de textes et ouvrages rares, et éditions critiques de textes jusque-là peu corrects. C'est ainsi que SICHARD publia le *Breviarium*, qu'il croyait être le Code théodosien, dont il contient des fragmens (Bâle, 1528); la paraphrase grecque de Théophile sur les Institutes fut donnée par Viglius de Zuicnem (Bâle, 1534); les Fragmens d'Ulpien (Paris, 1549), et les huit derniers livres du Code théodosien (Paris, 1550), par Jean du Tillet; les Nouvelles du Code théodosien (Paris, 1571), et la *Collatio Mosaicarum et Romanarum legum* (Paris, 1573, et Bâle, 1594), par Pierre Pithou; la *Synopsis* ou *Epitome Basilicorum*, par Leunclavius (Bâle, 1575); les Basiliques, par Fabrot (Paris, 1647). Des éditions critiques des Pandectes furent publiées par Haloander (*editio norica*, Nuremberg, 1529), et par Lælius et François Torelli (Florence, 1553).

2.^o Monographies et Recherches sur quelque point spécial de l'histoire du Droit : c'est ce qu'on appelait alors *Antiquitates romanæ*. Ici se rangent les travaux de Paul Manuce¹, d'Agustin², d'Hotman³, de Sigonius⁴, de Labitte⁵, de Jacques Godefroy.⁶

1 *Antiquitatum romanarum P. Manutii libri: De legibus*; Venise, 1569. — *De Senatu*; Venise, 1581. — *De Comitibus Romanorum*; Bologne, 1585. — *De Civitate romana*; Rome, 1585.

2 *Antonii Augustini de propriis nominibus Pandectarum*; Tarragone, 1579. — *De Legibus et Senatusconsultis liber, adjunctis legum antiquarum et senatusconsultorum fragmentis. Cum notis Fulvii Ursini*; Rome, 1583.

3 *Antiquitatum romanarum, libri quinque*. Ouvrage posthume; dans ses Œuvres; Genève, 1599.

4 *De antiquo jure populi Romani, libri XI (de antiquo jure civium, libri II; Italia, lib. III; Provinciarum, lib. III; de Judiciis, lib. III)*; Venise, 1560, 1567; Bologne, 1574.

5 *Index legum quæ in Pandectis continentur*; Paris, 1577.

6 *Manuale juris, seu parva juris mysteria, ubi continentur*: 1.^o *Juris civilis romani historia*; 2.^o *Bibliotheca*; 3.^o *Florilegium sententiarum ex Corpore Justiniano desumptarum*; 4.^o *Series librorum et titulorum in Digestis et in Codice*; Genève, 1624, et Leyde, 1676. Nouvelle édition par Berthelot; Paris, 1806. — *Fontes quatuor juris civilis, sive leges XII Tabularum; legis Juliae et Papiae fragmenta; edictum perpetuum; librorum Sabinianorum ordo ac series*; Genève; 1653. — Ajoutez son savant Commentaire sur le Code théodosien.

3.^e Esquisses de l'histoire du Droit romain. Nous avons déjà cité celles de DU RIVAIL (*Aym. Rivalii historiae juris civilis libri V*; Valence, 1515), et de DOUJAT (*J. Doviattii juris civilis et canonici Romanorum historia*, Paris, 1678); il faut y ajouter celle qui se trouve dans le *Manuale juris* de Jacques GODEFROY, et celle d'un Allemand, FORSTER, professeur à Marbourg et à Wittenberg (*Historia juris civilis*, Bâle, 1565).

Quelque incomplets et superficiels que soient encore ces abrégés, ils forment le point de départ de l'étude de l'histoire du Droit romain en Allemagne. Deux défauts s'y font remarquer : le premier, c'est qu'ils traitent exclusivement des sources du Droit, de quelques faits saillans dans l'histoire politique de Rome, et de quelques points de Droit public, négligeant au contraire l'histoire du Droit privé, de ses dispositions, de ses règles, de ses dogmes, si je puis ainsi dire, de ses principes en eux-mêmes. En second lieu, l'histoire du Droit n'était pas encore l'objet d'un enseignement régulier, une partie obligée des études en Droit; elle n'était qu'un hors-d'œuvre élégant, cultivé par quelques élus. Il y avait donc un double progrès à opérer dans la science : il fut accompli par deux hommes justement célèbres, quoiqu'à des degrés très-différens.

LEIBNITZ est un de ces hommes éminens que la jurisprudence peut revendiquer aussi bien que la philosophie; ou, pour mieux dire, il les embrassait l'une et l'autre, parce qu'il avait su reconnaître le lien qui rattache toutes les sciences entre elles pour en faire une vaste unité. Bien jeune encore, il publia le plan d'un cours complet d'études en Droit¹; il y assignait à la jurisprudence quatre directions différentes, à savoir : la didactique, l'historique, l'exégétique et la polémique. Or, il subdivisa l'histoire du Droit en *interne* et *externe*.²

¹ *Nova methodus discendæ docendæque jurisprudentiæ*; Francfort, 1668.
— Leibnitz est né à Leipzig le 23 Juin 1646, mort le 14 Novembre 1716.

² *Illa, dit-il, ipsam jurisprudentiæ substantiam ingreditur; hæc administriculum est tantum requisitum.*

Cette distinction a été généralement admise en Allemagne. Par histoire externe ou extérieure on entend la connaissance des lois, des ordonnances, des travaux des jurisconsultes, en un mot, des sources du Droit, plus un extrait de ce que l'histoire générale offre de faits marquans qui ont exercé une influence plus ou moins directe sur le Droit. L'histoire interne ou intérieure est l'histoire du Droit lui-même, des diverses formes qu'il a successivement affectées, des modifications qu'il a subies. Quoique généralement reçue, cette division de l'histoire du Droit a été blâmée quelquefois. « Personne, a-t-on dit ¹, n'a jamais songé à faire une histoire universelle *interne et externe*, une histoire religieuse, ou politique, ou une histoire de l'art *interne et externe*. Pourquoi en serait-il autrement de l'histoire du Droit, qui est une partie de l'histoire universelle, et qui ne diffère des autres histoires spéciales que par son objet? » M. Lermnier, en parlant de la division de Leibnitz ², dit avec raison, que le *véritable progrès de l'histoire du Droit sera de ne jamais séparer ces deux parties*. Aussi le mérite de Leibnitz n'est-il pas de les avoir séparées; mais d'avoir révélé l'existence de l'une d'elles, jusque-là négligée, et qui n'a même commencé d'être cultivée qu'assez long-temps après lui.

Contemporain de Leibnitz, quoique plus jeune que lui, THOMASIIUS était un esprit fort inférieur; mais il ne laissa pas de rendre des services signalés à la science. Se croyant appelé à une sorte de réformation de l'enseignement académique, il imagina de faire un grand nombre de cours nouveaux, et entre autres un cours d'histoire du Droit romain ³. Si faible

1 J. RUDHARD, *über das Studium*, etc., c'est-à-dire : Sur l'étude de l'histoire du Droit; discours d'ouverture. Würzburg, 1811.

2 Introduction générale à l'histoire du Droit, p. 147.

3 Le programme de ses leçons a été publié pour la première fois par Heineccius (Halle, 1718), sous le titre de *Delineatio historiae juris*. — Ses travaux historiques lui firent découvrir bien des erreurs et des lacunes dans la science du Droit; de là son ouvrage, intitulé : *Nævi jurisprudentiæ romanæ ex historia ejus deducti*; Halle, 1695. — Thomasius est mort en 1728.

que fût encore cet essai, l'impulsion était donnée; et bientôt on vit paraître bon nombre de manuels sur l'histoire du Droit romain, rédigés d'après les leçons de Thomasius, et à l'aide des ouvrages que venaient de publier sur cette matière G. SCHUBART, professeur à Iéna¹, et J. Vincent GRÀVINA, professeur à Rome². Parmi ces manuels nous citerons ceux de B. G. STRUV, de BEYER, de HOFMANN, de BRUNQUELL, de TELGMANN, de HELLFELD³, et surtout de HEINECCIUS⁴. L'histoire de Heineccius, remaniée et annotée par RITTER, professeur à Leipzig et à Wittenberg (Leyde, 1748), et les travaux du célèbre philologue Ernesti, principalement sa *Clavis Ciceroniana*, ont fourni les matériaux avec lesquels BACH a composé une histoire du Droit romain⁵, qui passe pour la meilleure en ce genre, et qui n'a pas encore été remplacée, quoique les travaux de la nouvelle école y aient

¹ *Liber de fatis jurisprudentiæ romanæ*; Iéna, 1696.

² *De ortu et progressu juris ciivilis*; Naples, 1701. Les éditions postérieures portent le titre: *Originum juris ciivilis libri III*.

³ *B. G. Struuii historia juris*; Iéna, 1718. — Struv était professeur à Iéna; mort 1738.

Beyer, *Delineatio historiæ juris rom. et germ.*; Leipzig, 1725. — Beyer, professeur à Gættingue, est mort en 1714.

Hofmann, *Hist. juris romani*, tome premier; Leipzig, 1718 et 1734. Tome second, *ibid.*, 1726. — Professeur à Leipzig, mort 1735.

Brunquell, *Hist. juris romano-germanici*; Iéna, 1727. — Professeur à Halle, mort 1741.

Telgmann, *Geschichte des römischen Rechts*; Salzwedel, 1730, et Gættingue, 1736.

Hellfeld, *Historia juris romani*; Iéna et Leipzig, 1740. *Historia juris germanici et canonico pontificii*; Iéna, 1741.

⁴ *J. G. Heineccii historia juris ciivilis romani et germanici*; Halle, 1733, et Leyde, 1740.

⁵ *Historia jurisprudentiæ romanæ quatuor libris comprehensa*; Leipzig, 1754. — Jean-Auguste Bach, professeur à Leipzig, mourut en 1758. — Son histoire a eu un grand nombre d'éditions. Celles publiées par Stockmann, également professeur à Leipzig (la cinquième en 1796, la sixième en 1806), sont accompagnées de notes où les principales erreurs de Bach sont rectifiées. La dernière édition a été publiée par Schilling (Leipzig, 1827). — Ici se rapportent aussi les tableaux historiques de Haubold: *Hist. juris rom. tabulis synopticis secundum Bachium concinnatis illustrata*; Leipzig, 1790.

fait découvrir plus d'une imperfection. Malheureusement Bach mourut avant d'avoir pu donner une seconde édition de son livre.

Quelles que puissent être leurs différences, tous les ouvrages que nous venons de citer semblent faits sur le même modèle. Ils se bornent tous à l'histoire extérieure du Droit; ils s'attachent exclusivement aux faits généraux qui ont influé sur lui, aux diverses magistratures qui se sont succédé dans Rome, et aux sources du Droit. Tous ces détails de l'histoire politique, de l'histoire de la législation et de celle de la jurisprudence sont menés de front, par périodes, suivant une méthode chronologique ou plutôt synchronique¹. Les périodes étaient quelquefois établies d'une façon fort arbitraire. En voici un échantillon assez bizarre : Telgmann fait en tout dix périodes : une pour les rois, une pour les consuls, une pour la dictature, une pour les tribuns militaires, une pour les décemvirs, une pour les préteurs, une pour les édiles, une pour les empereurs païens, une pour les premiers empereurs chrétiens, et une dernière pour le règne de Justinien. Et pourtant le livre de Telgmann a eu trois éditions ! Les périodes de Brunquell, de Hellfeld, etc., ne valent guère mieux ; ce sont tout au plus des époques et non des périodes. Heineccius et Bach divisent déjà mieux. L'histoire du premier comprend six chapitres, qui font connaître l'état du Droit romain : 1.° sous les rois, 2.° jusqu'à la loi des XII Tables, 3.° jusqu'à Auguste ; 4.° jusqu'à Constantin-le-Grand, 5.° jusqu'à Justinien, 6.° depuis Justinien inclusivement jusqu'à nos jours. Bach fait quatre périodes : *Jurisprudentia antiqua, media, nova, novissima*. La première comprend les rois et la république jusqu'aux XII Tables ; la seconde va jusqu'aux empereurs ; la troisième se subdivise en quatre époques : d'Auguste à Adrien, d'Adrien

¹ On y ajoutait le plus souvent un catalogue aussi complet que possible, et disposé par ordre alphabétique ou chronologique, ou par ordre des matières, de toutes les anciennes lois romaines dont la connaissance est parvenue jusqu'à nous.

à Constantin-le-Grand, de Constantin à Théodose-le-Jeune, et de Théodose-le-Jeune à Justinien. La dernière période répond au sixième chapitre de Heineccius. Quant aux emprunts faits à l'histoire générale, ils sont, dans ces divers ouvrages, ce qu'ils pouvaient être à une époque où l'on avait encore si peu pénétré dans le véritable esprit du développement de la constitution de Rome.

Quoique, sous le nom d'histoire du Droit, l'on ne comprît encore, comme nous venons de voir, que l'histoire externe, l'indication de Leibnitz, n'était pas restée stérile. En 1719 on vit paraître un ouvrage intitulé : *Antiquités du Droit romain*¹, dans lequel on avait placé, sous chacune des rubriques des Institutes de Justinien, une sorte d'histoire spéciale de la matière. C'était une suite de monographies historiques sur la puissance paternelle, sur le mariage, sur la propriété, etc. Par cet ouvrage, l'auteur, qui n'était autre que HEINECCIUS, pensait faire chose agréable aux amis de la jurisprudence intérieure, comme il s'exprime lui-même : *interioris jurisprudentiæ studiosis*. Il s'y trouvait, en effet, une histoire interne du Droit romain, qui ne laisse pas d'avoir beaucoup de mérite, surtout si l'on considère à quelle époque elle a paru, et qui d'ailleurs n'a pas été remplacée : on peut encore très-bien en faire usage de nos jours, depuis que Haubold, par ses remarques et ses additions, l'a mise au niveau des progrès de la science. Heineccius s'est beaucoup servi, pour faire son livre, des excellentes notes dont SCHULTING avait accompagné sa *Jurisprudentia vetus antejustiniana*, qu'il venait de publier², et qui contient les Fragmens d'Ulpien, l'Építome de Gaius, les Sentences de Paul, etc.; mais non le Code théodosien, comme le titre pourrait le faire croire.

¹ *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma, sec. ord. Institutionum digestum*; Halle, 1719. — Il y en a eu plusieurs éditions; la meilleure, sans contredit, est celle que Haubold a publiée avec des notes critiques; Francfort-sur-le-Mein, 1822.

² Leyde, 1717.

Depuis cette époque il fut reçu que tout étudiant en Droit devait suivre le premier semestre, et avant d'aborder les Pandectes, trois cours spéciaux sur les Institutes, sur l'histoire et sur les Antiquités du Droit romain. Malgré cette ardeur plus apparente que réelle, l'histoire tant externe qu'interne du Droit romain resta quelque temps stationnaire. Il arriva, en effet, après l'histoire de Bach et les Antiquités de Heineccius, ce qui eut lieu, vers la même époque, après les Institutes de Heineccius et les Pandectes de Hellfeld. Soit qu'on désespérât de faire mieux, soit qu'on crût avoir assez fait pour la science, on réimprima, mais on n'écrivit plus guère, et ce que l'on écrivit était médiocre. Les histoires de WUNDERLICH¹ et de MARTINI² passèrent inaperçues; l'histoire de SELCHOW³ obtint un succès qu'elle ne méritait pas. Les Antiquités du même auteur⁴ font seules, jusqu'à un certain point, exception, en ce qu'il embrassa l'histoire interne du Droit public, aussi bien que celle du Droit privé, et osa abandonner l'ordre légal suivi par Heineccius, pour un ordre systématique, qui, s'il n'est pas sans défauts, annonce du moins quelque intention scientifique. La bibliographie est pauvre et chétive à cette époque; et les savans allemands de nos jours, pour masquer le vide et faire montre d'érudition, forcés de recourir à l'étranger, citent deux volumineux ouvrages, dont d'ailleurs ils font très-peu d'estime, TERRASSON et TOSCANUS MANDATORITIUS.⁵

Cet abâtardissement ne pouvait durer long-temps. Le génie allemand avait pris un rapide et brillant essor en littérature,

¹ *Einleitung in die Geschichte des römischen Rechts*; Iéna, 1756.

² *Ordo historiae juris*; Vienne, 1779.

³ *Geschichte der in Deutschland geltenden Rechte* (Histoire des Droits en vigueur en Allemagne); Cöttingue, 1767.

⁴ *Elementa antiquitatum juris romani publici et privati*; Cöttingue, 1757. — Deuxième édition, plus ample, sous le titre: *Elementa juris antejustiniani*, ibidem, 1778.

⁵ Histoire de la jurisprudence romaine, par Ant. Terrasson; Paris, 1750; un volume in folio.

Jos. Toscani Mandatoritii Juris publici romani arcana sive de causis Romani juris libri V; Naples, 1767—1780; quatre volumes in-4.^o

en critique, en philosophie : ce mouvement devait finir par exercer une influence salubre sur la jurisprudence, et en particulier sur ce qu'il y a de plus palpitant dans le Droit, sur son histoire. La nouvelle école s'appelle elle-même l'école historique, non qu'elle méconnaisse la valeur de la philosophie, de la dogmatique et de l'exégèse ; mais parce qu'elle a remis en honneur l'histoire, et qu'elle en a fait voir le véritable caractère. Cette école, qui a eu jusqu'ici deux époques, représentées, la première par Hugo, sur la fin du siècle dernier, la seconde par Savigny, ne peut être bien appréciée que lorsqu'on connaît ses principes généraux sur le Droit. Or, ces principes n'ont pas été formulés en un jour ; ils ont long-temps dirigé instinctivement les adhérens de cette école, jusqu'à ce que le moment arrivât de les exprimer d'une manière complète et définitive. Il nous faut donc anticiper sur l'ordre chronologique, pour voir les choses dans leur ensemble, et comprendre les effets par leurs causes.

Une des plus grandes questions qui puissent être agitées entre les jurisconsultes, et dont la solution décide en quelque sorte de toute la manière d'envisager et de cultiver la science du Droit, c'est celle de l'origine du Droit positif, de sa naissance, de son mode de formation. C'est aussi l'objet d'une controverse débattue solennellement en Allemagne, et où les vieilles théories, ébranlées par les travaux de Hugo, ont été vaincues et remplacées par les idées pleines de vie et de profondeur émises par M. de Savigny.¹

Quelle était, dans la vieille école, la manière vulgaire d'envisager cette question ? — La source unique et véritable du Droit positif, c'est, disait-on, la législation ; le Droit positif n'est autre chose que le produit et le contenu même de

¹ *Vom Beruf, etc.*, c'est-à-dire de la Vocation de notre siècle pour la législation et la jurisprudence ; Berlin, 1814 ; deuxième édition, 1828, chap. II. — Cours d'Institutes et d'Antiquités du Droit romain, (Voyez *Nouvelle Revue germanique*, deuxième Série, t. I.^{er}, p. 315, note 1.)

la loi ; avant la loi, il pouvait bien y avoir, dans le peuple, un besoin vague du Droit, mais le Droit lui-même n'existait point réellement ; en un mot, l'acte volontaire du législateur est la source et le fondement de tout Droit. Que devient, dans ce point de vue, la jurisprudence ? Elle enregistre les lois et en expose le contenu. Ce contenu est contingent, fortuit, arbitraire, puisqu'il dépend de la volonté du législateur ; et le juriste devient légiste. Toutefois il arrive que le législateur n'ait pas prévu tous les cas ; alors il faut que le juge prononce comme il l'entend ; une série de décisions semblables forme une sorte de jurisprudence supplétoire et de Droit coutumier, mais d'une importance très-secondaire, et ne servant que de pis-aller et de palliatif dans l'absence d'une loi expresse.

Ces théories de la vieille école n'étaient pas exprimées par tous ses partisans d'une manière aussi tranchée, mais tous raisonnaient sur ces prémisses, alors même qu'elles n'étaient que sous-entendues. Ce sont ces théories que M. de Savigny a combattues, moins par des argumens que par l'exposition d'une théorie plus large et plus vraie, à laquelle s'est ralliée presque toute l'Allemagne savante.

Suivant lui, les peuples sont, aussi bien que les individus, des êtres organiques, avec cette seule différence que c'est un organisme plus vaste, plus compliqué et d'une étude plus difficile. Entre toutes les facultés et les tendances diverses d'un peuple, celle qui lui donne, avec le plus d'évidence, une existence à part, un caractère distinctif, c'est sa langue. L'origine des langues est antérieure à toute histoire ; nous sommes réduits à cet égard à des hypothèses : mais ce qui est certain, c'est que les langues ne peuvent point avoir été le produit du hasard ou d'une convention arbitraire. Dès l'origine nous trouvons chaque peuple parlant sa langue à lui, qu'il a dû se former en vertu d'une loi de sa nature intime ; et si plus tard cette langue primitive se modifie,

c'est toujours, en majeure partie, par un développement organique et instinctif.

De même que nous sommes amenés à reconnaître, dans chaque peuple, une fonction organique pour l'élaboration de sa langue particulière, de même nous devons lui reconnaître une vertu native pour se créer spontanément le Droit qui lui convient. Aussi loin qu'il nous est possible de remonter dans l'histoire, tous les peuples à nous connus nous apparaissent chacun en possession d'un certain ensemble d'idées sur ce qui est juste ou injuste, et d'une manière particulière de considérer les rapports de famille, le commerce, les contrats, la propriété, etc. Ces idées, rédigées plus tard en règles et en formules précises, sont fixées dans le principe par des actes symboliques, expression de la conscience nationale en fait de Droit. Telle est la première origine du Droit positif, qu'il n'est pas plus permis de chercher dans la volonté ou le caprice du législateur, que l'origine de la langue ne peut être attribuée à des combinaisons fortuites ou conventionnelles. Le sentiment de cette nécessité supérieure et naturelle, sous l'empire de laquelle tout peuple se fait sa langue et se fait son Droit, a produit les traditions antiques qui font honneur à quelque dieu de l'établissement des institutions primitives.

Le Droit, non plus que la langue, ne reste immuable et stationnaire; mais qu'il y ait progrès ou décadence, ce sont toujours des phases diverses de la vie organique du peuple, des effets de ses tendances naturelles, de ses besoins intimes, et non les conséquences de la volonté arbitraire des individus dont il se compose, ou d'un individu auquel il est soumis. Le Droit positif, dans son développement comme dans sa première origine, repose sur les croyances communes de la nation. Il est vrai que peu à peu ses développemens deviennent si étendus, ses rapports si compliqués, que cette sorte de communauté ne peut durer; pour le Droit, comme pour tout le reste, la division du travail, la séparation des professions

devient inévitable. Alors naît la classe spéciale des jurisconsultes, parmi lesquels cette conscience du Droit, long-temps possédée en commun par tous les citoyens, se perpétue et continue de se développer organiquement, du moins quant aux détails de la science et de la pratique. Car le Droit se décompose en deux élémens, l'un technique et professionnel, qui est du ressort des jurisconsultes; tandis que l'autre, plus général, politique et populaire de sa nature, ne cesse jamais de vivre de la vie de tous et de dominer instinctivement la conscience nationale.

De la nature et de l'origine du Droit positif découlent deux conséquences. — Premièrement, le rôle du jurisconsulte a quelque chose de plus noble et de plus digne de l'application des esprits élevés. Ce n'est plus le long registre des volontés éphémères du législateur qu'on lui demande d'inscrire dans ses livres et de graver dans sa mémoire : il lui faut pénétrer dans le caractère national, et saisir l'unité vivante du Droit qui en est l'expression. — Secondement, la coutume n'est plus un pis-aller, un supplément tel quel à la législation écrite : au contraire, tout Droit positif est coutumier par son origine, par son principe; et le législateur n'a plus qu'à sanctionner et à rendre obligatoire ce qu'il a reconnu être le résultat du développement organique du Droit dans l'opinion du peuple et dans les progrès de la science. Les fonctions du législateur n'en ont pas moins une haute utilité, celle d'élever le Droit au-dessus de toute contestation, de l'assurer contre toute violation : l'importance des fonctions du législateur augmente lorsqu'il anticipe sur le développement naturel et le soutient dans les temps de langueur, de stagnation ou de dépérissement. Mais en aucun temps ces fonctions n'ont rien de capricieux, d'arbitraire; et l'empire des lois naturelles du développement juridique des peuples est si puissant, qu'il est rare que le législateur méconnaisse les limites de son pouvoir et ne s'y renferme pas volontairement, ou du moins à son insu. —

Tels sont les principes de l'école *historique*. Il semble que l'expérience de nos quarante-cinq dernières années et l'impuissance évidente du législateur, toutes les fois qu'il s'est isolé du développement national, soit qu'il en ait méconnu le vrai caractère, ou qu'il en ait seulement précédé de trop loin la marche, doivent nous disposer à admettre la justesse de ces principes. Quoi qu'il en soit, ils ne sont plus contestés en Allemagne; et ceux même qui se séparent de l'école historique, insistent presque autant qu'elle sur l'origine spontanée, naturelle, nécessaire du Droit positif de chaque nation.

Ce que l'on comprendra sans peine, c'est qu'avec de tels principes l'histoire du Droit acquiert une importance qu'on ne saurait lui accorder lorsqu'on se place au point de vue opposé. Elle devient une branche essentielle et principale de la science, pour le législateur comme pour le jurisconsulte. C'est par elle seulement qu'on peut pénétrer dans le génie juridique d'un peuple, apprécier le caractère général de son Droit, et s'assurer de ce qu'il est, de ce qu'il peut et doit être au temps présent, en vertu du développement successif qui a précédé. Aussi l'histoire du Droit n'a-t-elle jamais été cultivée avec autant d'ardeur et d'intelligence que depuis le triomphe des nouvelles idées.

Les travaux antérieurs, si l'on excepte ceux de l'école française du seizième siècle, qui était aussi, en quelque sorte, une école historique, n'avaient eu d'autre objet que de rechercher les quelques faits historiques, indispensables à l'intelligence du Droit postérieur. L'école historique, au contraire, donne à ses recherches et à son enseignement une direction toute désintéressée. N'ayant en vue d'autre intérêt que celui de la science, et bien sûre que ses efforts ne seront pas perdus, qu'ils tourneront en définitive au profit même de la législation et de la pratique; pensant d'ailleurs avec raison que la jurisprudence n'est pas un métier qu'il suffise d'apprendre par routine, et que rien ne doit être négligé de ce qui peut l'orner et l'ennoblir, elle s'applique à recomposer

dans son ensemble comme dans ses détails cette progression vivante de mœurs et de lois, d'institutions et de maximes, qui est l'histoire du Droit romain. Si, scrupuleuse à l'excès, elle tombe quelquefois dans des recherches un peu minutieuses et futiles, elle a su compenser ce défaut par de grandes et ingénieuses vues d'ensemble et par de précieuses découvertes de détail.

La renaissance des études sur l'histoire du Droit romain fut préparée par l'aspect nouveau que firent prendre à l'histoire générale les travaux de Beaufort¹ sur les origines de Rome, de Ferguson² sur la république, et de Gibbon³ sur l'empire : travaux qui, bien que publiés à l'étranger, exercèrent une grande et salutaire influence sur le développement de la science en Allemagne. Le mouvement qui régénéra l'histoire du Droit prit naissance parmi les disciples du philologue Heyne⁴ et de l'historien Spittler : Hugo fut un des premiers à se signaler dans cette carrière, et il est resté comme le type de l'un des systèmes suivis aujourd'hui pour l'étude et l'enseignement de l'histoire du Droit romain ; mais il reconnaît lui-même l'honneur de la première impulsion à REITEMEIER, comme lui disciple de Heyne, et dont le livre⁵ précéda le sien de quelques années. Or, voici en quoi consistait essentiellement l'innovation de Reitemeier : il réunit en un seul corps ce que l'on avait séparé jusqu'à lui, l'histoire interne et externe, ou, comme l'on disait alors,

1 Sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine, par Louis de Beaufort ; La Haye, 1750. — La République romaine ou Plan général de l'ancien gouvernement de Rome, par le même ; La Haye, 1766, et Paris, 1767.

2 Adam Ferguson, *History of the progress and termination of the Roman Republic* ; Londres, 1783.

3 Ed. Gibbon, *History of the decline and fall of the Roman Empire* ; Londres, 1776 — 1788.

4 Heyne a publié lui-même un ouvrage sur les Antiquités du Droit romain : *Antiquitas romana, inprimis juris romani* ; Göttingue, 1779.

5 Joh. Fried. Reitemeier, *Encyclopädie und Geschichte der Rechte in Deutschland* ; Göttingue, 1785.

l'histoire et les Antiquités. Ces deux sections d'une même science avaient été cultivées jusque-là suivant des méthodes différentes, l'une par périodes, l'autre par ordre de matières. Cette dernière méthode, adoptée pour les Antiquités, est appelée en Allemagne la méthode *chronologique*, parce que l'histoire de chaque matière ou de chaque question est exposée sans interruption suivant l'ordre des temps, depuis l'origine jusqu'à la fin¹. Reitemeier, obligé d'opter, afin de donner de l'unité à son ouvrage, répudia la méthode dite chronologique, et traita l'histoire, tant interne qu'externe, d'après la méthode suivie jusque-là pour l'histoire externe seulement. Dans cette méthode l'on observe aussi l'ordre des temps, car sans cette condition il n'y a point d'histoire; elle est donc aussi chronologique en un certain sens : mais la succession des temps et des modifications qu'ils amènent n'est pas continuée pour chaque matière; depuis l'origine jusqu'à la fin, puisque toutes les matières y sont menées de front, interrompues et puis reprises à chaque période; c'est pourquoi cette méthode a été appelée *synchronique*. Énumérer à chaque période les faits politiques qui y ont eu lieu, et les sources nouvelles du Droit; puis donner un aperçu synoptique de l'état de toutes les matières spéciales de Droit public et privé pendant la période, et principalement sur sa fin : telle est la méthode que Reitemeier adopta lorsqu'il opéra la réunion de l'histoire et des Antiquités.

Reitemeier a eu de nombreux imitateurs, TAFINGER², HUFELAND³, GÜNTHER⁴, HUMMEL⁵, DABELOW⁶, et surtout

¹ De là vient que l'on appelait aussi quelquefois les Antiquités du Droit *Jurisprudence chronologique*.

² *Encyclopädie und Geschichte der Rechte in Deutschland*, 1789, seconde édition; Erlangen, 1800.

³ *Gottl. Hufeland, Lehrbuch der Geschichte und Encyclopädie aller in Deutschland geltenden positiven Rechte*, tome I.^{er}; Iéna, 1796. Inachevé.

⁴ *Christ. Aug. Güntheri Historia Juris romani*; Helmstädt, 1798.

⁵ *Handbuch der Rechtsgeschichte*, 3 vol. in-8.^o; Giessen, 1805—1806.

⁶ *Römische Staats- und Rechtsgeschichte im Grundrisse*; Halle, 1818.

Hugo¹ dont le livre est classique en Allemagne depuis une quarantaine d'années. Ce n'est pas une gloire médiocre pour Hugo d'avoir su se maintenir, jusque dans ses vieux jours, au rang des principaux représentans de l'histoire du Droit romain en Allemagne, et d'avoir pris encore une part active à la révolution produite dans la science par l'apparition de l'histoire de Niebuhr et par la découverte de Gaius.²

Hugo admet quatre périodes de l'histoire du Droit romain, telles que Gibbon les avait indiquées dans le 44.^e chapitre de son ouvrage, où il traite des progrès et de la décadence de la jurisprudence chez les Romains. La première période s'étend jusqu'à la loi des XII Tables (an de Rome 1—300); la seconde, jusqu'à Cicéron (300—650); la troisième, jusqu'à Alexandre Sévère (650—1000); la quatrième, jusqu'à la fin du règne de Justinien (1000—1300). L'histoire de chaque période est traitée dans trois sections:

I. *Histoire des sources.* Ici sont énumérés les principaux faits relatifs à la constitution, aux assemblées du peuple, au sénat, aux magistrats, etc., et puis les lois, sénatus-consultes, édits, etc., émanés des divers pouvoirs de l'État.

II. *Histoire de la jurisprudence*³. Ici il est traité des jurisconsultes, de leurs fonctions, de leurs écrits, de leur enseignement, etc.

III. *Le Droit romain lui-même* à la fin de la période. Ici vient d'abord le Droit privé, où il est traité, sous trois rubriques, des personnes, des biens et des obligations; puis le Droit public, tant constitutionnel qu'administratif.

Cet ordre, qui se renouvelle à chaque période, n'est pas

¹ *Lebrbuch der Geschichte des römischen Rechts*; Berlin, 1790; onzième édition, 1832. Le Manuel de Hugo a été traduit en français sur la septième édition, deux volumes in-8.^o; Paris, 1821 et 1822. Il est malheureux que cette traduction ne soit pas exempte de fautes souvent les plus grossières.

² Hugo avait cinquante ans lorsque le nouveau Gaius fut imprimé pour la première fois.

³ *Geschichte der Behandlung.* (*Behandlung* signifie la manière de traiter une chose, la méthode.)

sans inconvénient; aussi la méthode synchronique, qui le rend inévitable, a-t-elle trouvé des antagonistes parmi les savans les plus distingués de l'Allemagne. HAUBOLD¹, SAVIGNY² et THIBAUT³ s'en sont déclarés les adversaires, et lui ont préféré la méthode chronologique.

Chaque matière, a dit M. Thibaut, chaque question, chaque institution particulière a son histoire à elle, et ses périodes diffèrent souvent de celles d'une autre matière, d'une autre question, d'une autre institution. Telle institution naît à peine, lorsque telle autre a déjà atteint son complet développement. Admettre les mêmes périodes pour toutes les institutions les plus diverses, c'est en admettre d'arbitraires. Sans doute il peut y avoir des périodes communes à quelques institutions, lorsqu'il y a eu action et réaction entre elles, et que leur développement a réellement marché de front; la méthode synchronique devrait donc être préférée; si cette influence réciproque et ce développement commun pouvaient être admis pour toutes les institutions, si surtout l'insuffisance de monumens de l'histoire du Droit ne nous mettait pas dans l'impossibilité d'en constater la réalité. — En second lieu, le développement continu d'une seule et même institution se trouve nécessairement interrompu à la fin de chaque période, et repris après un long intervalle. Ainsi l'on divise et l'on morcelle ce qui devrait être réuni. — Enfin, nous ignorons l'époque précise des modifications survenues dans le plus grand nombre des institutions; et cependant, en vertu de la méthode synchronique, il faut placer ces changemens dans une période déterminée, parce qu'on ne peut les passer sous silence, et que rien ne peut être

¹ Dans ses *Lineamenta Institutionum historicarum juris romani maxime privati*; Leipzig, 1802. (Continuation de M. Zimmern.)

² Dans la *Hallische Literaturzeitung* de 1806, n.° 251.

³ *Ueber das Studium der Rechtsgeschichte* dans les *Heidelberger Jahrbücher*, 1808, n.° 1.

dit, s'il n'est rangé sous l'une des quatre périodes. Alors on est exposé à donner une hypothèse pour un fait.

Ces argumens n'ont point convaincu Hugo, qui est resté le zélé et inébranlable défenseur de la méthode synchronique. Il ne nia point que chaque institution n'eût ses périodes particulières, mais il affirma qu'il y en avait aussi de générales; que celles-ci devaient servir de base, et qu'il suffisait d'indiquer, dans chaque période générale, les changemens survenus relativement à chaque institution particulière. Quant à l'insuffisance des renseignemens historiques et au danger des hypothèses, il pensa que cet argument ne prouvait rien; que la méthode chronologique ne pouvait pas plus que la synchronique, se passer d'hypothèses, et que l'important était seulement de ne les donner que pour ce qu'elles sont. Quant au décousu de l'histoire de chaque matière spéciale, lorsqu'on en répartissait l'exposé entre plusieurs périodes, il répondit, que la difficulté qui en naissait pour les élèves, devait seulement faire conclure que l'histoire du Droit ne pouvait pas être l'objet d'un cours élémentaire.

Dans cette polémique, un moyen terme a été pris par M. DE LOEHR¹. Il pensa que les deux méthodes avaient chacune des avantages et des inconvéniens particuliers, et que la préférence à donner à l'une ou à l'autre n'était que relative. Selon lui, la méthode chronologique, plus simple et plus facile, parce qu'elle ne s'occupe que d'une matière, d'une institution à la fois, et ne l'abandonne qu'après en avoir donné l'histoire complète, doit être employée pour l'enseignement élémentaire; la méthode synchronique, au contraire, a l'immense avantage de montrer d'époque en époque, les progrès et les variations du Droit romain dans son ensemble, et l'influence réciproque

¹ Dans son programme, intitulé : *Uebersicht der das Privatrecht betreffenden Constitutionen der Kaiser, von Theodos II und Valentinian III bis auf Justinian*, 1812. — Ce programme est la continuation d'un autre, publié en 1811, et qui est relatif aux constitutions des empereurs, depuis Constantin jusqu'à Théodose II.

des diverses institutions entre elles; mais plus difficile à suivre, elle ne peut guère être destinée qu'à l'enseignement approfondi. Cette opinion, qui est aussi, à peu près, celle de M. de Savigny, a rallié la plupart des savans allemands; et comme l'usage des universités allemandes veut que l'histoire du Droit soit enseignée pendant le premier semestre, c'est au fond la méthode chronologique qui l'a emporté. Toutefois ceux qui l'ont adoptée, et c'est le plus grand nombre, diffèrent encore entre eux dans l'emploi qu'ils en font; car il s'en faut qu'ils l'aient tous appliquée avec une égale rigueur.

(La fin au prochain numéro.)



FRAGMENS PHILOSOPHIQUES,

PAR M. VICTOR COUSIN.¹

Empressés de rapprocher sans cesse la France et l'Allemagne, attentifs à saisir tous les indices de ce rapprochement si désirable, auquel nous travaillons de toutes nos forces, nous avons vu avec une vive satisfaction l'impression qu'a faite en Allemagne l'importante *Préface* de la nouvelle édition des *Fragmens philosophiques* de M. Cousin. Nous détournons également les yeux des articles dictés par l'esprit de parti et la passion, soit favorables, soit contraires à M. Cousin; mais quand nous rencontrons dans les feuilles savantes de l'Allemagne quelque article grave et d'un auteur accrédité, nous croyons utile de lui donner place en ce recueil. C'est à ce titre que nous avons fait connaître le beau morceau de l'illustre M. Schelling (Voyez *Nouvelle Revue germanique*, première Série, t. XV, p. 277). A ce titre encore nous allons traduire l'article suivant, tiré des *Annonces savantes de Gættingue*, 153.^e livraison, sous la date du 22 Septembre 1834. Il est de la main de M. Wendt, auteur de plusieurs écrits estimés et professeur de philosophie à l'université de Gættingue.

Depuis qu'eut disparu en France la métaphysique originale et indigène de Descartes et de Mallebranche, le sensualisme de Condillac, sorti du système de Locke, devint, comme personne ne l'ignore, la philosophie du dix-huitième siècle.

1 Seconde édition, in-8.^o; Paris, chez Lagrange, 1833.

Cette philosophie ramenait l'esprit, il est vrai, du domaine des abstractions dans celui de l'observation; mais aussi elle réduisit toutes les facultés intellectuelles à la sensation, et, retranchant les hautes connaissances auxquelles s'élève la raison seule, elle devait nécessairement conduire et elle conduisit au matérialisme. Excités par le besoin du progrès, qui est inhérent à la science, et surtout par les recherches de Kant — bien que celles-ci ne fussent encore connues que très-superficiellement, — quelques philosophes français de notre temps, désignés, même à l'étranger, par le nom d'idéologues, essayèrent de réformer ou de modifier le sensualisme; tels sont MM. *Destutt de Tracy* et *Laromiguière*¹. M. Royard-Collard et ses disciples introduisirent en France l'empirisme moins matériel des philosophes écossais, tels que Reid, Hutcheson, Stewart, etc. Ils appliquèrent principalement leur attention à l'expérience interne, et, allant au-delà de la sensibilité, ils se proposèrent d'expliquer les phénomènes de la conscience. Le sujet de leurs travaux fut la psychologie dans l'acception ordinaire. Or, en France la philosophie se rattachant intimement aux opinions politiques, sous la restauration, l'école théologique ou théocratique de MM. de Lamennais, de Bonald, d'Eckstein, etc., opposa son absolutisme à l'école sensualiste, que sa tendance pratique rapprochait du parti démocratique. L'école théocratique voulant même arracher à la raison le domaine que le sensualisme avait déjà resserré dans des limites assez étroites, renvoya tout à l'autorité positive ou à la vieille scolastique. Entre ces deux partis-là s'interposa pendant la restauration M. Royard-Collard avec

¹ *Note du Traducteur.* On voit ici combien le véritable état de la philosophie française est peu connu en Allemagne, même des historiens de la philosophie : jamais les *idéologues* n'essayèrent de réformer le sensualisme; il le propagèrent et l'étendirent. M. de Tracy est profondément condillacien. Loin de devoir quelque chose à Kant, il lui est opposé. M. Laromiguière ne doit pas être confondu avec M. de Tracy. C'est à Villers et à M.^{me} de Staël qu'il faut songer lorsqu'il est question des premiers efforts tentés pour faire connaître la philosophie de Kant en France.

son école, comme parti constitutionnel et intermédiaire en politique et en philosophie.

M. Victor Cousin, qui s'est illustré même en Allemagne par l'étendue de ses études en philosophie, par ses travaux sur l'histoire de la philosophie, et tout récemment encore par son zèle pour l'instruction publique de sa patrie, est sorti de l'école intermédiaire de M. Royer-Collard. Mais l'étendue de ses connaissances lui donna le moyen de développer cette médiation sur une plus vaste échelle. M. Cousin s'est, dans sa jeunesse, rendu familière la littérature philosophique ancienne, et en cela il possède une connaissance plus exacte que la plupart des philosophes français modernes. Élève de l'école normale, il entendit d'abord en 1811 les leçons analytiques du sensualisme de M. Laromiguière¹, et ensuite les cours de MM. Royer-Collard et de Maine de Biran², dont le premier appela son attention sur les principes propres de l'esprit humain et inexplicables par la sensation, et le dernier sur les actes libres et spontanés de l'âme, opposés à la sensation.

Ainsi instruit et formé, M. Cousin parut en 1815, sous les auspices de M. Royer-Collard, comme professeur de philosophie à l'école normale et à la faculté des lettres de Paris. Là il commença par l'arrangement et le développement des principes de l'école écossaise. Mais au lieu de s'y arrêter, il tourna, comme il nous le raconte lui-même³, ses regards vers l'Allemagne; il étudia pendant deux ans avec une grande assiduité les principaux ouvrages philosophiques de Kant, avec l'intention, comme il le dit encore lui-même, de trouver le passage ou la transition de la théorie psychologique de la connaissance à la métaphysique. Il ne s'est arrêté que peu de temps à l'étude des œuvres de Fichte. En 1817 M. Cousin

1 Plus tard il les a jugées spécialement : Leçons de philosophie de M. Laromiguière, jugées par M. V. Cousin et M. Maine de Biran ; 1829, in-8.°

2 Jamais M. de Biran n'a été professeur.

Note du Traduct.

3 Préface de la nouvelle édition des *Fragmens*.

fit son premier voyage en Allemagne; et le combat que s'y livraient la philosophie de la nature et les restes de l'école kantienne unie aux amis de Jacobi, occupa beaucoup son attention. Il apprit d'abord à connaître à Heidelberg M. Hegel, qui alors ne faisait point encore époque. Bien que l'*Encyclopédie* de Hegel, dont la première édition parut précisément dans le même temps, fût complètement inintelligible pour M. Cousin, néanmoins ce dernier reconnut dans l'homme grave le penseur profond, et ils devinrent tous deux amis. L'année suivante il fit connaissance à Munich avec l'auteur même de la philosophie de la nature, ainsi qu'avec Jacobi; et il se rapprocha davantage de ce système qui du *moi* vide et épuisé se tourne vers la nature vivante; mais qui, passant par-dessus la logique, prétend arriver à l'intelligence du monde, en partant du point où toutes les oppositions semblent se confondre et se concilier, c'est-à-dire en partant de l'identité absolue. Les grandes vues du génie divinateur de Schelling, la nature et l'esprit s'unissant ensemble dans un même principe, et distincts seulement par l'intermédiaire de la conscience, la nature et l'histoire, constituant l'une et l'autre un Tout organique, et se donnant mutuellement la main, la doctrine spirituelle et la doctrine naturelle rapprochées, firent une vive impression sur M. Cousin. Hegel, à ce que remarque l'auteur, donna à ce système une forme nouvelle; mais le même auteur aurait dû également remarquer que la méthode dialectique, qui s'empara de ce système et qui fit ressortir la *différence* dans l'identité, changea complètement la position de la nature à l'égard de l'esprit, et revêtit d'un nouveau caractère la connaissance spéculative du monde. M. Cousin compare ainsi les deux philosophes Schelling et Hegel (p. xii): « Personne ne peut nier qu'au maître a été donné une invention puissante, et au disciple une réflexion profonde. » Mais ceci ne dit pas tout; car l'invention en philosophie est ordinairement le fruit d'une réflexion profonde, et il serait difficile de faire de l'invention

un *don spécial*¹. Le philosophe français reconnaît avec empressement ce qu'il doit à ces deux hommes; mais il fait observer en même temps qu'il se sépare d'eux dans le point principal, dans le point de départ même, savoir, dans *la méthode*, en partant, conformément à la marche de son éducation philosophique, de l'expérience interne ou de la psychologie, et en voulant ainsi de là parvenir à l'ontologie ou à la métaphysique.

En 1819 — 1820 M. Cousin parut de nouveau à Paris² comme professeur; mais ses discours sur la philosophie pratique, reçus avec enthousiasme, furent estimés dangereux par le gouvernement. On lui interdit donc la chaire publique. C'est alors que M. Cousin s'adonna à ses études favorites, à l'histoire de la philosophie, surtout à Platon et aux Néoplatoniciens. Le fruit de cette dernière étude fut l'édition de Proclus (d'après les manuscrits de Paris, 1820—1827), que l'auteur considère comme le représentant de l'école d'Alexandrie, comme en général il considère la philosophie alexandrine, comme la philosophie de Socrate, en tant qu'elle ramène à l'unité toutes les différences des diverses écoles socratiques. L'étude de cette philosophie est, suivant l'auteur, de la plus haute importance pour la philosophie d'aujourd'hui, relativement à la réunion des diverses tendances philosophiques; mais il faut avouer que le même auteur a plus tard rectifié³ son opinion sur l'école alexandrine, lorsqu'il a déclaré que cette philosophie, loin d'être syncrétiste comme on le prétend vulgairement, est par trop peu éclectique, c'est-à-dire trop

1 C'est une prétention qui pourrait fort bien se justifier par l'histoire entière des sciences et de la philosophie.

Note du Traduct.

2 Jamais M. Cousin n'interrompt son enseignement à l'école normale et à la faculté des lettres, de 1815 à 1820, jusqu'à la réaction politique qui bannit du conseil d'État M. Royer-Collard, suspendit les cours de M. Cousin et de M. Guizot à la faculté des lettres, et supprima l'école normale. — Les deux courses de M. Cousin en Allemagne avaient été faites dans les vacances.

Note du Traduct.

3 Ce n'est pas là un changement, c'est un développement. *N. du T.*

exclusive (Cours de l'histoire de la philosophie; 1829, t. I.^{er}, p. 317 et suiv.); jugement où nous ne trouvons à reprendre que le choix du mot *éclectisme*. M. Cousin donna en 1824 une nouvelle édition de Descartes; et ce fut alors qu'il fit un second voyage en Allemagne, pendant lequel il devint suspect au gouvernement prussien, comme appartenant à des sociétés secrètes, dangereuses à l'État. Il fut arrêté et conduit de Dresde à Berlin¹, où il eut occasion d'acquérir une plus exacte connaissance de la philosophie spéculative, alors dominante à Berlin, dans un commerce journalier avec le fondateur de cette philosophie et avec ses disciples. M. Lermnier (Lettres philosophiques adressées à un Berlinoise; Paris, 1832), qui du reste traite M. Cousin et tous ceux qui ne se sont point déclarés partisans de la vague théorie de la révolution progressive de Juillet avec une injustice extrême, prétend qu'au retour de M. Cousin on remarqua un changement dans ses opinions politiques, changement² que M. Lermnier met sur le compte de la philosophie de M. Hegel. En 1826 M. Cousin fit imprimer, sous le nom de *Fragmens philosophiques*, plusieurs de ses articles qui avaient paru successivement de 1816 à 1819 dans le *Journal des Savans* et dans les *Archives philosophiques*. Il ajouta à ces fragmens une préface³ destinée à donner une idée générale du système ou du procédé philosophique auquel se rattachent ces divers articles. Plus tard M. Cousin, réintégré dans sa chaire de philosophie (1828), annonça à ses compatriotes les derniers résultats

1 Le critique ne dit pas un mot de la conduite de M. Cousin dans cette circonstance, et de la justice que le gouvernement prussien, mieux éclairé, rendit à ses sentimens et à son caractère. L'accusation ridicule portée contre lui fut abandonnée, et retomba sur ses auteurs. *N. du T.*

2 Ce changement est une invention. M. Cousin demeura en disgrâce, et ne reparut dans la chaire que sous l'administration de 1828, quand M. Royer-Collard devint président de la chambre des députés, et quand M. Guizot reprit son cours à la faculté. *Note du Traduct.*

3 Traduite par Carové dans le livre : *Religion und Philosophie in Frankreich*; Göttingue, 1827.

de ses études allemandes; puis il porta de nouveau son attention sur l'histoire de la philosophie. A cela se rapportent les *Nouveaux Fragmens philosophiques pour servir à l'histoire de la philosophie ancienne* (Paris, 1828), et le *Cours de l'histoire de la philosophie*, dont le tome premier contient l'Introduction à l'histoire de la philosophie (publiée en 1828), et les deux derniers, l'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle (Paris, 1829; leçons tenues de 1819 — 1820¹). Ici vient la traduction du Manuel de Tennemann, d'après ma seconde révision (quatrième édition).

Ce fut l'année dernière que parut la deuxième édition des *Fragmens philosophiques* avec une nouvelle préface, dans laquelle l'auteur s'explique sur les points principaux de son système, qui avaient choqué les opinions de divers partis philosophiques dans son pays. Voici ces points :

I. La Méthode.

L'auteur ne reconnaît pour vraie méthode que celle qui, comme la physique, part de l'*observation*, de l'investigation de la nature humaine, ou, comme il s'exprime plus exactement par la suite, de l'intérieur de l'homme (p. viii), et qui, fondant là-dessus l'*induction* et le *raisonnement* (lequel consiste dans une application illimitée, mais non pour cela irrégulière de la raison, et joue en philosophie le rôle du calcul en physique), tire des faits leurs conséquences. Pour le raisonnement, la philosophie ne reconnaît point de limites; mais elle s'appuie sur une observation suffisante. Les phénomènes internes doivent être retenus par l'attention, et quand ils ont disparu, ils doivent être reproduits, afin que l'objet de l'observation soit saisi avec plus de précision. C'est là l'office de la réflexion qui, dans le domaine psychologique,

¹ Il y a ici quelque apparence d'inexactitude. Ces trois derniers volumes sont les leçons mêmes de M. Cousin en 1828 et 1829, recueillies immédiatement et successivement publiées. *Note du Traduct.*

tient la place des instrumens qui nous servent à faire des expériences dans le domaine physique; car nous devons non-seulement entendre la nature, mais encore l'interroger.

En suivant les mêmes règles d'observation et de méthode, admises dans les sciences naturelles, on arrive à des classifications exactes, lesquelles constituent toute la première partie et la base de la philosophie, et cette base c'est la *psychologie*. Ici l'auteur, à ce qu'il dit lui-même, se rattache à Locke et à la philosophie française du dix-huitième siècle, et il s'éloigne, au contraire, de la philosophie allemande moderne, qui part de l'ontologie. « Sans doute, continue-t-il, il est convaincu que l'homme est un résultat, qu'il résume en lui ce qui précède, et que la psychologie a sa racine dans l'ontologie; mais, poursuit-il, cela même je ne le sais que par l'induction et le raisonnement; débiter tout d'abord par là, ce serait faire une hypothèse, laquelle, fût-elle vraie, ne serait pas scientifique. La connaissance part du *moi* lui-même, et c'est par le petit monde que j'arrive au grand. La marche dans l'exposition des idées est celle de l'invention; et c'est pourquoi je préfère la route analytique. »

II. *Application de la méthode à la psychologie.*

Ici, dans l'application et surtout dans l'étendue de la méthode, M. Cousin s'éloigne des philosophes français; car ceux-ci, n'admettant que les observations qui s'adaptaient à leurs vues systématiques, corrompaient la méthode expérimentale dès le commencement. Quoiqu'on puisse réduire une grande partie des phénomènes qu'offre la conscience, à la sensation, la sensibilité n'est point la racine de nos facultés intellectuelles, ni de nos facultés morales (p. xiii), et le sensualisme exclusif ne peut aboutir qu'à la déplorable doctrine du plaisir.

M. Cousin réduit tous les phénomènes de la conscience à trois classes, qui sont : *la sensibilité*, *l'activité* volontaire et libre (p. xv) (à laquelle se rattacherait la personnalité ou le *moi*)

et *la raison*. Le développement de *la raison* présupposé déjà le *moi*, qui à son tour n'apparaît qu'à condition que la sensation le précède.

La raison n'est ni l'un ni l'autre. Kant, n'ayant pas exactement séparé de la raison l'activité du *moi*, comme centre de l'activité intellectuelle, est, suivant l'auteur, tombé dans l'erreur de convertir la raison et ses objets en un ensemble subjectif, et de détruire la métaphysique (l'auteur aurait dû dire que Kant, bien qu'il eût distingué le *moi* de la raison, a subjectivé celle-ci dans sa partie *théorique*); ensuite Fichte a fait de la raison subjective de Kant son *moi*, qu'il a posé comme principe absolu, dernière conséquence et réfutation du système de Kant; tandis que le *moi* se manifeste de préférence dans l'activité libre, et qu'il est aussi bien distinct de la raison qu'il est lié avec elle. La raison, continue l'auteur, va au-delà du *moi*. Or, si dans la conscience de soi-même on ne conteste pas la raison, pourquoi la contesterait-on quand elle va au-delà de la conscience?

III. *Transition de la psychologie à l'ontologie et à la haute métaphysique.*

L'auteur appelle ontologie la science de l'*être*, c'est-à-dire la connaissance de notre existence personnelle, ainsi que du monde extérieur et de Dieu. La raison donne l'*être* comme les phénomènes, elle révèle le monde et Dieu avec la même autorité que notre propre existence. La psychologie, quand elle est profonde (probablement par opposition au sensualisme?), conduit à l'ontologie, en nous éclairant sur la nature de la raison. Il ne faut nullement de longs développemens pour arriver à cette triple connaissance. La raison est donnée complètement dans chaque fait de conscience. L'attention s'applique à tout fait de conscience; elle est un acte plus ou moins volontaire, dont la cause est le *moi* un et identique. Outre cette cause dans le centre de la conscience, il y en a

une autre encore dont la sensation est le signe, et qui se trouve en dehors de la conscience; l'existence de cette cause-là est aussi certaine que celle de la première : car l'un et l'autre phénomène sont inséparablement liés ensemble. Ainsi il y a deux sortes de causes différentes : la cause personnelle, dans ma conscience, et la cause extérieure. Or, la raison se développant dans la conscience, nous manifeste ces causes comme se limitant réciproquement; mais elle ne s'arrête pas là : elle conduit de la connaissance de la cause limitée à celle de la cause illimitée, par laquelle existent les deux autres causes. Cette cause illimitée c'est *Dieu*, qui est *substance absolue* en tant qu'il est *cause absolue*; son essence consiste dans sa force créatrice. Toutes les trois idées, le *moi*, le monde extérieur et Dieu, se combinent dans tout fait de conscience, lequel est le résumé de la croyance naturelle. La réflexion éclairée n'ajoute à la raison naturelle que la connaissance d'elle-même; c'est pourquoi la philosophie de l'auteur se propose pour problème de reproduire la croyance pure du genre humain dans une forme scientifique (p. xxv).

Ici M. Cousin répond aux objections de l'école sensualiste et de l'école théologique. Il répond ainsi qu'il suit à l'objection de l'école sensualiste, qui prétend qu'on ne peut arriver à l'ontologie en partant de la conscience. S'il se montre dans la conscience une faculté qui porte le caractère de généralité absolue, cette faculté est par là même non restreinte par les limites de la conscience. Bien plus, le sensualisme passe lui-même au-delà de la conscience, et il admet l'ontologie, puisqu'il part de l'existence externe. Ce que M. Cousin répond à l'objection du panthéisme intéresse davantage la spéculation allemande. Le panthéisme est, à proprement parler, l'apothéose de l'univers, du tout, et par conséquent un véritable athéisme; à celui-là est opposé le système uniforme de l'unité absolue, abstraite, laquelle est au-dessus du monde et *étrangère* au monde, de sorte qu'avec elle l'univers est inexplicable. On

trouve (p. xix) un beau passage sur ce Dieu *abstrait*. Ainsi que le panthéisme est un abus de la contemplation exaltée de la nature, de même les abstractions métaphysiques ont aussi leur abus. « La perfection, mais aussi la faculté, comme dit très-bien l'auteur, est de ne pas perdre le sentiment de la nature dans la méditation et dans l'école, et, en présence de la nature, de remonter en esprit et en vérité jusqu'au principe invisible que nous manifeste et nous voile en même temps la ravissante harmonie du monde. » — L'auteur avait bien raison de s'étonner de ce que le reproche du panthéisme lui venait de l'école sensualiste. Cependant la réponse à cette école, où M. Cousin croit se placer au-dessus du panthéisme, par l'idée de *cause*, ne paraît pas encore suffisante; car la cause, même posée comme *absolue*, pourrait ne pas être autre chose que la nature. — Il s'agit donc de savoir *comment* la cause absolue est posée, et *comment* la cause absolue pose les choses qui dépendent d'elle. M. Cousin dit que dans son système la création est nécessaire; mais nous ajoutons que, pour placer le système au-dessus du panthéisme, il faut aussi qu'elle soit libre; car autrement Dieu est l'être tout déterminant, et il n'y aura plus d'existence libre.

La réponse de M. Cousin au reproche adressé à sa philosophie d'être une importation allemande, est aussi modeste que vraie : en philosophie il n'y a d'autre patrie que la vérité. Ensuite l'auteur répond avec le Socrate de Platon : « Tu as raison de dire que j'apprends des autres, ô Trasymaque; mais si tu prétends que je ne leur en sais aucun gré, tu as tort. » Et c'est ici que M. Cousin donne l'abrégé historique de son éducation philosophique que nous avons mentionnée plus haut.

Les reproches de l'école théologique s'adressent au fond à toute philosophie : l'école théologique, par opposition au sens individuel, à la raison personnelle, en appelle au sens commun qui s'est établi dans l'Église par la tradition. L'auteur

met à la place de ce sens commun la raison commune à tout homme, par cela même qu'elle n'est individuelle dans personne. Une soumission raisonnable à l'Église, comme dit l'auteur, présuppose déjà l'usage de la raison. Les méthodistes protestans en France ont, ajoute-t-il, emprunté d'une manière très-inconséquente au catholicisme leur argumentation contre la philosophie; seulement ils ont mis à la place du sens commun la parole de Dieu, et à la place de l'Église l'Écriture sainte. Nous ne voulons, disent les méthodistes, *aucun homme* entre nous et la vérité, nous ne voulons suivre que *la parole divine*. Et M. Cousin demande: « Mais qui donc leur enseigne cette parole divine? » — Nous ne pouvons pas nous arrêter à cette dispute, qui a pris aujourd'hui un si grand développement; seulement nous remarquons que la raison qui se manifeste dans l'histoire, non pas sans une conduite supérieure, et qui unit ensemble les esprits (et sans doute cette raison-là ne doit pas être considérée comme une *collection* des mille raisons individuelles), a, relativement à la raison personnelle de l'individu (car la raison ne se montre jamais dans l'individu avec le caractère d'universalité pure), un droit incontestable. Nous ne nions point qu'une soumission raisonnable à la doctrine de l'Église et à l'Écriture sainte ne présuppose déjà la raison; mais nous devons aussi reconnaître que c'est la puissance d'éducation du christianisme qui développe la raison, et que l'enseignement reçu dans la jeunesse des doctrines chrétiennes, en tant que *le contenu* de celles-ci est raisonnable, est aussi conforme à la raison, lors même que la forme de l'appropriation de ces doctrines n'est pas encore rationnelle en sens subjectif, c'est-à-dire liée à une réflexion mûre; car la vérité n'entre pas dans l'homme d'une seule manière. C'est toujours l'esprit qui cherche et saisit l'esprit. Voilà donc ce que l'auteur aurait dû considérer¹, quand

¹ M. Cousin a cent fois dit tout cela dans ses écrits philosophiques et dans ses travaux sur l'éducation populaire.

Note du Traduct.

il dit des protestans : « On ne peut en vérité s'empêcher de sourire en voyant une secte protestante, après s'être séparée de l'Église au nom du droit du libre examen, finir par renier l'autorité de la faculté qui examine. Qu'elle retourne donc à l'Église ; elle y trouvera du moins une règle uniforme, une discipline générale, qui sera pour elle un appui et un refuge contre les extravagances du mysticisme. »

Nous recommandons, sans hésiter, ce que dit avec tant de vérité M. Cousin (qui du reste ne combat qu'un zèle mal entendu) sur le rapport de la philosophie à la religion : « Séparer la foi de la raison, c'est mal servir la foi au dix-neuvième siècle, etc. » Et page LI : « La philosophie serait insensée et criminelle de vouloir détruire la religion, car elle ne peut espérer la remplacer auprès des masses qui ne peuvent suivre des cours de métaphysique. D'un autre côté la religion ne peut détruire la philosophie ; car la philosophie représente le droit sacré et le besoin invincible de la raison humaine de se rendre compte de toutes choses, etc. C'est toujours la mauvaise philosophie et la mauvaise théologie qui se querellent. Le christianisme est le berceau de la philosophie moderne, etc. »

IV. *Application de la philosophie à l'histoire, et particulièrement à l'histoire de la philosophie.*

« Les vues que renferme un système sur l'histoire de la science à laquelle il appartient, fournissent, dit M. Cousin, le moyen le plus sûr de juger ce système lui-même. Un système élevé sur un seul élément de la conscience, sur un principe exclusif, ne peut comprendre les systèmes fondés sur un principe opposé, et il n'accordera un peu de raison qu'à ceux qui reposent sur le même principe. Une pareille conception historique est l'arrêt d'un système ; car c'est une triste sagesse que celle qui a pour condition la folie universelle. Supposez, au contraire, continue M. Cousin, un sys-

tème qui, par une observation infatigable et profonde, et une induction à la fois vaste et scrupuleuse, soit parvenu à embrasser tous les élémens de la conscience et de la réalité, il est évident que ce même système ne rencontrera, en portant ses regards sur l'histoire, aucun système un peu important; où il ne retrouve quelqu'un de ses propres élémens, et quelque point de contact avec lui-même. — Un système vraiment complet s'adapte à l'histoire avec une admirable facilité; au lieu de condamner tous les autres systèmes, il lui suffit de retrancher la part d'erreur mêlée à la part de vérité, qui fait la vie et la force du système, et d'embrasser ainsi les divers systèmes épurés et réconciliés entre eux comme un grand Tout, adéquat à la vérité tout entière. Cette méthode, tout ensemble philosophique et historique, qui, possédant la vérité, sait en retrouver les divers fragmens dispersés dans tous les systèmes, cette méthode c'est *l'éclectisme*. » M. Cousin s'est déjà prononcé d'une manière précise sur son éclectisme dans la préface de sa traduction du Manuel de Tennemann: « La philosophie n'a aujourd'hui qu'une de ces trois choses à faire : ou renoncer à son indépendance et rentrer sous l'ancienne autorité, retourner au moyen-âge (comme le veut l'école théologique), ou continuer à s'agiter dans le cercle de systèmes usés qui se détruisent réciproquement (sensualisme, spiritualisme, etc.), ou enfin dégager ce qu'il y a de vrai dans chacun de ces systèmes, et en composer une philosophie supérieure à tous les systèmes, qui les gouverne tous en les dominant tous, qui ne soit plus telle ou telle philosophie, mais la philosophie elle-même dans son essence et dans son unité. » C'est là, suivant l'auteur, le rôle nouveau, humble en apparence, mais en réalité le meilleur et le plus grand rôle que la philosophie du dix-neuvième siècle est appelée à jouer. — Ici l'auteur s'explique plus positivement : L'éclectisme, comme il l'entend, est distinct du syncrétisme, qui confond tous les systèmes (p. LIV), et il réclame, comme

point de départ et comme principe, un système qui lui serve à s'orienter dans l'histoire; comme instrument, une critique sévère et fondée sur un savoir étendu et solide; comme résultat préalable, la décomposition de tous les systèmes par le moyen de la critique, et comme résultat final, la reconstitution de ces systèmes dans un système unique, qui soit l'expression complète de la conscience dans l'histoire. — L'auteur défend cet éclectisme contre des objections diverses, et particulièrement contre celle qui prétend que l'éclectisme est l'absence de tout système. Il remarque que ce même éclectisme est plutôt l'application d'un système, et il cherche à le montrer déjà dans des philosophies plus anciennes (de Platon, de Leibnitz). Le temps est venu de l'ériger en principe; c'est là ce que l'auteur, comme il le dit lui-même, a essayé; par conséquent il est naturel que tous les systèmes exclusifs se déclarent contre cet éclectisme, attendu qu'il détruit toutes les prétentions opposées. Certainement il y a beaucoup de vrai dans ce que M. Cousin appelle ici peu heureusement (*unbequem*) éclectisme; et on y doit reconnaître une pensée profonde sur le rapport des systèmes philosophiques, comme degrés de développement; pensée empruntée à la philosophie de *Hegel*¹. Mais l'application de cette pensée semble obscure et contradictoire: obscure, parce que le rapport de cet éclectisme à un système donné ne peut se concevoir, à moins qu'il ne soit peut-être la preuve de la vérité du système par l'histoire, ou qu'il ne soit un point de vue dans la formation du système; contradictoire, parce que l'auteur veut ériger cet éclectisme lui-même en principe, et qu'il parle d'une analyse et d'une reconstitution de tous les systèmes existans dans un système unique; tandis que de cette manière-là il ne pourrait jamais naître un système philosophique.

¹ Il y a dans les *Fragmens* plusieurs morceaux qui renferment un essai d'éclectisme, à la date de 1817, c'est-à-dire à une époque où M. Cousin ne connaissait pas même de nom M. Hegel. *Note du Trad.*

A la fin M. Cousin présente sa profession de foi politique, et sa théorie du gouvernement représentatif, de laquelle nous n'avons rien à dire, sinon qu'elle est en parfait accord avec son éclectisme philosophique.

Nous avons rapporté avec quelque détail ce que M. Cousin nous apprend lui-même sur la marche de son développement philosophique, par l'intérêt que nous inspirent les travaux de M. Cousin. Il est facile de reconnaître l'influence puissante que l'étude des divers systèmes a exercée sur son génie actif, et de voir comment le début et la suite de son éducation ont déterminé le commencement et la continuation de ses idées philosophiques, qu'il a jusqu'ici plutôt esquissées qu'exposées dans une forme systématique. Il paraît donc que l'éclectisme, au lieu d'avoir pour point de départ un système, s'est développé à la suite de ses études, et en conséquence de la manière dont ses maîtres divers l'ont introduit dans la carrière philosophique, son point de départ lui vint du sensualisme. Là l'auteur prétend se soutenir vis-à-vis de la nouvelle philosophie allemande, en prenant pour point de départ l'expérience et l'observation, mais l'observation interne et moins limitée que celle qui se trouve appliquée dans le sensualisme; c'est pourquoi il suit la doctrine écossaise, en disant avec Kant : C'est moi qui suis l'instrument avec lequel je connais toute chose; il faut donc que j'apprécie cet instrument avant de l'employer, etc. Combattant la partialité exclusive du sensualisme, l'auteur oppose avec M. de Biran¹ à la passivité l'activité.

Il s'agit maintenant de savoir comment il faut entendre ce point de départ, par lequel M. Cousin prétend se séparer de la nouvelle philosophie allemande. Aucun philosophe moderne de l'Allemagne n'a nié que la philosophie ne pré-suppose l'expérience, ou qu'elle ne renferme des matériaux

¹ Voyez les OEuvres posthumes de M. de Biran, publiées récemment par M. Cousin, avec une préface de l'éditeur.

empiriques plus ou moins élaborés; Hegel lui-même (*Encyclopédie*, §§. 7 et 12) admet l'expérience comme point de départ subjectif de la philosophie. Mais vouloir que l'on prenne pour méthode celle des sciences naturelles, c'est là un conseil qui ne peut venir que d'un étranger; car dans toutes les sciences la méthode ne peut venir que de la matière même à laquelle la science se rapporte. La méthode des sciences naturelles n'est applicable à la philosophie qu'en tant que celle-ci s'établit seulement dans le sujet. La méthode naturelle n'est qu'une préparation, et suppose que le préparateur se trouve déjà à un point de vue plus élevé. Une préparation scientifique particulière (propédeutique), et surtout celle qui consiste dans la doctrine de la connaissance de soi-même (de la conscience), peut être très-recommandable et même être censée nécessaire pour élever l'observateur au point de vue de la spéculation. Les Allemands n'ont en aucun temps négligé une semblable préparation : qu'on songe à Kant, à l'anthropologie philosophique de Fries, et au développement que E. Schulze et Bouterweck ont donné à l'anthropologie psychologique; et l'auteur trouvera même aujourd'hui, parmi les entreprises les plus récentes, tentées par des écoles diverses, une tendance au même but (par *Benecke*, qui se rapproche de Condillac; par *Reinhold* le jeune, qui s'élève d'une théorie de la connaissance à la métaphysique, et par *Fichte* le jeune, qui va de la doctrine de la conscience à l'ontologie). Mais M. Cousin donne, à ce qui nous semble, une trop grande importance à ce début subjectif, il regarde tout commencement objectif comme une hypothèse, et c'est à l'aide de la psychologie empirique qu'il prétend s'élever à la philosophie spéculative. On voudrait donc passer par-dessus la nature du point de départ, qui est subjectif, et ne tenir aucun compte du rapport de l'expérience aux notions pures de notre pensée, en vertu de laquelle la vérité de ces notions pures est indépendante du mode dont celles-ci appa-

raissent sous la forme du temps dans la conscience individuelle. Toute observation doit, en tant qu'elle tient à être véritablement rationnelle et scientifique, admettre comme fondement certains principes non subjectifs.

« La première chose que je cherche à connaître, dit l'auteur, c'est moi-même. » Mais ceci ne dit pas que ma connaissance débute partout nécessairement par le *moi* comme contenu, dont le *non-moi* est toujours inséparable; car si l'on débute par la conscience, on peut aller bien plus loin encore, en tant que la conscience elle-même surgit de *l'être* sans conscience, et que l'homme se saisit lui-même dans et avec le monde extérieur, où il existe et où il vit : le fait même de la sensation d'où part M. Cousin, indique une existence extérieure. Si toutefois il semble le plus naturel de commencer par le *sujet* l'introduction à la spéculation, on fera mieux de poser ainsi la question avec Fichte le jeune : quels sont les momens essentiels à travers lesquels se développe la conscience et s'élève jusqu'à la pensée spéculative, en sorte que le sujet qui tend à s'instruire, parvienne, en passant par les divers degrés de ce développement, le plus sûrement au point de vue où commence la pensée libre et philosophique? Il résulte de la nature de cette proposition, qui regarde aussi la méthode logique, qu'il ne s'agit point d'une psychologie empirique dans cette exposition de la formation subjective de la philosophie. M. Cousin avait peut-être cela dans la pensée, quand il dit, qu'il préfère dans *l'exposition des idées* la route de l'analyse, qu'il appelle la route de l'invention.

En examinant de plus près la nature de la psychologie que M. Cousin veut établir comme point de départ de la philosophie, on est surpris de ce qu'elle n'est destinée qu'à conduire à des classifications exactes. Si du moins les classifications pouvaient expliquer et nous présenter cette connaissance de soi-même que l'auteur proclame avec Kant, quoique dans un sens différent, comme condition du développement

philosophique! — Cependant les distinctions qu'établit M. Cousin vont bien au-delà du sensualisme de ses compatriotes. L'auteur, comme nous l'avons déjà remarqué, distingue l'activité (synonyme de volonté et personnalité) de la sensibilité, en tant que l'activité est inhérente à l'âme. M. Cousin, allant plus loin que M. Maine de Biran, établit enfin une troisième classe de faits psychologiques, sous le nom de faits rationnels. Pour lui, la raison est la faculté de connaître, la faculté des principes. Dans le développement de la conscience, la première faculté détermine (*bedingt*) la seconde, et la seconde la troisième. Les facultés se présupposent réciproquement et composent la vie intellectuelle; néanmoins le vouloir est indépendant (*nicht abhängig*) du sentir, de même que le penser est en général indépendant du vouloir. Faute de plus amples renseignemens, il nous est impossible de dire comment M. Cousin combine tout cela ensemble, et comment ensuite il distingue la sensation du sentiment, l'entendement de la raison et tant d'autres choses. Si la manifestation de l'activité rationnelle est déterminée (*bedingt*) par la manifestation de l'activité volontaire, de même que celle-ci l'est par la sensation, et si elle ne peut point être représentée comme venant du dehors, il s'ensuit que l'activité rationnelle n'est pas développée dans la conscience de manière à être bien distincte d'un simple état de sensation modifié et tel que l'entend le sensualisme. Mais les actes de séparation et de combinaison non accompagnés de la conscience, dans la perception et la sensation naturelles, et ces mêmes actes accompagnés de la conscience, quand ils se manifestent dans la pensée du sujet arrivée à son développement, constituent une seule et même activité de l'esprit un et indivisible; comme on l'a du reste reconnu déjà dans la vie commune, en comparant avec la raison l'instinct pris au sens objectif. Cette idée-là semble même jaillir de plusieurs passages de l'auteur, par exemple p. xix, où il est dit que la connaissance que fournit

la raison est donnée dans chaque fait de la conscience; seulement l'auteur n'est pas conséquent à lui-même dans la distinction et la combinaison des facultés dites élémentaires; ou du moins il a considéré et exposé ces facultés en tant qu'elles sont différentes entre elles, plutôt qu'en tant qu'elles sont des différences de l'activité pure de l'ame.

L'auteur attache une grande importance à montrer que la raison est indépendante de la sensibilité et de l'activité; il nie la personnalité de la raison, ou, pour parler plus exactement, il déclare que la raison va au-delà de la personnalité à laquelle elle est liée; et c'est là un point décisif dans le progrès de la philosophie française. Mais nous ne comprenons pas encore comment la psychologie, se tenant dans la sphère de l'expérience, peut nous éclairer sur la nature, sur l'essence même de la raison, pendant qu'elle ne classe que les faits qu'elle observe dans la conscience. Pour nous éclairer sur l'essence de la raison, la psychologie doit déjà être, rigoureusement parlant, une science rationnelle, c'est-à-dire une philosophie; car c'est la raison, en tant que pensée plus élevée, qui explique les faits. Mais quels sont les faits de la raison? Ici l'auteur nous indique les catégories de substance et de cause auxquelles il attribue le caractère d'universalité et de nécessité. «C'est, dit-il, un fait de la raison que tout phénomène fait présupposer à la raison une cause, et que ce principe de causalité porte le caractère d'universalité et de nécessité.» Certainement nous faisons déjà usage de ces notions dans la pensée non accompagnée de la conscience, comme l'auteur nous le fait aussi voir dans l'activité libre et dans la sensation; mais le caractère d'universalité et de nécessité que portent les notions de cause et de substance, n'est reconnu que dans la pensée rationnelle (*im vernünftigen Denken*). Aussi nous sommes bien d'accord avec M. Cousin quand il dit que ces notions vont au-delà de la sphère de la conscience empirique. Mais la psychologie

simplement¹ empirique de l'auteur ne peut, par cela même qu'elle est restreinte à la conscience empirique, parvenir à reconnaître les caractères d'universalité et de nécessité, ni à démontrer comme *absolues* (comme n'étant pas seulement applicables à la faculté humaine de connaître) les lois de substance et de causalité, auxquelles l'auteur prétend réduire les lois de la pensée. La raison « qui se manifeste en nous comme subjective et objective à la fois, sans nous appartenir en propre » (p. xxv), forme le passage de la psychologie à l'ontologie; elle s'élève des deux causes que présupposent la sensation et l'activité libre, et auxquelles, en tant que limitées, la raison ne peut point s'arrêter, à la cause première et dernière, qui est la cause fondamentale de toutes les causes. Nous retrouvons là le paralogisme qui conclut de la pensée empirique et conditionnelle à la pensée de l'absolu et de l'universel.

Maintenant l'auteur ne nous a point encore éclairés sur des points très-essentiels; nous attendons encore pour savoir d'abord quelle sera l'ontologie elle-même de l'auteur, destinée, en tant que science de l'*être* (de notre existence personnelle, du monde extérieur et de Dieu), à exposer seulement la croyance générale, et ensuite si cette ontologie, pour ne point rester une simple doctrine de subjectivité, tendra aussi

1 *Note du Traducteur.* Quoique nous nous soyons interdit de faire aucune remarque philosophique sur la valeur des objections et des idées de M. Wendt, nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que tout ceci repose sur une dispute de mots et sur les expressions de conscience empirique et de psychologie empirique. C'est un fait certain qu'en se repliant par l'observation sur la conscience, on y découvre des notions universelles et nécessaires, lesquelles, bien qu'aperçues par nous, nous sont données comme n'étant pas faites par nous, et que nous reconnaissons avoir une application légitime hors de nous, c'est-à-dire avoir une valeur absolue. Donc l'observation où la psychologie peut nous conduire, a quelque chose d'universel, de nécessaire, d'absolu. Nous ne comprenons pas ce que signifie cette expression de *conscience empirique* (*empirisches Bewusstsein*), et non *empirique*, toute conscience ne pouvant être connue que par l'observation, et dans ce sens étant nécessairement empirique, si on veut se servir de cette étrange expression. Le prétendu paralogisme reproché à M. Cousin pourrait très-bien être renvoyé à ses adversaires.

à représenter l'ordre des choses, et enfin quel sera le rapport de la cause absolue à la liberté, et par là même celui de la métaphysique de l'auteur à la philosophie pratique. Il est donc à désirer que M. Cousin, dont les travaux ont déjà si glorieusement contribué à la haute éducation intellectuelle de sa patrie, et qui, tant par sa pénétration et son intelligence que par la perfection supérieure de son exposition, possède tous les moyens¹ de concilier la philosophie allemande avec la philosophie française, ne soit pas enlevé par sa position politique actuelle au domaine de la philosophie, et qu'il puisse à loisir nous communiquer ses idées philosophiques dans un système complet.

WENDT.

¹ *Dessen Wirken für die höhere Geistesbildung seines Vaterlandes sich so rühmlich ausgezeichnet, und der sowohl in seiner Einsicht und Empfänglichkeit als in der meisterhaften Gewandheit seiner Darstellung alle Mittel besitzt....*

Nouvelles et Variétés.

FICHTE,

D'APRÈS M. COUSIN.

Dans la *Préface* que M. Cousin a placée en tête des Œuvres posthumes de M. Maine de Biran¹, après avoir reconnu un rapport frappant entre la destinée philosophique de ce penseur et celle de Fichte, il s'exprime ainsi sur ce dernier :

« Fichte est le grand représentant, et, par la trempe de son ame comme par celle de son esprit, le véritable héros de la philosophie de la volonté et du *moi*. La théorie de Fichte est celle de M. de Biran, mais plus profonde encore dans ses bases psychologiques, plus rigoureuse dans ses procédés, plus hardi dans ses conséquences. Fichte aussi, comme M. de Biran, part de l'acte primitif du vouloir, dans lequel le *moi* s'aperçoit lui-même comme force libre, et se distingue de tout ce qui n'est pas lui. Ce *moi* qui se pose d'abord lui-même, qui va sans cesse se développant et se réfléchissant, est le principe unique duquel Fichte a tiré toute sa psychologie, toute sa métaphysique, toute sa religion, toute sa morale, toute sa politique; et le système entier fondé sur ce principe unique, il n'a pas craint de l'appeler lui-même idéalisme subjectif. Eh bien! cet idéaliste intrépide, ce stoïcien théorique et pratique, duquel vraiment on ne saurait pas dire

¹ Elles se composent des *Nouvelles Considérations sur les rapports du physique et du moral de l'homme*, d'un *Examen des Leçons de M. Laromiguière*, de l'article *Leibnitz* inséré dans la *Biographie universelle*, et d'une *Réponse* à des objections qui avaient été faites à l'auteur par le savant M. Stapfer.

si le système est plus fait pour le caractère ou le caractère pour le système, cette tête et cette ame si bien d'accord, cette nature si une et si ferme, cet homme fort par excellence, et précisément parce qu'il était fort, ne put tenir jusqu'au bout dans le cercle aride où l'enchaînait la rigueur de l'analyse et de la dialectique. En dépit de l'une et de l'autre, et quoi qu'il en ait dit, il changea de doctrine; et sortant du *moi*, il invoqua une intervention divine, une grâce mystérieuse qui descend d'en-haut sur l'homme. Mais, pour que cette grâce nous éclaire et nous persuade, il faut bien qu'elle rencontre quelque chose en nous qui puisse la reconnaître, l'accueillir, la comprendre. Cette faculté supérieure, encore une fois, c'est la raison, qui, si elle n'eût pas été retranchée d'abord par l'esprit de système, eût naturellement révélé au philosophe, comme elle le fait au genre humain, toutes les grandes vérités que le scepticisme ne peut ébranler, que le mysticisme défigure, et notre propre existence, attachée à la volonté, et celle de la nature extérieure, qui a sans doute de l'analogie avec le *moi*, mais qui en diffère aussi, et au-dessus du *moi* et du *non-moi*, une cause première et souveraine, dont la cause personnelle et les causes extérieures ne sont que des copies imparfaites.»

SCHELLING.

Dans la correspondance du *Morgenblatt* (Juillet 1834), après plusieurs détails, pleins d'ironie, sur Munich, nous trouvons sur Schelling et son enseignement les observations suivantes : « C'est à Munich que Schelling vit, pense et enseigne sous le même toit¹, où devant l'œil intérieur du peintre Cornélius se sont présentées les visions et les formes de mondes plus beaux, pour être révélées par la main hardie de l'ar-

¹ L'académie des arts et l'université sont réunies dans le même édifice, l'ancien collège des Jésuites.

tiste-prophète, Schelling fait entendre cette puissante parole qui retentit vers nous de la nuit primitive du chaos, pour nous rappeler notre existence involontaire sans en résoudre l'énigme, cette parole prononcée par le Créateur le premier jour de la création : *Fiat!* Ainsi que la harpe du roi David, touchée par la fraîche haleine du matin, réveillait du sommeil le chantre royal, et l'invitait à chanter au Seigneur dès l'aurore son *Alléluia* ; ainsi la lyre de Schelling, émue par le puissant souffle du matin de la création, chante la grande épopée de l'univers. Mais ce n'est pas une épopée qui évoque devant nous les temps, leurs enfans et leurs luttes, et puis les laisse retomber pour nous montrer d'autres temps et d'autres formations, qui s'élèvent victorieux pour céder ensuite, non moins tragiquement, à quelque héros nouveau ou au destin ; une épopée qui à chaque strophe se détruit elle-même, pour proclamer et célébrer sur les cadavres de ses créations immolées la fin et le triomphe ; ce n'est pas une épopée où la vie ne se conserve que par la mort, semblable à cette plante rampante, qui, pour pouvoir s'étendre et se propager, meurt par un de ses bouts et prend racine par un autre pour une existence nouvelle ; ce n'est pas une mélodie, où un ton chasse l'autre, où un son expirant n'ait de valeur que par le suivant¹ : l'épopée de Schelling est un accord plein, une plénitude d'éternelles harmonies ; toutes les cordes du jeu immense de la nature et de l'esprit infini y résonnent à la fois, et dans une seule et éternelle harmonie viennent mourir toutes les forces contraires, toutes les puissances ennemies, pour produire une vie éternelle et une éternelle réconciliation, où les esprits de la négation servent la divine volupté d'une éternelle production. Une telle harmonie est éternelle, car elle a son commencement, son présent et son futur en elle, et pour ainsi dire juxta-posés

¹ C'est là une critique indirecte de la philosophie de l'histoire selon Hegel. W.

dans l'infini de l'espace éternel : elle est l'éternellement beau, toujours achevée sans cesser jamais, immortelle parce qu'elle renaît sans cesse, l'éternel repos à la fois et l'éternel mouvement. Berceau et tombeau, mort et résurrection, printemps et hiver, fleurs et épines, larmes de joie et de douleur, les souffrances de la créature et ses voluptés, tout se résout en un seul moment éternellement beau, la parole éternellement créatrice de la Divinité : *Fiat!* Si nous voulons saisir cette harmonie, écouter les sons de cette harpe, il faut chercher avec Schelling la plus haute liberté; il faut que notre *Psyché* dépouille tous les liens de l'existence, alors seulement elle pourra se comprendre librement elle-même, et le grand Tout et Dieu. De même que l'aérostat, d'après les lois physiques, délivré de l'air atmosphérique, s'élève dans les cieux et plane sublime au-dessus des villes, des montagnes, des lacs et des fleuves : ainsi l'esprit, affranchi des liens terrestres, prend son vol, et du haut du monde des intelligences contemple la nature intime des choses; il voit toutes les forces, toutes les puissances se tendre les mains pour former la grande chaîne du Tout; il sent la première et éternelle pulsation du printemps de la création, il ressent toutes les délices de l'infinie liberté du Créateur, toutes les félicités de la puissance de créer. Mais celui qui consent à recevoir l'initiation de la philosophie de Schelling, doit aussi s'attendre aux frissons de l'horreur. Elle conduit l'esprit à travers toute une genèse de douleurs et de souffrances, afin de pouvoir comprendre et sentir par son dernier mot l'ensemble et la beauté de sa doctrine. Nous y voyons les créatures et les esprits livrés à une puissance aveugle, mystérieuse et malveillante, résister vainement à la mortelle nécessité de l'existence; nous assistons à l'agonie des formations et des mondes *anté-historiques*, dont la vague tradition parvient à peine jusqu'à nous comme un son expirant; ainsi que S. François reçut les marques des plaies du Sauveur, il nous faut recevoir toutes les cui-

santes blessures dont la plupart des siècles de notre histoire ont été frappés, éprouver tous les déchiremens d'un cœur d'homme désespérant de sa liberté; l'énigme qui pèse comme un cauchemar, comme un rêve pénible sur la poitrine de toute la nature, de sorte qu'elle respire avec angoisse et remplit toutes les créatures de terreur, nous tourmente nous-mêmes jusqu'à ce que nous en ayons trouvé la solution dans le dernier mot, dans le Tout éternel, dans la liberté en Dieu. Et cette solution elle-même est pleine de sublimes frissonnemens, et des esprits puissans même peuvent en être frappés et reculer. M.^{me} de Staël, qui a prouvé dans son *Allemagne* avec quel courage et quel enthousiasme elle a su suivre la doctrine de Schelling à travers toutes les hardiesses de ses abstractions jusqu'à son dernier terme, n'a pu néanmoins s'empêcher d'être effrayée par l'explication grandiose que Schelling a donnée de l'immortalité; elle a dit: « Cette immortalité ressemble terriblement à la mort. »

« Qui veut comprendre Schelling, doit le suivre jusqu'au bout; sa philosophie n'est qu'une seule grande parole, que l'on ne peut saisir dans quelque lettre, quelque son détaché: c'est une parole grande comme le mot mystique de *Jéhovah*, que, selon la tradition rabbinique, le grand-prêtre ne prononçait qu'une seule fois l'an, à la fête de l'Expiation, devant tout le peuple assemblé dans les cours du temple, et dont la puissance le remplissait d'une sainte terreur.

« On a souvent mal compris Schelling, dans les derniers temps surtout, ou bien on s'est efforcé de le mal comprendre. Des leçons publiques détachées ont servi de documens contre lui. Or, s'il est vrai que le philosophe en chaire est du domaine de la publicité, et appartient au jugement du public tout aussi bien que l'homme d'État, l'orateur à la tribune ou le poète, il ne faudrait pas oublier pourtant que le philosophe n'a rien dit, n'a pas fini, tant qu'il n'a pas dit le dernier mot de son système, et tant qu'il n'a pas déclaré

expressément que c'est là son dernier mot. Jamais philosophe s'est-il avisé de regarder le portique ou l'académie où il enseignait comme un théâtre, et semblable au mime, après avoir fini son rôle, de s'écrier : *maintenant applaudissez*. Une vérité partielle, arrachée au grand ensemble dont elle est une partie intime, est pareille à une foudre dérobée, qui dans une main inexpérimentée peut devenir funeste à l'imprudent lui-même et à beaucoup d'autres, et qui dans la main du méchant devient une arme perfidement dirigée contre celui-là même à qui le trait divin a été ravi.

« D'après une déclaration dans la *Gazette universelle*, Schelling reparaitra dans le public, et la nouvelle publication de sa philosophie actuelle expliquera le silence qu'il a gardé depuis son dernier ouvrage publié en 1815 *sur les divinités de Samothrace*. Des esprits comme Schelling ne chôment jamais ; un terrain aussi fécond n'est jamais en friche : nous pouvons nous attendre à quelque chose de grand. Cette doctrine sera-t-elle utile à la vie pratique, apportera-t-elle à toute cette masse d'hommes à qui le sort n'a permis ni de philosopher par eux-mêmes, ni de suivre un grand système philosophique dans toutes ses directions, assez de consolations et de vérité pour les tranquilliser et leur donner la force de supporter leurs souffrances ? la philosophie de Schelling prendra-t-elle part à la solution du grand problème qui agite notre temps, et qui a déjà enlevé tant de sanglantes victimes comme la funeste énigme du sphinx ? Descendra-t-elle de son ciel sur la terre pour se porter médiatrice dans le combat fatal des principes ennemis ? L'avenir seul peut répondre à ces questions ; pour nous, il ne nous reste qu'à nous écrier : plutôt à Dieu ! »

W.

UNIVERSITÉS.

La nouvelle université de BERNE est constituée. Parmi les professeurs on remarque le D.^r Siebenpfeiffer pour la procédure criminelle et le Droit de police; et le D.^r Troxler pour la philosophie.

— Le nombre total des étudiants à l'université de BRESLAU a été dans le dernier semestre de 875, dont 431 étaient inscrits aux deux facultés de théologie, 238 à la faculté de Droit, 102 à celle de médecine. — Le nombre des étudiants à GOETTINGUE a été de 860; — à IÉNA seulement de 441, dont près de 200 théologiens, 130 juristes, 68 étudiants en médecine.

— Dans le dernier semestre il y avait à UPSAL en Suède 1303 étudiants, dont 245 pour la théologie, 331 pour le Droit, 150 pour la médecine, 328 pour la philologie et la philosophie; 249 n'appartenaient encore à aucune faculté déterminée. Vers la même époque l'université de LONDRES, la jeune émule d'Oxford et de Cambridge, ne comptait encore que 600 élèves environ.

Le lieutenant-colonel de Prokesch, connu par plusieurs voyages, vient d'être nommé ambassadeur d'Autriche auprès du roi de la Grèce.

— *Bibliothèque publique de Saint-Petersbourg.* Cette bibliothèque impériale, qui comptait, à la fin de 1833, 263,647 volumes imprimés et 14,642 manuscrits, s'est enrichie de 7728 volumes de celle de Pulowy, et de 499 caisses de livres enlevés à la bibliothèque de Varsovie.

Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Le *Répertoire* de Leipzig, dans ses livraisons du mois d'Août, annonce 352 publications nouvelles, qui en portent le nombre pour cette année-ci à 1923. Selon notre usage nous en indiquons ici les plus remarquables.

SCIENCES THÉOLOGIQUES, 54 ouvrages : *Kritische Untersuchungen* etc. : Recherches critiques sur les Chroniques, par Movers, curé de Berkum près de Bonn¹ ; — *Geschichtliche Darstellung*, etc. : Histoire de la philosophie religieuse des Juifs d'Alexandrie, par Dähne, professeur (*Privat-Dozent*) à Halle. Cet ouvrage n'est que la première partie d'un plus grand travail, qui embrassera toute la philosophie d'Alexandrie, et qui sera divisé d'après les trois religions rivales : la philosophie religieuse des Juifs, la philosophie religieuse des Néoplatoniciens païens, et la philosophie religieuse des Chrétiens d'Alexandrie. Il sera curieux de comparer ce travail avec celui de Gfrörer sur la même matière, et dont nous n'avons également encore que la première partie (histoire critique du christianisme primitif). — *Geistliche Unterredungen*, etc. : Entretiens spirituels avec un criminel condamné à mort, par Trinkler, pasteur. Ce petit écrit, dans lequel l'auteur a surtout cherché à combattre le fatalisme, qui est si souvent le triste refuge des criminels, mérite l'attention des instituteurs, des philosophes et même des législateurs. Une biographie du malheureux condamné lui donne un nouveau prix. — Œuvres complètes d'Abraham a Sancta Clara, tome I.^{er} ; — nouvelle édition des Œuvres poétiques de J. Ladislas Pyrker, tome III (renfermant

¹ Tous les ouvrages dont le format et le nombre de volumes ne sont pas indiqués, sont en un volume in-8.^o Nous ne remarquons que rarement le lieu de la publication, toutes les nouveautés pouvant se tirer de Leipzig ou de Straasbourg.

les poèmes d'Abraham, de Moïse, de Samuel, d'Élie, d'Élisa et des Macchabées); — Histoire de la réformation en Allemagne, par le D.^r Marheinecke, tome IV; — Commentaires sur les saintes écritures, par Léopold Schmid, t. I.^{er}, etc.

JURISPRUDENCE, 19 ouvrages : *Ueber akademische Lehr- und Lernweise*, etc. : sur l'Enseignement et les Études académiques, particulièrement du Droit, par le D.^r baron de Læw, professeur à Zurich; — *Beiträge zur Kenntniss*, etc. : Mémoires pour servir à la connaissance des sources du Droit canon, par É. L. Richter, de Leipzig, première partie; — *De primatu Romani Pontificis ejusque juribus*, scripsit Aug. de Roskovány; — *Das Bergrecht*, etc. : le Droit des mines dans l'empire d'Autriche, par J. Tausch, deuxième édition; — le Système du droit de succession prussien, par Crelinger; — *Civilrechtliche Erörterungen*, etc. : Éclaircissements sur le Droit civil, dans une suite de dissertations, par C. Büchel, troisième dissertation; — les *Statuliberi* du Droit romain, par Otton de Madai, etc.

MÉDECINE, PHYSIOLOGIE, CHIRURGIE, ART VÉTÉINAIRE, 33 ouvrages : Dissertations sur la médecine légale, pour servir d'éclaircissements à son Manuel de la médecine légale, par Ad. Henke, professeur à Erlangen, tome V. Dans ce volume l'auteur passe en revue tout ce qui a paru depuis quatorze ans sur les questions les plus importantes de la médecine légale; — *Die Leistungen und Fortschritte*, etc. : Travaux et Progrès de la médecine en Allemagne, pendant l'année 1833, par le D.^r M. J. Bluff. L'auteur a publié un ouvrage pareil sur l'année 1832; — de l'Influence des humeurs sur la naissance des maladies, par le D.^r Herr, de Fribourg en Brisgau; — *Medicinische Beobachtungen und Memorialien* : Observations médicales, par le D.^r S. Th. de Vogel, professeur à Rostock. L'auteur de ces mémoires pratique la médecine depuis plus d'un demi-siècle et l'enseigne depuis 44 ans. — Expériences chirurgicales, principalement sur le rétablissement de certaines parties détruites du corps humain, par le D.^r Dieffenbach, de Berlin, tome II; — *Tractatus de fractura colli ossis femoris, cui annexa est observatio rarissima de ossium molliitie*, auct. Vladisl. Alf. Szerlecki; — l'Homœopathie et la Vie, par le D.^r G. W. Gross. C'est une sorte de résumé de tout ce qui a été écrit pour et

contre l'homœopathie. — *Lehrbuch, etc.* : Manuel de la zootomie comparée, avec 20 gravures, par C. G. Carus, deuxième édition revue et augmentée, 2 volumes; — *Handbuch, etc.* : Manuel de l'anatomie comparée des mammifères domestiques, par le D.^r Gurlt, professeur à l'école vétérinaire de Berlin, second volume de la deuxième édition; — *Partium elementarium organorum quæ sunt in homine etque animalibus, mensiones micrometricæ. Commentat. scr. Rud. Wagner* (16 pages in-4.^o); — Physiologie de la digestion, par le D.^r Eberlé; — deux traductions de la Physiologie, troisième édition, de M. Magendie, l'une par Elsässer, l'autre par Heusinger; — *Katechetische Anleitung, etc.* : Catéchisme pour la connaissance du cheval, par Kreuzer, médecin vétérinaire, 2 volumes.

ARCHÉOLOGIE ET PHILOGIE CLASSIQUES, 17 articles : *Universal-Lexicon, etc.* : Lexique universel de l'antiquité et de la littérature, première livraison. La première livraison de cette Encyclopédie archéologique, qui doit embrasser l'antiquité classique, l'antique Orient et le Nord, est jugée avec peu de faveur. Continué sur ce plan, elle aurait jusqu'à 40 gros volumes. Il ne faut pas confondre cette publication avec l'*Encyclopédie de l'antiquité classique* (*Encyclopädie des classischen Alterthums*), par le professeur Schuch, avec une préface du célèbre Creuzer. — *Unser Alphabet, ein Abbild des Thierkreises, etc.* : notre Alphabet, une copie du zodiaque avec la constellation des sept planètes ☿ ♀ ☿ ☉ ♂ ♄ ♀, le 7 Septembre de l'année 3446 avant Jésus-Christ, à la fin du déluge, probablement d'après les propres observations de Noé; base première d'une bonne chronologie et de l'histoire de la civilisation, par G. Seyffart, professeur d'archéologie à l'université de Leipzig. Cette brochure forme la sixième livraison des Mémoires publiés par le même sur la littérature, les arts, la mythologie et l'histoire de l'ancienne Égypte. — La Paléographie, comme moyen de linguistique, appliquée au sanscrit (*als Mittel für die Sprachforschung, zunächst am Sanskrit nachgewiesen*), par le D.^r Lepsius; — *Isocratis Evagoras; in usum scholarum edidit et commentariis illustravit G. E. Benseler*; — troisième et quatrième volumes de la Traduction allemande de Tacite, par Bötticher; — *Euripidis Tragediæ, recensuit et commentar. instrux. Pflugk*,

volume II, section 2, *continens Alcestin*. C'est le douzième volume de la Série des Poètes de la *Bibliotheca græca*, publiée sous les auspices de F. Jacobs et de Rost. — La Métrique des Grecs et des Romains, à l'usage des écoles, par le D.^r E. Munk; — *Ovidii Nas. metamorphoses; recensuit et perpetua annotatione illustravit Car. Guill. Baumgarten-Crusius*; — *C. Sallustii Crispi opera; ad fidem codicum manuscriptorum recensuit F. Kritzius*, volume II. Le premier volume a paru en 1828. — Grammaire de la langue latine pour les classes inférieures, par F. W. Otto; elle est annoncée avec de grands éloges; — Dictionnaire de la langue latine, d'après des principes historico-génétiques, par W. Freund, premier volume A—C, LXXXVIII et 1112 pages grand in-8.^o Prix : 12 fr. 50 c. La préface seule serait un excellent ouvrage.

LANGUES ORIENTALES, 3 articles : *Car. Magni Agrellii Supplementa Syntaxeos Syriacæ; præfatus est J. G. L. Kosegarten*; — *Chrestomathia arabica, grammatica, historica, in usum scholarum, ex codicibus ineditis conscripta a G. G. Freytag*; — Sur les langues indiennes d'Amérique, traduit d'un article de l'*Encyclopædia americana* de J. Pickering, par Talvj.

PHILOSOPHIE, 7 ouvrages : *Wendepunkt der Philosophie, etc.* : Pôle de la philosophie au dix-neuvième siècle, par Gruppe. C'est encore, comme l'*Antæus* du même écrivain, une protestation contre toute philosophie spéculative. — L'Idee de la personnalité et de l'immortalité individuelle (*der individuellen Fortdauer*), par J. H. Fichte; — Œuvres posthumes de Jules Schneller, mort professeur à Fribourg en Brisgau, 4 volumes; — le Messianisme, les nouveaux Templiers et autres phénomènes remarquables dans le domaine de la religion et de la philosophie en France, par Carové, etc.

MATHÉMATIQUES, 3 articles : *Principien einer allgemeinen Functionenrechnung* : Théorie générale des fonctions, par C. F. Eichhorn; — *Theorie der Summation der Reihen* : Théorie du calcul sommatoire, par F. Tischleder.

SCIENCES PHYSIQUES, 16 articles : la Suite de la traduction de la Géologie de Lyell, par Ch. Hartmann; — *Versuche über das Verhalten der Auflösungen chemischer Stoffe zu Reagentien bei verschiedenen Graden der Verdünnung, etc.* : Expériences sur l'in-

fluence du degré de concentration des solutions chimiques sur les résultats obtenus par l'emploi des réactifs, et sur les limites de la perceptibilité des réactions chimiques; mémoire couronné, de E. A. Buchner, in-4.^o; — *Das Eisen-Oxydhydrat, etc.* : de l'Oxyde de fer hydraté comme contrepoison de l'acide arsénieux, par Bunsen et Berthold, de Göttingue; — *Beiträge zur Naturgeschichte der Renkenfüßer* : Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des cirrhipodes, par Burmeister, de Berlin; — Histoire naturelle des insectes, par P. F. Bouché, de Berlin, première livraison, avec 10 planches gravées; — *Verhandlungen des Vereins zur Beförderung des Gartenbaues, etc.* : Mémoires de la Société d'horticulture dans les États prussiens, vingtième livraison; — Histoire naturelle à l'usage des écoles (*für Schule und Haus*), publiée par F. Naumann et H. Gräfe (les 2 premières livraisons); — *Fauna insectorum Europæ, cura E. F. Germar, fasc. XVI et XVII*, avec 50 planches coloriées; — *Das wechselnde Farben-Verhältniss, etc.* : les Changemens de couleurs de la feuille, dans les différentes périodes de sa vie, décrits et expliqués par Pieper, avec 4 lithographies; — Manuel de la botanique appliquée, par Spenner, professeur de botanique à Fribourg en Brisgau, première livraison.

SCIENCES POLITIQUES, 9 ouvrages : la Théorie et la Politique des contributions, par Charles Murhard. — C'est à peu près tout ce qu'on peut citer : le reste, au jugement du critique, ne se compose que de pamphlets éphémères, inspirés par l'esprit de parti et sans valeur réelle.

GÉOGRAPHIE et TOPOGRAPHIE, 15 articles : *Wanderungen, etc.* : Voyages en Sicile et dans le Levant, tome I.^{er} (la Sicile et Malte), par M. G.; — l'Italie telle qu'elle est; par G. Nicolai : c'est une diatribe contre l'Italie et ses admirateurs; — *Vollständiges Reise-Taschenbuch, etc.* : le Guide du voyageur dans le royaume de Bavière, par le baron L. de Zedlitz; ce n'est pas le poète, il s'en faut; — la huitième édition du Voyageur de Reichard (*der Passagier, etc.*); — Vues des principales villes de l'Allemagne, leurs monumens, etc., par L. Lange et E. Rauch, troisième et quatrième livraisons; — Berlin et ses environs, n.^{os} 7 et 8, avec 4 gravures in-4.^o, par S. H. Spiker, etc.

HISTOIRE et BIOGRAPHIE, 16 publications nouvelles : le second volume du *Sylla de Zachariæ*; — la Suisse et ses révolutions, par J. Andres, première livraison. Dans l'introduction l'auteur expose succinctement l'histoire du système fédératif de la Grèce, de la Lombardie, de la ligue anseatique et des Pays-Bas. — Le neuvième volume de l'Histoire du peuple allemand, par Luden. Il va jusqu'à la mort de Henri V. — Le quatrième volume de l'Annuaire du D.^r Wolfgang Menzel, renfermant l'histoire de l'année 1832; — une Histoire du règne de l'empereur d'Autriche actuel, sous le titre : *Was verdankt Oestreich der beglückenden Regierung*, etc. : Que doit l'Autriche au règne bienfaisant de Sa Maj. l'empereur François I.^{er}? par Ad. Bäuerlé; Vienne; — *Göthe in amtlichen Verhältnissen*: Goëthe comme homme public, par le D.^r C. Vogel; — *Leben und Wirken*, etc. : Biographie du Rabbi Moïse-ben-Maimon, ou Maimonide, par Pierre Beer. L'auteur se propose de publier une traduction de l'ouvrage de ce philosophe juif, intitulé *More Nebuchim*; un *Specimen* de cette traduction se trouve joint à la Biographie.

PÉDAGOGIE, 31 articles : Catéchisme de la religion chrétienne, par Zœllich; — *Deutsches Lesebuch* : Lectures allemandes pour les écoles primaires supérieures, par Ch. Oltrogge. Ce volume fait suite à un recueil semblable destiné aux écoles élémentaires, dont la seconde édition paraît sous le titre : *Lesebuch für Schulen*. — *Grundriss der Naturgeschichte für Gewerbsschulen* : Précis de l'histoire naturelle pour les écoles industrielles, par le D.^r Dobel, inspecteur des écoles à Kempten; — six Tables d'arithmétique, avec des chiffres de deux pouces de haut, renfermant 2500 problèmes avec leur solution, par J. G. C. Wœrle. Les tableaux sont destinés à être suspendus aux murs des salles d'école. — *Elementarbuch*, etc. : Éléments des connaissances les plus indispensables, pour les écoles primaires, cinquième volume, par Desaga, de Heidelberg. Ce volume renferme l'histoire naturelle et la technologie. — Bibliothèque de la jeunesse, tirée des classiques allemands, par C. Brückner, 2 volumes, seconde édition; — l'Ami des enfans israélites, avec une grammaire hébraïque pratique, par le D.^r Herxheimer, etc.

LANGUE et BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES, 58 articles : petit Dic-

tionnaire de la langue allemande, par J. G. Adelung, sixième édition, refondue par Schade (724 pages in-8.^o); Dictionnaire de la langue allemande, par C. Schwenk (750 pages). Le premier de ces ouvrages, particulièrement destiné aux étrangers, explique les mots en français, indique leur prononciation, la déclinaison et la conjugaison; le second est plus spécialement étymologique. — *Lettres choisies de Schiller*, des années 1781—1805, publiées par H. Döring; — *Leyer und Harfe*: la Lyre et la Harpe, poésies de G. Keil; — *Die Verliebten*: les Amans, drame en trois actes. Cette pièce, d'un auteur anonyme, est, au dire du critique, une curiosité, non pas seulement parce qu'elle est écrite en *Ottavine*, sans que la vivacité du dialogue en souffre, mais encore parce qu'il y a de l'originalité et de l'invention. — *Dramatisches Sträuschen*: Bouquet dramatique pour l'année 1834, par G. F. Castelli, dix-neuvième année. Il se compose de trois pièces: *le Général*, comédie d'intrigue en trois actes; *le Temporisateur*, petite pièce en un acte et en vers, et *la jeune Fille souabe*, en un acte. — *Das Novellenbuch*: Recueil de cent Nouvelles, imitées de l'italien, de l'espagnol, de l'anglais, du français, etc., par Éd. de Bülow, avec une préface de L. Tieck, tome I.^{er} Ce sera un choix de tout ce que le moyen âge offre de plus remarquable en ce genre; Boccace et Cervantes, trop connus, en sont exclus. — Nouvelles de L. Storch, 4 volumes; — *Moderne Lebenswirren*: Lettres et Aventures d'un employé de la gabelle, par Ch. Mundt; satire politique; — Nouvelles de Ch. Gutzkow, 2 volumes. Nous appellerons incessamment l'attention de nos lecteurs sur ce jeune écrivain qui sort de ligne. — *Rahel*, 3 volumes; c'est un recueil de Lettres de M.^{me} Varnhagen von Ense, sur laquelle un de nos collaborateurs a donné une notice (*Nouvelle Revue germanique*, deuxième Série, t. II, p. 5). Nous en donnerons quelques extraits. — *Généviève*, tragédie en cinq actes de M. Raupach. Cet ouvrage paraît complètement manqué. — *Alma*, roman de L. Starkloff, 2 volumes; — *Transatlantische Reiseskizzen*: Esquisses de voyages transatlantiques, par Christophe Børnhæuter (pseudonyme), 2 volumes: c'est sous la forme d'un roman un tableau des mœurs des États-Unis; — *Mirabeau et Sophie*, roman historique d'O. L. B. Wolff, professeur à Iéna, 2 volumes. Nous en

rondrons compte; — *Distel-Blüthen* : Fleurs de chardons, par M. B. Schauke : c'est un recueil d'aventures de jeunesse, surtout de la vie académique, etc.

LANGUES et LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, et LITTÉRATURE LATINE MODERNE, 12 articles : une Grammaire frise, traduite du danois de Rask, par le D.^r Buss, professeur des sciences politiques à l'université de Fribourg en Brisgau; — une Grammaire pratique et complète à l'usage des Français qui veulent apprendre l'allemand, et des Allemands qui veulent apprendre le français, par Gérard, professeur à l'école militaire du royaume de Wurtemberg, première livraison; — le onzième volume du Répertoire du théâtre français à Berlin, renfermant des pièces de Scribe, de Picard, d'Alexandre Dumas, etc.; — une contrefaçon des Messéniennes de C. Delavigne; — Choix d'articles tirés d'un dictionnaire de la vie sociale, par le baron de Chèvremont; — le second volume des Œuvres latines de Muret, par Frotschler, etc.

SCIENCES MILITAIRES, 5 ouvrages : nouveau Manuel complet de la ballistique, par V. Alb. de Sinner, major de l'artillerie bernoise, tome I.^{er}, etc.

BEAUX-ARTS, 10 articles : *Entwürfe und Ergänzungen*, etc. : Plans et restaurations d'édifices antiques, par F. Weinbrenner, deuxième livraison (la première parut en 1823); — l'Érechtheion d'Athènes, avec d'autres fragmens d'architecture grecque, d'après l'ouvrage de H. W. Inwood, par A. F. de Quast, première livraison; — Leonardo da Vinci, par le comte Hugues de Gallenberg; — *Anleitung zur deutschen Redezeichenkunst* : Manuel de sténographie allemande, par Gabelsberger, grand in-4.^o; — Lettres néerlandaises, par Ch. Schnaase : c'est le fruit d'un voyage artistique fait par l'auteur dans les Pays-Bas dans l'été de 1830; — Description de la galerie des tableaux de Gotha, du cabinet des médailles, etc., par Rathgeber, première livraison.

TECNOLOGIE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE et RURALE, 23 ouvrages : il y en a un entre autres sur l'art de tenir une auberge, par Schmahl, aubergiste à l'hôtel de Prusse à Halberstadt; — une Théorie de la coupe des habits de femmes; — un Manuel complet de la fabrication du sucre, par le D.^r Lenz, avec 24 lithographies; — l'Almanach des ouvriers en métal, par le D.^r Poppe, de Tubingue, etc.

On n'annonce pas moins de treize publications **ENCYCLOPÉDIQUES**, éditions nouvelles, continuations ou entreprises nouvelles, telles que le quatrième volume de la huitième édition du *Conversations-Lexikon* de Brockhaus; — les livraisons 25—29 du Dictionnaire publié par le même sous le titre de *Conversations-Lexikon der neuesten Zeit und Literatur*; — le vingt-unième volume du Dictionnaire encyclopédique des sciences et des arts, par Pierer; — quatre dictionnaires plus ou moins fidèlement calqués sur celui de Brockhaus : *Neuestes Conversations-Lexikon für alle Stände*, qui paraît chez Bryggemann à Leipzig; — *Allgemeines deutsches Conversations-Lexikon*, en 10 volumes, à Leipzig, chez Reichenbach; — *Pfennig-Encyclopädie*, publiée sous la direction du professeur Wolff, de Iéna, à Leipzig, chez Kollmann; — *Neuestes und wohlfeilstes Conversations-Lexikon*, à Leipzig, chez Meser. Deux autres sont plus destinés à satisfaire aux besoins de la vie pratique qu'à la seule curiosité; ce sont le *Haus-Lexikon* (Encyclopédie domestique), qui paraît à Leipzig, et le *Conversations-Lexikon für alle Stände*, qui se publie à Stuttgart. Il y a ensuite une Encyclopédie militaire (*Militär-Conversations-Lexikon*) et une Encyclopédie des Dames (*Damen-Conversations-Lexikon*). On annonce enfin deux Encyclopédies pittoresques, l'une, intitulée *Bilder-Conversations-Lexikon für das deutsche Volk*, paraît chez Brockhaus à Leipzig; l'autre, *Allgemeine deutsche Pfennig-Encyclopädie*, se publie à Berlin chez Lewent.

Le *Répertoire* rapporte les titres de 6 JOURNAUX militaires.

W.

TOPOGRAPHIE.

Fremdenbuch für Heidelberg, etc. : Livre des Étrangers pour Heidelberg et ses environs, par C. C. de Leonhard. Heidelberg, chez Groos.

On annonce sous ce titre un ouvrage sur la belle ville d'Heidelberg et ses environs à la fois si riches et si pittoresques. La première partie qui a paru renferme l'histoire naturelle des environs de cette ville, les faits historiques, la description d'Heidel-

berg, de son université, de ses promenades. La seconde décrira les lieux environnans, Mannheim, Weinheim, Schœnau, Neckar-Steinach, etc. On y trouvera en outre trois petits voyages, l'un par la *Bergstrasse* jusqu'à Auerbach, à Erbach et par l'Odenwald; le second par Sinsheim à Heilbronn et par la vallée du Neckar, et le troisième à Spire, Landau, Worms. Le texte est entremêlé de gravures sur bois, de lithographies, et accompagné d'une carte. Le prix de la souscription est de 4 florins, et de 4 fl. 36 kr. avec une carte coloriée.



LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

OCTOBRE 1834.

TOME III.

7

Littérature.

LE TRÉSOR DES NIBELUNGEN

(*DER NIBELUNGEN-HORT*),

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

DE RAUPACH.

1834.

QUATRIÈME ACTE.¹

(La scène est au château royal de Worms.)

PREMIÈRE SCÈNE.

GÜNTHER, BRUNHILD, HAGEN.

HAGEN.

Je m'estime heureux, mon maître et mon roi, de te revoir enfin après sept mois d'absence, et de te revoir victorieux.

GÜNTHER.

Jamais nous n'avons mieux combattu, et jamais ennemi n'a résisté avec plus de courage. Si la victoire nous est restée, c'est surtout à la bravoure du noble Volker qu'en est dû l'honneur.

HAGEN.

Je me réjouis de la victoire et de la gloire de mon ami; je me réjouis aussi de me voir délivré par toi du fardeau de gouverner l'empire à ta place; car le gouvernement est mille fois plus pénible pour celui qui n'exerce qu'un pouvoir emprunté.

¹ Voyez tome II, p. 308, et tome III, p. 3 de la deuxième Série.

BRUNHILD.

Moi aussi, je me sens heureuse de ton retour; toi tu es doux; ton oreille ne se ferme pas à la prière de ton épouse; tout ce qui est possible, elle l'obtient de ta volonté royale. Mais cet homme-là n'écoute que lui et n'obéit qu'à lui-même: il serait plus facile de trouver un cœur sensible dans un roc que dans cette poitrine de fer.

HAGEN.

Oui, seigneur, de graves accusations contre moi seront portées devant toi par la reine, de plus graves encore par Chriemhild; car j'ai dû faire bien des choses qui les ont offensées: ainsi me le commandait ma fidélité pour toi.

BRUNHILD.

Il s'est emparé du trésor des Nibelungen.

HAGEN.

Et j'ai bien fait: dame Chriemhild s'en servit dès les funérailles de Siegfried pour répandre de riches présents, demandant partout des prières pour l'âme de son époux. Elle donnait tant, que les pauvres même, craignant de porter si lourde charge, se détournèrent avec indifférence de sa main toujours pleine. Plus tard elle saisit toutes les occasions pour distribuer de l'or aux nobles et au peuple, et ses riches dons, puissamment secondés par sa beauté et par son deuil, lui gagnaient tous les cœurs; on ne parlait plus que de son malheur, de sa douleur profonde, et notre juste vengeance ne s'appelait plus qu'un meurtre. L'honneur et l'intérêt de mon roi souffraient de sa conduite, et je lui enlevai le trésor fatal.

BRUNHILD.

Tu fis bien; mais quand je te commandai de le remettre entre mes mains, obéis-tu à mon désir?

HAGEN.

Jc n'obéis pas.

GÜNTHER.

Mais tu n'hésiteras pas à me le confier ? Où l'as-tu caché ?

HAGEN.

Pendant vingt et une nuits consécutives je l'ai transporté à la sueur de mon front au fond du Rhin ; je me chargeai seul de ce soin , et personne ne sait l'endroit où il repose.

GÜNTHER.

Quoi , dans le Rhin ? Un insensé se prive ainsi d'un si grand trésor.

HAGEN.

Ce n'est pas un insensé , c'est un homme fidèle qui agit ainsi.

GÜNTHER.

Tu me diras le lieu qui le recèle ?

HAGEN.

Si tu me jures de ne jamais l'en retirer.

GÜNTHER.

C'est ce que jamais je ne promettrai.

HAGEN.

Alors je garde mon secret. Que de maux déjà nous a causés ce trésor funeste ? N'est-ce pas lui qui a troublé la paix de ta royale maison , et brisé les liens sacrés du sang ? J'ai craint qu'il n'enfantât des maux plus cruels encore : c'est pour cela que les flots du Rhin doivent lui creuser un tombeau toujours plus profond , jusqu'à ce qu'il soit rendu au sein de la terre d'où il a été arraché pour notre malheur.

BRUNHILD.

Je veux avoir le trésor. Ordonne à cet esclave de te montrer le lieu où il est enseveli.

HAGEN.

Je ne suis pas l'esclave du roi. Je ne lui appartiens que par le serment de la fidélité , et la fidélité c'est de l'amour

dans une ame libre. L'esclave ne connaît que la nécessité et la crainte.

GÜNTHER.

Par cette foi que tu m'as jurée, je t'ordonne de me montrer où git le trésor.

HAGEN.

C'est pour te rester fidèle que je te désobéirai.

BRUNHILD.

Il nous trompe : il ne l'a point jeté dans le Rhin ; il veut le garder pour lui.

HAGEN.

Le roi refusera de te croire ; et s'il peut te croire, qu'il le croie.

GÜNTHER.

Je ne le crois point ; mais tu me diras où est le trésor.

HAGEN.

C'est impossible, seigneur. Tout ce que je puis, c'est de jurer de ne le révéler à personne.

BRUNHILD.

C'est ainsi qu'il m'a résisté toujours, sans craindre d'offenser la reine. Le fils de Siegfried, il l'a envoyé à la cour de son grand-père Sigismond.

HAGEN.

En cela encore j'ai bien fait.

BRUNHILD.

Sans doute. Car toutes les fois que, revêtue de longs voiles noirs, faisant parade de son deuil, elle se montrait sur le balcon, tenant l'enfant dans ses bras, ils s'arrêtaient à le regarder : Voyez donc le charmant fils de Siegfried ! Le pauvre enfant ! comme il ressemble à son père ! Dieu le protège contre la haine de ses ennemis ! Ainsi parlait un vain peuple ; et pour mon fils, pour son roi futur, il n'avait point d'yeux.

HAGEN.

C'est pour cela que j'éloignai le fils de Chriemhild.

BRUNHILD.

Tu prévins mon désir ; mais lorsque je t'ordonnai d'éloigner aussi la mère, m'obéis-tu ?

HAGEN.

Je n'en fis rien. Je n'ai pas voulu qu'à la cour de Sigismond elle suscitât de nouvelles inimitiés à mon roi ; je n'ai pas voulu que ses larmes trouvassent dans la pitié une alliée à sa haine, et qu'avec la prière de tous les soirs, elle nourrit dans le cœur de son fils des pensées de vengeance.

GÜNTHER.

Mais que pouvait-elle, privée de son époux et de son trésor ?

HAGEN.

Seigneur, dans le tombeau seulement s'éteint la puissance de la femme ; jamais la femme n'est pauvre. L'or lui manquait-il, ses charmes lui restent ; et à défaut d'appas elle a de douces paroles, des soupirs et des pleurs.

GÜNTHER.

Du reste, ton obstination à garder Chriemhild ici m'a mieux servi que ta fidélité : le puissant roi des Huns, Attila

HAGEN.

Il est aux bords du Danube avec une armée formidable.

GÜNTHER.

Son armée est là ; le roi lui-même est ici. Il est mon hôte ; il m'offre avec son amitié de riches présents, et demande en retour la main de ma sœur.

HAGEN.

Le roi des Huns demande la main de Chriemhild ? Tu ne la lui accorderas pas ?

BRUNHILD.

Puisque tu le déconseilles, je suis d'avis de la lui donner. O mon époux, mon royal maître, ne te laisse pas dominer par cet homme orgueilleux.

GÜNTHER.

Sois tranquille. Je veux me délivrer de cette femme odieuse dont la folie m'a coûté le plus généreux des amis.

HAGEN.

Songe à ce que tu vas faire, mon cher maître! Auras-tu la cruauté de forcer ta sœur, plongée dans le deuil, et qui a tant souffert, à se soumettre à la honte d'un second mariage, et avec un roi païen encore ?

GÜNTHER.

Il te sied bien de parler de cruauté, à toi qui as tué son époux, enlevé ses trésors et arraché son fils à son amour.

HAGEN.

C'est pour toi que j'ai fait tout cela.

BRUNHILD.

Tu es l'enfant chéri de la fortune : elle t'offre aujourd'hui un second trésor des Nibelungen.

HAGEN.

Elle dit plus vrai qu'elle ne le pense : oui, c'est un second trésor des Nibelungen qui s'offre à toi. Oh retire ta main, mon roi ! Si tu l'acceptes, tu te prépares de nouveaux malheurs ; tu aiguises toi-même le fer destiné à te frapper au cœur ; tu nourris de poisons le serpent, pour que sa morsure te soit plus mortelle. Comment, tu veux donner de la puissance à celle que tu as si gravement offensée ? Ou crois-tu peut-être à une vertu qui serait au-dessus de celle des anges, à une vertu assez grande pour pardonner ce que nous avons fait.

BRUNHILD (*à Günther*).

Oh ne l'écoute pas ! Il craint pour sa vie ; il craint de recevoir le juste salaire de son action.

HAGEN.

C'est pour mon roi que je crains : mon salaire, s'il est juste, je puis l'attendre tranquillement.

GÜNTHER.

Qu'il serait insensé, dans la crainte d'un avenir incertain, d'exciter la colère certaine du puissant roi dont les armes ont dompté tous les peuples depuis le lever du soleil jusqu'aux limites de notre empire !

HAGEN.

Que ta sœur parte promptement pour rejoindre son fils, et ainsi tu ne paraitras pas la lui refuser. Et s'il veut la guerre, eh bien, nous sommes prêts. Il est plus puissant ; ta cause est meilleure, et les rois chrétiens ne suivent que forcément et indignés ses drapeaux teints de sang. Oh, point d'alliance avec ce païen perfide, avec ce fléau du monde ! Point d'alliance entre le noble cerf et le loup sanguinaire !

BRUNHILD.

Seigneur, ne l'écoute pas.

GÜNTHER.

Je m'en garderai bien.

HAGEN.

Songe au passé, mon roi ! Songe au conseil que je t'ai donné autrefois, aux conséquences du choix que tu as fait. Écoute-moi cette fois seulement. (*Il se jette à ses genoux.*) Je t'en conjure par ton salut, par celui de ta race, je t'en conjure à genoux : ne contracte pas cette alliance : elle détruira ta maison.

GÜNTHER.

Lève-toi ! La fortune frappe à ma porte : qu'elle entre ! Je ne veux pas être l'esclave de ta fidélité. Ma sœur épousera ce puissant roi, et toi tu me montreras où est caché le trésor.

SECONDE SCÈNE.

LES PRÉCÉDENS. CHRIEMHILD (*en deuil*).

CHRIEMHILD.

Mon frère, ô mon frère, grâce au Ciel, je revois enfin ton visage ami ! Ah, trop long-temps des masques ennemis et

sombres m'ont seuls regardée de leur regard farouche; longtemps j'ai été affligée jusqu'à la mort, pleine de cuisantes blessures, et livrée à des mains rudes et étrangères. (*Apercevant Hagen* :) Ah, le voici encore, le meurtrier! Mon frère, envoie-le loin d'ici. Le sang de mon Siegfried souille ses mains. Il ose porter l'épée du héros qu'il frappa par derrière; et à travers le bronze du fourreau, le sang de mon époux brille à mes yeux et me remplit d'horreur.

GÜNTHER (*à Hagen*).

Éloigne-toi.

HAGEN (*se retirant*).

Songe à suivre mon conseil.

CHRIEMHILD.

Oh, ne suis pas ses conseils. Il ne conseille que le sang, ses vœux sont de sang, il ne respire que le sang, ses rêves même sont des rêves de sang.

GÜNTHER.

Laisse cet homme, et dis-moi ce qui t'amène auprès de moi.

CHRIEMHILD.

Je le sais à peine : j'ai été l'objet de tant d'indignités, que leur foule, se pressant dans ma mémoire, me trouble; et que je ne sais par laquelle commencer : tant chacune est grande. — Je ne me plaindrai point du meurtre de Siegfried : tu l'as permis; Dieu te le pardonne, tu es mon frère. Mais qu'ils aient ravi à mon fils l'héritage que la valeur de son père lui a conquis; qu'ils aient enlevé à mes embrassemens ce fils, ma seule consolation, ma seule lumière dans cette nuit de deuil et de désespoir, le soleil qui tarissait la source de mes larmes; qu'à mon cœur saignant ils aient arraché cette seconde moitié de moi-même : c'est ce que tu n'as pas voulu, mon frère, tu n'as pas pu le vouloir.

GÜNTHER.

Ce n'est pas moi, ce ne sont pas les autres, c'est toi-même que tu dois accuser. Ton esprit téméraire et inventif, ta langue qui, plus audacieuse encore, osa dire tout haut ce dont la pensée seule était un crime, voilà les meurtriers de Siegfried, ce n'est pas nous. Sa faute à lui était légère : elle fut le crime de l'amour ; mais ton crime à toi fut le fils de ta méchanceté. Éloigne-toi, femme coupable ! Tu m'es odieuse : c'est toi qui as frappé mon noble ami.

CHRIEMHILD.

Hélas, mon crime est grand, il est immense ; car deux fois j'ai trahi mon époux ; mais grande aussi, immense est ma douleur, puisque je suis coupable. Le sentiment de l'innocence rafraîchit l'œil rouge de larmes brûlantes ; le remords est un fer ardent qui, frappant le regard, les rend plus douloureuses. Coupable moi-même, je n'accuserai personne ; je pardonnerai tout à tous, si tu veux m'accorder une seule chose, si tu veux me permettre d'aller rejoindre mon fils.

GÜNTHER.

Cela est impossible. Tu ne dois pas vieillir en pleurant et couverte du voile de la viduité ; je veux que, brillante d'un éclat nouveau, placée sur le trône, tu présides à de nouvelles fêtes : le puissant roi des Huns, Attila, demande ta main ; je l'ai promise à lui.

CHRIEMHILD.

Si ton intention est de m'effrayer par des contes, je te prie d'en imaginer un meilleur.

GÜNTHER.

Ce n'est pas un conte.

CHRIEMHILD.

Tu veux me tromper. Tu n'es pas assez enhardi au mal pour me proposer sérieusement et sans pâlir, une chose si horrible et si odieuse.

BRUNHILD.

Qu'est-ce donc qui t'effraie ? N'étais-tu pas autrefois amoureuse de parure et d'ornemens, au point que tu aurais volontiers arraché au ciel son soleil, sa lune et ses étoiles pour t'en parer. Eh bien, tu brilleras maintenant.

CHRIEMHILD (*à Günther*).

N'écoute pas cette femme qui m'a toujours poursuivie de sa haine. Parle, toi, ô mon frère, toi qui as été porté sous le même cœur de mère, qui as été nourri du même lait, qui as partagé avec moi l'amour et les bénédictions paternels : toi tu ne peux vouloir la mort de ta sœur.

GÜNTHER.

La prière de la puissance est forte comme un commandement.

CHRIEMHILD.

Laisse-moi fuir ! Je vous laisserai tout ce qui m'est resté ; je disparaîtrai ; j'irai servir l'étranger, et si la force, pour remplir une tâche inaccoutumée, vient à manquer à mon corps, je mendierai mon pain à la porte des églises. Épargnez-moi seulement cet enfer et cette honte ! Quoi, le deuil de mon noble époux dans mon cœur déchiré, la larme brûlante dans l'œil encore, je deviendrais la femme d'un autre homme, la femme d'un païen ! A la place du noble faucon on me donnerait le vautour qui se nourrit de cadavres ! Ce serait d'un tyran et non d'un frère.

GÜNTHER.

Il te sied mal d'invoquer maintenant le frère que tu oublias lorsque publiquement ta calomnie ne craignit point de me blesser dans ma femme et dans mon honneur.

CHRIEMHILD.

Oublie, ô oublie cela ! Moi-même je veux oublier davantage. Ne songe qu'à mon honneur, à notre honneur ! Quelle honte pour toi, pour moi, pour mon fils, pour toute la

maison royale de Bourgogne, si moi chrétienne je devenais l'épouse de ce païen. Notre foi et nos mœurs condamnent une telle alliance.

GÜNTHER.

Que nous importe ? de vulgaires usages ne lient pas les rois.

CHRIEMHILD.

Il n'y a qu'une seule loi qui oblige les rois comme les esclaves. Mon frère, ô mon frère, écoute-moi. J'ai juré à mon époux, lorsqu'il s'arracha à mes bras pour marcher à la mort, si je le perdais, de porter éternellement le deuil des veuves. J'ai demandé à Dieu, — mon cœur m'inspirait cette témérité, — j'ai demandé à Dieu de me rejeter si jamais je contractais de nouveaux liens. Violerai-je mes sermens, et, troublé dans son sommeil par mon parjure, mon époux sortira-t-il de son tombeau ? serai-je à jamais rejetée de Dieu ?

(*Un héraut entre.*)

TROISIÈME SCÈNE.

LES PRÉCÉDENS, UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

Le roi des Huns approche.

GÜNTHER.

Allons tous le recevoir ! Que sa réception soit royale, digne de nous et de lui. (*A Chriemhild :*) Et toi, femme insensée, prépare-toi à recevoir convenablement ton royal fiancé ! (*Il veut sortir. Chriemhild se jette à ses genoux et le saisit par sa robe.*)

CHRIEMHILD.

Mon frère, écoute-moi ! (*Günther s'arrache de ses mains et se retire, suivi du héraut.*) Il va aiguiser le fer qui doit frapper la victime. Le cœur de l'homme est dur comme le rocher. (*Elle se traîne à genoux vers Brunhild.*) Toi, tu es femme ; tu comprends les douleurs d'une femme ; tu sens les

tourmens d'un cœur qui, rempli encore d'amour et de fidélité pour un époux que la mort nous a ravi, doit déshonorer sa mémoire par un second hymen. Je te conjure, sauve-moi de cette honte et de cette alliance maudite!

BRUNHILD.

Réserve tes belles paroles pour gagner le cœur de ton nouveau fiancé! Tu m'as souvent appelée une femme païenne, et maintenant tu cherches du sentiment dans le cœur d'une méchante païenne?

CHRIEMHILD.

Pardonne-moi! Tu es la reine, pardonne! N'écoute pas la voix de l'ancienne haine! Je suis trop misérable maintenant pour être digne de ta colère. Vous avez pris mon bien, ravi à mon cœur tout ce qu'il chérissait; me voici à tes pieds, une pauvre mendiante; oh, ne souffre pas qu'ils m'enlèvent le seul bien qui me reste, ma douleur libre et mon honneur.

BRUNHILD.

Moi, je protégerais ton honneur? Et toi, as-tu donc respecté le mien, ne l'as-tu pas souillé du poison de tes mensonges?

CHRIEMHILD.

Tu es mère aussi : oh, par l'amour de ton fils, qui sera roi un jour, je te conjure de ne pas permettre que cette alliance s'accomplisse! Que mon fils n'ait pas à baisser les yeux lorsque devant lui on nommera celle qui, après lui avoir donné le jour, l'aurait déshonoré!

BRUNHILD.

Que parles-tu de l'honneur de mon fils que tu as voulu faire passer pour un bâtard? Laisse-moi; entre dans le lit honteux d'un roi païen, afin que la plus vile esclave se rie de toi. Va, deviens la femme de deux époux! nous serons quittes alors, et ta honte sera ma vengeance. (*Elle sort.*)

CHRIEMHILD (*se levant dans une violente émotion*).

Ha, vengeance! parole de flamme, je te comprends. Ton esprit se montre à mes yeux comme un incendie au milieu des ténèbres de la nuit. Je t'ai rejetée d'abord comme chargée de malédictions. Viens, sois ma devise désormais. J'oublierai tous les autres mots, comme insensés et inutiles, et je ne retiendrai que toi: vengeance, vengeance, vengeance! Tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, tout ce que les hommes ont jamais fait de mal aux hommes, je le vengerai, moi seule, sur ces trois. (*On entend de loin une musique guerrière.*) Ah, le fiancé vient. Parez celle qui lui est promise, afin qu'il se réjouisse de sa beauté. Qui ose dire encore que j'ai horreur de mon fiancé? N'est-ce pas la vengeance qu'il m'apporte en présent?

QUATRIÈME SCÈNE.

(Changement de scène. Appartement de Chriemhild; au fond un autel avec un crucifix, à gauche une armoire.)

HILDICO *en deuil entre par la gauche; plus tard*

CHRIEMHILD.

HILDICO.

J'ai cru entendre les pas de ma maîtresse. Je tremble de la voir revenir: elle cherche du secours là où elle ne rencontre que la haine, et elle reviendra les yeux en larmes. Quel sera, Seigneur Dieu, le terme de nos maux?

CHRIEMHILD (*qui entre violemment agitée*).

Ha, Hildico! donne-moi vite ma parure, vite!

HILDICO.

Ta parure? ô ma maîtresse, qu'est-il arrivé?

CHRIEMHILD.

Ce qui est arrivé? rien d'extraordinaire. Le crime n'est-il pas l'œuvre de tous les jours? Qu'hésites-tu? apporte ma parure!

HILDICO.

La voici. Mais à quoi peut-elle te servir?

CHRIEMHILD.

Je veux me parer pour aller à la cour.

HILDICO.

A la cour? Toi, avec ces vêtemens de deuil?

CHRIEMHILD.

Oh non! ôte-moi ce voile; il est trop lourd; il a trop pesé à ma tête.

HILDICO.

Malheur à moi, ô ma maîtresse....

CHRIEMHILD.

Obéis. (*Hildico lui ôte le voile.*) Mes yeux sont devenus faibles dans cette nuit; j'ai besoin de regarder dans les flammes pour qu'ils reprennent toute leur force (*se tournant vers le fond*). Va, je te prie, couvre ce crucifix avec mon voile.

HILDICO.

O Ciel! mon cœur est saisi d'effroi : tes discours me paraissent comme le cri de l'oiseau qui annonce la mort; et tes regards sont comme des météores de feu qui du haut du ciel présagent des malheurs.

CHRIEMHILD.

Oh oui, des signes de feu, des présages funestes. Tu feras bien de t'y habituer. Bientôt tu verras le ciel plein de flammes sinistres. Eh bien, iras-tu me voiler cette croix? (*Tandis que Hildico lui obéit :*) Le prince des ténèbres est le maître sur la terre, et les heureux sont ses alliés. — Viens maintenant et charge ma tête de ces ornemens. Moi aussi, je veux être heureuse. (*Hildico exécute les ordres de sa maîtresse.*) Tu me fais mal.

HILDICO.

Pardon! mes mains tremblent. Ces diamans que je mêle

à tes cheveux me regardent comme des yeux de fantôme au milieu de la nuit. O Dieu, que signifie tout cela ?

CHRIEMHILD.

Je te l'ai dit, je veux aller à la cour. Tu sais quel hôte y est venu.

HILDICO.

Je le sais : c'est le roi des Huns, et le roi lui a fait une brillante réception.

CHRIEMHILD.

Il l'a reçu avec pompe : c'est mon fiancé, mon futur époux.

HILDICO (*reculant d'effroi*).

Comment ce mot impie est-il prononcé par ta bouche ?

CHRIEMHILD.

Est-ce ma faute, si le crime devient vertu et le mensonge vérité ?

HILDICO.

Tu parles dans le délire et à ta propre honte. O ma chère maîtresse, explique-toi. Autrefois, heureuse ou malheureuse, tu m'appelais ton amie....

CHRIEMHILD.

Cela est passé maintenant. Je me suis donnée à une autre amie plus puissante.

HILDICO.

Ah ! qui

CHRIEMHILD.

Tu ne la vois pas : le jour elle porte le vêtement du jour, la nuit, le vêtement de la nuit. Son pas est silencieux comme la marche des nuages ; en silence, comme l'orage se prépare, elle bande son arc, et ses traits acérés jamais ne manquent leur but.

CINQUIÈME SCÈNE.

LES PRÉCÉDENS, UN HÉRAUT; plus tard GÜNTHER et ATTILA.

LE HÉRAUT.

Le seigneur Günther et son hôte auguste, le seigneur Attila, désirent se présenter devant toi, madame.

CHRIEMHILD (*après une pause*).

Je suis prête à les recevoir. (*Le héraut sort, Hildico se retire.*) Venez maintenant vous ranger autour de moi, crimes et indignités que j'ai soufferts. Encouragez-moi par votre souvenir. Ombre de mon époux, et toi, image de mon enfant, ombre aussi peut-être, venez, et répétez-moi sans cesse: vengeance, vengeance! (*Günther et Attila entrent.*)

GÜNTHER.

Je t'amène, ma sœur, ce noble roi, le dominateur des pays de l'Orient, afin que tu puisses lui faire l'accueil qu'il mérite.

CHRIEMHILD.

Je salue humblement le noble hôte, le puissant roi des Huns.

ATTILA.

Je te remercie de ton salut, très-noble dame. Mais ce n'est pas de l'humilité, c'est de la bonté que nous demandons aux belles femmes, et toi, tu es plus belle qu'aucune de celles que j'ai vues.

GÜNTHER.

Je suis ravi, ma sœur, de te voir si parée.

CHRIEMHILD.

Qui ne se parerait pas de ses plus beaux atours, lorsqu'un prince comme le roi Attila vient vers nous avec une demande si aimable et si honorable?

ATTILA.

Tu sais donc quel vœu m'amène ici?

CHRIEMHILD.

Je le sais : le seigneur Günther me l'a annoncé.

ATTILA.

Or de ce vœu, noble dame, je voudrais te parler.

CHRIEMHILD.

Tu pourras en parler quand nous serons seuls : comme je suis veuve, il me sera permis d'entendre de toi sans témoins ce dont tu veux m'entretenir.

ATTILA.

Mon hôte voudra bien alors nous laisser seuls.

GÜNTHER.

Sans doute : ton désir est le mien. (*Il sort.*)

SIXIÈME SCÈNE.

CHRIEMHILD, ATTILA.

CHRIEMHILD.

Parle maintenant, roi ; je t'écoute.

ATTILA.

La mort, qui est plus puissante que les rois, m'a ravi Helké, mon épouse. Or, en avançant vers ces contrées, la renommée me parla beaucoup de ta beauté ; j'envoyai secrètement des émissaires qui, après t'avoir vue, me firent de l'éclat merveilleux de ta beauté un récit si séduisant, que je me suis décidé à venir ici moi-même pour demander ta main.

CHRIEMHILD.

Et si je disais : cela ne me plaît point ?

ATTILA.

Comment ? Le roi Günther t'a promise à m'a foi, et je lui donne en retour mon amitié.

CHRIEMHILD.

Ce serait une folie. Par ce marché qu'achèterais-tu, que

pourrait-il te vendre ? Mon corps, et non mon amour, ni mon obéissance.

ATTILA.

Quoi, ni ton obéissance ? Aux peuples de l'Orient j'ai dit : courbez-vous devant mes serviteurs ! ils ont obéi ; j'ai dit aux peuples d'Occident : vous nourrirez mon cheval de bataille de la moelle de vos os ! et ils l'ont nourri.

CHRIEMHILD.

Aux peuples tu opposes des peuples ; vis-à-vis de la femme tu es seul, et malheur à toi, si la force alors décide. Comment te garantiras-tu des poisons de la compagne de ta table, ou du poignard de celle qui partagera ton lit ?

ATTILA.

Tu veux plaisanter, sans doute ; mais refuser mon offre, ce serait folie et témérité. Quoi, je te prierai de devenir une reine toute-puissante, la première, la plus riche souveraine de l'univers ? Je puis ordonner aux rois de la terre de m'amener leurs sœurs, leurs filles, afin de choisir parmi elles une épouse digne de moi, et mes tentes aussitôt se rempliraient de toutes les beautés que le dieu blanc dans ce temps a données au monde. C'est pourquoi jamais je ne m'abaisserai à la prière : ton frère le veut, moi je le veux : cela suffit. *(Il se dispose à sortir.)*

CHRIEMHILD.

Écoute, roi orgueilleux ! laisse-moi parler ! Pourquoi veux-tu m'acheter de mon frère, à qui je n'appartiens pas ? Achète-moi plutôt de moi-même !

ATTILA.

Tu es belle : dis ton prix.

CHRIEMHILD.

As-tu appris quelles offenses sanglantes j'ai reçues de mes propres parents ?

ATTILA.

Je sais tout.

CHRIEMHILD.

Tu sais alors comment d'un poignard aigu, d'un poignard brûlant ils ont fouillé dans mes entrailles, comment avec un fer ardent ils ont mis à nu et remué chacun de mes nerfs. Je me suis livrée à mes bourreaux avec la patience d'un faible agneau, me contentant de gémir de mes souffrances, de les dire au Ciel et d'exhaler mes plaintes en pleurs solitaires. J'étais une enfant. Maintenant j'ai déposé ce qui appartenait à l'enfance; je ne pleurerai plus; c'est la vengeance qu'il me faut pour tant de maux.

ATTILA (*s'associant avidement à ses vœux*).

Oui, la vengeance, une vengeance sanglante : tu l'auras. La lâcheté seule oppose des pleurs à la douleur; un cœur généreux en cherche la guérison dans la vengeance : la vengeance est la seule magicienne qui connaisse des remèdes salutaires contre des blessures invisibles.

CHRIEMHILD.

Eh bien, cette vengeance est le prix auquel tu peux m'acheter de moi-même.

ATTILA.

Je te l'accorde, je te la promets pleine et entière, vengeance du meurtre perfide de ton noble époux, vengeance du vol de tes biens et du rapt de ton enfant. Pour chacune de tes larmes tu auras un torrent de sang du cœur de tes ennemis.

CHRIEMHILD.

Oui, du sang, du sang pour mes larmes, et ceux dont la colère, comme un chien furieux, s'est acharnée contre moi, malade et suppliante, je veux qu'ils soient noyés dans ce sang! Vengeur, je suis à toi. Jure-moi par tes dieux de me venger!

ATTILA (*levant la main*).

Par le dieu blanc, l'auteur de tout bien, par le dieu noir, le père de tout mal, et par le fléau du ciel, mon épée, je jure de te payer le prix que tu me demandes.

CHRIEMHILD.

Ce serment est beau : il ressemble au hurlement des loups. Eh bien, je le jure par les mêmes dieux, à cette condition je suis à toi.

ATTILA.

Le plus beau butin que j'aie jamais conquis.

CHRIEMHILD.

Mais alors seulement ma chambre s'ouvrira pour toi quand tu me diras : la vengeance est consommée.

ATTILA.

Je vais dresser mon camp ici sur les bords du Rhin ; c'est toi qui conduiras la vengeance. Nè doute point de mes sermens. Bientôt mon armée te saluera reine. (*Il la baise sur le front.*)

CHRIEMHILD (*après un moment d'étonnement et d'horreur, parlant vers la terre*).

Dors-tu, mon amour ? Oh que tu es heureux de dormir, d'ignorer ce qui se passe sur la terre, de ne pas voir sur mon front cette flétrissure brûlante ! Heureux de n'avoir pas de rêves, et que nul songe funeste ne puisse te montrer Chriemhild infidèle à sa foi ! Ou si tu rêves, ne rêve que de la nuit qui va venir, et où j'obtiendrai l'expiation de tous les maux que nous a faits la haine, celle de ta mort et de la honte de ton épouse.

CINQUIÈME ACTE.

(La scène est la tente du roi Attila dans le camp des Huns sur les bords du Rhin.)

PREMIÈRE SCÈNE.

(Banquet des noces d'Attila. Au milieu sont assis sous des baldaquins, à droite, Attila et Chriemhild, à gauche Günther et Brunhild. Sur les côtés sont assis sur des bancs à droite Blædel, Dietrich, Rüdiger, Iring et Hawart; à gauche Eckart, Hagen, Dankwart, Ortwin et Volker. Des serviteurs d'Attila sont placés derrière les sièges. Au moment où la toile se lève, tous, excepté Attila et Chriemhild, en élevant leurs coupes, s'écrient : salut et bonheur ! La musique du dehors accompagne ces cris.)

GÜNTHER *(tenant encore sa coupe et s'adressant à Attila)*.

Je bois une dernière fois à la prospérité de notre alliance, noble frère : puisse-t-elle verdier et fleurir comme verdit et fleurit un arbre au bord de ce fleuve !

HAGEN.

Si les flots du fleuve ne l'engloutissent pas.

ATTILA.

Merci, roi Günther ! que notre alliance soit heureuse autant qu'elle a été sincère.

BRUNHILD *(à Attila)*.

Je bois à la grandeur future de ta royale race : que dame Chriemhild te donne des fils braves et généreux comme toi, et des filles belles et sages comme leur mère.

ATTILA.

Grand merci, reine ! (*A Chriemhild :*) Et toi, ne la remercies-tu pas aussi ? Quoi, rougis-tu comme une jeune fille ?

CHRIEMHILD (*après un moment d'hésitation*).

Merci, belle-sœur, de tes bonnes paroles ! Si ton intention est bonne, je t'en remercie de même.

BRUNHILD.

Eh quoi, souhaite-t-on de bonnes choses avec une mauvaise intention ? Tu te méfies de moi, parce que jadis je fus païenne. J'espère que tes fils futurs te réconcilieront avec le paganisme. (*Une pause.*)

HAGEN.

Ami Volker, tu nous a promis une chanson ; le moment est venu de tenir parole.

BLOEDEL.

Oh oui, chante, noble ménestrel ! chante une chanson joyeuse ! Vous en chantez de belles, dit-on, ici sur les bords du Rhin.

HAGEN.

Oui, nos chansons sont fortes, quelquefois aussi rudes comme notre vin.

VOLKER (*chante en s'accompagnant du luth*).

Au roi dit son homme fidèle : « N'entre pas dans cette salle brillante ! A côté de toi se glisse le repentir ; dans cet éclat se cache le fer. » Au roi dit son homme fidèle : « Ne bois pas de ce vin doré ! car avec toi boit le repentir : tout or n'est pas pur. »

ATTILA (*cachant avec peine son émotion*).

Que signifie cette chanson au milieu d'un festin de noces ? Est-ce là une gaie chanson de vin et d'amour ?

VOLKER.

Le chantre est libre ; il n'est pas l'esclave d'un roi : ce qui l'inspire n'est pas de ce monde.

ATTILA.

Je ne veux pas de cette chanson ; chantez-en une autre !

GÜNTHER.

Mai aussi, je la trouve peu convenable dans un banquet de noce.

VOLKER.

Rois, ne cherchez pas querelle au poète! car votre gloire dépend de lui; ainsi qu'il parle de vous dans ses chants immortels, ainsi la postérité vous bénit ou vous juge.

CHRIEMHILD.

Oui, rois, laissez en repos un homme qui, je le sais bien, tresse des couronnes aux morts. — Mais voici que déjà la nuit est fort avancée : il est temps de finir cette fête. *(Elle se lève au bruit des trompettes et des cymbales. Tous les autres quittent leurs sièges et s'avancent sur l'avant-scène.)*

ATTILA.

Maintenant vous, roi Günther, et toi, la reine, et vous tous, vassaux de Günther, recevez mes remerciemens pour avoir ajouté à l'éclat de cette fête. Allez reposer en paix! Mes serviteurs vous conduiront aux logemens qui vous sont préparés. Vous pardonnerez si vous les trouvez peu dignes de vous : on les a établis à la hâte pour cette fête.

GÜNTHER.

L'hospitalité orne assez toute demeure.

BRUNHILD (à Chriemhild).

Bonne nuit, reine! Qu'aucune pensée de tristesse et de regret ne s'approche de ta couche royale! *(Tous les Bourguignons sortent par la gauche; des courtisans d'Attila par le fond.)*

SECONDE SCÈNE.

ATTILA, CHRIEMHILD, BLOEDEL, DIETRICH, RÜDIGER,
IRING et HAWART.

CHRIEMHILD.

Prends garde, méchant serpent, crains de dormir plus mal que moi; la vengeance, la vengeance sanglante pourrait

bien troubler ton sommeil et t'apparaître dans tes songes. (*A Attila :*) La voici venue, notre nuit des noces ; il est temps de songer au prix que tu m'as promis.

ATTILA.

Braves guerriers, écoutez la parole de votre roi ! Il faut échanger la robe moelleuse du festin contre la robe de bronze du guerrier.

CHRIEMHILD.

Vous le savez, — l'univers le sait, — vous savez que mes plus proches parens ont épuisé sur moi tout ce que le monde peut concevoir de honte et d'ignominie, d'angoisse et de douleur. Si donc vous êtes des hommes dignes de porter l'épée, allez venger une malheureuse femme, vengez votre reine ! la vengeance est le présent de nocce que le roi m'a promis. Forcez mon frère de vous livrer le féroce Hagen, l'assassin de mon époux. Vous me l'amènerez vivant, afin qu'il me dise où il a caché le trésor, l'héritage de mon fils, et qu'il reçoive ensuite la mort qu'il a méritée.

DIETRICH.

Mais si Günther refuse — et il refusera — de nous livrer son vassal, son serviteur fidèle ?

CHRIEMHILD.

Alors vous avez vos épées, et eux ils ont du sang.

ATTILA.

Oui, combat à mort, s'ils refusent de livrer le meurtrier ; car, nobles épées, dites, cela n'est-il pas juste ?

DIETRICH.

Cela sera juste, quand auparavant les Bourguignons seront retournés à Worms. Ici ils sont vos hôtes, et un droit sacré protège celui qui se confie à notre foi.

ATTILA.

Ils furent mes hôtes ici sous cette tente, et ils l'ont quittée sains et saufs. Mais le camp n'est pas ma demeure : le sol

qui le porte est l'empire de Günther, le ciel, qui appartient à tous, en est le toit.

BLOEDEL.

Ce serait folie que de les laisser retourner à Worms. Ils ne sont que dix épées (chevaliers) et deux cents cavaliers, et en notre pouvoir. Ici le roi Günther accordera par peur ce que demande notre reine.

ATTILA.

Allons, braves guerriers, aux armes ! Toi, Iring, tu prendras deux mille hommes de notre armée pour envelopper les chevaliers bourguignons. Vous tous, vous serez prêts au combat. Ils livreront la victime expiatoire, ou, par les dieux, leur race périra dans les orages de ma colère. (*Il sort; tous, excepté Chriemhild, le suivent.*)

CHRIEMHILD.

Ah, ce n'est pas vainement que j'ai donné ma main à ce farouche païen qui m'est en horreur, et je n'ai pas vainement déchiré, aux yeux du monde, le voile de mon honneur. Le sang de Hagen, le trésor des Nibelungen, l'héritage de mon fils, et cette femme hautaine dans la poussière, à mes pieds, voilà le prix de mon crime. Venez, esprits de la vengeance, venez vous ranger autour de moi pour m'aider à survivre à tant de honte, à tant d'horreur ! (*Elle sort.*)

TROISIÈME SCÈNE.

(*Il fait nuit. Demeure des Bourguignons : une grande salle avec des sorties au milieu et sur les deux côtés. Quatre serviteurs entrent avec des flambeaux ; après eux viennent Günther et Brunhild, Hagen et Volker. En même temps entrent par la gauche trois femmes, dont deux portent aussi des flambeaux.*)

BRUNHILD.

Déjà le jour a pris congé du jour ; c'est pourquoi, seigneur, bonne nuit ! (*A la femme qui ne porte pas de flambeau :*) Mon fils dort-il ?

LA FEMME.

Il dort depuis long-temps; et son sommeil est tranquille et doux.

HAGEN.

Oh que ne dort-il ainsi à Worms! Tu n'as pas bien fait, reine, de l'apporter ici.

BRUNHILD.

Je l'ai fait, parce que tu le déconseillais. Un conseil qui se donne sans être demandé est de l'arrogance : si ton avis avait prévalu, jamais nous n'aurions joui du triomphe de ce jour.

HAGEN.

Je crains bien qu'à ce jour de triomphe ne succède une nuit d'un amer repentir.

BRUNHILD (*présentant la main à Günther*).

Encore une fois, bonne nuit!

GÜNTHER.

Adieu, repose en paix, mon épouse. (*Brunhild se retire avec ses femmes.*)

GÜNTHER (*à Hagen*).

Tu ne peux donc pas vaincre tes soupçons?

HAGEN.

Comment le pourrais-je, lorsque je vois tant de mauvais signes?

GÜNTHER.

Tu les vois, parce que tu as des soupçons.

HAGEN.

Alors dis-moi pourquoi ils n'ont pas voulu célébrer leurs noces à Worms? pourquoi les logemens assignés à tes cavaliers sont-ils si loin de ta demeure? Pourquoi le roi des Huns s'est-il tant emporté à la chanson de Volker? Oh, que ne m'as-tu écouté, lorsque je te conseillais de ne pas venir ici, où la trahison t'environne de toutes parts!

GÜNTHER.

Je suis l'allié et le beau-frère du roi; je suis son hôte. Un roi ne méconnaît pas les devoirs que ces titres lui imposent.

HAGEN.

O mon roi! Ta malheureuse confiance te perdra. Fuis loin de ce camp! que ce soit là l'unique prix de mes soins! Tout est disposé pour votre fuite. Une attaque soudaine renversera les gardes; vous fuyez; nous résistons, et pas un seul cheval ne suivra vos traces.

GÜNTHER.

Et si le roi ne médite aucun mal contre nous, que notre fuite serait offensante pour lui! combien nous serions criminels d'attaquer les siens!

VOLKER.

Telle est aussi ma pensée : les signes peuvent être trompeurs; l'avenir est semblable à la nuit qui commence. Alors un arbre dont la tempête agite les branches nous apparaît aisément comme un fantôme, dont les bras gigantesques semblent vouloir saisir les étoiles du firmament. Mais si les signes que tu as vus sont vrais, alors l'ennemi est prêt, et l'attaquer, ce n'est pas se sauver, c'est hâter le combat. Laissez-leur l'initiative de l'attaque et du sang versé; que les premiers ils violent le droit sacré de l'hospitalité, nous accepterons le combat avec plus de courage : Dieu combattra pour nous.

QUATRIÈME SCÈNE.

LES PRÉCÉDENS, ORTWIN, plus tard ECKART et autres.

ORTWIN.

Trahison, trahison! Aux armes! mon oncle Dankwart et les cavaliers sont entourés d'une forte troupe de Huns.

HAGEN.

Je l'ai prédit.

GÜNTHER.

Ah, ce ne sont plus de vaines paroles qu'il nous faut!

HAGEN.

N'en crains plus : le doute seul a des paroles ; maintenant il faut des actions.

GÜNTHER.

Si celui-là est un insensé qui croit à la bonne foi, j'ai été le plus insensé des hommes. Honte sur toi, Attila, tu livres à l'infamie la haute dignité de roi.

ECKART (*qui entre avec précipitation*).

Aux armes, aux armes ! Une tempête s'est élevée sur le camp qui éveille les choucas et les corbeaux ; ils font entendre leurs croassemens autour de cette habitation, comme s'ils y devinaient une proie.

HAGEN.

Ce n'est pas une proie qu'ils y trouveront, mais des chasseurs.

GÜNTHER.

Armez-vous, nobles épées.

HAGEN (*jetant son manteau*).

Nous sommes armés.

VOLKER (*l'imitant*).

Valets, apportez nos casques et nos boucliers ! Vous autres armez-vous sans retard ! Nous deux nous garderons cependant la porte de cette salle, et quiconque s'en approche en baisera le seuil.

GÜNTHER.

O noble barde, quitte-nous ! Tu n'as aucune part à cette nuit funeste.

VOLKER.

Le vaillant Hagen partagera la sienne avec son ami. Un homme de bien ne refuse jamais de prendre sa part d'un festin ou d'un combat, lorsque la convenance l'appelle à l'un et

l'honneur à l'autre. (*Tendant la main à Hagen.*) Viens, viens! Nous leur chanterons un air tel que pour jamais ils regretteront cette journée. (*Volker et Hagen sortent par le fond, Günther et les autres par la droite.*)

(Changement de scène : une place au camp devant la maison habitée par les Bourguignons. Cet édifice, construit en bois, avec un perron et une entrée ouverte et voûtée, se voit à droite entre des arbres. Au fond on aperçoit le Rhin, et au-delà dans le lointain une chaîne de montagnes. A gauche d'autres bâtimens. Il fait nuit.)

CINQUIÈME SCÈNE.

(*Volker et Hagen paraissent l'épée à la main à l'entrée du grand bâtiment. Bientôt après entrent par la gauche Attila, Blødel, Dietrich, Rudiger et Hawart avec une suite armée et des porte-flambeaux.*)

ATTILA (*à Hagen et Volker*).

Vous qui gardez le seuil de cette porte, allez dire à votre roi que je suis venu pour lui parler. (*Hagen disparaît de l'entrée.*)

VOLKER.

Hé, puissant roi, les paroles que tu apportes sont une surprise armée sans doute, puisque tu viens dans la nuit?

BLOEDEL.

Quoi, audacieux musicien, tu insultes au roi?

VOLKER.

Si je le fais, c'est sa propre faute : à la lueur des torches on voit mal la couronne royale.

SIXIÈME SCÈNE.

(*Les précédens ; le roi Günther s'avance avec Volker et Hagen sur le perron ; derrière eux une troupe de Bourguignons.*)

GÜNTHER.

Parle, roi Attila, que demandes-tu? Pourquoi les pas pesans de tes guerriers réveillent-ils la terre du sommeil? Pourquoi

troubles-tu le silence de la nuit par le bruit des armes, et éclipses-tu les étoiles avec la lueur des flambeaux ? Que nous veulent ces troupes armées ? Apportes-tu la guerre ?

ATTILA.

J'apporte la paix si tu veux me donner la satisfaction que je te demande.

GÜNTHER.

Moi te donner satisfaction, et pour quelle offense ?

ATTILA.

Pour tous les maux que toi et les tiens vous avez faits à la reine, ma femme.

GÜNTHER.

Tu as mal choisi ton temps pour une telle demande.

ATTILA.

Le créancier qui réclame le paiement d'une dette échue est toujours dans son droit à quelque heure qu'il vienne.

GÜNTHER.

Et quelle satisfaction me demandes-tu ?

ATTILA.

Vous me livrez le trésor que vous avez enlevé à la reine, et Hagen, afin que nous le traitions selon notre bon plaisir.

GÜNTHER.

Et si je refuse ?

ATTILA.

Alors j'emploierai la force pour me faire justice.

GÜNTHER.

Et tu romps l'alliance que nous venons de jurer, et tu déshonores par le parjure la gloire de ton nom.

ATTILA.

Je garderai la foi que je t'ai promise, si tu te montres juste ; mais si tu refuses, c'est toi qui le premier brises les liens qui nous unissent, et ce que je te demande est de toute justice.

BLOEDEL et HAWART.

Ce que le roi demande et juste.

RÜDIGER.

Cela n'est pas injuste.

VOLKER.

La justice est quelquefois l'ennemie de l'honneur.

GÜNTHER.

Un ange viendrait m'apporter du ciel la certitude que la satisfaction qu'on me demande est juste, je ne pourrais et ne voudrais pas la donner. N'est-ce pas ma vie que je dois sauver par cette rançon ? Or, demander que je livre mon ami, c'est demander tout mon sang, c'est me demander plus que la vie ; car qu'est-ce que la vie sans un ami fidèle ?

VOLKER.

C'est à bon droit que tu attribues un si grand prix à la fidélité. C'est sur elle que repose toute prospérité, toute vie. Sur la fidélité de la femme repose le bonheur de la famille ; sur la fidélité de l'ami, le courage de l'homme ; la fidélité des enfans est la consolation de la vieillesse, et la fidélité des hommes-liges fait la puissance des empires. (*A Hagen :*) Parle à ton tour.

HAGEN.

Qu'aurais-je à dire ici ?

DIETRICH (*à Günther*).

O roi, écoute la parole d'un homme que ton malheur remplirait de deuil, bien qu'il soit placé du côté de tes adversaires. Songe à ton empire, à ton peuple, à ta femme, à ton fils, et ne permets pas que cette querelle se décide par l'épée. Qui peut savoir pour qui, dans ce jeu terrible, se prononcera la fortune ? Qui peut dire même à sa propre épée : tu verseras ce sang et non celui-là ? Tu es seul avec un petit nombre de guerriers fidèles, et à la fin, ni le courage héroïque, ni la force la plus grande ne pourront te protéger

contre le nombre. C'est pourquoi ne refuse pas la satisfaction qu'on te demande, quoi que puisse t'inspirer ton cœur. Un roi même peut céder sans honte à la nécessité.

GÜNTHER.

Je suis prêt à livrer le trésor.

ATTILA.

Je veux le trésor et la tête coupable de Hagen.

GÜNTHER.

C'est ce que tu espères en vain, tant que je vivrai. Ce qu'il a fait, il l'a fait pour moi ; ce qu'il m'a conseillé — ah, je le reconnais trop tard — était sage et l'inspiration d'un cœur fidèle. L'or ni le diamant ne sont plus purs, ni le rocher plus ferme et plus solide que la fidélité de cet homme. Permettre qu'il lui fût fait la moindre offense, ce serait couvrir de honte ma mémoire jusqu'à la dernière génération. Je donnerai mon sang pour lui, tout mon sang pour sa fidélité.

VOLKER (*saisissant la main de Günther et celle de Hagen*).

Mon sang pour vous ! pour toi, roi vraiment roi, et pour toi, homme fidèle ! Qu'on ne nous parle plus d'expiation et de rançon. Si Dieu ne veut pas nous sauver, périssons du moins avec gloire ! (*Günther, Hagen, Volker et les autres Bourguignons se retirent dans leur maison.*)

ATTILA.

Quoi, ils osent me résister, ils osent mépriser la paix que leur offre le plus puissant des rois ? Qu'on les suive et qu'on me les amène enchaînés.

BLOEDEL.

Laisse-moi la gloire, mon frère, de les amener à tes pieds.

ATTILA.

Je ne veux pas exposer une tête si chère.

BLOEDEL.

Per mets à Hawart de m'accompagner.

HAWART.

Oui, roi, laisse-moi prendre part à cette fête!

ATTILA.

Eh bien, soit! Allez, mais vous me les amènerez vivans!
(*Blædel et Hawart tirent leurs épées, et, suivis des leurs, se précipitent dans la tour.*)

RÜDIGER (*à Dietrich*).

Ces étourdis connaissent mal les Bourguignons.

DIETRICH (*à Rüdiger*).

Ils paieront cher leur témérité. (*On entend dans l'intérieur le cliquetis des armes.*)

SEPTIÈME SCÈNE.

LES PRÉCÉDENS; CHRIEMHILD.

CHRIEMHILD.

Combien de jours et de nuits attendrai-je muette et solitaire sous ma tente déserte? (*A Attila*.) Quel époux est-ce donc que toi, qui laisses ta nouvelle épouse, à la sombre lueur des flambeaux, sur le bord de la couche nuptiale, se consumer d'impatience? La lenteur que tu mets à m'apporter le présent que tu m'as promis, témoigne de la froideur de ton amour.

ATTILA.

Pourquoi m'accuser? Montre plus de patience. Il fait nuit encore, et c'est au matin seulement que sont dus les présens. Ton frère a refusé la rançon que je lui ai demandée.

CHRIEMHILD.

Quoi, il ne craint pas de s'exposer lui-même pour sauver son vassal? Il refuse de le livrer?

DIETRICH.

Mon sang pour lui, a-t-il dit, tout mon sang pour sa fidélité.

CHRIEMHILD.

Et cette parole vous a effrayés, et vous attendez tranquillement qu'il plaise au roi Günther de changer d'avis? Honte sur vous! Prenez des fuseaux, et ceignez une ceinture de femme pour y placer la quenouille.

ATTILA.

N'entends-tu pas le bruit des armes? Sommes-nous oisifs? Ou me faudra-t-il peut-être appeler toute mon armée pour battre une dizaine de Bourguignons?

HUITIÈME SCÈNE.

(*Les précédens. Hawart, sans bouclier et sans casque, et plusieurs Huns se précipitent en fuyant de la tour. Volker parait un instant à l'entrée, les menaçant encore de son épée.*)

HAWART.

A mon secours! Je suis blessé à mort. Blædel est tombé sous l'épée du roi. Oh! conduisez-moi dans ma tente.

ATTILA.

Ah, dieu noir! (*A Hawart :*) Mon frère est tombé, et toi, homme sans honneur, tu oses vivre encore? (*On emmène Hawart.*) Toi qui m'étais plus cher que tous mes royaumes: tu n'es plus; mais je te vengerai avec le fer et le feu, et je t'élèverai un monument funèbre tel qu'on n'en a jamais vu entre la mer et la mer. Allez dire à Iring de frapper tous les chevaliers bourguignons; que pas un ne s'échappe! Vous, Dietrich et Rüdiger, vous prendrez d'assaut cet édifice maudit, et vous y égorgerez tout ce qui respire. Leur sang est le tribut que je vous demande aujourd'hui. (*Dietrich et Rüdiger sortent pour obéir.*)

CHRIEMHILD.

Allez, tuez, mais apportez-moi vivans le receleur de trésors et la reine. Fort bien, mon royal fiancé! Tu es digne

de commander à la terre; car tu sais, toi, comment il faut traiter cette terre pleine d'iniquités et de malédictions.

ATTILA.

Les dieux m'ont donné ce monde, et je puis disposer à mon gré de leur présent. On m'appelle le fléau des peuples, et je veux remplir ma mission de telle sorte que d'ici à mille ans il ne soit pas besoin d'un second. (*On entend le cliquetis des armes dans la tour.*) Ah, on entend le bruit des coupes; ils trinquent ensemble, et le vin de pourpre déborde écumant.

CHRIEMHILD.

Festin digne des noces de Chriemhild!

NEUVIÈME SCÈNE.

(*Les précédens. Brunhild, portant son fils sur son bras gauche, l'épée dans sa main droite, se précipite sur le théâtre, poursuivie par les Huns.*)

CHRIEMHILD.

Ah, chiens lâches, n'approchez pas de la lionne, et n'essayez pas de lui ravir son lionceau.

ATTILA.

Quoi, vous avez peur d'une femme? Désarmez-la! (*On désarme Brunhild, et on lui arrache son enfant.*)

BRUNHILD.

Mon cœur a fait son devoir, mon bras seul m'a trahie.

ATTILA.

Voici la première victime pour le sang de mon frère.

CHRIEMHILD.

Et quoi, reine, ton sommeil a-t-il été troublé par quelque pensée funeste, pour que tu te sois levée de si bonne heure? T'en souvient-il? Un jour je me jetai à tes pieds, livrée au désespoir, pour implorer ta pitié; mais toi, semblable au hérisson, tu opposas à mes prières les piquans de ta haine et de ta furie. A ton tour maintenant. Dans la poussière, à genoux, femme : demande-moi la vie!

BRUNHILD.

Ce n'est pas à toi que je la demanderai. Je veux tuer le loup que tu as lancé sur moi. Vivre par ta clémence, ce serait se nourrir de soufre brûlant.

ATTILA.

Elle ne mourra point; c'est une femme. Mais son fils, qu'on le précipite dans le Rhin.

CHRIEMHILD.

Non, donnez-le-moi pour qu'il devienne le valet de mon fils, afin qu'un jour, lorsque mon fils voudra monter sur son cheval de bataille, il puisse mettre son pied sur sa nuque esclave.

ATTILA.

Qu'on le précipite dans les flots!

BRUNHILD (*se jetant à deux genoux devant lui*).

Grâce pour lui, tyran, grâce pour mon fils!

ATTILA.

La Bourgogne est à moi, et lui on l'appelle l'héritier de la Bourgogne.

CHRIEMHILD (*en riant*).

Oh non, c'est un fils illégitime; il n'est pas fils de mon frère, mais de mon époux. Qu'elle avoue que c'est un bâtard; si elle en fait l'aveu, l'enfant vivra.

ATTILA.

Cela est-il vrai? S'il en est ainsi, qu'il vive.

BRUNHILD (*se lève, saisit l'enfant et l'élevant dans ses bras*).

Il est le fils du roi, mon époux. Vivre dans la honte, c'est plus que la mort. Viens, pauvre fils de roi, il faut mourir. (*Elle se précipite avec l'enfant vers le fond; plusieurs Huns la suivent; plusieurs voix, venant du fond, s'écrient : Elle s'est précipitée dans le Rhin.*)

DIXIÈME SCÈNE.

(Attila, Chriemhild et leur suite. Dietrich et Rüdiger reviennent de la tour, amenant avec eux Günther et Hagen désarmés et les mains liées. Plus tard un soldat d'Attila.)

DIETRICH.

Le combat a cessé; il n'y a plus rien de vivant dans la tour; et ces derniers des héros bourguignons, affaiblis par leurs blessures, nous les remettons désarmés à ta justice et à ta clémence.

UN SOLDAT D'ATTILA *(venant de la droite)*.

Iring est tombé sous les coups du terrible Dankwart, et les nôtres sont vivement pressés par les chevaliers bourguignons.

HAGEN.

Ah, vaillans frères!

ATTILA.

Dietrich, Rüdiger, courez-y pour consommer l'ouvrage. Jetez du feu dans leurs quartiers, afin que la flamme fasse en même temps l'office du fossoyeur. *(Dietrich et Rüdiger sortent avec leur suite par la droite.)*

ATTILA *(à Günther)*.

Ton orgueil est-il enfin brisé, roi hautain?

GÜNTHER.

Celui qui règne là-haut, et qui est un plus grand roi que nous deux, a jugé entre nous : qui oserait murmurer contre ses décrets?

ATTILA.

Tu as versé le sang de mon frère, et perdu néanmoins tes richesses et ton empire; que me donneras-tu maintenant en expiation de ton crime?

GÜNTHER.

Dispose de moi selon les désirs de ton cœur; mais épargne ma femme, épargne mon fils.

CHRIEMHILD.

Ils dorment déjà dans le lit humide du Rhin.

GÜNTHER.

Malheur ! malheur ! Tout est perdu. Mais ils sont heureux ; ils n'ont plus besoin de votre clémence. O sœur, tu es mille fois plus avide de sang que la louve, qui du moins respecte sa propre race ! Et tu paraissais si douce ; l'enfer dormait dans ton sein.

CHRIEMHILD.

L'enfer dort dans tous les cœurs ; pourquoi l'avoir éveillé en moi ? Je ne paraissais pas bonne seulement ; je l'étais ; oui, j'ose le dire, je fus bonne et pieuse, autant qu'on peut l'être ; mais tout ce qu'il y avait en moi de douceur, de vertu, d'amour du bien, vous l'avez détruit dans mon cœur, et vous n'avez laissé en moi que le désir de la vengeance qui cherche maintenant sa pâture.

ATTILA.

Allons, qu'on l'emmène. (*Il donne à sa suite un ordre secret au sujet de Günther.*)

GÜNTHER (*à Hagen.*)

Adieu, homme fidèle ! Je voudrais bien une dernière fois encore presser ta main ; (*lui montrant ses mains liées :*) mais tu vois, je ne le puis.

HAGEN.

Mon seigneur et mon roi, que Dieu te rende ce que tu as fait pour moi. (*On emmène Günther par la droite. Au fond, à droite, on aperçoit le reflet d'un incendie, dont la violence paraît s'accroître de plus en plus.*)

CHRIEMHILD (*à Hagen.*)

Eh bien, vaillant chasseur, fidèle gardien de trésors, où as-tu caché le trésor des Nibelungen !

HAGEN.

J'ai promis par serment à mon roi de ne jamais le révéler.

CHRIEMHILD.

Prends garde à toi, homme orgueilleux ! Il suffit d'un souffle de ma bouche pour éteindre la flamme de ta vie, si tu ne me dis quel lieu recèle le trésor.

HAGEN.

Je te l'ai dit, le roi a ma promesse de ne le dire jamais.

CHRIEMHILD.

Je puis partager la mort en mille instans, et te faire mourir dans mille tourmens, si tu ne me dis où tu as caché l'héritage de mon fils.

HAGEN.

Tu le sais, le roi a mon serment.

ATTILA (*montrant à droite*).

Ton serment t'est rendu. Regarde, quelle est cette tête qu'on apporte au bout d'une pique sanglante ?

HAGEN (*avec horreur*).

C'est la tête de mon roi !

CHRIEMHILD (*saisie d'horreur à son tour à cet aspect*).

O Dieu !

HAGEN (*se jette à genoux*).

O mon royal seigneur ! toi qui fus l'objet de toutes mes pensées nuit et jour, mon orgueil dans les combats, ma joie dans la paix ; toi que j'ai seul aimé, astre de ma vie, tu n'es plus, tu n'éclaires plus ma route. Je n'ai donc pu te sauver ni par mes fidèles conseils, ni, comme je l'ai tant désiré, par tout mon sang. Il ne me reste plus que de te suivre. On m'offrirait mille vies ici, que je te suivrais encore. Tu seras là encore un noble roi comme ici, et là comme ici je serai ton serviteur fidèle.

ATTILA.

Où est le trésor ? Te voici délié de ton serment.

HAGEN (*se levant*).

Le roi seul aurait pu m'en délier : il l'a emporté dans le tombeau.

ATTILA.

Alors qu'on me délivre de sa présence ! Qu'on lui donne la mort. Vous autres suivez-moi vers cette aurore. (*Il leur montre l'incendie au fond, et se retire avec sa suite, tandis que des soldats emmènent Hagen par un autre côté.*)

ONZIÈME SCÈNE.

CHRIEMHILD (*restée seule*).

Comme tout est silencieux ici ; — c'est le silence des tombeaux, ou celui qui régnait sur le rocher pendant le sommeil du dragon. — Oh, pourquoi né suis-je plus sur ce rocher désolé, captive, pleurant, désespérée ! Dans mes larmes j'étais douce et pieuse. Maintenant je suis méchante comme le serpent venimeux, noire comme la nuit, teinte de sang comme l'incendie dévorant, et sans espoir comme la damnation éternelle. — Suis-je donc encore Chriemhild, l'enfant de ma mère, la douce enfant, l'enfant chérie d'une mère aimante ? Comment est venue pour moi cette nuit de nocce, pleine de vengeance et de meurtres ? Moi, la veuve de Siegfried, je suis la fiancée d'un païen ; là brûle le flambeau de l'hymen ; là brillent les présens de nocce, la tête de mon frère, teinte de sang et défigurée par le feu ! — Écoute, elle me parle ; — c'est la voix de ma mère, — il lui ressemblait ; elle maudit sa fille.... Eh bien ! pourquoi trembler, mon ame ? Ne le savais-tu pas ? La malédiction est le salaire de la vengeance. Courage, mon ame, courage ! Oublie ce que tu fus, apprends ce que tu es. Ont-ils donc été plus doux envers moi ? Pour des larmes de sang, du sang, ainsi le veut la justice. Surmonte tant d'horreur ; il te faut encore du courage, mon ame ! Encore un peu de force ; car ce roi impie qui prête

avec tant de joie sa main aux desseins de l'enfer, sa fiancée doit le recevoir avec ce baiser. (*Elle tire un poignard de sa ceinture.*) Un seul sentiment humain me reste ; je suis encore l'épouse fidèle de Siegfried, et je veux la rester jusqu'au bout. Au païen sa récompense puis je fuirai auprès du roi Sigismond, auprès de mon fils. — Mais je n'ai plus de fils, je ne suis plus mère, car une mère a un cœur plein d'amour, de douceur et de patience ; ces sentiments désormais ne sont plus faits pour mon cœur. L'humanité me repousse. Malheur à moi ! où fuir ? (*Elle se retire vers le fond.*)

DOUZIÈME SCÈNE.

(*Chriemhild, Attila et sa suite. Un peu plus tard Dietrich et Rüdiger avec les leurs.*)

ATTILA.

Les derniers sont tombés. Allons à Worms !

CHRIEMHILD.

Va dans l'enfer ! (*Elle le frappe au cœur.*)

ATTILA (*en tombant*).

Vengeance ! (*Il meurt.*)

LES HUNS (*se jetant sur Chriemhild*).

Meurs à ton tour ! (*Chriemhild est frappée à mort. L'incendie s'éteint. Dietrich et Rüdiger paraissent et tombent sur les Huns.*)

DIETRICH.

Barbares ! Vos chefs sont tombés. Déposez les armes si la vie vous est chère. (*Les Huns obéissent.*) O nuit pleine d'horreurs ! Tu as englouti dans les ténèbres deux puissantes maisons de rois. Comment donc sera la dernière nuit de la terre, si elle doit te surpasser en terreurs ? (*Le jour commence à se lever en orient.*)

RÜDIGER.

La vie de Siegfried a été payée cher.

DIETRICH.

Non, ce que nous avons vu se passer sous nos yeux, ne s'est pas fait pour un mort. Celui qui préside à l'univers et qui ourdit la trame éternelle de nos destinées, a exercé sa justice.

RÜDIGER.

Et il nous a délivrés d'un joug pesant; un temps meilleur commence pareil à l'aurore que nous voyons succéder à cette nuit terrible.

DIETRICH.

Le malheur de la terre est vengé; le Seigneur a brisé le fléau du monde; sa miséricorde a délivré notre peuple de la honteuse domination de ces hordes barbares; elle a délivré la terre des ténèbres du paganisme. (*Il tend la main à Rüdiger.*) Agissons maintenant, et, devenus meilleurs nous-mêmes, soyons les prémices d'un meilleur avenir!

(*La toile tombe.*)

DE L'ÉTUDE DU DROIT EN ALLEMAGNE.

III.

DROIT ROMAIN.

(HISTOIRE ET ANTIQUITÉS.)

(Fin.¹)

De ses considérations sur les méthodes synchronique et chronologique, M. Thibaut avait conclu qu'il fallait, à l'exemple des Institutes de Justinien, réunir la partie historique à la partie dogmatique, l'histoire interne du Droit privé aux Institutes, et en séparer l'histoire externe, pour laquelle on conserverait la méthode synchronique, tandis que la méthode chronologique serait préférée pour l'histoire interne. En d'autres termes, M. Thibaut voulait qu'au lieu de combiner, comme l'ont fait Reitemeier et Hugo, l'Histoire et les Antiquités, on combinât au contraire les Antiquités et les Institutes. Cette combinaison lui semblait d'autant plus naturelle que l'histoire interne du Droit privé aboutit nécessairement à une époque finale, qui est celle de Justinien, et dont l'exposé historique coïncide parfaitement avec l'objet dogmatique des Institutes. L'idée de M. Thibaut fut exécutée en partie par MEISTER², par Théod. Maximil. ZACHARIE³, et par

¹ Voyez plus haut page 43.

² J. Ch. Frid. Meisteri *Jus romanum privatum, idque purum*, tome I.^{er}; Züllichau, 1813. — Meister a aussi publié un discours *De studii juris romani chronologici diligentius excolendi necessitate*.

³ *Institutionen des römischen Rechts, nach Ordnung der Justinianischen Institutionen ausgearbeitet*, von Th. M. Zachariä; Breslau, 1816. — Il ne faut pas confondre l'auteur de ce livre, professeur à l'université de Breslau, avec son frère, professeur à Heidelberg, et auteur des *Quarante Livres sur l'État*, d'un *Traité sur le Code Napoléon*, etc.

GRATAMA¹. Tous trois ont publié des Institutes du Droit romain où est exposée en même temps l'histoire interne du Droit privé par ordre des matières, suivant la méthode chronologique. Un autre ouvrage du même Zachariæ² embrasse l'histoire externe, à laquelle il a joint l'histoire du Droit public. Il faut aussi ranger ici le premier tome d'une très-bonne histoire du Droit romain par le docteur GRÜNDLER³, où l'histoire du Droit constitutionnel est traitée par périodes, suivant la méthode synchronique; les autres volumes, qui n'ont point paru, devaient comprendre l'histoire du Droit administratif, l'histoire des sources du Droit, et l'histoire de la jurisprudence. Au reste Gründler admet cinq périodes : la première, jusqu'à l'institution des tribuns du peuple (an de Rome 1 — 260); la deuxième, jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine (260 — 586); la troisième, jusqu'à Auguste (586 — 727); la quatrième, jusqu'à Constantin-le-Grand (depuis l'an 727 de Rome, ou 26 avant Jésus-Christ, jusqu'à 324 après Jésus-Christ); la cinquième, jusqu'à la fin du règne de Justinien (324 — 565 de Jésus-Christ).

HAUBOLD⁴ alla beaucoup plus loin que M. Thibaut, sous un double rapport : d'abord il ne réunit pas seulement l'histoire et les Antiquités, suivant l'exemple de Hugo, ni les Antiquités et les Institutes, comme Thibaut l'avait proposé; mais l'histoire, les Antiquités et les Institutes toutes à la fois; et quant à la méthode, il rejeta la synchronique pour le tout; et traita l'histoire externe par ordre des matières aussi bien que l'histoire interne du Droit privé. Il est vrai qu'un

¹ *Serpii Gratama Praelectiones ad Prolegomena et partem I Institutionum Justinianearum*; Groningue, 1818.

² *Versuch einer Geschichte des römischen Rechts*; Leipzig, 1814.

³ *Handbuch der römischen Rechtsgeschichte, von Doctor Carl August Gründler*; Bamberg, 1821.

⁴ *Institutionum juris romani privati historico dogmaticarum lineamenta*; Leipzig, 1814. — Une seconde édition a été publiée après sa mort par M. Édouard Otto, professeur à Leipzig; Leipzig, 1826.

abrégé qu'il publia en 1821¹, et qui devait être suivi d'une seconde édition de son livre, indiquait l'intention de se rapprocher de l'idée de Thibaut; mais il paraît que, sur la fin de ses jours, il revint à son premier plan, auquel l'édition publiée sur ses papiers après la mort est en effet demeurée fidèle.

La vaste érudition de Haubold donne un grand prix à ses ouvrages, qui tous sont riches d'indications bibliographiques faites en parfaite connaissance, et avec la plus scrupuleuse exactitude. Il est d'autant plus regrettable que la mort soit venue le surprendre au moment où il travaillait à donner à son livre et plus d'étendue, et surtout une utilité plus directe. Son livre n'est en effet qu'un programme, contenant des rubriques, des têtes de chapitres et de paragraphes, avec l'énumération des ouvrages où l'on trouve des renseignemens sur les objets en question. Haubold se proposait de remplir ce cadre, et de rédiger ces paragraphes qu'il n'avait fait qu'indiquer par leur titre; mais c'est à peine s'il a pu exécuter son projet pour une introduction de quelques pages.

Haubold a eu des imitateurs dans la préférence exclusive qu'il a donnée à la méthode chronologique pour l'histoire tant interne qu'externe. Nous en citerons deux, dont les ouvrages sont estimés en Allemagne, SCHWEPPE et ZIMMERN; mais ces ouvrages diffèrent de celui de Haubold, en ce que les Institutes n'y sont pas comprises, et qu'ils se bornent à l'histoire et aux Antiquités du Droit romain. Ainsi Schweppe², après avoir donné dans une introduction quelques notions préliminaires sur l'histoire du Droit romain, divise tout son livre en deux parties inégales : l'histoire externe, où il traite des sources du Droit, des jurisconsultes et de la jurispru-

¹ *Institutionum juris romani historico dogmaticarum denuo recognitarum epitome, nova editionis prodromus*; Leipzig, 1821.

² *Römische Rechtsgeschichte und Rechtsalterthümer*; Göttingue, 1822. Deuxième édition, considérablement augmentée, 1826.

dence chez les Romains ; et l'histoire interne, qui comprend cinq sections : le Droit public, le Droit privé, la procédure, le Droit criminel et le Droit des gens. On voit que l'une et l'autre partie sont disposées par ordre de matières, et que, par conséquent, la méthode chronologique y a été suivie. Il en est de même de l'ouvrage de Zimmern¹, qui toutefois ne comprend que le Droit privé et la procédure. Le tome premier est composé de deux sections, dont l'une se rapporte aux sources du Droit et à la jurisprudence, l'autre aux droits des personnes et à la famille ; le tome second, qui traitera des droits réels, des obligations et des successions, n'a point encore paru ; le tome troisième traite de l'organisation judiciaire, de la compétence des tribunaux, des actions, exceptions et restitutions en entier, des formes de la procédure, etc.

Pour compléter notre revue de l'étude et de l'enseignement de l'histoire du Droit romain en Allemagne, nous n'avons plus à parler que des cours de MM. THIBAUT, DE SAVIGNY et KLENZE, qui marquent la transition vers une nouvelle méthode, selon nous plus naturelle et plus féconde que celles que nous avons examinées jusqu'ici.

Personne ne niera l'excellence de la méthode chronologique, en tant qu'elle fait mieux connaître qu'aucune autre l'histoire complète de chaque institution particulière donnée ; on ne niera pas davantage l'utilité de la vue d'ensemble que la méthode synchronique fait acquérir sur le développement simultané de toutes les parties de l'histoire du Droit à chaque époque donnée. L'ordre par matières a un avantage que l'ordre par périodes ne saurait procurer, et *vice versa*. Le véritable problème serait donc celui-ci : trouver une méthode par laquelle on réunirait les avantages divers de l'ordre synchronique et de l'ordre chronologique. Or, ceci ne semble possible

¹ *Geschichte des römischen Privatrechts bis Justinian* ; Heidelberg, 1826 ; tome III, 1829. — M. le docteur Sigismund-Guillaume Zimmern est professeur à Iéna.

qu'en séparant en deux cours cet ensemble, d'ailleurs trop vaste pour ne devoir pas être divisé, et qu'on appelle communément Histoire, Antiquités et Institutes du Droit romain. La question se réduira donc à opérer cette séparation de la manière la plus naturelle et la plus favorable à l'enseignement.

L'école de Heineccius et de Bach et celle de Hugo séparent l'histoire interne ou les Antiquités des Institutes; c'est faire inévitablement un double emploi; car, de deux choses l'une: ou vous donnez, à l'exemple de Justinien, un caractère historique à vos Institutes, et alors elles se confondent avec les Antiquités; ou vous ne leur donnez point ce caractère, vous en excluez l'histoire, et alors elles ne sont plus qu'un extrait tout-à-fait arbitraire des Pandectes, ainsi que nous l'avons montré à la fin de notre précédent article. Il ne reste donc que deux termes: d'une part, l'histoire externe (appelée aussi histoire tout court), et de l'autre, l'histoire interne (appelée Antiquités et Institutes). Faut-il en conclure qu'il y a lieu de revenir aux errements de Heineccius et de Bach, en se bornant à supprimer les Institutes, et à donner une histoire externe suivant l'ordre synchrone, et une histoire interne suivant l'ordre chronologique? Nullement; et voici pourquoi: d'abord, l'histoire interne ne saurait se passer de l'histoire externe; car on ne saurait isoler le Droit lui-même de ses sources. Il faut donc chercher une autre ligne de séparation que celle que Leibnitz a tracée, moins pour scinder la science que pour la compléter, en montrant que son domaine s'étendait au-delà d'une limite qu'on n'avait alors pas encore franchie. Puis ensuite l'histoire interne comprend aussi bien le Droit public que le Droit privé, et le Droit public ne saurait se prêter à la méthode chronologique. Qu'on fasse des monographies sur quelque point particulier de Droit public, rien de mieux; mais qu'on ne pense pas, par la réunion de ces monographies, avoir fait une histoire. Si quelque chose veut être exposé par périodes, et est susceptible de l'être, c'est l'histoire du Droit public,

parce que toutes les parties secondaires dont il se compose, subissent promptement et profondément l'influence des grandes révolutions qui s'opèrent dans l'ordre constitutionnel. Il serait donc plus convenable de séparer l'histoire du Droit public de l'histoire du Droit privé, et de traiter la première par périodes, la seconde par ordre de matières. C'est ce qu'ont fait, d'après l'indication de Thibaut, d'un côté Meister, Zachariæ et Gratama, de l'autre, Zachariæ et Gründler. Leur système laisse néanmoins beaucoup à désirer. L'histoire externe, l'histoire des sources, qui tient de si près à celle du Droit privé, s'y trouve réunie à l'histoire du Droit public. La vue d'ensemble des modifications simultanées que les diverses parties du Droit privé ont subies dans un même temps donné, n'est indiquée nulle part, puisque le Droit privé est traité dans les *Institutes* suivant la méthode chronologique, et exclu de l'histoire, où les sources et le Droit public sont seuls exposés synchroniquement. Il restait donc un dernier pas à faire; il fallait: 1.^o une histoire synchronique, destinée principalement au Droit public; mais donnant en même temps l'aperçu synchronique du caractère général du Droit privé à chaque période; 2.^o une histoire chronologique, destinée exclusivement à l'histoire interne du Droit privé, mais contenant en outre, dans une introduction, l'énumération des sources du Droit, et autant que cela est indispensable pour l'intelligence des sources, l'indication des pouvoirs, dont les actes constitutifs du Droit privé sont émanés à chaque époque. Ainsi tout l'enseignement du Droit romain se composerait de trois cours principaux:

I. Les *Institutes*, cours historico-dogmatique et élémentaire, exposant l'histoire interne de chacune des matières du Droit privé, par ordre chronologique; mais réunissant, dans une partie préliminaire, suivant la méthode synchronique, toutes les données relatives, soit au Droit public, soit aux sources du Droit, dont la connaissance est requise pour l'intelligence de l'histoire du Droit privé.

II. L'*Histoire*, cours purement historique, exposant synchroniquement et par périodes les révolutions survenues dans la constitution et l'administration de l'État, dans le Droit criminel, dans le caractère général du Droit privé, enfin dans la législation, et dans l'étude et l'enseignement de la jurisprudence.

III. Les *Pandectes*, cours purement dogmatique, approfondi, et tendant plus directement que les deux autres à l'utilité immédiate d'une application pratique.

Il nous reste à voir comment ce dernier progrès dans l'enseignement du Droit romain a été préparé par M. Thibaut, de Heidelberg, et accompli par MM. de Savigny et Klenze, de Berlin.

Ceux qui ont adopté, du moins en partie, le plan proposé par M. Thibaut, ont fait de l'histoire interne du Droit privé, d'un côté, de l'histoire externe et de celle du Droit public, de l'autre, deux enseignemens ou deux ouvrages à part : M. Thibaut, au contraire, tout en séparant l'histoire interne et externe quant à la méthode, préférant la chronologique pour l'une, la synchronique pour l'autre, n'en a fait néanmoins que deux parties d'un même tout. Puis M. Thibaut n'a point scindé l'histoire interne, et réuni le Droit public à l'histoire des sources ; il a, au contraire, traité toute l'histoire interne du Droit, tant public que privé, dans l'ordre systématique des matières, suivant la méthode chronologique. A ce dernier égard, le système de Zachariæ et de Gründler nous semble préférable, par la raison bien simple que les différentes parties du Droit public à une même époque, sont entre elles dans la corrélation la plus intime, et se lient bien plus naturellement que les parties similaires du Droit public à des époques différentes, après que des révolutions ont changé l'ensemble de l'organisation sociale et politique. Mais par la réunion de l'histoire externe et interne dans un même enseignement, quoique suivant des méthodes différentes, M. Thi-

baut a su éviter l'inconvénient de la méthode purement synchrone de Hugo, tout en conservant ce qui avait donné à celle-ci une supériorité réelle sur les méthodes antérieures, c'est-à-dire, la réunion des Antiquités à l'histoire. C'était un grand pas de fait vers une meilleure méthode; car il ne restait plus qu'à retrancher les paragraphes destinés à l'exposition chronologique du Droit public, paragraphes déjà très-peu étendus en proportion de ceux consacrés au Droit privé, qui est d'un intérêt plus immédiat pour le juriste. Par ce simple retranchement, la méthode aussi bien que les limites du cours historico-dogmatique étaient trouvées : or, ce retranchement fut fait par M. de Savigny. M. de Savigny se borne, dans son cours, à l'exposé chronologique de l'histoire interne du Droit privé, et comprend dans une partie préliminaire, sous le nom d'histoire externe, non pas seulement l'histoire des sources, mais tout ce qui, n'étant point l'histoire du Droit privé lui-même, est indispensable à son intelligence, c'est-à-dire, les emprunts qu'elle est obligée de faire tant à l'histoire générale et à l'histoire du Droit public, qu'à l'histoire des sources du Droit. Pour tout dire en un mot, c'est le cours de M. de Savigny que nous avons décrit en indiquant ci-dessus les conditions que doit remplir, selon nous, un cours d'Institutes.

Les cours de MM. Thibaut et de Savigny présentent encore quelques autres différences. M. Thibaut admet, pour l'histoire extérieure, trois périodes jusqu'à la fin du règne de Justinien : les rois, la république, les empereurs. Sous chaque période il fait connaître succinctement quels étaient les divers ordres et classes de citoyens ou d'habitans de l'Empire, les assemblées du peuple, les fonctions du sénat, les diverses magistratures à Rome et hors de Rome, les monumens de la législation, enfin l'état de la jurisprudence. Pour l'histoire interne et les Institutes réunies, il suit le même ordre des matières que dans ses Pandectes, avec cette seule différence que le Droit cri-

minel, le Droit sacré, la procédure et le Droit des gens, sont ici l'objet d'un développement historique, tandis qu'ils ne rentrent point dans le cadre des Pandectes¹. La partie générale, quoique abrégée et modifiée en quelques points, nous semble encore trop étendue pour un cours de cette nature, et contient d'ailleurs plusieurs articles peu susceptibles d'être développés sous forme d'histoire.²

Dans le cours de M. de Savigny, l'histoire externe est divisée en quatre périodes, qui sont les mêmes que celles de Hugo, à cette différence près, que la seconde s'étend jusqu'à la fin de la république, et non pas seulement jusqu'à Cicéron, vers l'an 100 avant notre ère. A chaque période, la condition des personnes et l'organisation politique de Rome et de l'Empire sont brièvement retracées, après quoi viennent les sources. Pour celles-ci, M. de Savigny fait deux rubriques : 1.^o les *Sources du Droit*, c'est-à-dire les lois, les sénatus-consultes, les édits, etc., et l'autorité des jurisconsultes; 2.^o les *Sources de l'histoire du Droit*, c'est-à-dire les monumens juridiques qui sont parvenus directement ou indirectement jusqu'à nous, et à l'aide desquels nous reconstruisons l'histoire du Droit. Ceci est une particularité du cours de M. de Savigny; car dans tous les autres cours ou livres, les sources de l'histoire sont énumérées dans une Introduction, et non pas indiquées à la suite de chaque période: il semble en effet qu'il faille connaître les sources de l'histoire avant d'aborder l'histoire elle-même, comme il faut connaître les sources du Droit avant d'aborder le Droit dans sa substance. Au reste, ainsi que nous l'avons observé,

1 Suivant M. Thibaut, le Droit sacré ou ecclésiastique rentre sous la rubrique de la police. Quant à la procédure, elle faisait, dans les six premières éditions de ses Pandectes (1803—1822), l'objet d'un troisième volume. Les deux dernières éditions (1828 et 1834) ne comprennent plus que deux volumes, parce que la procédure en a été retranchée.

2 Voyez le tableau que nous en avons donné dans notre précédent article, *Nouvelle Revue germanique*, deuxième Série, t. I.^{er}, p. 33.

M. de Savigny se borne aux sources juridiques de l'histoire, aux lois, aux ouvrages des jurisconsultes ou aux fragmens qui nous en restent, et aux actes publics ou privés qui nous ont été conservés : quant aux historiens, aux philosophes, aux orateurs, etc., dans lesquels on trouve des témoignages relatifs à l'histoire du Droit, ils sont du ressort de la philologie, et non de la jurisprudence. Dans l'histoire interne, M. de Savigny expose chronologiquement les faits relatifs à chaque matière, suivant l'ordre que nous avons fait connaître dans notre précédent article.

On peut dire qu'en général M. de Savigny a donné au cours d'Institutes sa forme définitive. Aussi ce cours est-il justement célèbre en Allemagne, et M. de Savigny est estimé pour ses Institutes à l'égal de M. Thibaut pour ses Pandectes : on regrette d'autant plus qu'il ne les ait point publiées. M. Pernice, professeur à Halle, en a seulement fait connaître le cadre, sous forme de Programme (Halle, 1821 et 1824), en y joignant une Chrestomathie ou choix des textes de lois et des passages de jurisconsultes ou autres auteurs anciens les plus importans pour l'histoire du Droit. Nous nous proposons de donner prochainement, dans cette *Revue*, un aperçu de l'histoire externe du Droit romain d'après M. de Savigny.

Il était réservé au collègue de M. de Savigny, M. Clément Klenze, professeur en Droit à l'université de Berlin, de concevoir, dans ses véritables limites et son véritable caractère, l'histoire du Droit proprement dite, distincte du cours historico-dogmatique des Institutes. Il en a tracé le plan dans un programme¹ de moins de cent pages d'étendue, mais riche en faits bien classés, en points de vue ingénieux, et en citations bien choisies. A chaque période il donne d'abord l'histoire externe, c'est-à-dire l'indication des sources

¹ *Grundriss zu Vorlesungen über die Geschichte des römischen Rechts bis Justinian*; Berlin, 1827. Une première édition, destinée uniquement aux élèves de M. Klenze, avait paru dès 1824.

du Droit, et puis l'histoire interne : celle-ci comprend le Droit constitutionnel, le Droit administratif, le Droit criminel et les principes généraux du Droit privé, en tant qu'il participe aux vicissitudes du caractère général du Droit romain. Quant aux périodes, il en admet aussi quatre : 1.° la période mythique, jusqu'à la bataille du lac Régille (753—496 avant Jésus-Christ); 2.° la république (496—29); 3.° la monarchie déguisée sous des formes républicaines, depuis Auguste jusqu'à Constantin-le-Grand (depuis 29 avant jusqu'à 325 après Jésus-Christ); 4.° la monarchie absolue, depuis Constantin jusqu'à la mort de Justinien (325—565 de Jésus-Christ).

Quelques passages de la préface de M. Klenze feront mieux apprécier la manière dont il envisage l'histoire du Droit romain : « J'ai cru, dit-il, devoir séparer de nouveau en quelque sorte l'histoire du Droit d'avec les Antiquités et les Institutes; je dis, *en quelque sorte*, car il n'y a aucune raison scientifique pour établir entre elles une séparation totale. D'ailleurs l'histoire du Droit, distincte des Antiquités et des Institutes, est aussi peu une histoire purement externe, que celles-ci forment une histoire purement interne. Mais le motif de la séparation que j'ai établie détermine aussi le mode et les limites de cette séparation. Les Institutes et les Antiquités se bornent au Droit privé, lequel a pris chez les Romains un développement tout particulier, développement que nous connaissons et que nous sommes obligés de connaître dans le plus grand détail : de là l'impossibilité de réunir dans un même enseignement les trois branches de la jurisprudence dont il s'agit ici. Or, pour donner à l'histoire du Droit un caractère précis, il ne faut pas en exclure ce qui fait l'objet principal des Antiquités et des Institutes, le Droit privé, mais l'y traiter de telle sorte qu'on ne puisse se passer de suivre, soit avant, soit après, un cours d'Institutes et d'Antiquités; en d'autres termes, il ne faut l'y comprendre que pour autant qu'il se rattache, par

un intérêt historique général, aux divers systèmes qui ont été simultanément ou successivement en vigueur dans l'ancienne Rome. Ceci tient à la méthode suivant laquelle il convient d'exposer l'histoire du Droit, question qu'on est convenu de formuler à peu près en ces termes : les changemens historiques doivent-ils être subordonnés, dans leur exposition, à un système dogmatique une fois admis, ou convient-il de les répartir et de les grouper par époques, par périodes? Personne ne conteste que la forme systématique ne constitue la perfection de tout exposé scientifique; mais qu'est-ce qui constitue le système, si ce n'est le rapprochement exact et la réunion nécessaire de toutes les pièces de rapport pour élever l'édifice, sans lequel le pilier le plus important n'est qu'un tronc informe? Or rien, dans l'histoire, n'est sans connexité et sans rapport organique; et lorsque la faux destructrice a passé sur les sociétés d'autrefois, il n'y a qu'à en reconstruire par la science, avec leurs débris, le véritable édifice....

« Aussi a-t-on, de tous temps, à quelques variations près, divisé l'histoire du Droit romain en de certaines périodes; et pour le Droit public, la nécessité de disjoindre, selon les temps, les faits dont il se compose, est évidente. Lorsqu'on a pu, pour réunir le Droit public des Romains en un seul tout, ranger côte à côte les tribus et les curies de Romulus et les préfectures de Constantin¹, il semble qu'on n'a guère mieux fait que celui qui prétendrait construire le Droit public de l'Asie mineure, et réunirait à cet effet toutes les formes que la vie publique y a affectées depuis les anciens Perses jusqu'aux Turcs de nos jours. Il en est autrement du Droit privé. Lui aussi offre des systèmes divers qui ont régné plus ou moins à des époques diverses, et qu'on pourrait exposer séparément, surtout si nous les connaissions mieux dans tous

¹ C'est sans doute à l'ouvrage de Schweppe que M. Klenze fait ici allusion.

leurs détails. Mais ces systèmes ont suivi, pour leur développement, une marche presque parallèle, en sorte que leur connaissance exacte ne peut être acquise que par une exposition complète et comparée d'une même matière, telle qu'elle s'est développée à travers tous les systèmes. Il est vrai que par là le caractère distinctif de chaque système se présente à nous d'une manière moins vive et moins complète. Pour remédier à cet inconvénient, j'ai considéré le Droit privé sous deux faces différentes : dans mon cours d'Institutes et d'Antiquités¹ je donne le tableau comparé du Droit privé des Romains, depuis les premiers temps jusqu'à Justinien, sans avoir égard aux divers systèmes qui se sont succédé dans l'histoire. Dans mon histoire du Droit, j'ai essayé de retracer aussi les vicissitudes du Droit privé, mais seulement dans ce qui a une importance historique générale, c'est-à-dire dans le caractère particulier des divers systèmes, des diverses phases de son histoire. Par là j'ai pu faire de l'histoire du Droit un tout, une unité, sans empiéter sur ce qui rentre dans l'exposé détaillé du Droit privé, ni tomber dans des répétitions que rien ne justifie.

« Quant aux divers systèmes qui se sont développés successivement et en partie simultanément dans l'histoire romaine, nous en reconnaissons trois principaux. Il ne s'est conservé du premier que peu de traces, et il va se perdant dans les temps historiques : c'est le Droit qu'on retrouve partout aux origines du monde antique, et qui est encore en vigueur dans les États de l'Orient : en un mot, c'est la théocratie. Dans ce système, tout peuple se regarde comme le peuple élu de son Dieu ou de ses dieux, qui l'ont choisi, comme une race privilégiée, pour régner en leur nom. La preuve de l'existence d'un tel système comme fondement de Rome primitive, bien

¹ M. Klenze fait ce cours pendant le semestre d'hiver, tandis que M. de Savigny fait le sien sur le même objet pendant l'été. En hiver M. de Savigny enseigne les Pandectes, et M. Klenze l'histoire du Droit en été.

que plus tard il ne se retrouve plus que dans l'un des deux ordres, le seul qu'il y eût originairement, est un des principaux résultats des recherches de Niebuhr. — Le second système se développa par la lutte des nouveaux éléments politiques contre les anciens, c'est le Droit des Quirites, non-seulement en fait de Droit privé, où on l'appelle, d'après son caractère général, le Droit étroit (*strictum jus*), mais aussi en fait de Droit public. Un système de Droit pénal analogue s'est développé au septième siècle de Rome; mais son caractère distinctif, le jugement par jurés (*judices*), ne se rapporte qu'à la forme de la procédure, et les principes mêmes de ce Droit criminel ne diffèrent point de ceux des temps postérieurs. Quant au Droit public, il se présente sous une double forme, d'abord dans sa pureté pendant la république, puis sous des princes qui pendant des siècles déguisèrent leur pouvoir monarchique sous des formes républicaines. — Un troisième système dut nécessairement résulter de l'histoire postérieure de Rome. La destinée politique de Rome fut de réunir en soi tout le monde antique : destinée qu'elle remplit peu à peu depuis les guerres puniques jusqu'aux temps où les provinces, subjuguées et dépendantes dans le principe, eurent été assimilées, politiquement parlant, au pays dominateur, à l'Italie; ce qui n'eut lieu parfaitement que par la nouvelle division de l'Empire sous Constantin. Or, le Droit privé des *peregrini* (étrangers), depuis qu'ils furent entrés en rapport avec Rome, se développa sous la protection des Romains et suivant l'analogie de leur Droit civil, sous le nom de *jus gentium*. Mais ce que les Édits avaient commencé de faire, ne fut accompli que par les empereurs, y compris Justinien. De ce point de vue le Droit privé ébauché par les Édits, et dont le développement ne s'arrête qu'à Justinien, ne fait qu'un; et quelque importantes qu'en soient les diverses gradations, il ne peut être défini que comme l'opposition la plus complète à la vieille nationalité romaine. Le Droit public correspondant à

ce système de Droit privé, c'est la monarchie absolue. La réunion de l'antiquité sous l'empire de Rome ne fut parfaite que lorsque l'empire se trouva gouverné lui-même par un corps de fonctionnaires tel qu'il se développa de plus en plus, depuis les Antonins, dans une position indépendante, même de nom, de l'ancienne constitution républicaine, qui s'en allait en lambeaux : ce corps de fonctionnaires, né de l'entourage personnel des empereurs, ne fut reconnu de droit que sous Constantin. Le système de Droit pénal né sous la république, atteignit en même temps son complément, et se lia au système de Droit public et privé dont nous venons de parler.

« Aucun de ces trois systèmes principaux n'a jamais été formellement aboli, car les Romains aimaient mieux recourir à des moyens détournés et à des fictions, que de renverser et de heurter de front un principe une fois admis. Aussi ces systèmes ne passèrent-ils de l'un à l'autre que par des transitions insensibles et partielles; de sorte qu'on ne saurait leur assigner d'époques précises et de limites rigoureuses. Si toutefois on a égard à l'époque où chacun d'eux a exercé une influence prépondérante, on peut dire que le premier système appartient plus particulièrement aux temps mythiques, le second à la république, le troisième à la période depuis Constantin jusqu'à Justinien. »

Nous avons parcouru tout le cercle des travaux généraux sur l'histoire et les Antiquités du Droit romain, depuis les premiers essais jusqu'à l'école de Heineccius et de Bach, et de là jusqu'à nos jours. Dans la nouvelle école nous avons distingué plusieurs nuances suivant l'emploi des méthodes synchronique ou chronologique, et suivant la manière diverse de réunir ou de séparer, soit l'histoire externe et l'histoire interne, soit la dogmatique et l'histoire, soit le Droit public et le Droit privé. Nous sommes ainsi amenés à reconnaître aujourd'hui

quatre types principaux : 1.^o Reitemeier et Hugo ; 2.^o Haubold, avec Schweppe et Zimmern ; 3.^o Thibaut, avec Meister, Gründler et Zachariæ ; enfin, 4.^o Savigny et Klenze.

Dans cette revue des travaux faits en Allemagne sur l'histoire du Droit romain, nous avons dû nous restreindre aux travaux généraux, à ceux qui embrassent cette histoire tout entière. Ce sont les méthodes que nous nous attachons surtout à étudier. Quant aux recherches spéciales sur quelque point plus ou moins important de cette même histoire, si nous ne les avons pas comprises dans notre plan, ce n'est pas que nous ne rendions justice à l'intérêt qui s'y attache, et à l'utilité qu'elles procurent pour l'avancement de la science ; mais il a fallu nous borner dans ce tableau déjà trop étendu, et nous ne pouvons que citer en passant les dissertations et les monographies de MM. Hugo¹, de Savigny², Blume³, Dirksen⁴, Fréd. Aug. Biener⁵, de Lœhr⁶, Tigerstrœm⁷, Schrader⁸, etc.

Le Droit romain a survécu à l'empire de Rome en Occident ; il y a donc une histoire du Droit romain postérieure à l'inva-

1 *Civilistisches Magazin* ou *Magasin de Droit civil*, cinq volumes in-8.^o ; Berlin, 1791—1817. On en a fait des éditions abrégées : la seconde, tomes I—III, de 1803 à 1811 ; la quatrième, tome I.^{er}, en 1823.

2 Dissertations sur le Droit italique, sur le système des impôts dans l'Empire romain, sur le colonat, etc., dans le *Journal de jurisprudence historique*, publié par MM. de Savigny, Eichhorn et Cæschen, et dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Berlin*.

3 *Ordnung der Fragmente in den Pandecten Titeln*, dans le *Journal de jurisprudence historique*, tome IV, n.^o 6.

4 *Uebersicht*, etc., c'est-à-dire Résumé des travaux faits jusqu'à ce jour pour rétablir le texte des fragmens des XII Tables ; Leipzig, 1824. — *Civilistische Abhandlungen* ; Berlin, 1820. — *Versuche sur Kritik und Auslegung der Quellen des römischen Rechts* ; Leipzig, 1823. — *Beiträge zur Kunde des römischen Rechts* ; ibid., 1825.

5 *Geschichte der Novellen* ; Berlin, 1824.

6 Voyez la note page 60.

7 *De iudicibus apud Romanos* ; Berlin, 1826.

8 *Rechtsgeschichtliche Bemerkungen*, dans le *Magasin de Droit civil*, tome V, etc.

sion des Barbares; et dans l'Orient, ce même Droit a continué à se développer, ou plutôt à déchoir postérieurement au règne de Justinien. Aussi toutes les histoires de l'école de Heineccius et de Bach consacrent-elles quelques paragraphes à retracer les destinées du Droit romain dans l'empire d'Orient depuis Justinien, sa conservation ou son introduction dans les divers pays de l'Europe occidentale, sa renouation par les glossateurs, etc.

Plus tard Hugo fit remarquer qu'il fallait distinguer l'histoire du Droit lui-même de l'histoire littéraire juridique, et que la meilleure limite à tracer entre ces deux histoires, était une limite chronologique. En effet, l'histoire littéraire antérieure à Justinien nous est trop peu connue, et se lie trop intimement à tout le développement du Droit romain lui-même, pour qu'il soit à propos de l'en séparer; et d'un autre côté, l'histoire du Droit romain postérieure à Justinien est presque purement littéraire. Sur cette idée, Hugo fit de son histoire du Droit romain, qui, dans les cinq premières éditions (1790—1815), s'étendait jusqu'à nos jours, deux ouvrages à part: une histoire du Droit romain jusqu'à Justinien (6.^e édit. 1818), et un autre depuis Justinien (2.^e édit. 1818)¹. Dans cette dernière, il énumère par périodes tous les jurisconsultes qui se sont acquis quelque réputation dans les divers pays de l'Europe occidentale, anglais, français, italiens, espagnols, hollandais, suisses, allemands, indique leur caractère et le genre de leurs travaux. Il admet pour cette histoire trois périodes jusqu'à la renaissance: 1.^o de Justinien à Irnérius (mort 1140); 2.^o d'Irnérius à Bartole (mort 1359); 3.^o de Bartole à Ange Politien (mort 1494); et quatre depuis la renaissance: 1.^o d'Ange Politien à Cujas (mort 1590); 2.^o de

¹ La première édition (Berlin, 1812), intitulée: *Manuel de l'histoire littéraire civile*, faisait encore, dans quelques parties, double emploi avec l'histoire du Droit romain jusqu'à nos jours. Une troisième édition a paru en 1830.

Cujas à Thomasius (mort 1728); 3.^o de Thomasius jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; et 4.^o l'époque actuelle, qui commence avec la philosophie de Kant et la révolution française.

Ce manuel est certainement très-utile; nous lui ferons néanmoins un double reproche, et premièrement à cause du manque presque absolu de vues d'ensemble. Hugo donne une foule de détails, une nomenclature très-complète; mais il rattache trop peu les divers jurisconsultes à des points de vue généraux, et les classe presque exclusivement d'après la succession des temps ou les pays dont ils étaient originaires, et point d'après les écoles. C'est sous ce rapport un grand inconvénient d'avoir choisi, pour séparer une période de l'autre, des hommes qui, comme Bartole et Cujas, devraient se trouver au centre d'une période, et non à la limite, puisque les écoles auxquelles ils appartenaient ont commencé avant eux, et n'ont fini qu'après. Par là une même école se trouve fractionnée, et des écoles très-diverses réunies pêle-mêle dans une même période.

Le second reproche que nous adresserons à l'ouvrage de Hugo, c'est précisément d'avoir fait de l'histoire du Droit romain postérieure à Justinien une histoire purement littéraire. Est-il vrai que, dans le moyen âge et dans les temps modernes, le Droit romain n'ait été qu'un objet de la science, une étude des jurisconsultes, et rien de plus? Ne s'est-il pas, jusqu'à un certain point, perpétué dans les mœurs des peuples de toute la partie méridionale de l'Europe? n'a-t-il pas été admis dans les tribunaux? ne s'est-il pas mêlé de mille manières avec les mœurs germaniques et modifié dans ce mélange? On répond que les destinées modernes du Droit romain comme Droit pratique, sont du ressort de l'histoire générale du Droit de l'Allemagne, ou de la France, etc. Mais il nous semble que le Droit romain a joué un assez grand rôle dans le développement politique et civil de l'Occident, pour qu'il valût la

peine de s'occuper un peu de son influence bien réelle et de ses vicissitudes diverses, dans les ouvrages destinés à retracer son histoire postérieurement à Justinien : histoire qui ne peut être que très-abusivement restreinte à un catalogue purement biographique et bibliographique.

C'est ce que semble avoir compris M. de Savigny ; et dans les deux premiers tomes de son histoire du Droit romain au moyen âge, il a fait, pour l'époque antérieure à Irnérius, ce que nous regrettons de ne point trouver dans l'ouvrage de Hugo. Il s'y est partout attaché à réfuter une opinion vulgaire jusqu'à lui, et à administrer la preuve la plus complète et la plus irrécusable de la persistance du Droit romain dans les États barbares, fondés sur les ruines de l'empire d'Occident. Cette histoire de M. de Savigny¹, chef-d'œuvre d'érudition patiente et de sagacité, restera comme un monument qui nous dispensera à l'avenir de bien des recherches minutieuses et nous épargnera plus d'une erreur. Pourquoi faut-il que, pour les temps postérieurs à la rénovation, M. de Savigny devienne infidèle à ce plan si large et si fécond qu'il a exécuté dans les deux premiers volumes, et se borne désormais à l'histoire purement littéraire et savante, renvoyant, lui aussi, pour l'influence pratique exercée depuis lors par le Droit romain dans les tribunaux, à l'histoire du Droit de l'Allemagne ? Comme si le Droit romain n'avait pas exercé une influence analogue dans tous les autres pays de l'Europe occidentale ! comme si, du rapprochement de ces analogies, ne devaient pas résulter d'intéressants points de vue pour l'histoire et la science du Droit romain en général !

Lorsqu'il s'agit d'histoire littéraire et de bibliographie, on rencontre nécessairement l'inépuisable érudition de Haubold ; ici se rapporte son savant ouvrage : *Institutiones juris romani litterariæ* (t. I.^{er} ; Leipzig, 1809). HENRI KLIMRATH.

¹ Six volumes in-8.^o ; Heidelberg, 1815—1831. Traduction française, par Guenoux, quatre volumes in-8.^o ; Paris, 1830.

Voyages.

LE PAS DE BORMIO.

La nouvelle route qui conduit du Vintschgau (Finisgow) dans la Valteline, par-dessus les plus hautes Alpes du Tyrol, à une hauteur de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, est de toutes les routes de l'Europe la plus admirable, et l'objet le plus curieux qui s'offre au voyageur dans le Tyrol si riche d'ailleurs en merveilles. Aucun autre passage des Alpes, ni celui du Saint-Gothard, ni le Splügen, ni le Mont-Cenis, ni le Simplon, ne présente cette hardiesse dans le plan, ni ce fini dans l'exécution. Aucun autre ne s'élève à une pareille hauteur, et nul autre n'offrait à surmonter d'aussi grandes difficultés.

Je quittai Meran à quatre heures et demie, et à dix heures j'atteignis au-dessus d'Eys le point où la nouvelle route coupe obliquement le Vintschgau et court en ligne directe vers Prad. Là déjà l'on se trouve à 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dès Meran, le long de la Toell, le chemin monte beaucoup, et déjà on est frappé de la différence de la culture dans les deux vallées voisines de l'Adige. Tandis que d'un côté le pays vers lequel descend cette rivière, s'ouvre aux regards comme un vaste jardin planté de vignes, de châtaigniers, de figuiers, de pêchers, et montre à perte de vue une suite de châteaux, d'églises, de villages jusqu'aux pieds des plus hautes Alpes; d'un autre côté, le berceau de l'Adige, le Vintschgau n'offre au regard sur les hauteurs que des sites âpres et incultes, et ne produit au fond de la vallée que les grains du nord, du seigle et de l'orge. Les fruits d'un genre

plus noble n'y réussissent plus, et vers l'angle le plus septentrional et le plus élevé, là où le Vintschgau touche aux glaciers de la vallée de l'Inn, la végétation cesse presque tout-à-fait.

Le commencement de la route est large, plat, très-solide, bordé de blocs taillés de mélèze, et conduit à travers des champs bien cultivés à Prad, où le véritable pas commence à s'élever. La vallée est étroite, bordée de hardis rochers, qui sont en partie couronnés d'arbres; çà et là on voit des champs de blé, quelquefois un petit jardin sur des terrasses solidement étayées, entouré de petites maisons. Les regards s'arrêtent avec intérêt sur Stilfs ou Stelvio, qu'on pourrait appeler le chef-lieu de ce passage, et d'après lequel les Italiens nomment le point le plus élevé de la route : *il gioco di Stelvio*. Les Tyroliens l'appellent plus volontiers le *pas de Worms* (*das Wormser Joch*), d'après Worms ou Bormio, la première ville de la Valteline, qui était le terme de mon voyage de ce jour.

Stilfs ou Stelvio est situé à droite, sur la pente d'une montagne très-escarpée. De petits jardins sont suspendus presque à plomb au-dessous des maisons, qui forment comme des étages les unes au-dessus des autres. Le tout vu d'en bas ressemble à une tapisserie mal peinte, suspendue au rocher. Tout autour on ne voit que des blocs informes de rochers, de tristes décombres, la bruyère désolée des Alpes. Ajoutez à ces tristes avantages que tous les hivers Stelvio est exposé au choc destructeur des avalanches, et vous aurez une idée de la prospérité de ses habitants. Au pied, dans un ravin profond, le fougueux torrent, dit le *Suldnerbach*, qui s'échappe du glacier appelé le *Suldner-Ferner*¹, roule ses eaux grises et écumantes, et un peu plus haut une eau plus bruyante encore, le *Trofoibach*, qui vient du *Trofoi-Ferner*, vous assourdit de sa sauvage harmonie. Déjà les pointes les plus

¹ *Ferner* est le nom que les Tyroliens donnent à leurs glaciers.

hautes de ce glacier majestueux s'élèvent par-dessus les vertes cimes des forêts; on voit la couche lisse et ferme de la neige comme arrachée soudain : là s'est détachée naguères une avalanche. L'œil se fixe avec ravissement sur un spectacle si nouveau. Tout excite l'étonnement et l'admiration; la neige semble en mouvement, descendre doucement dans la vallée : ce sont les ombres des nuages qui voguent par-dessus ces plateaux éblouissants. La contrée devient de plus en plus déserte et solitaire : quelques habitations isolées sur les hauteurs ne sont environnées de champs cultivés que dans le plus étroit voisinage; des pins et des sapins couronnent les rochers des deux côtés; les cimes des glaciers s'approchent et deviennent plus gigantesques; chaque pas vous conduit plus près des grandes solitudes où la nature refuse l'hospitalité à l'homme. Gravies sur un sentier solitaire, elles nous rempliraient de terreur; mais cette route superbe, ouvrage de l'industrie humaine, nous tient en quelque sorte lieu de société. Plus les rochers offrent d'aspérité, plus elle s'aplanit à côté d'eux; plus est menaçant l'abîme, plus haut, plus solide devient le parapet qui vous en sépare, et plus le torrent des glaciers s'annonce avec fracas, plus le pont s'affermi sous vos pieds. Le sentiment de la sécurité permet au voyageur de contempler d'un œil tranquille les scènes les plus terribles de la nature.

Nous voici arrivés à Trofoï, au pied de l'Ortelos, dont le sommet toutefois n'est pas encore visible, vis-à-vis du magnifique glacier de Trofoï. Il était midi, et nous fîmes une halte. Ce village est petit, ainsi que les habitations dont il se compose. Elles sont pour la plupart construites sur des précipices, sur des pentes rapides. Au milieu on voit une petite église où sont célébrés les mariages et les baptêmes; mais faute d'un cimetière les morts sont transportés à Stelvio. Là plus de culture. Tous les vivres y sont apportés de cinq lieues, et pourtant nous y trouvâmes un repas de quatorze

plats que le maître de poste, averti de notre arrivée, avait fait préparer. Nous eûmes des poulets, du poisson, des pigeons sauvages, des ragoûts dans des pâtés, des tourtes, de la crème au chocolat, et plusieurs de ces mets étaient passablement apprêtés; l'ensemble toutefois laissait beaucoup à désirer; mais la bonne volonté de nos hôtes, la propreté qui régnait partout et le bon marché méritent les plus grands éloges. Les maisons de Trofoï sont couvertes en bardeaux, les murailles très-massives, les fenêtres petites, et tout paraît disposé à recevoir la visite des avalanches. Quoique Trofoï paraisse garanti contre leur premier choc par une forêt assez considérable, nous vîmes pourtant à cinquante pas environ de la poste les débris d'une étable, d'une partie du parapet de la route et des arbres fracassés, triste trophée du passage d'une avalanche du dernier hiver.

Derrière Trofoï la route commence à s'élever avec plus de hardiesse; il faut à plusieurs reprises retourner sur ses pas, pour ainsi dire, avant d'arriver lentement sur la hauteur. Souvent le chemin grimpe en spirale autour des rochers, tournant dix à quinze fois sur lui-même, soigneusement muré et étayé, et se terminant enfin en une plate-forme demi-circulaire, comme en un belvédère. Les regards s'y arrêtent avec un étonnement mêlé de joie, et pourtant on sait que ce n'est pas encore là le terme du voyage. Des rochers plus escarpés, plus inhospitaliers, couronnés de glace et de neige, barrent le fond plus élevé de la scène. Il faudra les franchir encore; mais où est le chemin qui y conduit? qui nous en ouvrira l'accès? Les rochers sont couverts d'une mousse serrée, et d'énormes sapins, tels que je ne les ai jamais vus même dans les forêts primitives de la Pologne et de la Lithuanie, se font jour du fond des précipices dans lesquels le torrent se creuse un lit toujours plus profond. Ces arbres géants sont comme placés en sentinelle sur les limites de la végétation. Aussitôt après on ne rencontre plus que les nains

du monde végétal, des broussailles et de chétifs arbustes ; puis commence à poindre le granit du sein des glaces et des neiges séculaires. Il en est du règne végétal comme du règne animal. Au-delà du Russe élané habite le Samoyède, au-delà du Patagon le Peshéréh, et puis les ours et les monstres marins se balancent sur les glaciers mouvans de la mer glaciale. Dans ces hautes régions aussi s'ébattent des ours qui en hiver s'avancent jusque près de la route.

La région des glaciers, que tout à l'heure encore on saluait d'en bas dans un éloignement respectueux, s'approche maintenant. Déjà leur pied est profondément au-dessous de nous, et la chapelle *aux trois fontaines*, lieu de pèlerinage au bas de l'Ortelos, ne s'aperçoit plus que comme un point. La glace du *Ferner* est crevassée, et laisse voir un cristal vert-clair, comme l'aigue-marine, qui forme un charmant contraste avec la neige, et donne au colosse un air d'élégance. Pour produire une opposition plus agréable encore, le torrent qui s'en échappe teint en gris-noir la neige qu'il a minée, et lui donne l'apparence d'une cendre volcanique. Tout juste du milieu du vaste plateau glacé s'élève le cône gigantesque du Mandatsch, noir-foncé, avec des crevasses grisâtres, et vers le côté s'appuie, se confiant en sa force, dans une direction tout oblique, le pied de l'Ortelos, rocher nu et aride qui a sa racine dans la vallée. A côté de ces géans la route s'avance comme un ruban léger formant des tours et des détours, qui semblent plutôt l'œuvre du caprice que de la nécessité. Nous arrivons auprès d'une maison spacieuse, très-solidement construite, avec un toit fort, de petites fenêtres et une porte cochère. C'est la première *Cantoniera* ; il y en a plusieurs sur ces hauteurs prodigieuses à des distances convenables. Là demeurent les surveillans de la route et les cantonniers. Ce sont en même temps des refuges pour les voyageurs, qui par le mauvais temps y trouvent une chambre chauffée, des lits et quelques rafraichissemens. Auprès du rocher, au-

dessous de la route, nous aperçûmes le premier mur de défense en angle flanquant contre les avalanches, qui nous avertit qu'il y a là du danger lorsque la neige est fraîchement tombée. Ces murs se répètent jusqu'au point le plus élevé, et servent à la fois à rompre les masses de neige et à leur donner une direction. A cette hauteur nous vîmes les derniers vestiges de verdure, sur une lisière de la montagne, où l'on voit un chalet inhabité. Il était ruiné à moitié et abandonné à cause des avalanches.

Nous levâmes les yeux, et nous comptâmes ici seize tours que faisait la route pour se terminer encore en un point sur la hauteur. La pente n'était pas très-rapide. A chaque nouvelle circonvolution nous voyions Trofoï à nos pieds, et cela nous convainquit que malgré toutes les directions si diverses que nous prenions, nous gravissions toujours le même rocher, déjà très-élevé au-dessus des glaciers, que nous vîmes fort au-dessous de nous. Ici nous avons atteint la station appelée *Franzens Höhe* (Hauteur de François), construite sur un plateau par-dessus les précipices. Maintenant le pas que nous avons encore à franchir se dressait devant nous dans toute sa formidable sublimité. Le voyageur serait saisi d'effroi, s'il n'était ranimé par la pensée que la main hardie qui a construit cette route n'aura pas désespéré de son œuvre. Arrivé à la Hauteur de François on est tenté de croire avoir déjà atteint au point le plus élevé de la route : tout en bas le village de pygmées de Trofoï; ces sapins gigantesques, que naguère on a regardés avec admiration, ont disparu; le torrent qui, tout à l'heure encore, grondait semblable au tonnerre, est devenu muet, sinon invisible. Mais quel aspect! A la paroi du rocher qui ceint la montagne qu'il faut franchir, et où l'on cherche d'abord en vain un passage, paraît suspendue la route, s'élevant en zigzag et comme ourlée d'une blanche bordure, qui, vue de près, n'est autre chose que des murs de neige de six à huit pieds

d'élévation. Après la dernière *Cantoniera* le postillon invite les voyageurs à regarder autour d'eux. Notre voisin le plus proche est l'Ortelos; toutes les autres cimes sont sur l'arrière-scène ou se sont abaissées sous nos pieds. A chaque pas son sommet se montre plus net et plus distinct. Jamais je n'avais vu de colosse plus élégant. On dirait que ce pic, haut de 14,000 pieds, ait été formé de dragée par un confiseur et puis saupoudrée de sucre, tant est fine son aiguille, tant il s'élance avec grâce; vers le nord-ouest on remarque une saillie qui ressemble à la coupole d'un temple supportée par des colonnes.

Nous étions maintenant arrivés au pied de la dernière croupe de montagne, et le postillon poussait vivement nos quatre chevaux dans la montée en zigzag : la pensée que nous nous trouvions là maintenant où quelques instans auparavant nous avions porté nos regards étonnés, nous donnait le vertige. Ainsi que précédemment s'y était montré Trofoï, nous avions alors constamment à plomb au-dessous de nous la station de François et toutes les circonvolutions de la route que nous venions de parcourir. A ses brusques détours, lorsque soudain on change de direction en montant, on ne peut sans frémir plonger le regard dans l'abîme, au bord duquel on se trouve. On n'ose songer à toutes les possibilités auxquelles on est exposé. Si les murs qui soutiennent, qui composent la route, venaient à céder un peu seulement, si elle se détachait tout à coup du rocher, si le parapet de bois, en partie déjà ruiné, venait à crouler tout-à-fait? Si quelqu'une de ces formidables avalanches de pierres, si fréquentes dans le Tyrol et appelées *Murren*, venait nous surprendre? ... Mais pourquoi s'abandonner à de si tristes appréhensions? Nous nous confiâmes en riant à la route à laquelle s'était confié avant nous le vieux monarque pour visiter son royaume de Lombardie, et que dans peu de jours devait parcourir l'archiduc Jean, revenant de Milan.

Depuis ce moment nous marchions presque toujours sous des galeries couvertes d'une construction très-solide, et disposées de manière à livrer aux avalanches un prompt passage vers les précipices. Rien de mieux imaginé que ces galeries. Ce sont des toits très-déclives, composés de fortes planches de mélèze, parfaitement jointes, reposant sur des pilotis et des contre-boutans, liés par des crochets de fer forts comme ceux qu'on emploie aux ponts. Du côté des rochers ces toits sont posés sur des poutres qui avancent profondément dans la roche vive. Ces constructions sont bien faites pour donner de la sécurité au voyageur le plus craintif. Nous sommes arrivés maintenant à un endroit appelé *bei den Wandlen*. D'abord il y avait ici une maison de poste : un soir d'hiver une avalanche l'a précipitée dans l'abîme. Le jeune maître de poste attendait le courrier de Bormio, qui, à cause de la neige, tardait plus que de coutume. Il s'était en attendant retiré au second étage pour se reposer un peu ; deux valets restèrent en bas avec l'ordre de le réveiller : il n'en fut pas besoin. Le courrier de Bormio trouva tout enseveli sous les décombres et la neige ; le maître de poste gissait sous un rocher d'un volume tel que dix hommes eurent de la peine à le soulever ; les valets avaient été sauvés comme par miracle ; les débris de la maison avaient formé sur eux un toit protecteur, et l'on réussit à les rendre à la vie. La poste fut transportée sur la hauteur. Le malheur fut attribué à la précaution même qu'on avait prise pour le prévenir ; car, au lieu de construire la maison à la manière des galeries décrites plus haut, elle avait été pourvue du côté des rochers d'une forte muraille, qui la dépassait un peu pour arrêter l'avalanche. Mais ce fut précisément ce qui livra le mur et la maison à la destruction. Ce n'est pas des obstacles, mais des ponts favorables qu'il faut présenter à un pareil ennemi.

Sur quelques-uns des toits reposaient encore de lourdes masses de neige, qui, maintenant sous le soleil de Juillet,

commençaient à se fondre, de sorte que nous avançons comme sous une pluie continuelle. Sur les côtés des galeries étaient d'épaisses murailles de neige de sept à huit pieds de haut, qui interceptaient la vue et qui paraissaient des restes d'avalanches, auxquelles cette partie de la route est le plus exposée. La moitié du chemin en dehors des galeries était impraticable, à cause des montagnes de neige qui s'y étaient amoncelées, et aussi parce qu'une partie des balustrades était arrachée. Enfin nous atteignîmes le sommet, et grande fut notre joie. Notre voiture était plus élevée qu'aucune autre en Europe; car nous étions seuls ici. Sur le côté était placé un cône tronqué, portant cette inscription : *Confine 1828*; les mots *Territorio Tirolese*, et ceux de *Territorio Lombardo* se lisaient les premiers du côté du Tyrol, les autres du côté de la Lombardie. Devant nous était une *Cantoniera*, où nous laissâmes deux de nos chevaux, et avec les deux autres nous roulâmes rapidement, au milieu d'un immense champ de neige, vers la maison de poste appelée *Gioco di Stelvio*, et élevée un peu plus de 9800 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Là furent visés nos passe-ports, que le gendarme fut un peu long-temps à lire, parce qu'ils étaient écrits en allemand. En attendant vint à la portière un homme qui se disait *stalliero*, et qui en cette qualité demanda avec insolence son pour-boire. Les postillons criaient au lieu de parler, de sorte que, malgré l'air de Sibérie de cette contrée glaciale, nous nous aperçûmes que nous étions en Italie. La route descend avec rapidité, en passant près de l'église de *Santa-Maria*, placée au milieu des neiges, et vers *Spondalunga*. Là disparaît la neige, et l'on retrouve le rocher nu. La route offre ici à peu près le même aspect qu'au-dessus de Trofoi; seulement les cercles qu'elle décrit sont plus courts et par conséquent plus nombreux, et les pins et les sapins manquent aussi. Les précipices sur la droite deviennent de plus en plus âpres et profonds, et les masses de rochers sur la

gauche s'avancent toujours plus menaçantes, rétrécissent le chemin de plus en plus, et plus bas l'engloutissent entièrement. On ne comprend pas d'abord comment on passera là. Depuis la hauteur de Spondalunga la route longe en ligne droite et pendant assez long-temps les parois des rochers. Ce point est d'une grande beauté : on y voit et entend plusieurs chutes d'eau dont une très-considérable ; sur la pente fleurit la plus belle flore des Alpes, jaune, rouge et bleue, avec les gradations les plus brillantes, et dans les hautes parois de rochers se montrent fort au loin des points noirs, comme des trous ronds un peu plus grands que des bouches de canons ; ce sont les entrées des galeries pratiquées dans le rocher. Notre postillon va au plus grand trot ; une seule roue est enrayée, et nous faisons, avec une rapidité merveilleuse, les deux postes qui restent jusqu'à Bormio. Voici que nous entrons dans la première galerie ; elle est en partie murée, en partie dirigée à travers le rocher, auquel la partie maçonnée s'adapte diversement, selon la forme de la montagne, qui tantôt s'avance en saillie, tantôt se retire. On a déjà tant admiré ; les exclamations sont épuisées, et l'on se contente de contempler en silence cette œuvre gigantesque. Excepté le Tunnel de Londres, c'est peut-être ce qu'il y a en ce genre de construction de plus curieux en Europe.

Dans la troisième galerie, qui est tout entière pratiquée dans le rocher, on arrive à un endroit où s'ouvre une grotte naturelle vers le précipice extérieur, et d'où s'y engouffre une cataracte, sous laquelle on passe sans danger. Partout on entend le murmure de sources cachées, le bruit de chutes d'eau, sans les voir. La source de l'Adda, déjà abondante, jaillit à une hauteur considérable d'une ouverture ronde du rocher, et offre un aspect pittoresque. A l'apparition de l'Adda, la contrée devient plus agréable, et ce doux nom me rappela involontairement la fille de lord Byron et un de ses poèmes les plus touchans. La charmante verdure de la

Valteline, qui commençait à réjouir l'œil, ajoutait encore à cette disposition poétique. A droite, sur une pointe escarpée, on voit de vieux bâtimens. Ici coulent les sources minérales de Bormio, analogues, dit-on à celles de Carlsbad et de vertus pareilles. Non loin de là sont quelques chétives cabanes et deux églises. Plus de murs blanchis, plus de toits rouges, de volets verts, de portes élégantes : tout porte la couleur de la poussière de la route, des immondices du chemin. Pendant des siècles ces sources salutaires demeurèrent infréquentées; un petit nombre de voyageurs seulement y venaient d'au-delà des montagnes par le sentier dangereux qui serrait le pied des glaciers vis-à-vis de la route actuelle. Les naturels du pays prétendent qu'on aurait pu établir là la nouvelle chaussée avec moins de peines et de dangers, et aussi plus solidement. Le grand nombre d'étrangers, d'Anglais surtout, qui y viennent aujourd'hui, a engagé les entrepreneurs de la route à faire construire dans le voisinage des sources, sur un penchant de montagne, une belle maison en pierres, qui est presque achevée. Si l'on y joint quelques allées ombrueuses, chose qui manque encore absolument dans cette contrée, ce sera un séjour agréable pour d'autres baigneurs encore que des Italiens des vallées adjacentes, qui jusqu'ici ont seuls profité de ces eaux salutaires. Du nouvel établissement on a vue sur la vallée de l'Adda, ornée d'une riche verdure, et remplie de villages agréablement situés. Le conde que forme la vallée la partage dans le *Val di sotto* et le *Val di dentro*, comme les appellent les habitans.

La route descend doucement vers la plaine de la vallée où se trouve la ville de Bormio, dont l'extérieur s'offre avec assez d'avantage, bien qu'elle soit au dedans sale, étroite et tortueuse. Tout avertit ici qu'on est en Italie. La propreté indigente de Trofoï, les soins et l'empressement vrai et sincère dont on y est l'objet, sont ici choses inconnues; au lieu de cela, on y trouve une malpropreté pleine de prétention, un

luxu d'immondices, et une politesse qui sent l'intérêt. On nous assigne les plus mauvaises chambres, et ayant appris qu'il y en avait de meilleures, ce n'est qu'à force de cris et de bruyantes instances que nous obtenons d'y être logés. Ces gens ont un air sauvage et désordonné : le cuisinier ressemble à un Bohémien; les servantes portent leurs cheveux noirs et épais épars sur la nuque. La carte est longue et donne de l'espoir; mais les deux plats que nous demandons sont presque immangeables. Le maréchal ferrant de l'endroit, chargé de réparer notre sabot, prétend qu'il lui faut pour cela dix livres de fer, et se fait payer son travail comme un orfèvre. Le maître de poste, allemand d'origine, nous dit en soupirant qu'il croyait être un grand pécheur, pour avoir mérité de vivre au milieu de ces gens. Tel nous parut Bormio pendant notre court séjour; il est possible qu'il gagne à être connu; nous croyons aussi qu'une autre auberge à l'agneau, dont l'extérieur promet, nous aurait fait meilleur accueil.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, à travers toutes les merveilles que nous avions admirées le jour précédent. L'Ortelos s'était enveloppé de nuages, et ce fut par une attention toute particulière de sa part qu'il dévoila encore une fois sa tête comme pour nous faire ses adieux. Des voyageurs qui firent le même voyage quelques heures après nous, n'ont pas eu l'honneur de le voir.

Napoléon déjà avait conçu le projet de faire construire une route du Tyrol à la Valteline; mais il voulait tourner le *Gioco de Stelvio* et la diriger de Spondalunga par le *Monte Braglio* dans la vallée de Münster. On prétend que ce plan eût été plus convenable et plus facile : il n'eût certainement pas été d'une exécution plus merveilleuse. Le directeur de la poste d'Innsbruck, un officier des postes et le maître de poste de Mals furent les premiers qui parcoururent la route nouvelle. Jamais auparavant un cor de postillon ne s'était fait

entendre à Bormio, et jusque-là le tintement des clochettes des bêtes de somme y avait seul annoncé l'arrivée des étrangers. Le postillon fut obligé de sonner du cor et de faire claquer son fouet d'un bout de la ville à l'autre; les habitans se précipitaient des maisons sur ses pas, pour applaudir à l'heureuse nouvelle qui les mettrait désormais en communication avec les pays les plus lointains. Peu d'années se sont écoulées depuis; il y a peu d'années seulement que là, où maintenant une société se fait conduire gaiement par des chevaux pleins d'ardeur, des voyageurs solitaires ne passaient qu'en tremblant et avec de pénibles efforts; que de hardis ingénieurs y placèrent leurs jalons au péril de leur vie, et que des milliers d'ouvriers, suspendus à des cordages et planant au-dessus des abîmes, terminèrent cette construction admirable! Des témoins oculaires ne pouvaient nous peindre avec des couleurs assez fortes ce que ce spectacle avait d'effrayant. Néanmoins, pendant tout ce grand travail, il n'arriva pas un seul accident funeste, et, à l'exception du malheureux maître de poste aux *Wandeln*, depuis que la route est fréquentée, une seule personne y a eu du malheur. L'automne dernier il était tombé de fort bonne heure beaucoup de neige, et les postillons qui conduisaient deux voitures de voyage découvrirent au-dessus de Spondalunga qu'il y avait du danger. Ils s'arrêtèrent dans un lieu sûr, et, accompagnés des voyageurs, marchèrent en avant pour reconnaître le terrain, en recommandant aux dames restées dans les voitures de se tenir tranquilles et d'attendre leur retour. La curiosité et la peur poussèrent toutefois ces dames à enfreindre cette recommandation; elles suivirent les hommes, qui, voyant venir une avalanche, leur crièrent de s'en retourner vite. L'une d'elles comprit mal leur avertissement et courut en avant; l'avalanche la saisit, la renversa et lui cassa une jambe. Elle fut guérie, tant bien que mal, à Skums, au bout de la route, et retourna estropiée dans sa patrie.

Les ingénieurs civils qui ont construit la route s'appellent Noli, Paoli et Tallachini. J'écris ces noms, que je n'ai jamais vus imprimés, d'après la prononciation, et j'ignore si l'orthographe est juste. Noli, jeune homme de vingt ans, très-habile déjà, vient d'être tué par la chute d'une poutre à la construction d'un théâtre. L'ingénieur impérial Lambertenghi, qui demeure à une demi-lieue de Bormio, est aujourd'hui chargé de l'inspection générale. Deux autres officiers du génie, l'un Allemand, l'autre Italien, sont constamment de service à la *Hauteur de François*. La conservation de la route est laissée pour un certain temps aux soins des entrepreneurs. Beaucoup de connaisseurs craignent que ceux-ci ne soient pas en état de remplir leurs engagements dans toute leur étendue. L'entretien est extrêmement dispendieux. Du côté de l'Allemagne le terrain est en plusieurs endroits trop peu favorable, la lutte contre les élémens en hiver inévitable et toujours destructive. Au commencement de Juin les points endommagés dans la partie la plus élevée du passage n'étaient pas encore réparés, et peu d'ouvriers seulement y étaient occupés. La balustrade, qui inspire le plus de sécurité aux voyageurs craintifs, y était fort défectueuse, et çà et là la route avec son appui maçonné s'était enfoncée dans le terrain de sable. On me dit pourtant que bientôt il y aurait assez de travailleurs, et que dans quatre semaines, époque où la route commençait à être animée, tout serait dans le meilleur état.

Beaucoup d'entreprises grandes et utiles marquent le règne de l'empereur François I.^{er}; les plus remarquables sont des routes, ouvrages qui surpassent les monumens des Romains. Le Tyrol en possède deux : celle que nous venons de décrire, et celle qui conduit par le Pusterthal sur Ampezzo à Venise. Une troisième se prépare dans ce moment même dans les défilés de Finstermünz. On sait toute l'importance des routes nouvelles, les communications qu'elles ouvrent,

la vie et l'argent qu'elles répandent. Mais quand le Tyrol sera traversé en tout sens de chaussées, quand chaque vallée sera visitée, chaque défilé exploré; lorsque partout où maintenant une cabane hospitalière reçoit le voyageur, se sera élevée une auberge somptueuse avec des hôtes intéressés et des valets rusés, qui spéculeront sur les glaciers et les cascades des environs, alors aussi le Tyrol, comme la Suisse, aura perdu beaucoup de ses charmes naturels. Toutefois, pour produire cette métamorphose, il faudra bien des années. Aujourd'hui le Tyrol a encore ses vallées retirées et fermées, auxquelles on n'arrive qu'en franchissant de hautes montagnes, et que chaque voyageur qui y pénètre se persuade avoir le premier découvertes, tant leurs charmes sont encore naïfs, tant il y règne de calme et d'innocence. La naïveté de leurs habitans tient de la simplicité sauvage des naturels de l'Amérique; mais elle est beaucoup plus intéressante pour nous, parce que ces hommes de la nature sont nos propres compatriotes. Avec tant de beautés sur les frontières de l'Allemagne, on ne comprend pas que nous allions les chercher si loin de nous, et que nous ne puissions résister à la passion pour l'étranger. Rien de plus riche en jouissances qu'un voyage dans le Tyrol. Mais je n'entends pas par là une visite aux *Jodleurs* du Zitterthal, quelque séjour à Innsbruck, ou une course en poste sur la grande route de Botten : il faut aller voir l'OEzthal, plus beau que Chamouny, riche des plus superbes glaciers; il faut par-dessus le Jauffen monter jusqu'aux robustes Passeyer; il faut visiter l'industriel et charmant Stabay, et Gröden avec sa confusion des langues¹, le *Paradis de Méran*, avec ses costumes bigarrés et presque théâtraux, et la vallée si belle, quoique plus agreste, appelé le *Pusterthal*. Là tout est beau, tout est autre qu'ailleurs. Et quel contraste lorsqu'ensuite on parcourt le Tyrol italien! Le haut *Val di Nona*, et le *Val di Sole*, plein de

1 On y parle un langage mêlé de plusieurs idiômes et appelé le *ladin*.

montagnes et de collines, une foule de charmantes habitations et de champs richement cultivés, séparés par des gorges et des précipices; çà et là des bains et des sources d'eau minérale excellentes, que l'on connaît en Allemagne à peine de nom. Les amateurs d'aventures même y trouveront leur compte; car les sentiers plus solitaires des montagnes du Tyrol italien offrent les mêmes phénomènes moraux que l'Italie proprement dite, et il est prudent de ne s'y engager qu'en caravanes un peu nombreuses de mules.

L'Anglais Inglis et le Français Mercy ont le mérite d'avoir les premiers appelé l'attention sur le Tyrol; mais en leur qualité d'étrangers, ils n'ont pu épuiser leur sujet dans toutes ses parties, et sont loin d'avoir donné de ce beau pays, pour les Allemands surtout, une idée suffisante.

(*Morgenblatt.*)



Nouvelles et Variétés.

L'auteur des Lettres d'un défunt et des Tutti Frutti.

Liège. Au mois de Septembre dernier, un homme inconnu se présente chez l'un de nos docteurs en chirurgie les plus accrédités : il lui demande s'il est en état de faire toute espèce d'opération. Sur sa réponse affirmative, il le prie de lui dire s'il peut disposer d'une journée entière. Nouvelle affirmation de la part du praticien, qui pourtant hasarde quelques questions sur ce que l'on attend de lui ; mais il ne reçoit que des réponses évasives : il apprend seulement de l'inconnu que, le lendemain de grand matin, une voiture viendra le prendre pour le conduire à quelques lieues de Liège, où l'on compte sur ses services.

Le jour fixé, à l'heure convenue, la voiture paraît. Elle renferme l'inconnu de la veille, et un personnage de bonne mine, qui occupe la place principale et auquel on marque les plus grands égards. Nos voyageurs s'observent d'abord silencieusement : puis quelques paroles s'échangent sur des choses indifférentes. Enfin, le personnage qui semble jouer le premier rôle de cet *imbroglio* s'excuse auprès du docteur du mystère et de la brusquerie de son enlèvement. Il faut, lui dit-il, que vous sachiez maintenant où vous allez, et de quoi il s'agit.

« Je ne vous suis peut-être pas tout-à-fait inconnu : quelques productions littéraires, assez favorablement accueillies, ont pu faire arriver jusqu'à vous le nom du prince P. M. (Pückler-Muskau).

« Dans l'un de mes romans je m'étais servi des moyens de la composition ordinaire pour donner du mouvement et de l'intérêt à l'action dramatique; j'avais livré mon héros à toutes les épreuves des passions violentes et aux écarts qui en sont les inévitables suites; j'avais imaginé un nom au hasard, car il faut bien que, tout fictif qu'il est, le principal acteur d'un drame quelconque en ait un.

« Par une de ces bizarreries qu'on ne saurait prévoir, il s'est trouvé qu'il existait, quelque part vers le Nord, une personne très-considérée, portant exactement le même nom, dans les mains de laquelle mon opuscule est tombé, et qui a pris le rêve de mon imagination pour une outrageante personnalité. J'étais alors à Paris. Les relations diplomatiques ont fait arriver la plainte et les réclamations jusqu'à moi : j'ai donné tous les éclaircissemens, toutes les explications désirables. La susceptibilité qui se croyait offensée ne s'en est pas montrée satisfaite; dès-lors une réparation par les armes a été convenue, et nous nous rendons à cet effet à A...., où je verrai mon adversaire, probablement pour la seule fois de ma vie. »

Chemin faisant on arrive au relai : le prince propose de déjeuner : on y procède fort gaiement et de très-bon appétit. Avant de se remettre en route, le prince veut essayer sa poudre; il décharge successivement ses pistolets, et met très-adroitement la balle du second dans l'enfoncement qu'avait creusé celle du premier au tronc d'un arbre éloigné de quinze pas. « Qu'en pensez-vous ? » dit-il en se tournant vers le docteur. — « Mais, dit celui-ci, je pense qu'il faut que votre *partner* soit fort habile, si la partie doit offrir égalité de chances. »

On continue le voyage. On arrive enfin au lieu du rendez-vous. L'adversaire ne s'y est pas fait attendre. C'est un homme d'un noble maintien, d'un extérieur grave, mais prévenant. Toutes les conditions de la rencontre ont été d'avance prévues et

réglées; les combattans sont tenus à distance; ils ne peuvent s'approcher que pour échanger leurs coups. Pas une parole, pas un geste n'établit la moindre communication entre eux. Au signal donné ils marchent l'un vers l'autre. A l'intervalle marqué les deux coups partent presque en même temps. L'un des champions est atteint à la gorge : c'est l'adversaire du prince. On s'empresse de lui donner les soins que sa blessure réclame : elle est heureusement légère, et ne présente aucun caractère dangereux.

Une déclaration d'avance arrêtée, et exprimant le témoignage d'une satisfaction réciproque, est sur-le-champ échangée, et l'on se sépare avec le froid et silencieux cérémoniel qui avait accompagné la rencontre; et les nobles ferrailleurs, qui ont fait chacun plus de cent lieues pour se conformer scrupuleusement au caprice ridicule, à l'extravagante mode du temps, que l'on nomme *point d'honneur*, s'en retournent chacun de son côté, l'un à Paris, l'autre à Berlin, assez contents sans doute de se retrouver entiers après ce petit essai de destruction.

Instruction publique en Russie.

D'après le dernier budget du ministère de l'instruction publique (1833), le nombre des professeurs et employés de l'université de Saint-Petersbourg était de 54; celui des étudiants de 206. L'arrondissement universitaire de Saint-Petersbourg se compose de 8 gymnases ou collèges, et de 207 autres établissemens, avec 417 maîtres et employés, et 8781 élèves des deux sexes. L'université de Moscou compte 113 professeurs et autres officiers, et 541 étudiants. Depuis Juillet 1833, à l'inspiration du ministre Ouwaroff, les professeurs publient des mémoires; et les étudiants s'occupent de traduire les meilleurs ouvrages étrangers. Charkoff a 52 professeurs et employés, et 464 étudiants. Dans son ressort se trouvent 7 gymnases et 179 autres établissemens, avec un personnel de

515 professeurs et instituteurs, et 10,267 élèves. L'université de Casan compte 209 professeurs et employés, et un nombre égal d'étudiants. Depuis quelque temps on y enseigne la langue mongole (les jeunes professeurs Kowalewsky et Popar). On s'y occupe surtout d'observations météorologiques, magnétiques et géographiques. Dans le ressort de cette université se trouvent 3 gymnases et 159 écoles inférieures : le nombre total des employés est de 501, celui des élèves des deux sexes de 7776. L'université de Dorpat, composée de 4 facultés avant 1833, a 67 professeurs et officiers, et 539 étudiants, la plupart appartenant aux provinces de Livonie, d'Esthonie et de Courlande. Il y a dans le ressort 4 gymnases et 270 autres établissemens, avec 260 professeurs et employés, et 8471 élèves des deux sexes. — L'université de Saint-Wladimir, récemment instituée à Kiew, pour les gouvernemens de Kiew, de Podolie et de Volhynie, compte dans son ressort 7 gymnases et 54 autres écoles, avec 168 professeurs et employés, 4609 élèves. Outre les six arrondissemens scolaires qui sont du ressort des six universités de Saint-Petersbourg, de Moscou, de Charkoff, de Casan, de Dorpat et de Kiew, le budget fait encore mention de quatre autres récemment organisés; c'est d'abord celui de la Russie-Blanche, dont le chef-lieu est Witepsk (au lieu de Wilna), avec 9 gymnases, 68 autres écoles, 423 maîtres et employés, 8766 élèves des deux sexes; 2) celui d'Odessa, composé de 5 gymnases et de 68 autres écoles, avec 190 professeurs et autres employés, 3115 élèves. Le collège le plus récemment fondé est celui de Kischekew en Bessarabie; le meilleur est le Lycée-Richelieu d'Odessa; ce dernier compte à lui seul 44 employés et 400 élèves; 3) celui du Caucase, placé sous la haute direction du gouverneur de Caucasic et de Géorgie. Il se composera du collège de Tiflis et de 20 écoles de cantons; 12 en sont organisées; enfin 4) celui de Sibérie.

Instruction publique dans le royaume Lombard-Vénitien.

En 1832, la dixième année de la réorganisation de l'instruction publique de ce royaume, il y avait dans les 2233 communes :

57 écoles supérieures	} pour les garçons;
2279 écoles inférieures	
14 écoles supérieures	} pour les jeunes filles;
1185 écoles inférieures	
228 écoles de dimanche;	
36 pensionnats publics, dont 20 pour les garçons;	
77 établissemens privés, dont 30 pour les garçons;	
623 écoles élémentaires privées, dont 221 p. les garç.;	
4499 nombre total des écoles publiques et privées.	

Le nombre total des élèves des deux sexes était de 188,879. La province de Bergame en fournissait le plus; celles de Mantoue et de Crémone le moins. Dans la province de Bergame il y avait un élève sur 36 garçons, et une écolière sur 37 filles; dans celles de Milan un élève sur 63 individus, ce qui fait à peu près le neuvième des enfans en âge de fréquenter les écoles (1 sur 7). L'instruction élémentaire coûtait 3,825,000 lire; sur cette somme l'État supportait 2,550,000 lire; les communes, 1,275,000 lire.

STATISTIQUE.

Empire d'Autriche. — État de mortalité.

PROVINCES.	MORTS.	ANNÉE MILITAIRE DE 1832.			
		SURPLUS SUR 1831.	SUICIDES.	TUÉS.	EXÉCUTÉS.
Autriche sous l'Ens....	57,305	8,302	119	14	1
— au-dessus l'Ens					
avec Salzbourg.....	24,174	3,094	21	17	1
Styrie.....	28,378	1,688	29	6	2
Bohème.....	139,061	35,534	172	40	11
Galicie.....	149,191		242	106	30

Dans toute l'étendue de l'empire, non compris la Hongrie, la Transylvanie et les frontières militaires, le nombre total des morts a été de 722,648, celui des suicides de 831, celui des meurtres de 466, celui des exécutés de 53.

Prix d'histoire fondé à Saint-Petersbourg, à décerner en 1925.

Feu le comte Araktschejew, le fondateur des colonies militaires de Russie, a fondé par son testament un capital de 50,000 roubles banco, destiné à servir de prix pour l'écrivain russe qui, cent années après la mort d'Alexandre I.^{er}, c'est-à-dire jusqu'en 1925, aura composé en langue russe l'histoire la mieux écrite, la plus complète et la plus authentique de cet empereur. Le premier corps littéraire de l'empire prononcera entre les concurrents. Dans le courant de la 82.^e année après la mort d'Alexandre, c'est-à-dire en 1907, l'académie des sciences rappellera au public que l'époque du concours approche, et le prix sera accordé en 1925. L'auteur de l'ouvrage couronné aura les trois quarts du capital; un quart restera à la disposition de l'académie, et sera employé par elle à l'impression du livre, dont 10,000 exemplaires devront être vendus à bas prix. Le produit de la vente est destiné à en faire faire des traductions. Le capital est placé à 4 pour 100, et se montera en 1925 à la somme de 1,918,960 roubles, de sorte que la part de l'auteur couronné sera de 1,439,220 roubles. Ce sera sans doute le prix le plus élevé que jamais écrivain ait obtenu.

Bulletin bibliographique.

PHILOSOPHIE DU DROIT.

Lehrbuch des Vernunftrechts und der Staatswissenschaften : Manuel du Droit rationnel et des sciences politiques, par M. Charles de Rotteck (tomes III et IV), première livraison. Stuttgart, 1834.

Convaincu que la plupart des systèmes sont bien faits pour dégoûter du Droit philosophique, M. de Rotteck a entrepris, du moins il l'assure dans sa préface, d'asseoir le sien sur le bon sens. La question est de savoir, si c'est bien là aussi ce qu'il a fait, et des doutes s'élèvent dans l'esprit du lecteur, lorsqu'il rapproche cette prétention du titre de l'ouvrage, qui semble promettre, au contraire, une théorie rationaliste. Examinons donc avec attention l'*Introduction générale* que nous rencontrons d'abord.

«Souvent, dit M. de Rotteck, on regarde le Droit naturel comme une chimère, on pense que tout Droit est particulier et positif, fondé sur des circonstances historiques, sur des conventions ou sur des actes de l'autorité : mais *un tel Droit n'est point un Droit*, c'est un pur état de fait, bien qu'il existe, qu'il soit en vigueur; c'est un édifice sans base.» — Nous ne savons si M. de Rotteck entend donner cela pour du bon sens : à notre avis, ce dédain pour tout droit positif, historique, est une marque indubitable de rationalisme, et du plus exclusif, du plus tranchant. Mais continuons.

M. de Rotteck tire plusieurs prémisses de l'anthropologie; il parle des diverses facultés de l'homme, principalement de la volonté et du libre arbitre. «Cette liberté morale, dit-il, *ne peut être démontrée*, c'est une conviction de la conscience intime. L'abus de cette liberté, l'usage que nous en faisons contre la loi

que la raison se donne *ou plutôt reconnaît*, attire le mépris. L'acte méprisable est-il imputable et punissable? *je ne sais, mais je le crois.* — Il semble que nous voilà tout à coup revenus au bon sens : car qu'est-ce que cette raison qui ne peut pas démontrer ce qu'elle croit, mais ne sait pas; qui reconnaît une loi supérieure, au lieu d'être son propre législateur à elle-même? Mais ceci n'est que d'une importance secondaire : il ne s'agissait que de préparer la distinction de la morale et du Droit, et la définition de celui-ci, ce qui nous fait à l'instant retomber dans le rationalisme.

La loi morale est subjective : elle fait un devoir de la justice, elle prescrit l'observation du Droit; mais elle n'est point le Droit. Le Droit veut être généralement reconnu; sa loi est objective, et voici comment :

La liberté extérieure est la possibilité d'être actif à volonté dans le monde extérieur, où les autres hommes réclament la même liberté, *ce qui est contradictoire*. Donc *la raison ne peut admettre* une liberté extérieure absolue. *La résolution de cette antinomie* est le Droit.

Droit, égalité et liberté extérieure sont identiques. Toute action *qui n'est pas contradictoire* avec une liberté *égale pour tous et la plus étendue possible*, est licite; toutes autres actions sont illicites.

Le *devoir* que la morale prescrit contient la nécessité d'accomplir *des actes positifs*; le Droit n'admet que des *obligations*, c'est-à-dire des nécessités de s'abstenir de ce que le Droit ne nous donne pas la faculté de faire : le Droit n'est qu'un système de permissions; ses règles sont donc *purement négatives*, A MOINS QU'IL N'INTERVIENNE UNE CONVENTION.

La conséquence de toute violation d'un Droit est *le rétablissement de l'égalité*. Si l'atteinte n'a pas été portée sciemment, comme par exemple si elle l'a été par un furieux, par un mineur, elle autorise à la résistance et à la répulsion; si elle l'a été par erreur, il y a lieu à la preuve du Droit; si elle l'a été méchamment, il y a lieu à défense et à répression (littéralement : au talion, *Wiedervergeltung*). —

On retrouve partout ici la marche bien connue et inévitable des théories rationalistes exclusives, qui ont pour point de départ

la raison logique; pour méthode, la réduction à l'absurde; pour résultat, enfin, des règles purement formelles et négatives. Mais M. de Rotteck ajoute un paragraphe sur l'équité, qui, dit-il, est un moyen supplétoire à l'insuffisance du *Droit rationnel*; et il en donne des exemples qui ne laissent pas d'être ingénieux¹; mais ils ne sont qu'une preuve de plus, que ce n'était pas la peine de procéder avec une rigueur logique si impérieuse, de poser des principes si tranchés et si absolus, pour arriver à un *Droit rationnel* insuffisant. On ne comprend plus, en effet, comment M. de Rotteck peut conclure de tout cela, avec une assurance un peu étrange, qu'il y a pour tous les temps et pour tous les lieux un seul et même *Droit naturel*; que le *Droit rationnel*, loin d'être une chimère, doit recevoir une application *pratique*; que sans lui il n'y aurait même pas de *Droit positif* possible, tout se réduisant à un simple état de fait. Or, ce qui transforme le fait en *Droit*, c'est, selon lui, une théorie rationnelle insuffisante!

Certes, nous n'entendons pas dire qu'il n'y a pas de principes fondés en nature et en raison qui dominent le *Droit* et la politique et la science sociale tout entière. Si M. de Rotteck, au lieu de les chercher dans d'impuissantes abstractions, les avait reconnus dans la vérité féconde de leur nature concrète, il se serait épargné de ridicules dédains pour le *Droit positif* et le *Droit historique*.

Tout l'ouvrage de M. de Rotteck est le reflet fidèle de cette Introduction. Si tout était ou conforme aux premiers principes du *Droit rationnel*, ou illégitime, il n'y aurait plus de science possible, et M. de Rotteck eût dû renoncer à écrire un gros livre. Il faut donc, pour échapper à la stérilité ou pour la déguiser du moins, se rattacher en quelque manière à ce *Droit positif*, qu'on accuse d'être toujours *plus ou moins imparfait*. Rien de plus

¹ Nous attaquons un système, nous n'avons nullement l'intention de déprécier un homme ou d'être injuste envers un ouvrage. C'est donc avec plaisir que nous reconnaissons ce qu'il y a de bon dans ce livre. A ce titre nous signalerons ici une distinction que M. de Rotteck fait dans son Introduction, et que nous croyons à la fois neuve et vraie. La voici : Le *Droit* s'applique à des faits. Le *Droit extérieur*, celui qui est garanti par la société, est fondé sur les faits patens, reconnus, prouvés; mais le *Droit intérieur* est fondé *objectivement* sur les faits, tels qu'ils sont en réalité, et *subjectivement*, sur les faits tels que la partie intéressée les croit ou les sait.

simple : car s'il existe des droits positifs différents du Droit rationnel, c'est que 1.^o il y en a d'illégitimes, et que 2.^o des droits ont pu être *aliénés*, de telle sorte que, *par convention*, il est résulté des droits nouveaux, restrictifs du Droit naturel, sans être pourtant contradictoires avec lui. La convention, voilà le grand levier au moyen duquel les philosophes rationalistes créent tout ce dont on ne peut nier ni l'existence, ni la légitimité, sans commettre une monstruosité, et ce qu'on ne peut néanmoins expliquer directement, une fois qu'on a admis leurs théories vides et négatives. Un autre moyen, pour ceux du moins qui, comme M. de Rotteck, portent dans leurs spéculations abstraites la souvenance de je ne sais quel bon sens, c'est l'analyse un peu extensive du Droit rationnel primitif.

Le livre de M. de Rotteck comprend deux grandes divisions : le Droit naturel privé et les sciences politiques. La première de ces divisions est traitée dans le premier volume. Elle se subdivise ainsi : 1.^o Droit naturel absolu, 2.^o Droit naturel hypothétique, 3.^o Droit social, 4.^o Droit de famille.

Le Droit naturel absolu et primitif, c'est la *libre et égale personnalité de tous*. Voici ce qu'elle embrasse, suivant l'analyse détaillée qu'en donne M. de Rotteck : l'inviolabilité corporelle ; la manifestation extérieure de notre vie physique, intellectuelle et morale ; le droit de suivre nos desseins et nos projets à volonté ; le droit d'occuper les biens vacans ; le droit d'échanger nos pensées, et en général d'entrer en réciprocité de rapports *avec tous ceux qui ne s'y refusent pas* ; le droit d'aliéner nos propres droits en y renonçant ou en les transférant à autrui ; le droit de nous refuser à toute contrainte ou limitation de notre liberté, hors le cas d'une convention contraire ou d'un délit commis ; le droit de légitime défense.

Nous ne savons pas si tous ces droits peuvent être dits, sans exception, primitifs et absolus. Nous observons seulement que c'est un droit assez étrange que celui de pouvoir communiquer *avec tous ceux qui ne s'y refusent pas* : cela a bien plus l'air d'une tolérance que d'un droit. Apparemment M. de Rotteck a voulu dire que des tiers ne doivent pas pouvoir s'opposer à ce commerce, ce qui ne veut pas dire grand'chose. Si M. de Rotteck avait re-

connu un seul Droit primitif, la liberté, et qu'il l'eût définie le droit d'exercer toutes les facultés, de satisfaire tous les besoins véritables de notre nature, il aurait introduit dans la science une notion positive et féconde, au lieu d'une pure abstraction, d'une forme vide : la libre et égale personnalité de tous. Mais le vice essentiel de ce système, c'est qu'on y part du Droit subjectif et individuel de l'être humain isolé, au lieu de poser un principe de Droit objectif, et de fonder ensuite un ordre de choses conforme à ce principe, et qui embrasse à la fois l'individu et la société. Une fois que vous avez admis comme principe la libre et égale personnalité de tous les individus, vous ne pouvez plus imposer d'obligations sociales à cette personnalité rebelle, et la société, l'État, ne sont plus possibles que par un acte volontaire, arbitraire, auquel l'individu peut se refuser, et vous tombez dans le contrat social, ou vous ne vous sauvez plus que par des conséquences.

On est assez étonné de trouver, au chapitre des Droits naturels *absolus*, des observations de cette espèce : tous les hommes naissent libres et égaux en droits, cela est une vérité éternelle, mais ils ne le restent pas toujours ; l'aliénation absolue des droits primitifs est nulle comme acte de démence ; mais des obligations contractées peuvent les rendre complètement inefficaces et vides ; aussi ne peut-on nier absolument la légitimité de l'esclavage : il peut naître par suite de forfaiture (*Rechtsverwirkung*), ou comme peine d'une dette méchamment contractée : on peut même admettre jusqu'à un certain point un esclavage contractuel. — Rien de plus vague et de plus arbitraire que ces prétendues règles de Droit naturel absolu ; et puis, à quoi bon déclamer contre le Droit historique, lorsqu'on arrive à de telles incertitudes et à des droits naturels aussi dérisoires !

Le Droit naturel hypothétique est subordonné à l'existence de certains faits ou plutôt de certains actes volontaires de celui qui acquiert un droit ou qui est soumis à une obligation.

Les choses n'appartiennent primitivement à personne ; mais j'ai le droit de faire tout ce qui n'est pas contradictoire avec le droit d'autrui ; je puis me servir d'une chose vacante, et la consommer ; je puis donc aussi la garder pour mon usage. La prise de pos-

session est la racine de la propriété, premier droit naturel hypothétique; le second, c'est la convention, le contrat; le troisième, le droit de coaction (*Zwangszrecht*), d'où naît le Droit pénal.

La liberté veut que là où le Droit est mutuellement respecté, il n'y ait point de contrainte; l'égalité veut que là où le Droit a été violé, cette violation soit compensée par une répression qui rétablisse l'égalité et détruise la contradiction.

Le droit de punir est facultatif pour l'individu. L'État n'a le droit de punir qu'en vertu du contrat social. Mais les individus n'ayant renoncé à leur droit de punir qu'à la charge par l'État de l'exercer en leur nom, la punition, facultative pour l'individu, devient obligatoire pour l'État.

Observons, en passant, que cette déduction du droit de punir est la négation pure et simple de tous les progrès immenses que la science du Droit criminel a faits de nos jours en Allemagne.

Est-il question du Droit social? nous savons déjà que la société ne peut se former que par le contrat social. M. de Rotteck développe cela longuement. Il distingue la volonté de tous de la volonté générale : celle-là fonde la société, celle-ci la régit. Il veut que la volonté générale résulte de la majorité des voix capables et désintéressées. A merveille ; mais alors reconnaissons un autre principe que la volonté. — L'organe naturel, primitif, constituant de la volonté générale, établit un organe artificiel, constitué. Mais ici M. de Rotteck reconnaît la nécessité d'une règle positive pour arriver à la précision désirable : alors ne parlons plus d'un Droit rationnel *pratique*. Contrairement à l'axiome de Rousseau, M. de Rotteck prétend que la volonté générale peut non-seulement rendre des lois sur des objets généraux, mais encore des décrets, des ordonnances particulières. Il n'en affirme pas moins que la violation des droits des particuliers par la volonté générale est psychologiquement impossible : ce que Rousseau prétend aussi ; mais une des raisons principales qu'il en donne, c'est que la volonté générale ne peut statuer que législativement, c'est-à-dire sur des questions générales.

S'agit-il de la famille? M. de Rotteck vous dira qu'elle est une société fondée en partie sur les principes du Droit social (qui ne sont autre chose qu'une convention), en partie sur divers

contrats, en partie sur des lois de la nature sensible et morale (non pas juridique) de l'homme, en partie sur de simples rapports de fait. Voilà pourtant ce qu'on appelle *Droit privé naturel!*

Nous passons à la seconde division de l'ouvrage de M. de Rotteck, aux sciences politiques.

Celles-ci ont, suivant lui, I. une partie théorique qu'il appelle Métapolitique, et qui comprend : 1.° la Métaphysique de l'État, 2.° la Physique de l'État, 3.° le Droit public général; II. la partie pratique ou Politique proprement dite, embrasse : 1.° la politique formelle, 2.° la politique matérielle, 3.° la politique économique, 4.° la politique historique.

Les trois dernières de ces sections forment la science politique spéciale. La Métapolitique et la Politique formelle, sous le nom de Science politique générale, sont traitées dans le tome second de l'ouvrage.

La politique formelle a trois subdivisions : la théorie constitutionnelle, la théorie d'organisation et la théorie générale de l'administration.

On nous apprend encore une fois dans la Méthaphysique de l'État, ce que nous savions déjà : que l'État ne saurait être conçu sans un contrat, puisqu'il repose sur des obligations positives, lesquelles n'existent pas en Droit sans convention. Le but de l'État est la sûreté de la liberté extérieure et la manutention des lois. Toutes autres institutions dans l'État ne sont qu'accessoirs.

La Physique de l'État contient quelques notions générales et abstraites sur le territoire, l'influence du climat, la richesse des États, etc.

Le Droit public général nous apprend ce que c'est que le gouvernement institué pour l'exécution de la volonté générale. Toute concession d'un droit absolu au gouvernement, étant contradictoire avec le but du contrat social, est nulle. Mais M. de Rotteck ajoute plus loin, qu'il est impossible de formuler théoriquement les limites du pouvoir : proposition en vérité très-édifiante, lorsqu'on annonce avec emphase un Droit rationnel qui doit recevoir, dans tous les temps et dans tous les lieux, une application *pratique*. Cette application sera donc arbitraire, n'étant appuyée sur aucune

théorie, et vous tomberez dans ce Droit positif que vous déclarez n'être qu'un pur état de fait, lorsqu'il ne repose pas sur un Droit rationnel, qu'ici vous ne pouvez même pas définir.

Au reste, tout ce que nous lisons de plus dans le chapitre sur le Droit public général, comme dans celui de la Politique formelle, ne semble avoir été érigé en Droit rationnel que parce que M. de Rotteck a l'avantage d'être professeur en droit et député dans le grand-duché de Bade, tant ce qu'il donne pour des principes universels est calqué sur la constitution badoise. Est-il vrai que tout peuple doive avoir une *représentation* pour être libre? Nous ne dirons pas à un libéral aussi déterminé que l'auteur de ce livre, que la liberté peut être garantie quelquefois et l'a été dans des pays et à des époques où le peuple n'intervenait pas directement dans ses affaires, et qu'elle a souvent été très-mal garantie dans des pays et à des époques où il intervenait le plus; mais nous lui objecterons toutes les petites républiques où il y a des assemblées du peuple, et non des assemblées de représentants. Est-il vrai surtout que le peuple ne doive jamais être sans représentation, en ce sens que, dans l'intervalle des sessions, il faille absolument un comité permanent des États (*Landtagsausschuss*) chargé de les représenter pour les cas urgents? On ne s'était pas douté que cela fût nécessaire ailleurs que dans les constitutions de quelques petits États de l'Allemagne, et notamment dans celle du pays de Bade. Personne surtout n'imaginera que cela soit de Droit naturel et rationnel.

Dans l'article sur la théorie d'organisation, M. de Rotteck oppose deux systèmes d'organisation de l'administration : le système des bureaux, suivi en France, et le système des collèges ou conseils, adopté en Allemagne. Le premier rend l'action plus prompte et la responsabilité plus efficace, le second prévient davantage les abus de pouvoir et les actes arbitraires. Si l'auteur avait partout étudié de même et comparé les faits, sans prétendre dicter des lois naturelles, immuables, seules légitimes et seules rationnelles à tout jamais, pour tout l'univers, nous n'aurions à lui donner que des éloges, et cette critique n'existerait pas.

Quant aux principes administratifs, M. de Rotteck veut que les pouvoirs soient astreints à l'observation du Droit public et

à la prudence, ce qui est incontestable, mais passablement vague et insignifiant, comme tout le reste.

Voilà où en était l'ouvrage de M. de Rotteck à l'apparition de la première livraison de la continuation qu'on nous en promet.

La Science politique spéciale, qui complétera tout l'ouvrage, comprendra deux volumes; le troisième, sous le titre de Politique matérielle, traitera : 1.^o des affaires étrangères et en particulier du Droit des gens; 2.^o de l'administration de la justice; 3.^o de la police. Le quatrième comprendra l'économie politique, les finances et l'organisation militaire. La partie historique de la Politique, qui embrasse l'archéologie, l'histoire politique et la statistique, n'entrait point dans le plan de l'auteur : son *Histoire universelle* peut y suppléer jusqu'à un certain point.

On voit l'ensemble et les principaux détails de l'ouvrage de M. de Rotteck. Au moment où la suite de cette publication recommence à paraître, nous avons cru devoir lui consacrer un article un peu étendu, afin d'en finir une fois pour toutes avec des théories qui ne nous paraissent pas avoir beaucoup d'avenir en Allemagne. Une circonstance particulière a contribué à nous y engager.

Les deux premiers volumes du Droit rationnel de M. de Rotteck ont paru en 1829 et 1830. Or, l'éditeur observe, dans le Prospectus qui accompagne la première livraison des deux derniers volumes, que cet ouvrage n'a pas eu un succès aussi rapide que l'*Histoire universelle* du même auteur; et il en cherche la cause dans les circonstances peu favorables qui coïncidèrent avec son apparition, en un mot, dans l'agitation politique causée par la révolution de Juillet. Il nous semble, au contraire, qu'aucune circonstance ne pouvait être plus favorable au livre de M. de Rotteck; car c'est après la révolution de Juillet que l'engouement des Allemands pour les théories de ce libéralisme étroit, exclusif, dont M. de Rotteck s'est constitué le principal organe, fut le plus répandu et le plus vif. La vraie cause de ce succès assez équivoque, c'est que l'Allemagne n'a jamais pu consentir à reconnaître quelque valeur à des théories sociales, basées uniquement sur un contrat constitutif des nationalités et des États, de telle sorte que les institutions ne sont plus une affaire de

science, mais de volonté; fondées non en nature et en raison, mais sur le caprice, le bon ou le mauvais vouloir des majorités. C'est aussi que les principes historiques ont été trop bien rétablis dans leurs droits, pour que le professeur de Fribourg fût bien venu de prescrire des panacées libérales, des recettes universellement applicables et universellement vraies *par cela qu'elles ne sont pas contradictoires en elles-mêmes (ohne Widerpruch allgemein)*. La science n'en est plus, en Allemagne, à ces abstractions creuses et toutes négatives. Il est résulté de là que les partisans les plus éclairés du régime constitutionnel n'ont pu accepter les théories que M. de Rotteck prétendait donner pour bases à leur ligne politique, et qu'accueilli tièdement par les siens, dédaigné plus encore qu'attaqué par ses adversaires, il s'est trouvé prêcher presque seul dans le désert.

Quiconque a lu les deux premiers volumes de M. de Rotteck, ou même seulement le premier, sait d'avance à peu près tout ce que pourront contenir les suivans. Le sujet étant donné, M. de Rotteck, sans se soucier beaucoup de sa nature concrète et positive, y applique ses quelques petites formules, et en tire de petits corollaires qui y étaient déjà implicitement renfermés, ce qui est admirable comme logique, mais très-pauvre comme science; car cela n'apprend absolument rien de nouveau, rien qu'on ne sût du moment que la formule était donnée. En pareil cas on fait mieux de compter, je ne dirai pas sur le génie transcendant, mais sur la perspicacité tout-à-fait ordinaire de ses lecteurs, et de ne pas les fatiguer, pendant quelques volumes, d'applications qui ne disent rien, et parce qu'on les savait d'abord, et parce qu'elles sont si générales, si vagues, si insignifiantes, nous pouvons ajouter si arbitraires, que, ne les sût-on pas, ce ne serait guère la peine de les apprendre.

Ces défauts sont ceux de toute théorie rationaliste exclusive: le rationalisme s'en fait même un mérite; son premier principe donné, tout est donné, et il suffit de la logique pour déduire toutes les conséquences. C'est à l'unité logique qu'il aspire: s'il l'atteint, c'est le système le plus étroit, le plus vide, le plus impossible, c'est le *nihil negativum* de Kant; s'il n'y atteint point, c'est une infidélité à sa méthode, c'est une négation de lui-même,

c'est un pur syncrétisme. Or, nous craignons bien que M. de Rotteck ne soit dans ce dernier cas. Il emprunte des prémisses à l'anthropologie, qui est une science de faits, et le rationalisme ne saurait prendre des faits variés, ni même un fait unique pour point de départ. Il faut que la raison parte d'elle-même et d'elle seule, sans quoi il n'y a plus unité logique. La théorie du Droit et des sciences politiques que nous a donnée M. de Rotteck, n'est donc point *rationaliste*, ce qui ne voudrait pas dire vraie, mais du moins conséquente; elle n'est pas non plus *rationnelle*, car pour cela il ne faudrait pas emprunter à la nature humaine quelques faits qui sont à votre convenance, pour déduire d'eux seuls, avec une logique rigoureuse et une assurance imperturbable, des conséquences fausses, parce qu'elles dérivent de prémisses exclusives et incomplètes; il faudrait accepter tous les faits, il faudrait prendre la nature humaine tout entière, et chercher son salut et la vérité ailleurs que dans la vérité purement logique et négative de ce qui doit être admis sous peine d'impliquer contradiction, de tomber dans l'absurde.

Si l'Allemagne est devenue infidèle au rationalisme exclusif, malgré les grands et intrépides logiciens qui l'ont illustrée depuis Kant jusqu'à Hegel inclusivement, ce n'a pas été apparemment pour se donner au syncrétisme de M. de Rotteck. Ce livre a peu de portée, lorsque l'école historique règne à Berlin avec Savigny, et élabore sa philosophie à Munich, grâce à la nouvelle tendance de Schelling.

H. K.



NOVEMBRE 1834.

Études biographiques.

VI.

JACQUES-MICHEL LENZ.

Désirs des premiers jours, doux rêves que l'on aime,
Heureux temps, pour ce monde, oh! tu nous viens trop beau.
Ce que l'homme ressent de meilleur en soi-même,
Hélas! doit avant lui redescendre au tombeau. LENZ.

LORSQU'ON parle du malheur attaché à la poésie, on a l'habitude de citer quelques noms classiques, comme le Tasse, Camoëns, Cervantes, etc. On n'embrasse pas par là toutes les souffrances qu'entraîne une vocation poétique, on n'en prend que les sommités. Que si l'on voulait y regarder de plus près, on verrait que chez toutes les nations, à toutes les époques, dans toutes les classes, il y a eu parmi les hommes dévoués à l'art des exemples de malheurs non moins terribles; et quand même ce malheur n'apparaîtrait pas dans les événemens extérieurs, quand le regard du vulgaire ne saurait peut-être le concevoir, qui pourrait dire ce qu'il y a de douleurs amères, de susceptibilités froissées, de sensations tristes et impossibles à décrire, de combats journaliers et de déchiremens intérieurs dans une ame dont toute la poésie s'appuie d'abord sur une excessive sensibilité? Le poète, comme l'a dit Schiller, n'a pas eu sa part dans les biens de ce monde. Jupiter les distribuait; le gentilhomme se hâta d'accourir, le marchand vint ensuite, puis le laboureur : chacun prit ce qui lui convenait. Le poète arrive trop tard. Sa vie d'ame peut s'étendre tout à son aise dans un monde idéal, mais c'est grande pitié

de le voir lui, homme déshérité des joies de la fortune, redescendre parmi les hommes. Il ressemble aux Vestales antiques qui devaient se retirer dans leur sanctuaire, entretenir le feu sacré, laisser entre elles et le peuple tomber un long voile, et qui, si elles sortaient un jour de leur enceinte mystérieuse, si elles contractaient un mariage avec le monde, s'enterraient toutes vivantes dans un tombeau.

Quel est l'anatomiste moral qui pourrait nous expliquer et la maturité trop prompte et le désespoir d'un jeune homme plein de talent comme Escousse, et la fin déplorable d'un autre jeune homme qui s'en alla, il y a quelques années, écrire une ode au cimetière Lachaise et se tuer ?

Qui pourrait dire les déceptions et l'amertume de la vie de Burns le grand poète, de Savage, d'Otway, du pauvre Chatterton, de Shakespeare, l'homme doué de tant de génie par la nature, et que la nature condamne à n'être d'abord qu'un obscur acteur ; de Milton le noble aveugle, obligé de vendre pour huit guinées le poème auquel il a consacré sa vie ; de Dryden, qui ne laisse pas même à ses héritiers de quoi l'enterrer ?

En France je ne citerai pas les noms dont nous ne nous souviendrons jamais sans tristesse. Il n'est pas un écolier qui ne puisse redire les doux et touchans adieux de Gilbert, pas un jeune homme à l'ame noble qui ne s'attendrisse encore au récit de la mort d'André Chénier.

En Allemagne le sort des poètes ne présente pas un tableau plus consolant. Leur vie est peut-être plus tranquille, parce qu'elle est plus passive et plus résignée ; mais les encouragemens qu'ils reçoivent sont encore plus stériles. Tandis que la science, la religion se plaisent à les visiter, la fortune passe dédaigneusement auprès d'eux. En Angleterre et en France on a vu encore parfois des poètes gravir à la fois les sommets de l'art et les hauteurs escarpées de la fortune. En Allemagne je ne sache guère que Gœthe qui ait pu réaliser

cette double ambition. Les autres, s'ils ne sont pas devenus jouets de la misère, ont presque toujours été soumis à une constante médiocrité; non pas à cette médiocrité d'or dont parle Horace, mais à celle qui doit plier le front devant de pénibles calculs, se débattre avec la parcimonie, s'endormir sous un mauvais toit, s'asseoir à une table indigente, compter ses heures de travail pour les mettre au niveau avec ses heures de nécessité, et ne pas oser prévoir un accident, une maladie, un revers, parce que cet accident la rejetterait sans espoir au bas de la route qu'elle a gravie si péniblement. Comment la poésie résiste-t-elle sous le poids d'un tel fardeau? Je ne le sais. Si l'homme que son amour de l'art, son imagination ardente entraîne vers l'Italie, doit rester sous son ciel froid et brumeux, parce que le sort lui refuse les moyens de partir; si dans ses rêves les plus purs une voix intérieure lui dit qu'il ne doit pas rêver si long-temps, parce qu'un libraire attend de lui l'ouvrage qu'il a promis; si dans le repos d'une nuit d'été, dans le charme d'une promenade solitaire, dans la splendeur de la nature aux premiers jours de printemps, dans une des pieuses exaltations de son âme, tout à coup une pensée de la vie réelle lui revient, un compte d'argent l'afflige; comment la poésie pourrait-elle à travers toutes ces inquiétudes conserver sa fraîcheur, reprendre son essor, si elle n'était un don céleste que le monde comprime, mais ne peut entièrement détruire? Les craintes pénibles de la vie la recouvrent d'un voile sombre; le contact avec les hommes froids ou méchants apporte à sa pure nature des émanations d'un élément mauvais: mais le mal ne pénètre pas plus avant; elle peut disparaître aux regards du vulgaire sous ce lourd échafaudage dont on l'entoure, mais elle subsiste toujours belle, toujours jeune, elle subsiste comme le ruisseau que les plantes et les arbres recouvrent, et qui continue paisiblement son cours et gazouille inaperçu; elle subsiste comme le lingot d'or qu'une couche

de terre dérobe à tous les yeux. Otez les plantes parasites, ôtez la couche de terre, le ruisseau reparait avec sa surface argentée et son clair miroir, le lingot d'or brille de tout son éclat.

Je connais un vieux poète allemand qui a passé par les phases les plus pénibles et les plus monotones de l'existence, et qui, devenu faible, maladif, habite encore après soixante ans d'une vie laborieuse la chambre qu'il habitait pauvre étudiant, et ne pourrait pas, faute d'argent, se reposer de son travail quelques mois, entreprendre un voyage que les médecins lui conseillent pour sa santé. Il a vécu au jour le jour avec dignité et avec modestie, il ne peut pas se reprocher d'avoir perdu son temps, ou dissipé son patrimoine; il était pauvre, et il est resté pauvre. Mais rien ne l'empêcherait de s'en aller chaque printemps saluer le réveil de la nature avec une nouvelle joie, de s'égarer dans les bois, de reprendre encore, vieillard, le sentier du vallon qu'il parcourait enfant, de se sentir heureux de la première fleur qui éclôt, de la première branche d'arbre qui se couvre de feuilles, du premier rossignol qui vient à chanter sur sa tête. Rien ne l'empêcherait d'être là par quelque beau soir, rappelant les souvenirs de sa jeunesse, revivant au milieu des songes d'or du passé, courbant avec amour devant Dieu sa tête blanchie par les années, et après ces heures de calme, de prière, de poésie, retournant chez lui avec un cœur léger, une fleur des champs à sa boutonnière, et quelques vers. Ou c'est de la poésie innée, venue d'en haut, plus forte que le monde, ou il ne faut plus parler de poésie.

Je devais faire toutes ces réflexions en commençant cette biographie de Lenz, poète malheureux aussi, malheureux par sa délicatesse d'organisation, par son excessive impressionnabilité, par un de ces mystères du cœur humain, profonds, puissans, et si souvent inexplicables; et en songeant aux autres biographies allemandes que nous avons déjà esquissées,

nous ne pouvons nous empêcher de faire un triste rapprochement. Günther, que l'on pourrait nommer le père de la poésie lyrique moderne, n'a qu'une vie aventureuse, vagabonde, misérable, entrecoupée par des remords, par la prison, et terminée brusquement par la pauvreté et la maladie. Lessing, méconnu, persécuté, manquant d'appui, doit tour à tour devenir poète de théâtre, libraire, compagnon de voyage d'un marchand, et mourir en butte encore aux traits envenimés de quelques hommes que sa grandeur d'âme n'a pu vaincre et son génie éclairer. Schubart, arraché à sa famille, jeté dans un cachot, expie pendant dix ans par des souffrances inguérissables le malheur d'avoir eu trop d'esprit. Hoffmann devient la proie de ses rêves fantastiques et de son imagination déréglée. Novalis à trente ans sent tomber de ses mains défaillantes la lyre dont il tirait de si doux accords, et ferme les yeux sur cette nature dont il avait déjà sondé les mystères. Ernest Schulze s'endort, comme le Tasse, du dernier sommeil, au moment où l'on dépose une couronne de laurier sur son dernier poème. Kleist le malheureux se lasse du fardeau de la vie et se tue avec la femme qu'il aime et qui ne peut être à lui. Michel Beer meurt à la fleur de son âge, et la fortune, qui lui avait d'abord souri, se joue par là de ses promesses. Ainsi dans un petit nombre d'hommes, pris à différentes époques, se trouvent rassemblées toutes les catastrophes de la vie; on pourrait y ajouter encore Bürger, le poète vrai et naturel, courbé sous le poids de la pauvreté et des chagrins domestiques; Hœlty, le bon et religieux Hœlty, qui, pour satisfaire à sa soif de science, dérobe, comme Kirke-White, l'huile qui doit alimenter sa lampe, et meurt à trente-cinq ans épuisé de fatigue; Klopstock, qui s'arrête au troisième chant de sa *Messiede*, et ne peut aller plus loin faute d'avoir un asyle sûr où il puisse se livrer à ses inspirations; Schiller, qui, après ses plus beaux succès, tombe malade, et ne pourrait pas suspendre ses travaux, si

un prince de Danemark ne lui envoyait mille écus pour prendre soin de sa santé; Veit Weber, enfermé douze ans comme fou dans sa chambre; Th. Kørner, expirant sur le champ de bataille, où il portait à la fois sa lyre et son épée.

Et de nos jours, comment l'Allemagne a-t-elle récompensé ses premiers poètes? Tieck, la gloire de Dresde, Tieck que tous les étrangers vont saluer avec tant de vénération, reçoit du roi de Saxe une pension de 600 thaler comme directeur de théâtre; Uhland n'a pu conserver sa place de professeur à Tubingue, parce que sa conscience de député lui prescrivait d'entrer dans le parti de l'opposition. Que serait-ce si l'on voulait prendre l'une après l'autre les principautés allemandes, et voir à quel fardeau d'occupations monotones, ou à quel abandon sont réduits leurs poètes?

Lenz doit être rangé dans cette catégorie de malheur. Lenz, doué par la nature de plusieurs dons dignes d'envie, puisa dans ces dons mêmes le poison qui devait les corrompre. Une susceptibilité sans bornes, une imagination mal réglée lui firent trouver au fond de lui-même une source de souffrances plus cruelles sans doute que toutes celles que les événements extérieurs eussent pu lui préparer. Ces souffrances l'aigrirent; les combats intérieurs qu'il avait à supporter altérèrent son caractère, les déceptions qu'il se préparait le rendirent sombre et défiant. Ayant une fois perdu le juste équilibre moral auquel il devait s'arrêter, il passait en un moment de la plus grande présomption au plus triste abattement, et degrés par degrés toutes ces fluctuations d'esprit, toutes ces crises d'âme l'amènèrent à la plus douloureuse de toutes les catastrophes, à la folie.

Jacques-Michel Lenz naquit le 12 Janvier 1750 à Sessvigen dans la Livonie. Son père était pasteur, et s'était acquis quelque renommée par ses ouvrages de théologie. En 1759 il fut appelé à Dorpat, et à cette époque déjà Lenz laissait pressentir son amour pour la poésie. En 1768 il s'en alla à l'université de Kœnigsberg, et en 1769 il fit imprimer son

poème : *Les Plaies du pays*. Peu de temps après il partit avec deux jeunes gentilshommes de Livonie pour Strasbourg, visita à Berlin Nicolai et Ramler, deux des principaux coryphées de la littérature allemande à cette époque, et s'encouragea auprès de ces deux hommes à poursuivre avec plus d'ardeur sa carrière littéraire. Outre le poème que nous avons cité et quelques autres poésies légères, il avait déjà écrit alors une traduction en vers de l'Essai de Pope sur la critique. Cette traduction n'a pas été imprimée.

A Strasbourg il fit la connaissance de Goethe, qui étudiait à l'université de cette ville. Goethe a parlé de Lenz à diverses reprises (*Wahrheit und Dichtung*) et l'a quelquefois très-bien caractérisé : « J'appris à le connaître, dit-il, vers la fin de mon séjour à Strasbourg. Nous nous voyions rarement ; sa société n'était pas la mienne, mais nous cherchions l'occasion de nous rencontrer, et nous aimions à nous communiquer les idées de jeune homme qui nous occupaient. Lenz avait la taille petite, mais jolie, une tête charmante, dont la forme gracieuse et les traits un peu rétrécis produisaient un effet très-agréable, les yeux bleus, les cheveux blonds, bref c'était en tout un petit homme comme parmi les gens du Nord il m'est arrivé de temps à autre d'en rencontrer un. Il avait la démarche mesurée et gracieuse, une manière de parler très-douce, quoique parfois un peu gênée, et cette contenance à la fois timide et retenue qui va très-bien au jeune homme. Il lisait à merveille des poésies légères, surtout les siennes. Quant à son caractère, je ne saurais, pour en donner une idée, employer d'autre mot que le mot anglais (*Whimsical, fantasque*), qui exprime d'un seul trait plusieurs bizarreries, etc. »

Ailleurs Goethe ajoute :

« L'amour et la haine de Lenz étaient imaginaires ; il se créait lui-même ses sentimens, pour avoir sans cesse quelque chose à faire. Souvent il employait les moyens les plus dé-

tournés pour donner à ses sympathies et à ses aversions une réalité, et il détruisait ensuite lui-même son ouvrage. Ainsi, il n'a jamais été utile à ceux qu'il aimait, ni causé le moindre chagrin à ceux qu'il haïssait; après tout, on eût dit, qu'il ne voulait commettre une faute que pour avoir le plaisir de s'en punir, et intriguer pour ajouter une nouvelle fable aux anciennes.

« Son talent reposait sur une profondeur véritable, sur une grande force de productivité, et la souplesse, la délicatesse, la subtilité semblaient s'y disputer la première place; mais à travers tout ce qu'il offrait de beau, on voyait percer quelque chose de maladif, et les talents de cette nature sont les plus difficiles à juger. On retrouve dans tout ce qu'il a écrit des passages extrêmement saillans; un caractère tendre pénètre à travers ses plaisanteries les plus bizarres, et on ne peut lui refuser ni l'*humour* naturel et sans prétention, ni le don du vrai comique. Ses jours se passaient occupés à des *riens*, auxquels il savait cependant donner de l'importance; et il lui était d'autant plus facile de perdre son temps, que les lectures qu'il faisait lui apportaient toujours, grâce à son excellente mémoire, des fruits nombreux, qui s'enrichissaient encore de plusieurs façons par sa manière originale de penser.

« On l'avait envoyé à Strasbourg avec deux gentilhommes de Livonie, et il eût été difficile de choisir plus malheureusement un mentor. L'aîné des deux frères fut obligé de faire un voyage dans son pays. Il laissait à Strasbourg une femme qu'il aimait, et que son frère et un autre jeune homme poursuivaient aussi de leur amour, et, pour la lui conserver, Lenz résolut de faire l'amoureux auprès d'elle. Il se traça son thème d'après le caractère idéal qu'il prêtait à cette femme, et ne voulut pas s'apercevoir qu'elle le prenait, ainsi que les autres, pour son passe-temps.

« Du reste il était, comme ses élèves, la plus grande par-

tie du jour avec les officiers de la garnison, et c'est là qu'il puisa sans doute les singulières observations que l'on retrouve dans sa pièce des *Soldats*. Ces relations fréquentes avec les militaires, eurent pour lui un autre résultat; elles lui firent croire qu'il avait de grandes connaissances dans l'art de la guerre, et il est de fait qu'il l'avait étudié jusque dans les moindres détails. Quelques années après, il adressa à ce sujet au ministre de la guerre français, un long mémoire, dont il se promettait les meilleures suites. Les vices qu'il signalait, étaient vrais et bien saisis; mais il indiquait des remèdes ridicules et impraticables. Il était cependant persuadé qu'il acquerrait par là une grande influence à la cour; il avait déjà transcrit très-élégamment son mémoire, il l'avait enveloppé et adressé, et il sut très-mauvais gré à ses amis, qui l'empêchèrent de faire partir cette fantastique production.

« Il m'avait communiqué de vive voix ou par écrit les diverses relations qu'il avait eues dans le laissez-aller de sa vie avec les femmes. La poésie qu'il savait conduire jusque dans le cercle le plus vulgaire, me jeta plusieurs fois dans l'étonnement, et je le priai avec instance de développer le germe de toutes ces aventures et d'en faire un petit roman; mais ce n'était pas ce qu'il voulait. La seule chose qui pût lui convenir, c'était de se perdre dans des détails interminables, et de se rattacher sans but déterminé à une chaîne sans fin. »

Ceux qui ont lu les OEuvres de Lenz, ceux qui ont pris part à ce qu'il y a de beau dans sa nature poétique et d'amer dans sa vie, trouveront peut-être le jugement que Goethe porte sur lui trop sévère; et sans accuser ce grand homme d'une basse récrimination, également indigne de son caractère et de son génie, on peut dire cependant que, lorsqu'il écrivit ces passages que nous venons de lire, il avait, ou du moins il croyait avoir plusieurs motifs d'être mécontent

de Lenz, et il est aisé de concevoir qu'un tel sentiment ait influé sur son récit.

Lenz travaillait à Strasbourg avec ardeur. Il était jeune, et il sentait se mouvoir en lui une force de conception rare, et une poésie naturelle qui ne demandait qu'à être plus soigneusement travaillée et plus long-temps mûrie pour produire des œuvres marquantes et durables. Il avait commencé ses études littéraires par la critique classique du temps de Pope, mais bientôt il en sentit le vice et remonta plus haut. Lessing fut le premier guide qui l'introduisit dans les véritables domaines de la critique et de la poésie, et Shakespeare devint son modèle. Il s'attacha à lui de cœur et d'âme, il le comprit dans toute sa profondeur, et lorsqu'il en vint à traduire un de ses ouvrages, il le fit avec toute la liberté, l'aisance, d'un homme qui a parfaitement pénétré l'esprit de son modèle. Goethe a lui-même rendu un complet hommage à cette traduction. A ce premier essai étaient jointes des remarques sur le théâtre, qui prouvent qu'en peu de temps Lenz avait fait de grands progrès, et s'était arraché de lui-même à la littérature d'imitation et de tradition qui régnait alors en Allemagne, pour s'élancer librement dans cette large voie que Lessing avait ouverte, et où la jeune génération allait développer tant de vigueur et de génie.

Pendant son séjour à Strasbourg, il devint membre d'une société savante, formée pour le maintien de la langue allemande en Alsace, et il y lut quelques compositions intéressantes, mais cependant assez superficielles; telles, par exemple, que son *essai* sur l'usage de la langue allemande en Alsace, et un autre sur les avantages de cette même langue.

Il entreprit aussi plusieurs excursions aux environs, séjourna plus d'une fois chez le pasteur Oberlin au Ban-de-la-Roche, et il y a tout lieu de croire qu'il puisa dans la maison de cet homme à jamais vénérable, plusieurs traits qu'il transporta ensuite dans son conte du *Pasteur de campagne*.

C'est de 1773 à 1776 qu'il faut compter sa véritable existence poétique, c'est alors que son esprit se développe à côté de Goethe, mais plus promptement que Goethe; que ses germes de talent éclosent, que sa trempe particulière d'âme et d'imagination se montre au grand jour. C'est alors que viennent ses traductions de Plaute; quelques-unes de ses meilleures poésies, et ses comédies, œuvres imparfaites encore, peu étudiées, mais pleines de sève et de vigueur.

Il ne vécut pas tout ce temps à Strasbourg; quand Goethe se retira à Weimar, il alla l'y rejoindre, et conserva avec lui une assez longue communauté de pensées et de travaux. Mais le mal dont il devait devenir la proie avait empiré; l'impressionnabilité de caractère qui eût dû donner un nouveau charme à sa poésie, ne lui apportait que des sensations pleines de fiel; le vague dans lequel il s'était jeté, et qui lui souriait d'abord par son étendue, le fatiguait maintenant par son incertitude. Il avait traversé la vie en tout sens; il avait pris la poésie sous plusieurs faces, il s'était jeté dans le monde par le premier chemin venu, sans songer d'abord où il allait, ne voulant qu'exercer ses forces, se mouvoir, n'importe dans quel but. Et maintenant il était las, il ressemblait au voyageur qui s'en va sans regarder la route, se jette à droite, puis à gauche, traverse la forêt, le vallon, la colline, et puis tombe épuisé de fatigue, ne sachant plus où il est, quelle direction il doit prendre; comment retourner en arrière, comment faire pour rejoindre son but. Les objets étrangers qui l'environnent l'inquiètent, son isolement l'effraie; ses idées se troublent dans sa tête, et tandis que sa lassitude de corps le tient immobile à la même place, son imagination parcourt avec une horrible rapidité le cercle de fantaisies bizarres, de pensées malades, que le silence, la peur, le découragement entretiennent et renouvellent sans cesse. Ainsi le pauvre Lenz, fatigué de ses efforts, égaré dans le monde littéraire et dans le monde réel, perdu dans le labyrinthe de

rêves fantastiques qu'il s'était lui même créé, ne voyant autour de lui qu'un espace sans bornes et point de but, et point de lumière, et pas une voix qui résonne comme il le faudrait à son oreille, et pas une main qui le prenne avec fermeté et le reconduise dans la bonne voie; le regret lui vient, l'effroi le saisit, sa tête s'affaiblit, ses idées chancelent; la poésie, cet ange auquel il s'est dévoué, cesse elle-même de le soutenir, elle vacille devant ses yeux, échappe à ses derniers désirs, et ne répond à ses plaintes que par un vague et douloureux murmure. La situation pénible du pauvre poète s'aggrave long-temps en silence; la catastrophe était déjà dans sa tête, que ses amis ne la préoyaient peut-être pas encore; une circonstance fortuite la fit éclater.

En 1777, Lenz entreprit une excursion dans les provinces du Rhin. Il arriva chez Schlosser, qui avait épousé la sœur de Goethe, au moment où cette femme excellente, dont Goethe nous a conservé un si beau portrait, venait de mourir. La douleur que lui causa cette perte inattendue, porta le dernier coup à son organisation déjà si cruellement affaiblie. Il devint fou. Ce n'était d'abord que de l'égarément, ce fut bientôt de la rage; il fallut l'enchaîner. Mais comme ce spectacle était trop douloureux à voir, Schlosser le fit conduire à Emmendingen; un cordonnier le prit dans sa maison, et un apprenti-ouvrier, nommé Conrad, devint son gardien. Sa fureur se calma, mais sa maladie morale durait toujours; on lui refusait le papier, l'encre, les plumes, et toute espèce de moyen d'écrire, et c'était en effet le meilleur moyen de l'arracher à ses rêves extravagans, et de ramener, s'il était possible, le calme dans son âme. Dans ces tristes circonstances, il se rattacha à son gardien, gagna son affection, et apprit de lui l'état de cordonnier. Au bout de trois mois, Conrad partit pour commencer ses voyages¹, et il faut voir

¹ On sait qu'après leurs années d'apprentissage, les ouvriers allemands doivent encore passer trois années en voyage. Ils s'en vont le sac sur le

avec quelle chaleur, avec quelle effusion d'âme, le bon et malheureux Lenz écrit lettre sur lettre à un de ses amis à Bâle, pour le lui recommander : « Je demeure, dit-il, chez ses parens depuis trois mois, et ils ont pris soin de moi comme de leur propre enfant. Il a été mon camarade de lit, nous passions tout le jour ensemble. Oh ! faites pour lui ce que je vous demande, bon, cher monsieur Sarassin, vous ne vous en repentirez pas. Je ne pourrai certainement pas le remplacer, car il est pour moi comme un frère. »

Lenz se guérit cependant, s'en alla à Pétersbourg, et mourut deux ou trois ans après.

Ses œuvres ont été recueillies et publiées par Tieck¹, qui y a joint en outre une préface d'un haut intérêt, mais dont la plus grande partie se rattache exclusivement à Goethe, à ses écrits, à l'influence qu'ils ont exercée.

Ces Œuvres de Lenz se composent : 1.° de quelques poésies fugitives, où respirent à la fois sa tristesse et son caractère passionné, mais qui ne peuvent avoir cependant qu'une importance très-secondaire.

2.° Une traduction de cinq comédies de Plaute, à laquelle on prétend que Goethe a travaillé. Cette traduction est faite avec esprit, et de manière à pouvoir approprier les pièces originales à la scène allemande.

3.° La traduction des *Love's labour lost* de Shakespearé, dont nous avons déjà parlé.

4.° Quelques essais de critique en prose, très-utiles pour indiquer la tendance d'esprit que prenait Lenz, et par approximation son époque. Parmi ces essais se trouve une

dos de ville en ville, s'arrêtant auprès des meilleurs maîtres et travaillant dans divers ateliers. Ils ont dans tous les lieux importants leurs auberges, attitrées, leurs lieux de réunion, et un homme chargé de les recevoir et de les aider. C'est un lien qui s'étend à toute l'Allemagne et embrasse séparément chaque corporation. Ils ont aussi leurs chansons traditionnelles. M. Michelet en a rapporté quelques-unes dans son Introduction à l'Histoire universelle.

¹ Trois volumes in-8.° ; Berlin, chez Reimer, 1828.

petite pièce intitulée : *Les deux Vieillards*. C'est cette histoire d'un fils qui renferme son père dans un cachot, et le fait passer pour mort, afin d'entrer librement en possession de sa fortune. Un ancien ami du vieillard s'arrête quelques jours dans cette maison, et découvre par hasard la retraite du prisonnier. On a publié maintes fois ce récit en France, et on le trouve notamment dans un livre que l'on nous donnait pour prix au collège. C'est la morale en action.

5.^o Quelques contes. Le *Pasteur de village* est un tableau riant et gracieux de la vie de campagne; les couleurs en sont vraies, les caractères vrais aussi, les événemens simples et naturels. Le ton naïf et cependant poétique qui y règne, l'absence de toute affectation et le fini des détails, en font sans doute l'une des meilleures productions de Lenz.

Zerbin ou la nouvelle philosophie, est la répétition de cette ancienne chanson allemande d'une jeune fille qui tue son enfant. Goethe y a pris l'idée de sa Marguerite; Schiller celle d'une de ses plus belles ballades, et Wagner en a fait le sujet d'un drame, intitulé : *l'Infanticide*. Le conte de Lenz est un peu diffus, éparpillé, surtout dans le commencement, et la fin ne satisfait pas.

6.^o Les *Plaies du pays*, grande et terrible épopée, qui pourrait faire frémir sous la plume d'un Dante, d'un Byron, mais qui était au-dessus des forces de Lenz, surtout de Lenz jeune homme, essayant pour la première fois son essor poétique. La guerre, la famine, la peste, l'incendie, l'inondation, le tremblement de terre, ces fléaux de l'humanité, pour être peints avec leurs ravages et leurs sombres couleurs, n'exigeraient pas moins qu'une vie d'homme avec toute son énergie, et Lenz ne leur consacrait que quelques fugitives inspirations. La peste a été mieux dépeinte par Boccace, et surtout par Manzoni; l'incendie par Schiller, dans son admirable poème de la cloche; la guerre, dans mainte page de Byron; le tremblement de terre par Kleist; les tortures

de la faim, si ce n'est la famine, par Dante. Quant à l'inondation, je ne sache rien de plus grand et de plus beau que le tableau de Poussin et le récit de la Genèse.

7.^o Quelques fragmens écrits à Weimar; une pièce de vers et deux fragmens dialogués, écrits à Moscou dans l'une des dernières années de sa vie, et qui ne méritent d'être lus que pour montrer quel déplorable changement s'était opéré en lui, comment son esprit s'était éteint et son imagination affaiblie. Car alors il se survivait à lui-même, le malheureux, ses beaux rêves de poésie étaient passés, et il rappelait en vain les riantes conceptions qui eussent pu jeter encore quelques fleurs sur sa route froide et stérile.

8.^o Enfin ses pièces de théâtre, sur lesquelles s'appuie, à vrai dire, toute sa réputation.

Le *Précepteur*, qui fut son premier essai, est un drame composé après l'étude que Lenz avait faite de Shakespeare, et dont la lecture de la Nouvelle Héloïse doit avoir fourni la première idée. C'est une pièce vraiment remarquable, originale, bizarre, pleine de feu et d'*humour*, mêlée de scènes dramatiques d'un puissant effet, et de scènes d'un très-bon comique. La peinture de la vie du grand monde, comme nous la trouvons dans la maison du major, fait un contraste curieux avec celle de la vie d'étudiant, comme elle nous apparaît à Halle, et toutes les deux présentent un caractère de vérité marquant et doivent servir à nous retracer les mœurs de l'époque. Quant au dénouement, on peut dire qu'il est tout-à-fait manqué; on ne conçoit pas que Frédéric épouse si facilement la jeune fille qui lui a été infidèle pendant son absence, et adopte avec tant de joie l'enfant qui n'est pas le sien. Ce qui arrive à Laufer est encore plus bizarre, mais le caractère du maître d'école, dans la maison duquel il se réfugie, est admirablement bien tracé.

Les amis font le philosophe, était la pièce favorite du célèbre acteur Schröder. Je ne crois pas qu'elle plaise au-

tant à tous les lecteurs, et Tieck en parle aussi d'un ton très-dubitatif.

Les *Soldats*, suite de scènes vraies, de situations comiques, délicieux tableau d'une vie de garnison, qu'on dirait peint le soir à une table d'officiers, au milieu de la fumée de tabac, à la lueur d'une flamme de punch; les détails très-bien pris, les observations fines; le dénouement triste, mais vrai aussi. C'est sans contredit une des meilleures pièces de l'ancien théâtre allemand.

Le *Nouveau Menoza* n'est qu'une bizarre conception humoristique et amusante parfois, mais où les scènes, les caractères, les situations s'entremêlent d'une manière si confuse, et avec si peu de respect pour toute vraisemblance, qu'on se demande si le poète n'a pas voulu se moquer de ses lecteurs.

La *Femme souffrante* est, je crois, de toutes ces pièces celle qui est la plus mûrie, la mieux étudiée; celle qui présente aussi la plus grande unité d'intérêt et l'ensemble le plus compacte. Le sujet en est très-simple, mais le génie du poète l'élève très-haut. Rarement on a mieux dépeint cette espèce de fatalité qui fait qu'une femme devient infidèle à son mari, tout en l'aimant et en l'estimant encore au fond de son cœur. Rarement on a exprimé avec plus d'énergie, de chaleur et de naturel les remords de l'adultère, et le supplice d'une âme noble, mais faible, qui comprend toute l'étendue de sa faute, et ne peut s'empêcher d'y retomber.

On a joué quelques-unes de ces pièces autrefois. Aujourd'hui on y a complètement renoncé.

Il y aurait beaucoup de reproches à leur faire, si on voulait les examiner en détail. Ce qu'elles ont de vraiment beau, c'est la chaleur qui les anime, la passion qui les colore, les scènes de bon et franc comique, les plaisantes observations du cœur humain et de la vie réelle qui les traversent. Quant au plan, il est contre tout ce que l'on peut attendre. L'au-

teur ne prend pas soin de resserrer les événemens, de coordonner les scènes, de développer graduellement les caractères. Il noue deux ou trois intrigues ensemble, saute d'une ville à l'autre, traverse sans aucun souci les distances et les époques, reporte l'intérêt dramatique tantôt sur un personnage, tantôt sur l'autre, et jette tout à coup, au milieu des situations les plus touchantes, de tels traits de bouffonnerie, que malgré soi il faut rire. Ses drames ne sont pas des drames, je ne veux point dire classiques (Dieu me garde de réclamer les drames classiques), mais même romantiques. Car tout y est trop jeté sans ordre de côté et d'autre, et à la fin mal rejoint et mal combiné. Ce sont plutôt des scènes détachées, charmantes, pleines de sel d'esprit, d'originalité et de poésie, qui gagnent beaucoup à être prises séparément.

On pourrait dire que ces drames retracent dans leur ensemble le caractère et le genre de vie de Lenz. Mêmes beautés, mêmes défauts; l'inspiration naturelle et l'absence de réflexion, l'originalité innée et les divagations perpétuelles; le sentiment profond et le désordre; parfois un essor admirable, et puis des écarts ridicules. Rien de posé, rien de fixe, rien de suivi; aucune voie déterminée, aucun but. Son génie s'éparpille dans ses œuvres, comme sa vie s'éparpille dans le monde. Il y a dans cette organisation de poète un mécanisme admirable, mais on dirait que la nature a été arrêtée comme l'horloger de Francfort dans l'achèvement de son œuvre, et l'œuvre est restée incomplète. Si ce n'est qu'un petit ressort qui lui manque, on ne sait, mais ce ressort donnerait une marche régulière à toute la machine. Lenz doit être mis entre Lessing et Goethe, il a outrepassé dans la réforme du théâtre ce que le premier demandait; il a pressenti ce qui appartenait au second. Il avait assez de force de génie, il lui a manqué l'esprit de recherches consciencieuses de Lessing, et l'âme posée et réfléchie de Goethe.

Il est entre ces deux grands hommes comme un anneau grossièrement travaillé entre deux anneaux précieux, comme un terme de transition, comme le dernier effort que la nouvelle littérature devait faire pour en venir ensuite à s'épurer, et à revivre doucement dans ses champs de fleurs. Il avait cependant, ce qui a presque toujours manqué à l'Allemagne, le don du vrai comique. Il pouvait être le Molière de son pays, et il n'a été que Lenz. Qui faut-il en accuser ? lui, la nature, les circonstances ? Hélas ! sans doute tous les trois. Pauvre Lenz ! Il faut pourtant l'aimer et le plaindre !

X. MARMIER.



Universités allemandes.

II.

HALLE.

(*Second article.*)

INSTITUT BIBLIQUE DE CANSTEIN.

Dans un de ses derniers numéros, la *Nouvelle Revue germanique*¹ a donné une histoire rapide des fondations de Halle, et parlé en quelques mots de l'institut biblique de Canstein. Bien qu'indépendant par son administration pécuniaire de l'établissement principal, il a avec lui une connexion tellement intime, que l'on ne peut parler de l'un sans consacrer au moins quelques lignes au second. Cette considération nous a engagé à ajouter ici quelques développemens qui auraient difficilement pu trouver place dans le précédent article; toutefois, avant de parler de l'institut de Canstein, de la Société de Halle pour la propagation de la Bible et de tout ce qu'elle a fait pour atteindre sa destination, il nous a semblé utile de commencer par une courte biographie de son fondateur.

Le baron de Canstein appartenait à une des plus anciennes familles d'Allemagne. Elle portait originairement le nom de Raben. Ce ne fut qu'en 1320 qu'elle le quitta pour prendre celui de Canstein, nom d'un domaine situé en Westphalie, et qui, à cette époque, lui fut concédé à titre de fief. Raben

¹ Tome second, p. 342, de la deuxième Série.

de Canstein, père de celui dont nous avons à parler, conseiller intime et maréchal du palais de l'électeur de Brandebourg, possédait les domaines de Canstein, Schœnberg, Lindenberg, Neukirch et Mallenichen. Il était fort savant, avait la renommée d'un grand homme d'État, et remplit plusieurs missions importantes. Lors de l'élection d'un empereur il donna au nom de son maître sa voix à Léopold I.^{er}, qui, en récompense, lui conféra pour lui et ses descendans le titre de baron. Il eut quatre enfans, deux filles et deux fils, dont le second, Philippe-Louis, colonel au service de l'électeur, périt à Oudenarde dans la guerre contre les Français. Le baron de Canstein mourut en 1680.

Charles-Hildebrandt, son fils aîné, naquit au domaine de Lindenberg le 4 Août 1667. La mort prématurée de son père ne fut pas un obstacle à son éducation; car sa mère, d'accord avec ses tuteurs, MM. de Bismark et de Jagow, confia son enfance aux maîtres les plus savans de cette époque, et les plus capables de faire germer en lui les heureuses dispositions dont il avait déjà donné des preuves.

Elles se développèrent si rapidement, qu'en 1683 il put se rendre avec son frère à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où pendant trois ans il étudia le Droit sous le célèbre Samuel Stryk. Il consigna le fruit de ses études dans une thèse latine, *De usu et auctoritate juris Romani in foris Germaniæ*¹, qu'il soutint publiquement, et passa ensuite deux ans à voyager avec son frère en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie et dans l'Allemagne méridionale. Il serait resté plus long-temps, si, sur ces entrefaites, la mort de son souverain l'électeur ne l'eût rappelé à Berlin.

En 1689 le successeur du prince défunt, le premier qui porta le titre de roi de Prusse, le nomma gentilhomme de la chambre; mais, suivant toute apparence, cet emploi con-

¹ Cette pièce se trouve imprimée dans l'ouvrage de Stryk, intitulé: *De usu moderno Pandectarum*.

venait peu à son caractère et à ses habitudes; car il donna quelque temps après sa démission, et alla comme volontaire rejoindre les troupes brandebourgeoises en Flandre, où commençait alors la guerre qui ne se termina que par la paix de Ryswick. Après avoir long-temps souffert de la dysenterie, et vu plusieurs fois sa vie en danger, il quitta le service militaire et revint à Berlin, où il vécut dès ce moment comme simple particulier et tout-à-fait éloigné des affaires publiques.

L'année 1691 fut une de celles qui eurent le plus d'influence sur le reste de sa vie; car ce fut alors qu'il fit la connaissance du conseiller consistorial Philippe-Jacques Spener, que le gouvernement avait récemment fait venir de Dresde. Cet illustre théologien, dont l'éloge serait ici superflu, ne contribua pas peu à rendre plus fervens encore les sentimens de piété dont il avait toujours été animé, et à l'affermir dans sa vocation pour les œuvres de charité. Dans la vie qu'il a écrite de ce savant¹, il dit : « Il a plu à Dieu très-miséricordieux de se servir vis-à-vis de moi de Philippe Spener comme d'un instrument; par ses admirables écrits et les divines vérités qui y sont contenues, cet honorable et savant théologien m'a enlevé à ce monde de passage et de vanité, et m'a convaincu qu'il n'y a de salut que dans Jésus-Christ le Sauveur du monde. »

C'est aussi de cette époque qu'il faut dater les rapports qu'il entretint avec les membres de la faculté théologique de Halle, où, peu de temps auparavant, s'était élevé une université (1694), et notamment avec Auguste-Hermann Franke. Sa liaison avec ce dernier dura jusqu'à sa mort, et quand ils ne pouvaient se rendre visite, ils s'entretenaient par une correspondance suivie.

Le 3 Janvier 1707 il épousa Berthe-Sophie de Krosigk.

¹ Spener lui confia plus tard le soin de donner une édition d'une partie de ses Oeuvres. Le D.^r Joachim Lange publia de nouveau sa biographie en 1740, et y ajouta celle de Canstein.

Il n'eut point d'enfans de ce mariage, qui du reste ne fut pas de très-longue durée; car il perdit la compagne qu'il avait choisie le 4 Mars 1718.

Il ne lui survécut pas long-temps; il mourut le 19 Août de l'année suivante, âgé de 52 ans et 15 jours. Quelques momens avant sa mort il adressa ces mots à Franke, qu'il avait appelé auprès de lui: « Nous nous reverrons avec joie dans l'éternité, et resterons unis l'un à l'autre par les liens d'un amour sans fin. »

L'étude de l'ancien et du nouveau Testament avait été l'occupation principale de toute sa vie. Il est même l'auteur d'un ouvrage qui lui coûta sept années de travail, et qui a pour titre : *Concordance et interprétation des quatre évangélistes*. C'est une explication de l'histoire sainte et des doctrines de Jésus-Christ, d'après les meilleurs commentateurs. La première édition parut in-folio en 1718, la seconde en 1727, toutes deux à Halle, à la librairie de la *maison des orphelins*. Mais l'idée à laquelle il n'avait cessé de songer, celle qui, à proprement parler, avait rempli toute son existence, avait été la fondation de l'institut qui porte son nom, et dont le but était de répandre partout la parole de Dieu. Avant sa mort il eut la consolation de voir l'entreprise à laquelle il s'était voué tout entier dans le plus grand état de prospérité. A cette époque on avait déjà imprimé 28 éditions du nouveau Testament, 8 éditions des Bibles grand-in-8°, autant en format in-12, et comme chaque édition se composait de 3 à 6000 exemplaires, on avait donc déjà répandu 100,000 nouveaux Testamens et 40,000 Bibles; le tout en 17 années, car cet établissement n'avait été fondé qu'en 1710.

Deux ans auparavant, dans la vieille imprimerie de la *maison des orphelins*, on avait déjà publié une édition de la Bible d'après la traduction de Luther. Franke y avait ajouté une préface. Mais Canstein ne voulait pas seulement donner

de nouvelles éditions, il voulait aussi les livrer au plus bas prix possible. Il développa ses vues et ses idées dans une petite brochure qui parut en 1710, sous ce titre : *Exposé de la manière dont la parole de Dieu peut le plus facilement se répandre pour l'édification des pauvres.*

Alors il fit un appel à la piété et à la bienfaisance; il fut entendu, car les dons arrivèrent de toutes parts : le prince Charles de Danemark, frère du roi Frédéric IV, contribua à cette œuvre pour 3800 thaler, et en 1710 on pouvait déjà commencer à mettre à exécution le plan qu'il avait formé. Comme l'imprimerie de la *maison des orphelins*, fondée en 1702, était trop occupée pour entreprendre l'impression des Bibles, on fit un contrat à cet effet avec Étienne Orban de Halle. Mais c'était encore peu, il fallait songer avant tout à apporter dans le texte la plus grande pureté et la correction la plus rigoureuse. Bien que l'édition de 1703 fût la base de ce travail, on n'en rassembla pas moins, afin de pouvoir mieux comparer les textes et les différentes leçons, un grand nombre d'éditions, notamment celles de Wittenberg de 1534, 1535 et 1541; le nouveau Testament de 1522 (chez Melchior Lotter), celui de Bâle de 1523, celui d'Erfurt de 1530. Plus tard Canstein put encore perfectionner son travail, faire usage de trois autres éditions, de celle de Leipzig de 1545 (chez Nicolas Wohlrab), et de celles de Wittenberg de 1545 et 1564 (chez Hans Lufft). Ce fut lui qui introduisit partout le premier l'usage d'écrire les titres des livres de la Bible en allemand, et non plus en latin, comme cela se pratiquait avant lui.

Après avoir pourvu à tous les soins préparatoires, il fallait trouver un homme qui eût assez d'intelligence et de capacité pour qu'on pût lui confier l'achat des caractères et du papier, le soin de la correspondance et de la comptabilité. On le trouva dans la personne d'un ancien employé de la maison des orphelins : c'était Jean-Henri Grischow. Cet homme rendit

par son activité tant de services à cet établissement naissant, dans lequel il resta jusqu'à sa mort, que nous ne pouvons nous dispenser de parler de lui, du moins en quelques mots.

Il était né en 1678 à Osterode dans le pays de Halberstadt, et avait étudié la théologie à Halle. Il passait pour actif, fidèle, laborieux, et avait été très-utile à Franke, qui avait su apprécier sa capacité et l'avait proposé au baron de Canstein. Il possédait des connaissances assez étendues, surtout en philologie, et avait traduit en latin plusieurs ouvrages de Franke, de Freylinghausen et de quelques autres littérateurs; il s'est surtout fait connaître par sa traduction de Bingham.¹

Ce fut vers Pâques 1712 que l'on commença à imprimer le nouveau Testament in-12; mais afin de savoir si le public serait satisfait de l'exécution et du papier, on publia la première édition avec les caractères ordinaires. Le tirage se fit à 5000 exemplaires, et bien que chaque volume eût plus de 26 feuilles, ils furent cédés, comme l'avait promis Canstein, au prix de 2 gros (31 cent.) l'exemplaire. Après cette première édition les demandes furent si nombreuses que les deux qui suivirent, tirées chacune à 5000, furent aussi épuisées en peu de temps.

En 1713 parut la première édition pour laquelle on se servit de caractères *fixes*²; elle fut également tirée à 5000 exemplaires. L'année suivante on put ainsi livrer le nouveau Testament au prix modique de 1 gros 6 pferming (23 cent.). Le succès qu'on avait obtenu dans cette première tentative encouragea tellement, qu'on voulut donner des éditions sem-

¹ *Binghami (Josephi) opera, contin. : Origines, sive antiquitates ecclesiasticæ, ex linguâ anglicâ in latinam convertit J. H. Grischovius, cum præfatione J. F. Buddæi, in XI voluminibus, editio 2.^{da}; 4.^o, 1751—1781.*

² L'ouvrage allemand porte les mots : *stehenbleibende Schrift*, que l'on traduirait aujourd'hui par *stéréotype*; mais comme la stéréotypie est une invention bien postérieure, nous avons employé les mots : caractères *fixes*, par opposition aux caractères *mobiles*, bien qu'ils ne rendent qu'incomplètement l'idée de l'auteur et la nôtre.

blables de l'ancien Testament en format grand in-8.^o Dans un espace de quatre ans, de 1713 à 1717, on en fit six tirages, tous assez considérables; chaque exemplaire coûta dans les commencemens 10 gros et ensuite 9. En 1715 on avait fait imprimer une Bible plus portative de format in-12 en caractère dit *nompareille*. On les vendit dans le principe 6 gros (93 $\frac{3}{4}$ cent.); mais comme ce prix ne pouvait couvrir les frais, on fut quelque temps après obligé de l'élever à 7. Sur ce nombre d'éditions il en est quelques-unes qui furent revues par le baron de Canstein lui-même; elles se distinguent par la pureté et la correction du texte.¹

Si la mort du baron de Canstein, qui arriva peu de temps après, causa la plus profonde douleur à tous ceux qui composaient l'institut biblique et la maison des orphelins, ce triste événement n'eut pas du moins d'influence fâcheuse sur la prospérité de l'établissement. A. H. Franke en prit la direction d'après la volonté formelle du fondateur. Il continua l'œuvre de Canstein avec le même zèle, le même désintéressement, le même amour, et s'attacha à remplir avec la plus scrupuleuse exactitude tous les vœux exprimés par son ami. En 1722 il put même dire qu'il avait comblé ses intentions et ses espérances, la Bible, de format in-12, fut pour la première fois donnée pour 6 gros (93 $\frac{3}{4}$ centimes).²

L'extension que prenait chaque année l'institut de Halle réclama bientôt l'addition d'un nouveau local destiné à renfermer les Bibles et le papier. En 1727 on jeta les fondations d'un nouveau bâtiment, contigu à la bibliothèque, qui fut terminé un an après. Franke ne put en voir l'achèvement,

¹ Ce sont la cinquième, la neuvième et la onzième du nouveau Testament, la sixième de la Bible in-8.^o et la Bible in-12.

² On avait pu à cette époque faire l'acquisition d'un assez grand nombre de caractères pour pouvoir imprimer toute la Bible, sans recourir à ceux employés pour l'impression des feuilles précédentes. Ainsi pour les éditions subséquentes il était inutile de composer de nouveau. Pour une édition complète in-12 il fallut faire l'achat de 66 quintaux de lettres, et de 132 pour la Bible grand in-8.^o

car il mourut le 8 Juin de cette même année. Il eut pour successeur son collègue Jean-Athanase Freylinghausen, à qui l'on doit plusieurs ouvrages élémentaires, des recueils de prédications, et quelques autres écrits destinés à l'édification et à l'instruction de ses coréligionnaires.

Un des principaux vœux du fondateur avait toujours été de pouvoir donner à son institut un matériel qui pût se consacrer spécialement à l'impression des Bibles. On évitait ainsi de recourir aux imprimeries de la ville. Pendant sa vie et celle de Franke toutes les ressources furent absorbées par les premiers frais, et ce vœu ne put être rempli qu'en 1735.

Outre plusieurs Bibles en langues étrangères, on imprima aussi un livre d'église et une grammaire en esthonien (1732); les quatre livres de Arndt *sur le vrai christianisme*, en russe (1732), une brochure de Franke *sur les commencemens de la vie chrétienne*, et en 1749 *le Jardin du paradis* de Arndt en langue malabare.

Pendant le dernier siècle, la guerre de sept ans et surtout celles de la révolution française ne furent pas sans influence sur les destinées de l'institut, qui éprouva tour à tour les contre-coups des événemens. Dans les années qui suivirent la guerre de sept ans, il eut à lutter contre des circonstances très-pénibles; il y avait même dans la caisse un tel épuisement, que l'on fut obligé d'augmenter d'un gros, et plus tard de deux, le prix des Bibles. Dans les commencemens toutefois on ne put que se réjouir; car les demandes furent si nombreuses, que pour les satisfaire toutes, il fallut élever à-sept le nombre des presses et accroître celui des ouvriers. Les succès que l'on avait obtenus engagèrent même les directeurs à publier en 1736 une Bible en petit in-folio, et en 1741 une autre in-4°; et le débit fut si considérable, qu'en 1744 il fallut construire un nouveau magasin.

A la fin de cette période de prospérité (1754) on eut à regretter la perte de Grischow, qui mourut dans sa soixante-

dix-septième année. Depuis quarante-quatre ans il servait dans l'institut avec un zèle et une activité au-dessus de tout éloge. Ses successeurs furent Fabricius (1754—1790), Stoppelberg (1790—1797) et Nebe (1797—1812). Pendant cette époque la direction des fondations de Franke fut, après la mort de Freylinghausen (1739), confiée à Gotthilf-Auguste Franke, qui en 1769 fut remplacé par le co-directeur Jean-George Knapp. Celui-ci s'adjoignit Théophile-Anastase Freylinghausen, qui jusqu'en 1785 administra de concert avec Jean-Louis Schulze. Ce dernier avait avec lui deux co-directeurs, qui après sa mort prirent ensemble l'administration.

Quelque diverses que furent pendant cette période les circonstances au milieu desquelles se trouva placé l'institut fondé par Canstein, il chercha toujours à remplir ses intentions. Non-seulement on mit le plus grand zèle et la plus grande activité à l'impression des Bibles, mais pour répandre encore davantage la parole de Dieu, on les distribua gratuitement par centaines, par milliers. Une multitude d'écoles de pauvres (*Armenschulen*) reçurent à leur fondation de pareils présents.

Les guerres de 1813 et de 1814 portèrent à cet établissement des coups terribles, et au moment où la paix semblait promettre aux directeurs qu'ils pourraient continuer paisiblement leur œuvre, la guerre recommença, et appela aux armes les inspecteurs et les ouvriers. Ce ne fut qu'après la paix que l'institut put reprendre son activité première. Alors, et bien que le nombre des presses fût porté à douze, on ne put satisfaire aux demandes qui arrivaient de toutes parts. Les années qui suivirent la conclusion de la paix furent pour l'institut biblique une époque très-florissante. Le débit des Bibles fut si considérable que, malgré la cherté croissante du papier, on put maintenir les anciens prix, faire l'achat de six nouvelles presses et de nouveaux caractères, et aujour-

d'hui l'imprimerie et tout ce qui en dépend a pris une telle extension, qu'elle peut non-seulement suffire à l'impression des Bibles, mais qu'elle publie encore un grand nombre d'autres livres.

Avant de terminer cet article, nous croyons devoir donner le tableau du nombre des Bibles et des autres livres publiés par la société de Halle, depuis la fondation de l'institut jusqu'à 1827. Nous avons ajouté l'indication des prix.

BIBLES.

ÉPOQUES.	FORMAT.	TIRAGES.	NOMBRE des feuilles.	NOMBRE des exemplair.	PRIX.
De 1712 à 1812...	grand in-12	236	59	1,205,945	1 fr. 40 c.
De 1812 à 1827...	<i>id.</i>	33	59	96,245	<i>id.</i>
De 1712 à 1812...	grand in-8. ^o	114	88	583,109	1 fr. 88 c.
De 1812 à 1827...	<i>id.</i>	45	88	119,914	<i>id.</i>
De 1712 à 1812...	petit in-8. ^o	23	89	117,008	1 fr. 56 c.
De 1812 à 1827...	<i>id.</i>	68	89	195,265	<i>id.</i>
En 1827	petit in-8. ^o	2	89	2,500	2 fr. 80 c.
En 1827	in-folio.	2	253	4,500	5 fr.
En 1827	in-4. ^o		177	22,150	3 fr. 12 c.
Bible bohémienne (édition épuisée).	grand in-8. ^o		88	10,350	
			Bibles	2,366,986	

LIVRES.	ÉPOQUES.	FORMAT.	NOMBRE des feuil.	NOMBRE des exempl.	PRIX.
Nouveau Testament avec les Psaumes.....	1712-1812	gr. in-8. ^o	45	936,461	1 fr. 25 c.
Même ouvrage.....	<i>id.</i>	in-12	36		63 c.
Même ouvrage.....	1812-1827	<i>id.</i>	36	104,253	63 c.
Le livre de Jésus Sirach.	1827	<i>id.</i>	4 $\frac{1}{2}$	83,105	8 c.
Les Ps.umes de David.	<i>id.</i>	<i>id.</i>	6	16,000	8 c.
Le Nouveau Testament en langue bohémienne....	1827	<i>id.</i>	40	15,250	94 c.
Livre de chants pour les garnisons.....	1733-1799			105,000	
			Bibles....	2,366,986	

Somme totale des exemplaires publiés jusqu'à 1827 : 3,627,055

Tel est le nombre des volumes publiés pendant un espace de 115 ans, et encore n'avons-nous pas compté les livres

en langues polonaise, esthonienne, malabare, etc., ainsi que les ouvrages de Franke, Freilinghausen, Niemeyer, qui sortirent de ses presses. Cet ouvrage en langue malabare est celui dont nous avons déjà parlé plus haut. Il fut imprimé sous la surveillance du missionnaire Benjamin Schulze. Car l'institut biblique de Canstein ne se contenta pas de répandre la connaissance des saintes écritures en Europe, il envoya aussi des missionnaires dans les autres parties du monde. Lorsque le roi de Danemark Frédéric IV fonda une mission à Tranquebar, Franke fut en 1705 prié d'y envoyer des missionnaires, et lorsqu'en 1728 la *société pour la connaissance du Christ* prit naissance à Londres, et fonda une mission aux Indes orientales, les directeurs des *fondations de Halle*, qui en étaient toujours membres étrangers, furent constamment en relation avec elle, ainsi qu'avec le collège royal des missions de Copenhague. Aussi fut-ce toujours à l'un des successeurs de Franke que fut confié la préparation et le choix des missionnaires, l'emploi des dons, la correspondance, etc. C'est aussi dans l'institut biblique de Canstein que se trouvent les archives et la bibliothèque.

Outre les relations qu'il entretenait constamment avec les différentes sociétés fondées pour la propagation de la Bible, l'institut envoya à plusieurs communes de l'Amérique septentrionale qui professaient la religion protestante des maîtres d'écoles et des prédicateurs. Aussitôt après la fin de la guerre ces communes se hâtèrent de lui témoigner leur reconnaissance par des dons et des secours en argent.

En 1827 l'institut occupait 37 personnes, dont 24 imprimeurs. Dans ce nombre il s'en trouvait peut-être encore quelques-uns qui en 1785, quarante-deux ans auparavant, avaient assisté à la fête qui eut lieu pour célébrer la cinquantième année depuis l'inauguration de leur imprimerie. C'est de cette année 1785 qu'il faut dater le chant qui vient quelquefois distraire les ouvriers au milieu de leurs travaux.

Nous joignons ici en terminant le tableau des ouvrages sortis des presses de l'imprimerie depuis le commencement de l'année 1827 jusqu'à la fin de 1833.

TITRES DES OUVRAGES.	FORMAT.	NOMBRE des exemplaires.
Bible.	in-4. ^o	6,000
Bible.	grand in-8. ^o	62,650
Bible.	petit in-8. ^o	150,050
Bible.	grand in-12	44,500
Nouveau Testament avec les Psaumes .	in-12	80,000
Psaumes de David.	<i>id.</i>	3,500
Le livre de Jésus Sirach	<i>id.</i>	2,000
		348,700

Ce tableau nous donne donc une moyenne annuelle de 49,814 exemplaires. Si on le compare avec les résultats offerts par le précédent, qui ne donne qu'une moyenne annuelle de 31,539, on se convaincra facilement que l'activité de cet établissement, loin de se ralentir, tend au contraire chaque jour à s'augmenter, et que ce n'est point en vain que les directeurs ont toujours cherché à obéir aux intentions du fondateur, et à atteindre le but pour lequel il avait fondé l'institut de Halle.

P. A. DE LA NOURAIS.

APERÇU
DE L'HISTOIRE EXTÉRIEURE DU DROIT ROMAIN,
D'APRÈS M. DE SAVIGNY.¹

PREMIÈRE PÉRIODE.

(Depuis la fondation de Rome jusqu'à la loi des XII Tables.)

Il n'y a pas fort long-temps encore, c'était une opinion généralement admise, que la ville et le gouvernement de Rome avaient été fondés par une troupe d'aventuriers rassemblés au hasard, parmi lesquels il n'y avait qu'un petit nombre d'hommes de marque, et qui se recruta en ouvrant un asile, et se propagea en enlevant des femmes à ses voisins. Le premier roi de ce peuple sans nationalité fut Romulus. Il imagina pour sa nouvelle ville une constitution, réunissant les plus âgés et les plus dignes en un conseil, le *sénat*, et créant une aristocratie, celle des sénateurs et de leurs descendants, qu'il fit *patriciens*. Pour prévenir toute scission entre eux et le commun peuple, les *plébéiens*, il établit entre ces deux ordres un lien artificiel, ordonnant que chaque homme du peuple se choisirait parmi les patriciens un protecteur ou *patron*, à l'égard duquel il s'appelait *client*. Le peuple entier, rassemblé en *comices*, exerçait le pouvoir souverain. Cette constitution se conserva dans son entier pendant les règnes consécutifs de sept rois, jusqu'à ce qu'une révolution mît fin à la royauté.

¹ Cours d'Institutes et d'Antiquités du Droit romain, fait à l'université de Berlin pendant le semestre d'été de 1832. Voyez, dans les numéros précédents, nos articles sur l'Étude du Droit en Allemagne. H. K.

Cette opinion commune sur l'origine de Rome et de son gouvernement fut ébranlée vers le milieu du siècle dernier par la critique ingénieuse de Beaufort; mais il ne mit rien à la place. C'est de nos jours seulement que l'œuvre commencée par lui a été complétée d'une manière positive par Niebuhr. Pour expliquer les origines, non pas arbitraires, mais naturelles de Rome, Niebuhr prit son point de départ dans l'état de l'Italie avant la fondation de Rome, et dans les élémens de nationalité diverse dont la fusion et la coalescence produisit le peuple romain. Il en trouva quatre principaux : 1.^o une race de peuples fort répandue et parente des Grecs, sous les noms de *Pélasges*, *Sicules* ou *Tyrrhéniens*; 2.^o les *Latins*, mêlés de Tyrrhéniens et d'autres tribus montagnardes à nous inconnues; 3.^o les *Sabins*, qui comprenaient un grand nombre de branches et de ramifications, dont la principale était la nation des *Samnites*; 4.^o les *Étrusques*. Ces derniers présentent à l'historien de grandes difficultés. Niebuhr admet que la plus grande partie de la Toscane et de la Lombardie était occupée par des Tyrrhéniens; qu'un peuple conquérant descendu des Alpes et appelé *Rasena*, vint soumettre les Tyrrhéniens et se mêler aux vaincus; que de ce mélange d'une race dominatrice et d'une race subjuguée est sortie la nation étrusque, à laquelle les Grecs continuèrent d'appliquer le nom de Tyrrhéniens et les Italiens celui de *Tusci*, d'après l'ancien nom du pays qu'elle habitait.

Or, tout indique que les trois *tribus* dont nous voyons que Rome se composait dès l'origine, n'étaient point le résultat d'une division arbitraire, mais l'effet de la réunion de trois peuplades diverses : c'est ce que Niebuhr a montré. Suivant lui, la ville primitive était située sur le mont Palatin; elle seule portait le nom de *Roma* : elle était d'origine tyrrhéniennne. Il y eut bientôt dans le voisinage une autre ville indépendante, d'origine sabine, que Niebuhr appelle *Quirium*, et qu'il place sur les monts Quirinal et Capitolin. Séparées

par une vallée marécageuse, mais trop rapprochées pour rester étrangères l'une à l'autre, ces deux villes se trouvèrent engagées dans une guerre qui aboutit à la fusion complète des deux peuplades. Par là l'État se trouva comme doublé, et il y eut un moment deux rois et deux sénats. Cependant une troisième ville s'élevait sur le mont Cœlius; ses habitans paraissent avoir été mêlés de Latins et d'Étrusques; et elle fut long-temps dépendante de la Rome primitive. Ainsi se trouve expliquée l'institution des trois tribus : *Ramnes* (les Tyrrhéniens de Roma)¹; *Tities* (les Sabins de Quirium); et *Luceres* (la population mêlée de Lucerum, sur le mont Cœlius). Ces trois tribus, divisées chacune en dix *curies*, sont la base de tous les développemens de la constitution originaire de Rome.

De ces trois tribus, les deux premières seulement participaient à la plénitude de l'exercice de la souveraineté; d'ailleurs elles ne comprenaient toutes trois que les citoyens nés libres. Mais il y avait encore, outre les esclaves, une classe d'hommes assujettis à une dépendance personnelle, les *cliens*, qu'il faut se représenter, soit comme des artisans, soit comme des cultivateurs possédant seulement quelque petite ferme. On peut croire que c'étaient les débris de la population primitive de toute cette partie de l'Italie, dans laquelle les trois villes auraient été fondées par des tribus conquérantes.

Ce qu'on nous donne pour l'histoire de Rome sous les sept rois, ne contient, dans les premiers temps, que bien peu de faits qu'on puisse admettre avec quelque confiance comme historiques. Plus on approche de la fin de cette époque, plus la certitude augmente. Pendant les deux siècles et demi qu'elle

1 Dans sa première édition, Niebuhr a assigné aux Ramnes une origine étrusque; mais les autorités qui semblaient favorables à cette opinion s'expliquent par la confusion des auteurs grecs, qui appliquent le nom de Tyrrhéniens aux Tyrrhéniens de race pélasgique aussi bien qu'aux Étrusques ou Rasena. D'ailleurs, si l'une des tribus primitives de Rome avait été d'origine étrusque, il devrait y avoir dans la langue latine des élémens étrusques. Or, il nous reste beaucoup de monumens de la langue étrusque complètement intelligibles et sans aucune analogie avec le latin.

dura, la constitution reçut plusieurs développemens importants :

I. L'admission des Luceres à l'égalité parfaite des droits politiques. Leur tribu ne fut plus la dernière que pour le rang. Le sénat, formé originairement de la réunion de celui de l'ancienne Roma et de celui de Quirium, ne se composait que de deux cents membres ; il fut porté à trois cents, lorsque la troisième tribu y fut admise.

II. La naissance de la *plebs*. Rome, par des guerres heureuses contre ses voisins, étendit son territoire, et assujettit les vaincus à son empire, quoique à des conditions assez douces. Ces nouveaux sujets étaient des Latins de race. La condition commune de leur soumission était la conservation de leurs propriétés, mais sans participation aux droits politiques ; ils devinrent en quelque sorte des paysans libres, mais exclus du gouvernement. Puisqu'ils étaient de race différente, on les traita comme des étrangers : de là la prohibition du *connubium* entre patriciens et plébéiens. Parmi ces derniers, il n'y avait pas seulement des gens de basse condition, mais aussi la noblesse originaire des villes conquises. Après la soumission, le plus grand nombre, et notamment les plus considérés et les plus riches, restèrent dans leur ville ; beaucoup d'autres furent transportés à Rome et établis principalement sur le mont Aventin. La première origine de la *plebs* remonte à Ancus Martius ; Servius Tullius lui donna une organisation en trente *tribus*, analogue aux trente curies, mais avec cette différence que la division de l'ordre des plébéiens, composé surtout de propriétaires fonciers, fut géographique : il y eut vingt-six tribus de la campagne (*tribus rusticæ*), et quatre tribus de la ville (*tribus urbanæ*). On voit, d'après ce qui précède, pourquoi ces dernières étaient moins considérées que celles de la campagne. Au reste le caractère purement géographique de cette division se modifia plus tard ; car, dans la règle, la tribu était héréditaire dans les familles, lors

même que les descendants changeaient de domicile. A la tête de chaque tribu il y eut sans doute un *tribun*; mais ils ne jouent encore aucun rôle marquant.

Après la naissance de la *plebs*, le peuple romain, outre les esclaves, se composait : 1.^o des *patriciens*, c'est-à-dire, des membres des trois tribus primitives et souveraines (Ramnes, Tities et Luceres réunis); 2.^o des anciens *cliens*, auxquels il faut ajouter les *esclaves affranchis*; 3.^o des *plébéiens*, c'est-à-dire, des membres des villes et peuplades latines récemment soumises.

Dans le principe, il y eut une différence essentielle entre les plébéiens et les cliens; s'ils différaient par l'origine, ils ne différaient pas moins quant à leurs droits. Les cliens étaient dans une dépendance personnelle, et n'avaient point la pleine propriété des terres qu'ils cultivaient; les plébéiens étaient personnellement libres, et leurs biens-fonds ne l'étaient pas moins. Il pouvait y avoir passage d'une classe à l'autre; ainsi, lorsqu'une famille patricienne venait à s'éteindre, ses cliens devenaient plébéiens. Mais rien n'est plus faux que l'opinion vulgaire, victorieusement réfutée par Niebuhr, suivant laquelle les plébéiens et les cliens auraient été une seule et même chose, des descendants d'esclaves affranchis.

Les plébéiens eurent, dès l'origine, des biens ruraux en pleine propriété; les patriciens n'en avaient point. Le territoire primitif de Rome était tout entier en commun, *ager publicus*, et il se partageait, suivant des règles que nous ignorons, entre les patriciens, qui n'en avaient que la jouissance : c'est ce qu'on appelait *possessions*.

On oppose vulgairement les patriciens et les plébéiens comme des nobles et des bourgeois : cette manière de voir est contredite par l'histoire; les patriciens étaient les *citoyens* du peuple souverain, les plébéiens en étaient les *sujets*.

III. L'établissement des *centuries* par Servius Tullius, ce qui prépara la fusion de toutes les anciennes différences de

race et d'ordre dont se composait le peuple romain, puisqu'elles comprirent également les patriciens, les cliens et les plébéiens.

Les plébéiens prédominaient dans les centuries; mais leur prépondérance était limitée par le sénat et par les curies. Au sénat appartenait l'administration, la direction de toutes les affaires importantes; et le sénat ne se composait que de patriciens. Les comices par centuries n'avaient d'ailleurs pas l'initiative; toutes les propositions de loi venaient du sénat, et l'assemblée adoptait ou rejetait simplement. Enfin, l'introduction des centuries ne fit point supprimer l'assemblée primitive des trente curies patriciennes. Ces dernières subsistèrent concurremment avec les centuries, et tout acte législatif n'était parfait que par une sorte de transaction résultant de l'assentiment des deux assemblées.

La distribution du peuple par centuries établissait une aristocratie d'argent; or, il pouvait arriver que les patriciens fussent pauvres, et alors ils auraient été privés de toute influence, ce qu'on ne saurait admettre. Niebuhr a donc pensé que cette prépondérance des riches n'avait lieu qu'entre plébéiens et cliens, tandis que les patriciens étaient tous égaux entre eux, quelle que fût leur fortune. D'ailleurs le *cens*, qui était la base de la division par centuries, n'était pas, à proprement parler, un cadastre des fortunes, mais de la propriété; on n'y portait point en compte les dettes ni les créances; on n'y comprenait même pas la portion de l'*ager publicus* dont un patricien avait la jouissance: on voit par là qu'un patricien très-riche pouvait ne figurer que pour peu de chose dans le cens, ce qui vient à l'appui de l'hypothèse de Niebuhr sur le rang des patriciens dans les centuries indépendamment de leurs biens.

C'est par le cens que se déterminait la part de chaque citoyen et aux contributions directes, et au service militaire, et au droit de suffrage dans les comices. L'impôt n'était pas

levé sur la fortune, sur les revenus, mais sur la propriété tant mobilière qu'immobilière; et comme les biens ruraux étaient la propriété la plus importante des Romains, c'était en grande partie, et indirectement, un impôt foncier. Cet impôt frappait surtout les tribus plébéiennes, car l'*ager publicus* n'était pas sujet à l'impôt; de là son nom : *tributum*. Le service militaire était aussi un impôt, d'autant que dans les anciens temps il n'y avait aucune solde; il se réglait donc sur la même base, et pesait sur les riches dans la proportion de leurs biens.

Quant aux *comices*, nous avons des données diverses, mais la divergence est peu considérable¹. Le peuple était réparti dans un certain nombre de centuries, de telle sorte que la somme des biens des membres de chaque centurie représentait une égale valeur en propriété : d'où il suit que, pour former une centurie, il suffisait d'un petit nombre de riches, tandis qu'il fallait réunir beaucoup de pauvres; chaque centurie ne donnait qu'une voix collective. Les citoyens, suivant leur fortune, formaient cinq classes (*quinque classes populi romani*); ce qu'on a appelé quelquefois la sixième classe, comprenait ceux qui restaient, au contraire, tout-à-fait en dehors des classes.

Le nombre total des centuries était, suivant Tite-Live, de 194; suivant Denys d'Halicarnasse, de 193, et suivant Cicéron (d'après la conjecture de Niebuhr), de 195. Sur ce nombre, la première classe en comprenait d'abord dix-huit de chevaliers (*equites*), dont six étaient composées de patriciens (*sex suffragia*)², sans égard à la fortune, et douze de plébéiens, dont le cens est inconnu. La première classe comprenait en outre quatre-vingts centuries, dont les membres devaient posséder au moins

1 Comparez à tout ce que dit ici M. de Savigny, ce que nous avons dit sur le même sujet d'après M. Schultz. (*Nouvelle Revue germanique*, deuxième Série, tome I.^{er}.)

2 Les patriciens pauvres recevaient de l'État un *equus publicus*, c'est-à-dire une somme d'argent pour acheter un cheval et l'entretenir.

100,000 as, et étaient destinés, comme ceux des classes suivantes, à faire le service d'infanterie. Les deuxième, troisième et quatrième classes se composaient chacune de vingt centuries, et le *minimum* exigé pour en faire partie, était de 75,000, 50,000 ou 25,000 as. La cinquième classe, enfin, avait trente centuries, et la fortune requise était de 12,500 as. Cela fait en tout 188 centuries; restent cinq, six ou sept autres sur lesquelles il y a quelque incertitude. C'étaient des centuries d'ouvriers, de trompettes, etc. Les citoyens trop pauvres pour être admis dans les classes, formaient aussi quelques centuries, d'après l'opinion la plus vraisemblable.

La plupart des centuries plébéiennes étaient, dans chaque classe, réparties par moitié entre les *juniores* (de 15 à 45 ans), et les *seniores* (depuis 45 ans, et vraisemblablement jusqu'à 60). Les centuries des *seniores* étaient nécessairement composées d'un plus petit nombre de citoyens, on avait donc eu en vue de donner plus de poids à l'âge.

Après l'établissement des centuries, il y eut trois sortes de comices à Rome : 1.^o ceux *par centuries*, où étaient admis à la fois les patriciens, les plébéiens et les cliens; 2.^o ceux *par curies*, où votaient les citoyens primitifs, les patriciens; 3.^o ceux *par tribus*, où les trente tribus plébéiennes s'assemblaient seules. Nous avons vu que les deux premières de ces assemblées avaient un pouvoir égal : en cas de dissentiment, la négative l'emportait. L'assemblée par tribus n'avait évidemment qu'une importance secondaire; elle pouvait statuer par des plébiscites sur les intérêts particuliers des plébéiens, mais rien sur les intérêts généraux de l'État.

Une révolution mit fin pour tout jamais au pouvoir royal, et le roi fut remplacé par deux magistrats électifs et annuels, les *consuls*. La constitution fut maintenue dans ses autres parties. Mais ce changement eut de graves conséquences; une guerre longue et malheureuse affaiblit l'État, et arrêta le dé-

veloppement des institutions. L'influence que les *centuries* devaient assurer aux plébéiens fut perdue, et les patriciens reprirent un grand ascendant par l'élection annuelle des deux consuls, qui ne pouvaient être choisis que dans leur sein. Il s'ensuivit une lutte violente des deux ordres; les plébéiens émigrèrent, et il fallut en venir à un accommodement. Il fut réglé qu'ils seraient désormais représentés par une nouvelle magistrature. Au lieu des trente chefs des tribus, il y eut un petit nombre de tribuns (*tribuni plebis*), chargés de protéger toute la plebs et chacun de ses membres contre les usurpations des patriciens. A cet effet, ils furent investis d'un *veto* universel par lequel ils pouvaient s'opposer à tout acte de quelque magistrat que ce fût dans l'intérieur de la ville de Rome; et leur personne fut déclarée inviolable (*sacrosancti*).

L'institution des tribuns releva l'influence plébéienne. Un de leurs premiers succès fut d'obtenir une loi nouvelle, celle des *XII Tables*, qui resta jusque dans les derniers temps la base de tout le Droit civil des Romains. Comme loi politique, elle se conserva moins long-temps; mais elle eut, à l'époque de sa confection, une importance immense : elle établit en partie, ou prépara du moins l'égalité entre les deux ordres. Toutefois les plébéiens y sont encore considérés en quelque sorte comme des étrangers, et le *connubium* avec les patriciens leur est refusé.

SOURCES DU DROIT.

Lorsqu'il était admis que tout Droit naît de la loi, la question capitale consistait à savoir où résidait le pouvoir législatif et quelles lois il avait rendues. Mais nous savons que la coutume précède de beaucoup la loi, qui ne fait guère que s'y adjoindre; aussi le Droit romain fut-il d'abord presque tout coutumier, et son origine remontait au-delà de toute donnée historique.

Ce Droit étant national, il dût différer selon les deux grandes

divisions du peuple romain; il dût y avoir un vieux Droit patricien, à élémens tyrrhéniens et sabins, et puis un Droit plébéien d'origine laïne. Cette coexistence de deux sortes de Droits dans une même ville peut sembler étrange; elle n'a toutefois rien d'étonnant pour celui qui se rappelle l'état parfaitement semblable des villes au moyen âge, et en particulier de celles de l'Italie, où chaque habitant, Romain, Lombard ou Franc, était jugé suivant le Droit originaire de sa nation. Cette opposition des races et de leur Droit dût s'effacer de plus en plus à mesure qu'elles vivaient et s'habituèrent ensemble, mais elle se conserva long-temps dans les parties du Droit qui tiennent le plus intimement aux mœurs et aux coutumes d'un peuple, dans les rapports de famille.

Est-ce à dire qu'il n'y eut sous les rois aucun acte du pouvoir législatif? Nullement; mais les lois royales n'avaient qu'une importance très-secondaire comparées au Droit coutumier. Lorsque Denys d'Halicarnasse, par exemple, attribue les plus anciennes institutions du Droit romain à Romulus, on peut affirmer qu'il n'avait pas eu sous les yeux le texte des lois qu'il allègue. Les institutions primitives dont l'histoire ne lui apprenait pas l'origine, il les attribuait au plus ancien roi.¹

Après l'expulsion des rois, le parti populaire réclama la confection d'une nouvelle loi, et l'obtint après une vive résistance de la part des patriciens. Pourquoi tant d'ardeur, et pourquoi tant d'opposition? Ce n'est pas une loi écrite que demandait le peuple; il voulait que certains points principaux de la constitution fussent réglés : la rédaction par écrit ne fut qu'une forme accidentelle. Le Droit privé n'était

¹ Les anciens parlent d'un recueil intitulé *Jus Papirianum*, et qui aurait contenu, suivant les uns, des formules liturgiques, suivant les autres, le texte des lois royales. Tout est incertain à cet égard; non-seulement il ne nous a été rien conservé de ce Droit papirien, mais les anciens qui en parlent le font en termes fort vagues, et aucun ne paraît avoir eu le recueil sous les yeux.

pas davantage l'objet de la lutte; il était tout réglé par la coutume et par quelques lois royales. Or, on n'a jamais vu un peuple renoncer à son Droit coutumier et à ses lois civiles par suite d'un changement dans la constitution. On a prétendu que les patriciens abusaient de l'incertitude du Droit non écrit; mais c'est méconnaître le haut degré de certitude qui accompagne aux époques primitives le Droit coutumier, certitude que n'atteint jamais dans des temps postérieurs la législation la plus explicite. Il faut donc dire que la lutte qui précéda la rédaction de la loi des XII Tables avait un caractère politique, qu'il fallut rédiger par écrit les concessions qu'un parti faisait à l'autre, et qu'on profita de la circonstance pour ajouter aux dispositions de Droit public les principales règles du Droit civil. Maintes analogies tirées de l'histoire du moyen âge viennent à l'appui de cette explication.¹

Quant au Droit civil, il n'était question que de rédiger par occasion le Droit coutumier existant; or, ce Droit coutumier était de deux sortes, il y avait le Droit patricien et le Droit plébéien: auquel donner la préférence? De même que les centuries de Servius Tullius avaient tendu à une fusion des deux ordres en une seule nation, la loi des XII Tables fit faire un pas de plus à cette fusion; elles contiennent le premier Droit commun de tout le peuple romain. Ni l'un ni l'autre élément n'y obtint une préférence absolue; il y eut une espèce de transaction; tantôt l'un, tantôt l'autre fut préféré: c'est le Droit latin ou plébéien qui paraît l'avoir emporté pour ce qui concerne la propriété et les contrats. Toutefois,

¹ Le passage du jurisconsulte Pomponius, L. 2, §. 3 ff., de *Origine Juris*: *Exactis deinde regibus lege tribunicia, omnes leges hæ (regiæ) exoleverunt*, n'est pas un témoignage historique, mais une supposition de l'auteur pour expliquer à sa manière la nécessité de la loi des XII Tables. Ce qui prouve combien il ignore l'histoire, c'est qu'il pense que depuis l'expulsion des rois jusqu'aux décemvirs il se passa environ vingt ans: *Iterumque capit populus romanus incerto magis jure et consuetudine ali, quam per latam legem: idque prope viginti annis passus est*, etc. Or, il se passa plus de cinquante ans,

il se présenta des matières si intimement liées aux mœurs, aux habitudes, aux idées, qu'on n'eût pu supprimer l'un ou l'autre système, sans faire violence à une moitié des citoyens; alors on les sanctionna tous deux d'une manière hypothétique et facultative, en sorte qu'il dépendit du choix des citoyens, à quelque ordre qu'ils appartenissent, de se régler sur l'une ou l'autre disposition. C'est ainsi que la loi des XII Tables admit une double nature du mariage, avec ou sans *conventio in manum* : singularité qui ne s'explique d'une manière satisfaisante que par notre hypothèse.

Un mot encore sur la députation envoyée en Grèce à l'occasion de la loi des XII Tables. Il n'y a aucune raison de révoquer en doute ce fait attesté par les historiens; il n'est pas même besoin de prétendre que les envoyés n'allèrent que dans la grande Grèce, dans les colonies grecques de l'Italie méridionale, car de la grande Grèce à la Grèce proprement dite il n'y avait pas un trajet bien long ni bien difficile; mais le motif qu'on attribue ordinairement à cette députation ne saurait être admis. Il répugne à toutes les analogies de l'histoire de penser qu'un peuple ait eu l'idée de se dépouiller de son Droit national pour aller emprunter çà et là des institutions étrangères. Ce n'était peut-être qu'un artifice des patriciens pour gagner du temps. Quoi qu'il en soit, l'inspection seule des fragmens qui nous ont été conservés de la loi des XII Tables, prouve qu'elle contenait le vrai Droit national des Romains. S'il y a eu des emprunts, ce n'a pu être tout au plus que pour des dispositions de police ou de Droit pénal, qui se plient plus aisément que le Droit civil à la volonté du législateur.

Ce qui donne à la loi des XII Tables un si haut intérêt, c'est qu'elle a constamment été, et qu'après mille ans, au temps de Justinien, elle était encore la base de tout le Droit civil romain.

DEUXIÈME PÉRIODE.

(Depuis la loi des XII Tables jusqu'à la fin de la République.)

Malgré l'institution de Servius Tullius et la loi des XII Tables, les plébéiens restaient à plusieurs égards dans une sorte d'infériorité. D'un autre côté, le pouvoir respectif des comices par curies, par centuries et par tribus n'était pas fixé d'une manière assez précise. L'inégalité entre les deux ordres fut effacée, et le rapport des diverses assemblées réglé, et toujours au profit des plébéiens.

L'an 309 de Rome, la loi Canuleia permit les *connubia promiscua*, réclamés par les plébéiens. Jusque-là les patriciens entre eux, et les plébéiens entre eux pouvaient contracter des mariages sous les mêmes formes et avec les mêmes effets civils; mais la loi ne reconnaissait point les mariages de patriciens à plébéiens. En les autorisant, la loi Canuleia compléta l'unité du peuple romain quant au Droit privé. Cette unité fut étendue au Droit public par l'admissibilité des plébéiens aux magistratures curules, et d'abord au consulat. En vain les patriciens imaginèrent-ils de ne point élire de consuls pendant quelque temps, et d'en laisser exercer le pouvoir aux tribuns des soldats (*tribuni militum consulari potestate*). Le premier consul plébéien fut élu dès l'an 387 de Rome. Pour dédommager en quelque sorte les patriciens, on créa une nouvelle magistrature, à laquelle ils furent quelque temps seuls admis, la *préture*. Les consuls, retenus le plus souvent hors de Rome par des guerres continuelles, se voyaient obligés de négliger la plus importante de leurs fonctions civiles, l'administration de la justice : le préteur en fut chargé. Ce fait est de la plus haute importance pour l'histoire du Droit romain; car aussi long-temps que le Droit entra dans les attributions de magistrats chargés accessoirement de rendre la justice, il ne put prospérer, au lieu qu'il prit un développement ra-

pide du moment qu'il fut devenu l'affaire principale et presque exclusive d'un magistrat spécial.

Aux comices appartenait le pouvoir législatif et l'élection des magistrats. Les lois rendues dans les comices par centuries (*lex centuriata*) devaient être confirmées par les curies (*lex curiata*) : la loi Publilia (415 de Rome) ordonna qu'elles seraient exécutoires indépendamment de cette confirmation. Mais on alla plus loin; les plébiscites même furent déclarés obligatoires pour tous : *ut quod tributim plebes jussisset populum teneret*. Il y avait dans cette disposition quelque chose d'exorbitant, et elle eût été vraiment tyrannique pour les patriciens, s'ils ne s'étaient pas trouvés réduits dès-lors, vis-à-vis des plébéiens, à une minorité presque imperceptible. L'important est donc moins ici le pouvoir qu'obtinrent les plébéiens, que cette particularité que les comices par tribus étaient présidés et dirigés par les tribuns du peuple, et non par les magistrats curules. L'assimilation des plébiscites à la loi fut opérée par la loi Hortensia (468 de Rome) : on l'attribue ordinairement déjà à la loi Valeria, de l'an 305; mais sans doute c'est une méprise, et il ne s'agissait alors que de certains plébiscites particuliers, dont la ratification fut peut-être arrachée aux patriciens. Quant aux élections, elles se faisaient dans les comices par centuries; mais il fallait que les curies patriciennes les ratifiasent (*patres auctores fiunt*). Chose remarquable : ce vieux principe fut aboli au fond, mais conservé dans la forme, de telle sorte que les patriciens durent approuver l'élection d'avance (*in incertum comitiorum eventum*). Ce changement fut introduit par la loi Mœnia, dont la date est incertaine.¹

L'admission des plébéiens à tous les droits augmenta la puissance de Rome, et accéléra l'accroissement de son territoire. Vers la fin du cinquième siècle depuis la fondation de

¹ Voyez Cic. in Bruto, c. 4.

la ville, toute l'Italie (dans l'ancienne étendue de ce nom, c'est-à-dire, la moyenne et la basse Italie) fut soumise. Par suite de ces progrès rapides une nouvelle magistrature devint nécessaire. Un seul préteur ne pouvant plus suffire au jugement de tous les procès, on en créa un second. (*prætor peregrinus*), chargé de juger les différens entre étrangers ou ceux entre Romains et étrangers, tandis que l'ancien (*prætor urbanus*) ne prononça que sur les procès des Romains entre eux¹. Mais d'après quels principes, quelles règles de Droit, le préteur des étrangers prononçait-il? car il n'était pas possible de suivre les principes rigoureux du Droit national et particulier des Romains dans les procès entre étrangers ou avec des étrangers. Lorsque deux étrangers appartenaient au même peuple, on pouvait juger leur différend suivant le Droit de leur pays; mais ce cas était rare, et le plus souvent il fallut chercher des principes généraux, un Droit indépendant de la nationalité : c'est ainsi qu'on arriva au *jus gentium*, opposé au *jus civile*, et assez semblable à ce qu'on a appelé plus tard Droit naturel. Il y a pourtant cette différence, que les Romains furent amenés, par un besoin tout pratique, et nullement par la spéculation, à l'idée de leur *jus gentium*, et qu'ils ne l'opposaient pas comme un Droit dérivé immédiatement de la nature, au Droit positif, établi par la volonté des hommes. Ils le composaient des règles positives que l'expérience leur avait fait reconnaître comme communes à tous les peuples civilisés à eux connus; et comme il était du ressort d'un magistrat spécial, il put suivre, dans la pra-

¹ Le titre de *prætor peregrinus* n'est pas celui que le nouveau préteur porta d'abord; Tite-Live le désigne par une périphrase : *qui jus inter peregrinos dicit*. Ce nom n'est pas non plus l'opposé de *prætor urbanus*. Le préteur de la ville avait reçu ce nom par opposition aux généraux d'armée, appelés aussi préteurs, qu'on élisait dans des cas exceptionnels, lorsque les deux consuls ne suffisaient pas, parce qu'on avait plus de deux guerres à soutenir au dehors; le *prætor urbanus* était alors celui qui restait dans la ville.

tique et par elle, un développement régulier et parallèle à celui du Droit civil.

Après la conquête de l'Italie, vint la terrible lutte avec Carthage, dont la ruine valut à Rome l'empire du monde. La Gaule cisalpine (la haute Italie), l'Espagne, la Macédoine et la Grèce, l'Asie mineure, en un mot, de vastes régions hors de l'Italie, furent soumises successivement à la domination des Romains : on les appela *provinces*¹ ; et l'opposition entre ces provinces et l'Italie vint s'ajouter à celle qui subsista entre l'Italie et la ville. Les provinces étaient administrées par un gouverneur civil et militaire : d'abord on nomma pour chaque nouvelle province un *préteur* particulier ; mais bientôt, le nombre des provinces augmentant, il passa en maxime d'envoyer les magistrats sortant de charge comme gouverneurs dans les provinces : telle est l'origine des *proconsuls*, des *propréteurs*.

Si le prodigieux accroissement de l'empire augmenta le prix de la qualité de citoyen romain, il eut, d'un autre côté, de graves et funestes conséquences. Les immenses richesses qu'avaient acquises les grands de Rome, produisaient, à l'autre bout de l'échelle, une extrême misère. Le Droit public n'établissait aucune différence, aucune inégalité entre les riches et les pauvres ; et c'était un grand mal, parce que l'assemblée du peuple fut composée en grande partie d'une populace vénales, dont chaque ambitieux se faisait un instrument, et qu'il fallut nourrir au moyen des distributions de vivres et d'argent (*largitiones*). Ajoutez les nombreux affranchissemens d'esclaves. Tant que Rome fut petite et pauvre, le droit de cité accordé aux affranchis était sans danger, parce que les affranchissemens étaient rares. Mais lorsque les prisonniers de guerre réduits en

1 Le mot *provincia* a, en latin, la double signification que nous donnons en français au mot *département*. *Provincia* signifiait dans l'origine la commission, la fonction, la sphère d'action assignée à un magistrat, par exemple la charge de faire la guerre dans tel pays, et par extension, ce pays lui-même.

esclavage arrivèrent par milliers à Rome, les riches purent en acheter des troupes innombrables, et souvent ils les affranchissaient en masse pour se faire des voix dans l'assemblée du peuple. Celle-ci cessa donc d'être animée de cet esprit noble et sage qui avait fait la grandeur de la vieille Rome. D'un autre côté, la position équivoque de l'Italie était pleine de dangers pour Rome. L'Italie, quoique placée plus haut que les provinces, était sujette, et ses habitans, à l'exception d'un petit nombre de villes, n'avaient aucune part aux droits de citoyen romain ; aussi la jalousie des cités italiques contre Rome était-elle extrême. Pour remédier à tant de maux, on eût pu accorder le droit de citoyen romain aux principaux habitans des villes d'Italie, et établir, pour les citoyens pauvres de Rome, des colonies dans les vastes domaines que la conquête avait ajoutés à l'*ager publicus*. Mais la nouvelle noblesse, les *optimates*, qui s'enrichissaient par la jouissance de ces domaines, ne voulurent pas y consentir. C'est en vain que de vrais patriotes, les Gracques surtout, proposèrent leurs fameuses *lois agraires* ; propositions qui n'avaient rien de révolutionnaire, puisqu'il ne s'agissait pas de dépouiller des citoyens de leur propriété, mais seulement d'établir des colonies sur des domaines publics dont ils avaient la jouissance précaire ; encore chacun devait-il conserver une certaine portion de l'*ager publicus*. La résistance de la noblesse empira le mal ; des troubles éclatèrent ; l'irritation des Italiens produisit la *guerre sociale*. Quoi qu'en disent les historiens romains, le résultat de cette guerre fut que les Romains durent céder sur tous les points, et que le droit de cité fut accordé à tous les peuples italiens. Jusquelà, la ville de Rome avait dominé dans l'empire du monde ; désormais ce furent les citoyens romains répandus par toute l'Italie : ceci changea toute l'ancienne constitution de l'empire.

I. A la fin de la république, il y avait trois classes d'habitans de condition libre dans l'empire romain :

1.^o *Cives*. Toute différence entre les patriciens et les plébéiens s'étant perdue, ils formèrent ensemble une seule classe, celle des citoyens. Leurs droits politiques comprenaient le droit de vote dans l'assemblée du peuple (*jus suffragii*) et le droit d'éligibilité aux hautes magistratures de Rome (*jus honorum*). Depuis que le droit de cité avait été accordé à tous les peuples italiens, il y eut des citoyens romains qui avaient à la fois le droit de cité, c'est-à-dire, le droit de suffrage et d'éligibilité, à Rome et dans une autre ville dont ils étaient originaires. C'est ainsi que Cicéron était à la fois citoyen d'Arpinum et de Rome; et Milon, citoyen de Rome et de Lanuvium. Mais les citoyens ne jouissaient pas tous des droits politiques; il y avait des villes auxquelles le droit de cité avait été accordé, *sine jure suffragii*, *sine jure honorum*; et l'on distingue *civitas optimo jure* et *civitas non optimo jure*. Il est donc impossible de donner une définition du citoyen romain, basée sur le Droit public. Or, quels étaient les droits civils des citoyens romains? L'on dit vulgairement que les citoyens romains étaient ceux dont les affaires étaient jugées suivant le Droit romain; mais cette définition est inexacte; car une ville eût pu adopter et introduire chez elle toutes les dispositions du Droit romain, sans que ses habitants, qui eussent désormais été jugés suivant le Droit romain, devinssent pour cela citoyens romains. La qualité de citoyen était fondée sur la capacité civile et sur une capacité réciproque : celui-là était citoyen romain qui était habile à faire valablement tous les actes de la vie civile, dans la forme romaine, avec les autres citoyens romains; qui avait avec eux le *commercium*, la *testamentifactio* et le *connubium*. Ce n'est pas l'excellence et la perfection des dispositions du Droit romain qui étaient un objet d'envie pour les villes italiques; mais elles ambitionnaient la réciprocité des droits civils avec les maîtres du monde, lors même que les droits politiques ne leur étaient pas accordés en même temps (*civitas non optimo jure*).

2.^o *Latini*. Les Latins formaient une classe intermédiaire, dont la définition suit l'analogie de celle des citoyens. Ils étaient avec les citoyens romains en réciprocité de droits civils quant à la propriété et aux biens, mais non quant aux relations de famille¹. Le droit des Latins était un demi-droit de cité.

3.^o *Peregrini*. On appelait ainsi tous ceux qui n'étaient ni citoyens ni Latins, qui n'avaient pas plus la capacité civile quant aux biens que quant aux rapports de famille. C'était, comme l'on voit, une notion purement négative. Mais il ne s'agit ici que des hommes libres qui habitaient l'empire; et cette distinction ne s'étendait qu'au Droit civil, et nullement au *jus gentium*; car, selon le Droit des gens, la capacité des citoyens, des Latins et des *peregrini* était la même. Le *peregrinus* ne pouvait acquérir d'un Romain des propriétés à Rome par la mancipation; mais il trouvait protection pour les propriétés qu'il possédait, et pour l'accomplissement des engagements contractés avec lui : c'était là l'office du *prætor peregrinus*. Le mariage d'un *peregrinus* était reconnu à Rome, seulement on ne lui accordait pas les effets particuliers qu'avait le mariage suivant le Droit civil romain. Les esclaves rentrent, il est vrai, de même que les étrangers non établis dans l'empire, sous la définition toute négative des *peregrini*; mais toute capacité, même suivant le Droit des gens, était déniée à l'esclave, et les droits du simple étranger non établi n'obtenaient point protection.

Deux questions se présentent au sujet de ces classes : quels sont 1.^o les peuples, villes ou pays, et quels sont 2.^o les individus qui appartenait à chacune d'elles?

1.^o Les habitans de Rome sont citoyens romains. Tous

¹ Voyez *Ulpiani fragmenta*, tit. V, §. 4, tit. XIX, §. 4 : *Connubium habent cives romani cum civibus romanis : cum Latinis autem et peregrinis, ita si concessum.* — *Mancipatio locum habet inter cives romanos et Latinos colonianos, Latinosque Junianos, eosque peregrinos, quibus commercium datum est.*

autres étaient dans l'origine des *peregrini*; mais le droit de cité s'étendit de plus en plus, et à la suite de la guerre des alliés, il fut accordé à toute l'Italie. Quant aux Latins, ce nom désignait d'abord les membres de la nation latine, voisine de Rome, et qui obtint des Droits particuliers. Peu à peu ce nom devint un terme technique, indépendant de l'origine et de la nationalité, et désignant tout habitant libre de l'empire qui jouissait des droits accordés primitivement à la nation latine. A mesure que Rome étendit sa domination sur l'Italie, les capitulations les plus diverses furent d'abord conclues avec les différens peuples vaincus; aussi n'est-ce que vers la fin de cette période que ces différences se trouvèrent réduites au point qu'il n'y eut plus que les trois classes des citoyens, des Latins et des *peregrini*. La première mention du nom des Latins, employé comme terme technique, se trouvait dans la loi Junia, dont l'époque est très-controversée; mais Cicéron (*ad Atticum*, XIV, 12) en parle d'une manière positive.

Il serait intéressant de rechercher comment le droit de cité, le *jus latii* et les droits des *peregrini* s'étendirent par degré sur les diverses parties de l'empire romain. Ainsi nous avons vu l'Italie obtenir le droit de cité. La partie méridionale de la Gaule cisalpine, la Cispadane, obtint aussi plus tard le droit de cité; mais l'autre partie, la Transpadane, ne reçut que la latinité. Ce fut César qui fit donner le droit de cité à la Cisalpine tout entière; et bientôt après on cessa de la considérer comme une province, et on l'incorpora à l'Italie. L'Espagne obtint sous Vespasien la latinité.

2.^o Quant aux individus, ils faisaient partie de l'une de ces classes lorsqu'ils étaient nés de parens qui en faisaient partie, ou lorsqu'ils étaient affranchis de l'esclavage par un maître qui appartenait à l'une d'elles (l'affranchi du citoyen devenait citoyen, et ainsi des autres), ou enfin lorsqu'ils y étaient reçus par un acte de souveraineté de l'assemblée du peuple.

Il y avait aussi des cas déterminés où l'on pouvait passer d'une classe à l'autre; c'est ainsi que tout Latin qui laissait des enfans dans la ville dont il était originaire, pouvait venir s'établir à Rome et acquérait par là le droit de cité; il en était de même lorsqu'un Latin avait exercé une magistrature dans sa patrie; il recevait alors le *jus quiritium*. Ce terme est souvent pris dans les anciens comme synonyme de *civitas* et de *jus civile*; mais lorsqu'ils l'en distinguent, ils entendent par là cette partie des droits civils qui manquait au latin pour être citoyen romain¹. Nous verrons plus bas, en parlant des colonies, un cas où le citoyen pouvait déchoir à la condition de latin, et perdre par conséquent le *jus quiritium*.²

II. Il nous reste à parler de l'organisation politique de l'empire romain. Mais nous ne dirons rien du pouvoir central, des assemblées et des hautes magistratures du peuple romain³; nous nous bornerons à l'administration locale des diverses parties de l'empire. Celui-ci se divisait, à la fin de la république, en trois sections très-disparates : *Rome*, l'*Italie* et les *Provinces*.

1. L'administration locale de la ville de Rome coïncide en majeure partie avec l'administration centrale de l'empire; nous n'avons donc point à en parler.

2. L'Italie, même après sa soumission, et même lorsqu'elle eut obtenu le droit de cité, se composait d'un ensemble de villes plus ou moins considérables, indépendantes quant à leur administration locale, intérieure, et soumises seulement pour leurs rapports extérieurs au pouvoir central de l'empire. L'Italie jouissait, sous les Romains, d'un triple privilège :

1.^o Constitution libre et républicaine des villes. Chaque ville avait son assemblée du peuple, puis un sénat (*ordo*), dont

1 Voyez les Fragmens d'Ulpien et les Lettres de Plinie le jeune.

2 Voyez Gaius, liv. III, 56, et Boëtius *ad Topica*, liv. II.

3 Ces questions n'ont aucune influence directe sur le Droit civil ou privé : elles étaient donc étrangères au but que se proposait M. de Savigny.

les membres étaient appelés *décursions*, enfin des magistrats élus par l'assemblée du peuple. A leur tête se trouvaient, comme à Rome, deux magistrats, les *duumvirs*, répondant aux consuls avant le démembrement de la préture, c'est-à-dire, qu'ils avaient conservé l'administration de la justice; c'est pourquoi on les appelait *duumviri juri dicundo*. Dans quelques villes il y en avait quatre (*quatuorviri*), ou même un plus grand nombre, mais c'était rare.

2.^o Libre propriété foncière, tant pour la ville que pour son territoire.

3.^o Exemption de tout impôt direct. Nous avons vu que l'institution de Servius Tullius reposait sur le cens, d'après lequel se réglait le *tributum*, la seule contribution directe, et la principale source des revenus de l'État. La soumission de vastes provinces hors de l'Italie, accrut la richesse de Rome au point qu'on put supprimer, non pas les impôts indirects, tels que l'accise, etc., mais l'impôt direct payé par les citoyens romains, le *tributum*. La même exemption fut accordée à toute l'Italie.

Les villes d'Italie se rapportaient à deux classes principales, les *municipes* (*municipia*) et les *colonies*.

On appelait *municipe* toute ville qui, ne devant point son origine à Rome, avait été réunie à l'empire romain; mais qui avait conservé son organisation républicaine, et dont tous les habitants avaient reçu le droit de citoyens romains.

On appelait, au contraire, *colonie*, toute ville qui devait son origine à Rome. L'établissement d'une colonie pouvait se faire de trois manières : une certaine étendue de terres conquises était destinée à la fondation d'une ville nouvelle; on publiait à Rome l'envoi de la colonie; chacun de ceux qui se présentaient, obtenait en don une maison et un champ; et la ville ainsi peuplée avait sa constitution libre et indépendante. D'autres fois il arrivait que les habitants d'une ville conquise avaient tous péri ou été réduits en esclavage; alors

on envoyait une colonie repeupler la ville restée déserte. Enfin, l'on ne dépouillait quelquefois une ville conquise que d'une partie de son territoire, pour y établir une colonie; il y avait alors deux corps, deux communes distinctes et étrangères l'une à l'autre dans l'enceinte d'une seule et même ville.

Les colonies, quant aux droits de leurs habitants, étaient de deux espèces, *coloniæ civium* et *coloniæ latinæ*. Les seuls citoyens romains étaient admis à faire partie des premières; pour les secondes, les citoyens et les latins pouvaient se présenter indifféremment : mais le citoyen qui se faisait inscrire dans une colonie latine perdait son droit de cité; il obtenait en revanche une habitation et un champ.

On voit qu'à cette exception près, la différence entre les municipes et les colonies était surtout historique, et qu'elle résultait du mode de leur établissement bien plus que des droits de leurs habitants.

L'on oppose ordinairement aux municipes et aux colonies les *præfectures*; mais c'est une erreur, car toute préfecture appartenait à l'une ou à l'autre de ces deux classes. La préfecture était une ville, soit municipe ou colonie, dont le magistrat suprême, chargé de rendre la justice, n'était pas élu par l'assemblée du peuple, mais envoyé de Rome (*præfectus juri dicundo*). D'ailleurs, les préfectures avaient la même organisation libre et républicaine que les autres municipes et les autres colonies.

Quant aux *fora*, aux *conciliabula*, c'étaient des bourgs dont la constitution était aussi indépendante, quoique moins complète que celle des grandes villes.

Outre ces communes urbaines il n'y en avait point de rurales ayant une administration locale particulière, et l'Italie est restée jusqu'à ce jour un pays de villes. Les *vici* n'étaient point des villages comme les nôtres, mais des appendices, des dépendances des villes.

3. Chaque province était administrée par un gouverneur

suprême, envoyé de Rome, et représentant dans la province la majesté du peuple romain. Plus tard on donna à ces gouverneurs le nom commun de président (*præses*); mais à l'époque qui nous occupe on les appelait, suivant leur rang, proconsuls ou propréteurs. Au-dessous du gouverneur il y avait un second magistrat romain, le *questeur*, chargé principalement de l'administration financière de la province. Ce qui faisait la différence essentielle des provinces et de l'Italie, c'est que celles-là ne jouissaient pas des trois privilèges accordés à l'Italie :

1.° Les provinces n'avaient point de constitution libre et républicaine comme les villes d'Italie, quoiqu'on dût naturellement y laisser subsister en partie l'organisation que les Romains y trouvèrent établie lors de la conquête.

2.° La libre propriété foncière n'avait point lieu dans les provinces; les principes du Droit romain sur la propriété n'y étaient point applicables; les terres n'y étaient point susceptibles de mancipation, d'usucapion et de revendication. Les habitans des provinces conservaient sur leurs biens un droit héréditaire, mais l'État avait sur leurs propriétés immobilières une sorte de domaine éminent¹. Il y avait quelques villes (*liberæ civitates*) plus considérées que les autres, et sur lesquelles Rome, par exception, ne prétendait point son domaine éminent; mais elles n'étaient pas pour cela en réciprocité de capacité civile avec les citoyens romains (*peregrinæ civitates*).

3.° Les provinces n'étaient pas, comme l'Italie, exemptes de tribut. On continua, en général, de percevoir les impôts qu'on trouva établis lors de la conquête, et Rome se trouva naturellement l'héritière de tous les gouvernemens qu'elle supplanta. Les tributs des provinces permirent de supprimer celui de l'Italie. Mais l'inégalité qui subsistait encore dans les

¹ Voyez Gaius, liv. II, §§. 7, 21, 31, 46; liv. II, §. 120. Ulpien, *Fragments*, tit. XIX, §. 1.

derniers temps de la république entre les contributions directes des diverses provinces, avait plus d'un inconvénient, et l'on s'appliqua de bonne heure à la faire disparaître. Mais il fallut long-temps; ce n'est qu'au deuxième siècle de notre ère qu'on parvint à l'uniformité et pour l'impôt foncier, et pour la capitation à payer par ceux qui n'avaient point de biens-fonds.

On trouve dans les provinces une classe de villes privilégiées sous le nom de *coloniæ juris italicæ*. Ce nom de *jus italicum* ne se rencontre pas avant la fin de la république; la première mention se trouve dans Pline l'ancien¹: mais la chose elle-même existait dès avant. La plupart des modernes ont pensé qu'il y avait quelque analogie entre le *jus latii* et le *jus italicum*; que ce dernier se rapportait de même à la capacité civile des individus, et qu'il fallait admettre pour les habitans de l'empire non pas trois classes, comme nous l'avons fait, mais bien quatre : *cives*, *latini*, *ii qui juris italicæ sunt*, *peregrini*. Mais d'abord on ne dit pas quels étaient les droits particuliers de la troisième classe qu'on intercale; et puis les anciens qui ont énuméré avec le plus d'exactitude les diverses classes d'habitans de l'empire, Ulpien par exemple², ne font aucune mention de ceux qui avaient le *jus italicum*. C'est que le *jus italicum* ne se rapporte point à la capacité des individus, mais à la constitution d'une ville; c'est l'ensemble des trois privilèges communs à toute l'Italie, et accordés par exception à quelque ville provinciale. Les colonies de droit italique étaient presque toutes des colonies militaires; les colons étaient en général des citoyens romains auxquels on accordait comme une faveur de plus le *jus italicum*.

¹ Hist. nat., liv. III, chap. 3 et 21. — Voyez aussi le titre 15, liv. L au Digeste, *De Censibus*, et les titres 13, liv. XIV, Cod. Théod., et 20, liv. II, Cod. Justin.

² Voyez les passages cités plus haut à la note page 247.

SOURCES DU DROIT.

La publicité et les formes populaires de la procédure, ainsi que la concentration des affaires à Rome, contribuèrent puissamment à maintenir la conscience du droit parmi le peuple, et favorisèrent son développement par la coutume. La coutume, en effet, était toujours encore l'élément principal du Droit romain, quoique la législation y eût aussi sa part.

I. C'est par la législation que nous commencerons. Nous trouvons d'abord :

1.^o La loi (*lex*) sous deux formes différentes, car les lois pouvaient être rendues dans les comices par centuries, que dirigeait un consul ou un préteur, et qui se trouvaient par conséquent sous l'influence du sénat (*lex centuriata*), ou bien dans l'assemblée par tribus, sous la direction d'un tribun du peuple (*plebiscitum*). Chez les anciens le nom de *lex* désigne indifféremment ces deux espèces de lois, dont l'autorité était égale. Il y avait long-temps qu'il n'y avait plus de comices par curies, il ne pouvait donc plus y avoir de *lex curiata*; mais on conserva pour quelques cas une forme symbolique qui devait en tenir lieu : c'est ainsi qu'il y eut, jusque sous les empereurs, des simulacres de lois curiates; il la fallait pour l'arrogation, et pour conférer à un magistrat élu le commandement (*lex de imperio*). Dans ces cas on remplaçait les trente curies, qui n'existaient plus, par trente licteurs, qui intervenaient pour la forme. Quant aux lois proprement dites et aux plébiscites, elles avaient le plus souvent pour objet quelque question de Droit public, rarement le Droit privé. On en a fait des catalogues : la liste la plus complète est celle de Bach; Hugo n'en a indiqué qu'un choix dans son Histoire du Droit romain.

2.^o Les *sénatus-consultes*. Le sénat avait l'administration suprême, ainsi régulièrement les sénatus-consultes devaient

avoir pour objet des questions d'administration et de police. Mais les anciens ne séparaient pas aussi strictement que nous les ordonnances de police du Droit privé proprement dit. Il faut donc croire, quoique ce point soit controversé, que le sénat avait, même du temps de la république, un certain pouvoir législatif, dont il usait néanmoins avec beaucoup de discrétion. Ce que dit à cet égard Gaius¹, au deuxième siècle de notre ère, est très-vague.

II. Le Droit coutumier se développa à Rome sous des formes très-originales et tout-à-fait inattendues :

1.^o Les *Édits* des magistrats. Dès les premiers temps, lorsqu'un magistrat avait quelque publication officielle à faire, il la faisait au moyen d'un tableau qu'on exposait après y avoir écrit l'objet en question : cela s'appelait *edictum*; et tout magistrat supérieur avait ce *jus edicendi*. Les consuls, par exemple, y recouraient, lorsqu'ils devaient aller à la guerre, pour convoquer les jeunes gens parmi lesquels ils choisissaient leur armée. Les préteurs publiaient de même des édits qui se rapportaient à quelque circonstance spéciale et transitoire. Mais bientôt l'usage s'établit qu'ils publiassent chaque année, en entrant en charge, un édit général sur les matières soumises à leur juridiction. C'était une sorte de code, quoique rédigé sous une forme toute pratique : si tel cas se présente, y était-il dit, *actionem, judicium dabo*. Mais ce n'était pas, comme on l'a prétendu de nos jours, un code de procédure ; l'édit s'occupait, au contraire, du Droit civil en lui-même, et il le faisait de trois manières, selon la loi 7, §. 1 ff., *de justit. et jure*, où il est dit : *Jus prætorium est quod prætores introduxerunt, adjuvandi, vel supplendi, vel corrigendi juris civilis gratia*. Les deux premiers points ne font aucune difficulté : rien n'empêchait le préteur de répéter les dispositions du droit existant pour en assurer l'exécution, et s'il se présentait des cas nouveaux sur lesquels le droit

¹ Lib. I, §. 4.

existant ne décidait rien, il fallait bien qu'il cherchât des règles ailleurs. Mais comment le préteur pouvait-il corriger le Droit civil? était-il donc législateur? Les modernes n'ont pas hésité à regarder, sous ce rapport, l'édit comme une usurpation monstrueuse, et ils y ont même vu un moyen d'oppression des patriciens contre les plébéiens. Mais dans toute l'histoire romaine il ne se trouve pas la moindre trace du mécontentement qu'aurait dû produire cette usurpation, cette oppression. Loin de là, il y a des lois par lesquelles il fut expressément ordonné aux préteurs de rendre la justice en conformité de leurs édits : la légalité de ces édits est donc incontestable; et l'on comprend d'ailleurs qu'un magistrat annuel et électif n'avait aucun motif de s'attirer la haine de ses concitoyens par un pouvoir injustement exercé pendant quelques mois. Tout s'explique aisément, si nous cherchons l'origine de ces corrections que les préteurs faisaient au Droit civil, là où nous la montre Cicéron¹. Ils ne corrigeaient pas suivant leur bon plaisir, mais en conséquence des changemens qui s'étaient opérés dans les mœurs, les habitudes et les opinions. C'est ainsi, par exemple, que le lien naturel entre le père et le fils fut regardé peu à peu comme devant l'emporter sur le lien purement civil et quelquefois très-éloigné de l'agnation, et alors le préteur changea l'ordre de succésibilité. La loi des XII Tables avait appelé en premier lieu les fils restés en puissance (*sui*) et immédiatement après eux les agnats : le préteur préféra à ces derniers les enfans émancipés, et les mit sur la même ligne que les *sui*, par la possession de biens *unde liberi*. Aussi Cicéron fait-il de l'édit

1 De inventione, lib. II, c. 22. *Jus ex quibus rebus constet, est considerandum. Initium ergo ejus ab natura ductum videtur : quædam autem ex utilitatis ratione aut perspicua nobis, aut obscura, in consuetudinem venisse.... Consuetudinis autem jus esse putatur id, quod voluntate omnium sine lege vetustas comprobavit; in ea autem jura sunt quædam ipsa jam certa propter vetustatem : quo in genere et alia sunt multa, et eorum multo maxima pars, quæ prætores edicere consueverunt.*

du préteur une espèce du Droit coutumier. Mais tout en modifiant l'ancien Droit, les préteurs avaient toujours soin d'y rattacher leurs innovations, ou plutôt celles qu'avait introduites la coutume. Ils le faisaient au moyen de *fictions* : c'est ainsi que, dans la possession de biens, l'appelé était assimilé par une fiction à l'héritier du Droit civil. Voilà pourtant ce qu'on a donné pour des fraudes des patriciens, comme si la victoire des plébéiens n'avait pas de beaucoup précédé l'époque où ces fictions acquirent quelque importance.

L'on ignore l'époque où les édits des préteurs prirent naissance, mais il est vraisemblable qu'ils remontent à l'origine même de la préture, et qu'ils devinrent une institution régulière lorsque les anciennes formes de la procédure, les *legis actiones*, furent abolies. L'édit du préteur de la ville développait le Droit civil, le Droit national des Romains; celui du *prætor peregrinus* le *jus gentium*. Le préteur entrant en charge prenait pour base de son édit celui de son prédécesseur, changeant ou ajoutant selon que l'expérience en avait fait reconnaître le besoin : cet édit ainsi continué s'appelait *edictum tralatitium*.

Si les édits des préteurs étaient les plus importants, ce n'étaient pas les seuls. Les édiles curules publiaient aussi un édit (*edictum ædilitium*), relatif à l'espèce de juridiction commerciale dont ils étaient investis dans les marchés de Rome.

La juridiction des préteurs ne s'étendait que sur les citoyens romains de l'Italie; dans les provinces la justice était rendue en dernier ressort par les gouverneurs. Ceux-ci publiaient aussi leur édit (*edictum provinciale*), dont les dispositions étaient puisées principalement dans les édits des préteurs. Enfin, le questeur avait dans les provinces une juridiction analogue à celle que les édiles exerçaient à Rome : de là un *edictum quæstorium* analogue à l'édit des édiles. Toutes les règles de Droit fondées sur ces divers édits formaient le *jus honorarium*, appelé aussi *jus prætorium*.

2.^o Le *Jus civile*. Ce terme a plusieurs significations précises, qu'il importe de ne pas confondre. Il signifie : a) l'opposé du *jus gentium*, le Droit romain national ; b) l'opposé du *jus honorarium*, c'est-à-dire les lois, les sénatus-consultes et le Droit coutumier qui ne se fonde point sur les édits des magistrats ; c) le Droit coutumier non écrit, c'est-à-dire l'opposé tout à la fois des lois, des sénatus-consultes et du *jus honorarium* ; d) le Droit civil ou privé, opposé au Droit public, au Droit criminel et au Droit sacré. Ici, c'est de la troisième signification qu'il s'agit ; en ce sens le *jus civile* comprend deux élémens : *res judicatæ* et *auctoritas peritorum*.

1.^o L'autorité de la chose jugée était d'autant plus importante pour le développement du Droit coutumier, que les tribunaux étaient des tribunaux populaires, et que les jugemens pouvaient être considérés comme l'expression de l'opinion publique.

2.^o L'autorité des jurisconsultes était plus importante encore. La jurisprudence, chez les Romains, se bornait, il est vrai, au seul Droit privé, et c'est à peine si, dans les derniers temps de la république, elle commença de prendre un caractère scientifique. Chez nous la classe des jurisconsultes se compose de professeurs, de juges, etc., investis de fonctions publiques, et pour être admis dans cette classe, il faut avoir fait un certain cours d'études régulières. Il en était tout autrement à Rome. D'abord on pouvait être magistrat et juge, sans être jurisconsulte ; les jurisconsultes étaient des particuliers qui s'appliquaient exclusivement à la connaissance du Droit privé, afin d'assister leurs concitoyens de leurs conseils. C'était à Rome un moyen de faire fortune, comme l'étaient les talens militaires ou oratoires. D'un autre côté la connaissance du Droit s'acquerrait d'une manière toute pratique et presque machinale : le jeune homme assistait aux consultations de quelque jurisconsulte célèbre, qui passait

une grande partie de la journée à répondre à tous ceux qui lui demandaient ses avis. Ce n'étaient pas seulement les parties qui s'adressaient aux jurisconsultes, mais aussi les juges lorsqu'ils ne savaient pas le Droit; quelquefois le jurisconsulte accompagnait ses cliens en justice¹. Sans doute les préteurs prenaient aussi leur conseil pour la rédaction des édits. C'est en voyant agir leur maître, en l'écoutant parler, que les jeunes gens apprenaient les finesses de la jurisprudence et les formules rigoureuses qu'il fallait garder, et les jours fastes et néfastes qu'il fallait connaître. Comme la jurisprudence n'avait encore aucun caractère scientifique, les jurisconsultes s'en tenaient religieusement à l'ancien Droit, qu'ils cherchaient à conserver dans toute la pureté et quelquefois dans toute la raideur de la lettre. Ceci fit naître involontairement une sorte d'antagonisme entre les préteurs qui développaient et modifiaient progressivement le Droit, et les jurisconsultes, pour qui l'ancien Droit était l'objet d'une sorte de culte. Le concours de ces deux pouvoirs contribua efficacement à la perfection du Droit romain. Mais les jurisconsultes, amis et scrupuleux observateurs des vieilles formes symboliques, prêtaient aisément au ridicule: aussi Cicéron se moque-t-il d'eux dans son *pro Murena*, où il lui importait d'affaiblir le respect dont était entouré son adversaire, jurisconsulte lui-même. Ses railleries et ses reproches, quoiqu'ils eussent sans doute quelque fondement, n'en étaient pas moins exagérés.

¹ On l'appelait alors *advocatus*. Autre chose était le *patronus causæ*, celui-ci plaidait la cause devant le juge, et il était indifférent qu'il fût jurisconsulte ou non.

(La fin au prochain numéro.)



Nouvelles et Variétés.

Traduction de la nouvelle Préface de M. Cousin.

Il vient de paraître à Stuttgart une traduction allemande de la nouvelle Préface des *Fragmens* de M. Cousin, par le D.^r Hubert BECKERS, sous le titre : *Victor Cousin, sur la philosophie française et sur la philosophie allemande*¹. Ce qui ajoute au prix de cette traduction, c'est la Préface dont l'illustre Schelling a bien voulu la faire précéder.

Cette Préface reproduit avec de nouveaux développemens l'article inséré par M. de Schelling dans les *Annales de Bavière* (Novembre 1833), et que nous avons rapporté dans la *Nouvelle Revue germanique* (tome XV, p. 277).

M. de Schelling soumet les idées de M. Cousin à une critique sévère; mais cette critique même prouve quelle haute importance il attache aux travaux du philosophe français. On voit partout que, s'il s'applique à combattre les idées de M. Cousin, c'est moins pour avoir raison contre lui, que pour s'entendre avec lui. M. de Schelling veut une philosophie réelle, une philosophie qui explique la nature et l'humanité; c'est pour cela qu'il se montre beaucoup plus sévère contre Hegel que contre M. Cousin, qu'il a d'ailleurs la justice d'apprécier selon les circonstances au milieu desquelles ce dernier s'est trouvé placé, dans ses rapports avec l'état de la philosophie en France.

¹ *Victor Cousin, über französische und deutsche Philosophie, von D.^r H. Beckers, Professor der Philosophie am königl. Lyceum zu Dillingen, nebst einer beurtheilenden Vorrede des Herrn Geheimenrathes von Schelling. Stuttgart et Tübingue, chez Gotta, 1834.*

La critique de M. de Schelling est toute bienveillante et dans l'intérêt de la grande pensée qui l'occupe de concilier ensemble l'empirisme et le rationalisme, la philosophie française et la philosophie allemande.

Ce n'est pas une simple préface destinée à servir de recommandation à un autre ouvrage ; c'est une pièce historique du plus grand intérêt ; c'est un gage de paix donné à la philosophie française par le plus grand philosophe allemand contemporain ; un manifeste contre la philosophie de Berlin, et l'annonce de la philosophie nouvelle que M. de Schelling se dispose, dit-on, à publier incessamment.

A tous ces titres, cet ouvrage mérite une attention particulière. L'auteur de cette annonce en donnera prochainement une traduction complète qui sera publiée à part. W.

Le bon homme et la femme querelleuse.¹

Il y avait une fois un paysan qui vivait avec sa femme dans une grande misère ; lui était doux comme un agneau, mais elle, mauvaise comme un serpent. Et elle l'injuriait et le battait pour la moindre petite chose. Un jour, qu'elle avait obtenu de son voisin un peu de blé, elle envoya son mari au moulin pour faire moudre ce blé, et le meunier, qui connaissait leur pauvreté, n'exigea aucun paiement. Le paysan s'en revenait donc très-content avec son blé moulu à la maison, lorsque tout d'un coup il s'élève un vent violent qui renverse le vase que le paysan portait sur la tête et dispersa toute la farine. Alors le malheureux arrive auprès de sa femme, et quand il lui a raconté son histoire, elle commence à lui dire des sottises et à le battre impitoyablement.

¹ Ce conte est extrait d'un recueil de légendes russes, publié par les frères Grimm.

Enfin, quand elle fut lasse de le battre, elle l'envoya au vent pour qu'il en obtint ou de l'argent, ou autant de farine qu'il en avait perdue. Le pauvre mari s'en alla en pleurant; où? Il n'en savait rien lui-même, et il arriva auprès d'une grande et obscure forêt, et il y entra. Alors il rencontra une vieille femme qui lui dit : où vas-tu donc, mon brave homme, et pourquoi prends-tu ce chemin? Par quel hasard te trouves-tu dans cette contrée, où l'on entend rarement chanter l'oiseau, où l'on voit rarement courir quelque animal? — Ah! petite mère, répondit-il, c'est la nécessité qui m'a conduit ici, et il lui raconta ce qui lui était arrivé, et ajouta : je cherche le vent, et je ne sais pas où le trouver. — Suis-moi, dit la vieille. Je suis la mère des vents, et j'ai quatre fils : le premier est le vent d'ouest, le second du sud, le troisième de l'est, le quatrième du nord. Ainsi dis-moi, lequel de ces quatre t'a fait perdre ta farine. — Petite mère, c'est le vent du sud, répondit le paysan.

La vieille femme le conduisit bien avant dans la forêt, à la porte d'une petite cabane, et lui dit : c'est ici que je demeure, place-toi sur le poêle et enveloppe-toi avec soin. Mes enfans viendront bientôt. — Pourquoi faut-il donc que je m'enveloppe, demanda le paysan. — Parce que mon fils, le vent du nord, répondit la vieille femme, est froid, et que tu le sentiras.

Bientôt les enfans arrivèrent, et quand parut le vent du sud : mon fils, lui dit la vieille femme, il y a une plainte contre toi. Pourquoi donc affliges-tu les pauvres gens? Tu as soufflé sur la farine de cet homme, et il faut que tu le satisfasses ou en argent ou d'une autre manière. — Très-bien, bonne mère, dit le vent, je veux lui payer sa farine.

Alors le vent du sud appela le paysan, et lui dit : prends cette petite corbeille, elle renferme tout ce que tu peux désirer : argent, pain, boisson, nourriture, tout. Tu n'as qu'à dire : petite corbeille, donne-moi ceci et cela, tu recevras à

l'instant ce que tu désires. Et maintenant retourne à la maison, voilà comment je te paie ta farine.

Le paysan s'inclina devant le vent, prit la petite corbeille et retourna à la maison.

En arrivant il donne la corbeille à sa femme, et lui dit : voilà quelque chose qui porte tout ce dont tu peux avoir besoin, tu n'as qu'à demander. La femme prit la corbeille, et s'écria : petite corbeille, donne-moi de la bonne farine. Et aussitôt il en vint autant qu'il lui en fallait. Elle forma encore plusieurs souhaits, et sur-le-champ ils furent accomplis.

Quelques jours après il arriva qu'un grand seigneur vint à passer devant la demeure du paysan, et quand la méchante femme le vit, elle dit à son mari : vas à l'instant inviter ce seigneur à dîner, et si tu ne l'amènes pas, je te bats jusqu'à te laisser mort sur place.

Le paysan, qui craignait les coups de sa femme, s'en alla inviter le seigneur; et pendant ce temps la femme prit de la corbeille les mets qu'elle voulait avoir, en couvrit la table, et s'assit à la fenêtre, les bras croisés, attendant l'hôte qu'elle avait fait chercher. Cependant celui-ci, étonné d'une telle invitation, se mit à rire, et au lieu de s'y rendre, ordonna à ses gens d'y aller à sa place, et de lui raconter tout ce qu'ils auraient remarqué. Les gens vinrent, et ne furent pas peu surpris, après avoir vu la cabane du paysan, qui n'annonçait qu'un homme pauvre, de trouver la table servie comme on ne le voit que dans les grandes maisons. Puis ils s'assirent et se montrèrent très-joyeux. Cependant ils observèrent que si la femme du paysan voulait avoir quelque chose, elle le demandait à la corbeille, et le recevait aussitôt. Et ayant fait cette remarque, ils ne sortirent point de la cabane, mais ils donnèrent à l'un de leurs camarades la commission d'aller faire faire une corbeille semblable à celle qu'ils voyaient, et de la rapporter aussitôt, mais sans que l'on s'en aperçût.

Il partit et revint bientôt après. Alors les hôtes prirent adroitement la corbeille du paysan, et mirent à sa place celle qu'ils avaient fait faire. Puis ils se rendirent auprès de leur maître, et lui racontèrent comment on les avait traités.

Cependant, après qu'ils furent partis, la femme du paysan avait jeté tout ce qui restait sur la table, dans l'espoir de retrouver à souhait le lendemain tout ce qu'il lui faudrait. Le lendemain donc la voilà qui a recours à sa petite corbeille, et qui commence à la prier; mais elle n'en obtint plus rien. Alors elle appelle son mari : Vieille tête grise, lui dit-elle, quelle corbeille m'as-tu donc apportée? A ce qu'il paraît elle ne devait nous servir que pour quelque temps, et maintenant à quoi nous est-elle bonne, puisqu'elle ne donne plus rien. Retourne parler au vent, et demande-lui qu'il nous rende notre farine, ou je te bats jusqu'à te laisser mort sur place.

Le pauvre homme partit, et rencontra encore la vieille femme, la mère des vents, et se plaignit à elle des mauvais traitemens de sa femme. La vieille lui conseilla d'attendre son fils, le vent du sud, qui reviendrait bientôt; en effet, il arriva, et le paysan recommença ses plaintes. — Je suis fâché de voir, lui dit le vent, que tu aies une si méchante femme; mais je veux t'aider, et faire en sorte que ta femme ne te batte plus. Prends ce tonneau, retourne à la maison, et si ta femme veut encore te maltraiter, jette-toi derrière le tonneau, et crie : que cinq hommes du tonneau battent ma femme, et quand ils se seront acquittés passablement de cette commission, tu diras : que les cinq hommes du tonneau reviennent!

Le paysan s'inclina devant le vent et se mit en route. Lorsqu'il arriva à la maison, vois-tu, femme, dit-il, au lieu d'une corbeille, tu as un tonneau. — Que veux-tu que je fasse de ton tonneau? lui répondit sa femme en colère, pourquoi ne me rapportes-tu pas ma farine? Et à ces mots elle saisit la pelle à four pour le battre.

Alors le paysan courut derrière le tonneau, et c'écria : cinq hommes du tonneau pour battre ma femme. Et à l'instant parurent cinq gros et robustes gaillards, qui commencèrent à exécuter cet ordre. Et quand le paysan les eut vus agir, il se sentit pourtant saisi de pitié; il les rappela, et ils revinrent aussitôt dans le tonneau.

Dès ce moment sa femme fut plus douce. Et cependant le paysan commença à songer à sa corbeille, et en pensant à la conduite de ses hôtes, il supposa qu'ils pourraient bien eux-mêmes l'avoir changée. Il en parla à sa femme, qui lui dit : maintenant que tu as un si miraculeux tonneau, tu peux bien appeler à ton secours des milliers d'hommes, si tu en as besoin. Ainsi vas vers le grand seigneur, et fais-toi rendre la corbeille. Le paysan suivit ce conseil, alla trouver le seigneur et l'appela en duel. Celui-ci se mit à rire de la folie du paysan, et cependant, comme il trouvait cela assez drôle, il ne voulut pas rejeter sa demande, et il lui commanda de se rendre en pleine campagne. Le paysan arriva avec son tonneau. Le seigneur parut peu après, suivi de ses gens, auxquels il commanda de rosser le paysan. Celui-ci pourtant se mit en colère, et s'écria : Monseigneur, rendez-moi ma corbeille, ou il vous en arrivera mal; et dès que les domestiques l'eurent laissé libre, il se jeta derrière son tonneau, et donna l'ordre dont il avait déjà éprouvé la valeur. Et à l'instant sortirent cinq braves et vigoureux jeunes hommes, qui firent sans pitié pleuvoir les coups sur le seigneur et sur ses gens, tant, que le seigneur craignit enfin qu'on ne le tuât, et qu'il s'écria : paysan, ordonne à tes hommes de cesser, et je te rendrai ta corbeille. Ce que le paysan fit. Et le seigneur fit rapporter la corbeille. Et le paysan s'en retourna à la maison, et vécut avec sa femme en parfaite tranquillité.

L'ame dans le purgatoire.

(LÉGENDE.)

Nous empruntons au dernier roman de M. Balwer, *les Pèlerins du Rhin*, cette légende puisée dans les archives mystérieuses des vieilles traditions d'Allemagne, et qui respire toute la suavité et le mysticisme des croyances catholiques colorées par la poésie.

Les anges faisaient vibrer leur harpe dans le ciel, et cette musique se répandait comme un nuage d'encens autour du trône de l'Éternel. Mais la harpe de Seralim résonnait plus doucement que celle de ses compagnons, et la voix de l'Invisible (car les anges eux-mêmes ne connaissent pas la gloire de Jéhovah, seulement dans les profondeurs lointaines du ciel ils aperçoivent un regard qui ne dort jamais; et veille sur toute la création), la voix de l'Invisible se fit entendre, et dit : Demandez une grâce pour l'amour que ce chant respire. Elle sera accordée.

Et Seralim répondit : Il y a dans ce lieu, que l'on appelle purgatoire, et d'où l'on sort pour monter au ciel, beaucoup d'âmes qui t'adorent, et cependant sont punies justement pour leurs péchés; permets-moi de les visiter quelquefois, et de calmer leurs souffrances avec les hymnes de cette harpe qui t'est consacrée.

Et la voix lui dit : « Ta prière est exaucée, ô le plus doux des anges, et elle plaît à celui qui ne châtie que par amour. Vas, et agis comme tu le veux. »

Alors l'ange chanta les louanges de Dieu; et quand son chant fut fini, il se leva de son trône d'azur, qui était placé à la droite de Gabriel, et déployant ses ailes colorées comme l'arc-en-ciel, il s'envola vers cet orbe mélancolique, où retentissent sans cesse les plaintes de ces âmes qui se purifient par la souffrance. Là les malheureux regardent de loin les

espaces éclatans où ils doivent un jour arriver, ils voient passer ces êtres glorieux qui s'élancent de la source d'immortalité au milieu des jardins du paradis, et ils comprennent que la félicité de ces êtres célestes n'est plus traversée par aucun chagrin; et cette pensée les console dans leur torture. C'est là la différence qui existe entre l'enfer et le purgatoire.

Cependant l'ange reploya ses ailes. Il ouvrit les portes de cristal, et se reposant sur un roc élevé, il fit vibrer les cordes de sa lyre, et la paix descendit sur les condamnés; les démons cessèrent de torturer, et les victimes de souffrir. Ces accords de l'ange étaient pour les habitans de ce lieu d'expiation comme le sommeil pour les hommes qui souffrent sur cette terre. Une seule voix au milieu de ce repos universel, une seule voix ne fut point apaisée par la musique de l'ange, c'était celle d'une femme, qui s'écriait encore avec douleur: O Adenheim, Adenheim! ne t'afflige pas de ce que tu as perdu.

Ces mots excitèrent l'intérêt de Seralim, il s'approcha de l'endroit d'où cette voix partait, et aperçut une jeune et belle femme enchaînée à un roc, au milieu des démons qui dormaient à ses pieds.

Et Seralim leur dit: Est-ce le chant qui vous endort ainsi?

Et ils répondirent: Les douleurs que cette femme éprouve pour un autre sont plus amères que tous nos genres de supplice. Voilà pourquoi nous restons nonchalamment près d'elle.

L'ange s'approcha de l'esprit, et lui dit d'une voix qui apaisa ses cris: Pourquoi donc, ô fille de la terre, pourquoi te lamentes-tu si tristement? Pourquoi la harpe qui a calmé les âmes les plus coupables que ce lieu renferme, ne produit-elle pour toi qu'une impuissante mélodie?

— O radieux étranger, répondit la pauvre femme, tu vois ici un être qui sur la terre a plus aimé une créature de Dieu que Dieu lui-même, voilà pourquoi je suis justement puni. Mais je sais que mon Adenheim me pleure sans cesse, et la

pensée qu'il souffre est pour moi plus insupportable que tous les tourmens du purgatoire.

— Et comment sais-tu qu'il te pleure encore, demanda l'ange?

— Parce que je sais avec quelle angoisse et quelle constance j'aurais déploré sa perte, répondit naïvement la jeune femme.

L'ange se sentit touché de ces paroles, car l'amour forme la nature des êtres célestes.

— Comment pourrais-je, lui dit-il, adoucir ton chagrin?

Un transport de joie parut agiter la malheureuse victime; elle leva ses bras en l'air, et s'écria : Accorde-moi ! oh, accorde-moi de retourner sur la terre, seulement pour une heure, pour que je voie mon Adenheim, et qu'en lui cachant mes souffrances, je puisse adoucir les siennes.

— Hélas ! dit l'ange en détournant les yeux, car les anges ne pleurent pas en face des mortels. Je voudrais exaucer ta demande. Mais sais-tu ce qu'il en coûte ? Si les âmes du purgatoire retournent sur la terre, la sentence qui les attend au retour est terrible. En un mot, pour une heure à passer dans l'autre monde, tu dois rester mille ans de plus dans celui-ci.

— Est-ce là tout ? s'écria l'esprit, alors je veux braver la sentence. Oh ! sans doute, on n'aime pas dans le ciel, autrement tu saurais, divin messager, qu'une heure de consolation pour ceux qui aiment vaut des milliers, des milliers d'années de tourment. Laisse-moi voir et consoler mon Adenheim. Peu importe ensuite ce que l'on fera de moi.

L'ange éleva ses yeux en haut ; et aperçut dans les régions lointaines, que nul mortel ne peut découvrir, les rayons de lumière du regard éternel qui voit tout ; et il entendit la voix du Dieu puissant qui lui ordonnait de ne pas résister à son sentiment de pitié. Alors il regarda l'esprit qui étendait vers lui ses bras avec douleur, il prononça le mot qui ouvre

les barrières du purgatoire, et la jeune femme rentra dans le monde des mortels.

La nuit environnait déjà de son ombre le château d'Adenheim, et il était assis à la tête de ses joyeux compagnons, et le rire résonnait autour de lui, et le rire d'Adenheim était encore plus gai et plus bruyant que celui des autres.

A sa droite était assise une jeune femme très-belle, et il se tournait souvent vers elle pour lui murmurer à l'oreille ses vœux d'amour.

Cependant la belle dame de Falkenberg lui disait : Qui peut ajouter foi à tes paroles ? N'as-tu pas exprimé les mêmes désirs et prononcé les mêmes sermens à Ida, la jeune fille de Loden, et il y a à peine trois mois qu'elle est morte.

— Par mes aïeux ! répondit Adenheim, tu fais injure à ta beauté. Ida ! Non, tu te moques. Moi, aimer la jeune fille de Loden ? Alors je ne serais plus digne de toi. Quelques mots légers, quelque sourire en passant, voilà tout l'amour qu'Adenheim portait à Ida. Est-ce ma faute si la pauvre folle interpréta mal cette espèce de galanterie ? Non, cher ange, mon cœur est resté vierge pour toi.

— Comment donc, répondit la dame de Falkenberg, en se laissant enlacer par le bras d'Adenheim, ne fus-tu pas affligé de la perdre ?

— Oui, je crois la première semaine peut-être. Mais je trouvai ma consolation dans tes yeux.

Dans ce moment Adenheim entendit un profond soupir derrière lui, il se retourna, mais ne vit rien qu'une espèce de nuage qui monta graduellement et s'évanouit. Pourquoi Ida se serait-elle montrée ?

* * *

— As-tu dit ce que tu voulais à ton bien-aimé ? demanda l'ange quand la jeune femme reparut dans le purgatoire.

— Ordonne aux démons, répondit-elle, de recommencer leurs tortures.

— Était-ce donc pour cela que tu ajoutais mille années à ta condamnation ?

— Hélas ! dit Ida, après l'heure que je viens de passer sur la terre, mille années de nouvelles souffrances dans le purgatoire me semblent bien peu de chose.

De l'influence de la couleur des objets sur l'absorption et l'émanation des odeurs.

Si l'influence de la couleur des objets sur l'action du calorique n'a été observée que superficiellement par ceux qui cherchent à déterminer le degré d'affinité des corps pour certaines substances, il n'y a pas lieu de s'étonner que celle de la couleur des objets sur les odeurs leur ait à peu près échappé. Nous croyons par conséquent faire plaisir à nos lecteurs, en leur donnant un aperçu des expériences de M. le D.^r Stark sur ce singulier phénomène, tel qu'il se trouve au 5.^e cahier du 51.^e volume du *Journal polytechnique*.¹

En fréquentant le théâtre d'anatomie, M. le D.^r Stark remarqua que ses habits noirs prenaient une odeur cadavéreuse plus forte que ses habits de couleurs moins foncées. C'est ce qui le décida à faire des recherches, dont voici les résultats :

Il mit du camphre avec de la laine, du coton et de la soie de couleurs noire et blanche dans quelques boîtes hermétiquement fermées, et trouva, au bout de quelques heures, que les matières noires avaient absorbé plus de substance odorante que les matières blanches. Il rassembla ensuite, de la même manière, des laines de différentes couleurs avec de l'*assa foetida*, et, après 24 heures, il trouva la plus forte odeur à la laine noire, puis à la bleue, puis à la rouge, puis

¹ Journal publié à Augsbourg par M. le D.^r Dingler.

à la verte; la laine jaune n'avait que peu d'odeur; et la laine blanche était presque inodore.

Peu satisfait de cette découverte, qui ne s'appuyait que sur le témoignage parfois trompeur du sens de l'odorat, M. Stark s'efforça de prouver qu'elle était basée sur une augmentation proportionnelle du poids des matières employées, lesquelles absorbaient invariablement une même quantité de substance odorante, en raison de leur couleur et de leur nature. Pour cet effet il exposa des matières colorées du même poids à une émanation d'une certaine quantité de camphre légèrement chauffé, après quoi la laine noire pesa 0,3, la laine rouge 0,2, la laine verte 0,15, la laine blanche 0,1 de grain de plus qu'auparavant. Afin de voir si des surfaces unies d'égale densité et enduites de différentes couleurs avaient autant d'affinité pour les odeurs que la laine, il recouvrit un certain nombre de cartes pareilles de divers oxides de plomb, et il eut les mêmes résultats que ci-dessus.

Après ces expériences, M. Stark chercha à déterminer le rapport entre le degré d'affinité des matières animales et celle des matières végétales. Les essais qu'il fit dans ce but lui démontrèrent que la pesanteur de la soie augmentait de 1,4 de grain, pendant que celle d'une égale quantité de laine de la même couleur n'augmentait que de 0,5 de grain, et celle d'une égale quantité de coton de la même couleur de 0,4 de grain; en un mot, que les matières animales avaient plus d'affinité pour les odeurs que les matières végétales.

M. Stark pense aussi que les matières colorées absorbent les odeurs comme elles absorbent la lumière et la chaleur; du moins est-il certain qu'elles les perdent de la même manière, puisque les couleurs foncées retiennent les odeurs moins long-temps que les couleurs claires. C'est ce qui est prouvé par une dernière expérience de notre docteur, lequel, ayant exposé pendant 24 heures à l'action de l'air des cartes colorées recouvertes d'oxide de plomb et imprégnées de

camphre, trouva que le bleu foncé avait perdu 0,81, le brun 0,70, le jaune 0,41, l'orangé 0,40, et le blanc 0,10 de grain de son poids.

Il résulte de ce qui précède, qu'on ferait bien de blanchir les chambres des malades et les salles destinées à recevoir habituellement beaucoup de monde, parce que les exhalaisons malignes, absorbées par les murs sales ou foncés, sont repoussées par les murs blanchis, et peuvent être facilement éconduites par un ventilateur. Aussi M. Stark est-il grand partisan de la couleur blanche : il voudrait qu'on peignît en blanc les murs comme les meubles des hôpitaux et des prisons, qu'on ne donnât à leurs employés que des vêtemens blancs, qu'on adoptât l'uniforme des Autrichiens, et qu'on ne visitât jamais les malades en habit noir.

Grand-duché de Saxe-Weimar et Eisenach.

La population de ce pays était en 1833 de 236,267 habitans. 520 prisonniers et 807 causes étaient déferés aux tribunaux criminels. Les crimes étaient 17 meurtres, 6 infanticides, 1 assassinat, 8 suicides, 2 empoisonnemens, 2 incendies. Il n'y a eu qu'une exécution. Nous copions cette note du *Répertoire* de Leipzig. Si elle était exacte, quelle triste idée il faudrait se faire de la moralité d'un pays aussi éclairé que celui de Weimar ! Multipliez tous ces chiffres par 135 (la population de la France est 135 fois plus forte que celle du grand-duché), et voyez quel nombre effrayant de crimes et de criminels cela donnerait. Il n'y eut en France, en 1831, que 25 exécutions, dont 23 pour assassinat.

POÉSIES.

PAYSAGE D'HIVER.

Augsbourg, Janvier 1834.

De tous côtés la plaine apparaît aux regards,
Morne, sombre, stérile, avec son herbe jaune,
Ses mares d'eau glacée et ses arbres épars,
Où plus rien ne verdoie, ou plus rien ne bourdonne.

Là vous n'entendez plus la voix du laboureur,
Le murmure des flots, le bruit du pâturage;
Là vous ne voyez plus l'éclat ni la fraîcheur
Qui coloraient ces près, ces coteaux, ce feuillage.

Le soleil perce à peine à travers le brouillard,
Qui comme un voile épais sur la terre s'abaisse;
La nuit vient à la hâte et le matin bien tard,
Et la nuit et le jour, tout est deuil et tristesse.

Oh! dites, n'est-ce pas le tableau vrai d'un cœur
Qui, long-temps éprouvé par l'amère souffrance,
Semble s'envelopper d'un voile de douleur,
Se fermer à la joie, au monde, à l'espérance.

LE PRINTEMPS.

Leipzig, Mai 1834.

Oh! quand revient ce mois de Mai,
Avec ses fleurs et son feuillage,
Ses rayons d'or, son ciel si gai,
L'homme abattu reprend courage.

Dans son ame renaît l'espoir ;
Son front sourit, son œil s'éclaire ;
Car les jours sont si beaux à voir !
Et l'existence est si légère !

Qu'importe quel fût son ennui !
Sous quel toit repose sa tête,
L'œuvre du Ciel est toute à lui,
Le printemps l'appelle à sa fête.

A lui le vent et doux gazon,
Les flots que la lumière argente,
La plaine avec son horizon,
La fleur qui croit, l'oiseau qui chante ;

Les matins rians, les soirs frais,
Les bois pleins d'ombre et de silence ;
Aucun roi n'a de tels palais,
Aucun palais cette opulence.

L'œil la voit, l'ame la comprend,
Rien ne la peint. C'est un mystère.
Tout est si beau, tout est si grand ;
Il faut rêver et puis se taire.

L'esprit s'envole avec le jour
Dans les bois et dans la prairie.
L'esprit s'élève plein d'amour,
Adore et croit, et chante et prie.

Le monde entier nous appartient,
La vie arrive belle et pure;
Car le printemps du cœur revient
Avec celui de la nature.

X. MARMIER.



Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Le *Répertoire* de Leipzig, dans ses livraisons de Septembre et d'Octobre, annonce 604 publications nouvelles, y compris les continuations et les nouvelles éditions¹. Nous allons, comme de coutume, en indiquer les plus remarquables.

SCIENCES THÉOLOGIQUES, 87 ouvrages : Commentaire sur l'Épître de S. Paul aux Romains, par le D.^r Koellner, *Privat-Docent* à Göttingue ; — la Doctrine chrétienne de la foi, avec un supplément sur le péché originel, par le D.^r Schulz, professeur à Breslau ; nouvelle édition corrigée ; — Histoire des dogmes chrétiens, par le D.^r Lentz, pasteur, tome I.^{er} ; — Sommaire du nouveau Testament (à l'usage des prédicateurs et des instituteurs), tome II, première partie, par Ph. Gutbier ; — *Casualpredigten*, etc., discours prononcés à diverses occasions par le D.^r Bretschneider. L'auteur est un des meilleurs orateurs religieux de l'Allemagne ; — le troisième volume de la Théologie pastorale de A. Harms ; — la Loi du célibat catholique-romain en France et en Allemagne, par F. W. Carové. — On annonce avec éloge deux ouvrages de théologie catholique, qui portent à peu près le même titre : Encyclopédie des sciences théologiques, l'un par le D.^r Staudenmaier, professeur à Giessen, l'autre par le D.^r Gœngler, professeur à Bamberg ; — les Évangiles selon S. Mathieu, S. Marc et S. Luc, mis en harmonie et expliqués par le D.^r C. Glöckler ; — Nouvelles Recherches sur les points de dogmes controversés (*Lehrgegensätze*) entre les catholiques et les protestans, par le

¹ Tous les ouvrages dont le format et le nombre de volumes ne sont pas indiqués, sont en un volume in-8.^o Tous peuvent être tirés de Leipzig ou de Strasbourg. Nous n'indiquons les titres allemands que lorsqu'on ne peut les traduire que difficilement et d'une manière incomplète.

D.^r Mœhler, professeur à la faculté de théologie catholique à Tubingue; — Dogmatique catholique par le D.^r Brenner, volume supplémentaire, deuxième édition. Le D.^r Brenner est un théologien catholique modéré et libéral; — le Baptême des enfans dans l'Église évangélique, par le D.^r Lange, professeur à Iéna (l'auteur se prononce contre le baptême des enfans); — Manuel de l'Histoire de l'Église, par le D.^r J. Ch. Schmidt, continué par le D.^r Rettberg, professeur à Gœttingue, tome VII (Histoire des Papes depuis Honorius III. jusqu'à Benoit XI; Histoire des croisades et de la propagation du christianisme au douzième et au treizième siècle); — Leçons sur la nature et l'histoire de la réformation en Allemagne et en Suisse, par le D.^r Hagenbach, professeur à Bâle, tome I.^{er}; — Sermon prononcé à l'occasion du troisième anniversaire de la constitution du royaume de Saxe, le 4 Septembre 1834, par le D.^r Ammon (le D.^r Ammon, chef du clergé protestant de la Saxe royale, est à la fois un prédicateur distingué, et l'un des orateurs marquans de l'assemblée des États de Saxe); — Commentaire sur l'Épître de S. Paul aux Éphésiens, par F. Ch. Meier, *Privat-Docent* à Iéna; — Doct. E. Ch. de Bengel, *prim. in acad. Tub. prof. theol. Opuscula academica*, *edid. M. Pressel*; — une traduction allemande de l'Apologie du christianisme de Théophile d'Antioche, par Thiene-mann; — Apologie de l'Église (catholique), par le D.^r Berlage de Munster; — la Vie chrétienne (en sermons), par Jules Muller, aujourd'hui professeur à Giessen, etc.

JURISPRUDENCE, 25 publications nouvelles : sur les *Fragmens d'Ulpien*, dissertation critique, par G. E. Heimbach, *Privat-Docent* à Leipzig (l'auteur de ce travail remarquable est le frère cadet de l'éditeur des *Basiliques*); — la onzième édition corrigée du Manuel de la procédure civile des Allemands, par le D.^r G. Martin; — Manuel de procédure civile, par le D.^r Bethmann-Hollweg, professeur à Bonn; première partie : histoire; t. I.^{er}, le Droit romain jusqu'à Justinien; — *Das Verpfändungs-Recht des Pfandgläubigers* : le Droit d'engagement du créancier hypothécaire, pour servir à la théorie du Droit d'hypothèque, par Trotsche; — *De conditionibus quæstiones duæ, scrips. Car. Sell*; — *Die*

Lehre von den Civilgerichts-Stellen, etc. : Juridiction et Organisation des tribunaux civils dans les États allemands et italiens de l'empire d'Autriche, d'après le système de feu le professeur Wagner, par le D.^r Haimerl, professeur à Vienne, tome I.^{er} (il y aura trois volumes); — Manuel des Institutes et de l'Histoire du Droit romain privé, par le D.^r F. A. Schilling, professeur à Leipzig, tome I.^{er} (on donne de grands éloges à cet ouvrage); — *Die allgemein subsidiären Klagen des römischen Rechts* : les Actions subsidiaires générales du Droit romain, par le D.^r Albert Schneider, etc.

MÉDECINE et ART VÉTÉRINAIRE, 50 ouvrages : Thérapeutique des maladies aiguës, d'après les principes homœopathiques, par F. Hartmann, 2 volumes, deuxième édition; — Manuel de chirurgie, par M. J. Chelius, quatrième édition, corrigée et augmentée; — Tableaux de chirurgie, collection de figures publiée par le D.^r Robert Froriep, 63.^e livraison; — *Veralteete Luxationen* : des Luxations invétérées, considérées sous le point de vue de la chirurgie et de la médecine légale, par le D.^r L. F. de Froriep, in-4.^o; — du Sommeil et de l'Insomnie, par le D.^r Maurice Strahl; — Manuel de sémiotique, par le D.^r Albers, professeur à Bonn; — sept livres sur l'accouchement naturel, par le D.^r Boër, professeur à Vienne; — *Darstellung der Brechruhr-Epidemie, etc.* : le Choléra dans la capitale de l'Autriche et dans la province sous l'Ens en 1831 et 1832, par le D.^r Knolz; — *Die Krankheits-Familie Pyra* : sur les Exanthèmes de la tunique pituitaire, par le D.^r Eisenmann, tome I.^{er}; — la Nature et l'Art dans la guérison des maladies, par le D.^r J. J. Günther; — Nosologie et Thérapeutique des cachexies, par le D.^r Brandis, médecin du roi de Danemarck; le Cheval, par Jos. Hoermann, professeur de l'art vétérinaire à Grätz; — Leçons pour les amateurs de chevaux, par E. Hering, professeur à l'école vétérinaire de Stuttgart, avec 233 figures, par J. W. Baumeister, professeur à Hohenheim.

ARCHÉOLOGIE et PHILOGIE CLASSIQUES, 50 publications : les Aventures d'Ulysse, d'après Hésiode, par Klaussen; — *In Pla-*

tonis Politiam quæstionum philologicarum particula I, scrips. J. H. Neukirch, 51 pages in-8.º; — le dernier volume (volume IX, part. II) des Comédies d'Aristophane, avec commentaires d'Invernizi, Beck et Dindorf. Les deux premiers volumes parurent en 1794; — Périclès, par le D.^r J. A. Kutzen, *Privat-Dozent* à Breslau; — *Aristotelis Meteorologica*, le texte revu, avec une traduction latine et des commentaires, par J. L. Ideler, tome I.^{er}; — *Lexicon Sophocleum, adhibitis veterum interpretum explanationibus, etc.*; composuit Fr. Ellendt, vol. I, fasc. I. L'ouvrage sera de cinq à six livraisons semblables, de 20 feuilles chacune; — Augusteum, les monumens antiques de Dresde, par G. Th. Becker, seconde édition; — *F. Ritschelii de Oro et Orione commentatio; specimen de l'histoire critique des grammairiens grecs*; — Aristote chez les Romains, par le D.^r Stahr, l'auteur de l'*Aristotelia*; — *Anacreontis carminum reliquias, edidit Theod. Bergk*; — Sur l'origine et l'idée de la satire, par Paldanus, brochure de 31 pages; — une traduction allemande des Histoires de Tacite, par Schlüter. Le même a publié des traductions de la Germanie en 1798; d'Agricola 1808, des Annales 1809—1818, en 3 volumes. — Encyclopédie de l'antiquité classique, par Schuch, avec une préface de Creuzer, première livraison; — *Anakreon nach seinem Leben, etc.*: Vie d'Anacréon, avec une traduction de ses Œuvres, par le professeur F. W. Richter; — *M. Tullii Ciceronis Oratio de imperio Cn. Pompei, ad optim. codicum fidem emend. et interpretat. explanavit doct. C. Benecke*; — *C. Julii Cæsaris Commentariorum de bello civili libri III*, avec notes et commentaires en allemand, par Ch. G. Herzog; — *De Republicæ romanæ ea forma, qua L. Corn. Sulla, dictator totam rem romanam ordinibus, magistratibus, comitiis commutavit; scripsit A. Wittich*. A ces annonces nous joindrons celle de l'Abrégé de la Grammaire critique de la langue sanscrite (*Kritische Grammatik der Sanskrita-Sprache*), par F. Bopp, volume de xii et 380 pages in-8.º, qui ne coûte que 10 fr. sur papier ordinaire.

PHILOSOPHIE, 14 ouvrages : *Darstellung und Beurtheilung der Hypothesen in Betreff der Willensfreiheit*: Exposé critique des hypothèses sur le libre arbitre, par le D.^r C. Daub, professeur

de théologie à Heidelberg, publié de son consentement avec quelques additions sur la conscience, sur la peine de mort, etc., par Krøger; — Archives de psychologie pour les médecins et les jurisconsultes, publiées par le D.^r J. B. Friedreich, avec la coopération de MM. Mittermaier, F. Groos et Grohmann; année 1834, première livraison (paraît aussi sous le titre de Magasin de la psychologie philosophique, médicale et légale, quatrième année); — la Nature spirituelle de l'homme, fragmens d'une anthropologie psychique, par le D.^r F. Groos, médecin en chef de la maison des aliénés de Heidelberg; — *Die Naturlehre der Seele*: Physique de l'ame, par le D.^r F. Fischer, professeur à Bâle, première livraison; — Sur le rapport de l'ame et du corps, principalement sous le point de vue de la liberté morale et de la responsabilité, par J. Hilgers, aumônier de la maison des aliénés à Siegbourg; — *Die Æsthetik aus dem Gesichtspunkte gebildeter Freunde des Schönen*: Leçons d'esthétique populaire, par le D.^r W. C. Weber, professeur à Brème, première partie; — les Œuvres latines de Jordan Bruno, publiées par Gfrörer, bibliothécaire de Stuttgart, première partie; — *Beiträge zur Orientirung über Herbaris System, etc.*: Éclaircissemens sur le système de philosophie d'Herbart, par Drobisch; — Victor Cousin, sur la philosophie française et la philosophie allemande, traduction de la nouvelle préface des Fragmens de M. Cousin, par le D.^r Beckers, avec une Préface de M. de Schelling; — Paroles de la raison, du droit et de la liberté, contre les Paroles d'un croyant, de M. de La Mennais; — Œuvres mêlées de Hegel, livre premier, formant le tome 16 de ses Œuvres complètes; — *Grundlinien, etc.*: premiers Linéamens d'une critique des systèmes de morale, par Schleiermacher, seconde édition: — Exposition de la métaphysique, par Ern. Reinhold.

SCIENCES PHYSIQUES, 32 ouvrages: *Mittheilungen aus dem Gebiete der theoretischen Erdkunde*: Mémoires sur la géologie et la géognosie, par J. Frœbel et Osw. Heer, première livraison; Zurich; — *Geschichte der durch Ueberlieferung nachgewiesenen natürlichen Veränderungen der Erdoberfläche*: Histoire traditionnelle des révolutions naturelles de la surface du globe, par E. A. von Hoff, t. 3;

les tomes 1 et 2 ont paru en 1822 et 1824; — une traduction de l'ouvrage de M. Raspail, nouveau Système de la chimie des corps organiques; — sur la Lumière, principalement de ses effets chimiques et physiologiques, par le D.^r Landgrebe, de Marbourg; — Histoire naturelle pour toutes les classes, par le professeur Oken, livres 8—11; — Figures pour servir à l'Histoire naturelle d'Oken, règne animal, premier livre; — Annales de l'Entomologie, par le D.^r Klug, professeur à Berlin, tome I.^{er}; — Manuel de la chimie analytique, par H. Rose, tome II, troisième édition; — Chimie populaire (*Populäre Darstellung der neuern Chemie*), par O. L. Erdmann, seconde édition; — l'Histoire naturelle du globe, par Ch. Keferstein, 2 volumes de 394 et de 896 pages, ouvrage très-important et digne des plus grands éloges; — *Verhandlungen, etc.* : Mémoires de l'Académie impériale Léopoldino-Caroline des naturalistes, premier Supplément du tome XVI, in-4.^o, renfermant les observations de zoologie, recueillies par F. J. F. Meyen dans son voyage autour du monde; — *Abbildungen zur Berichtigung und Ergänzung der Schmetterlingskunde* : Tableaux pour servir à rectifier et à compléter la connaissance des papillons, surtout de la microlépidoptérologie, supplément aux papillons d'Europe de Hübner et Treitschke, avec un texte explicatif, par J. E. Fischer de Roeslerstamm, première centurie (on n'a tiré que 150 exemplaires); — Manuel de botanique, renfermant une flore de l'Allemagne, par Möessler, troisième édition refondue par Reichenbach, tome III; — Manuel de chimie, par C. Mitscherlich, professeur à Berlin, tome I.^{er}, deuxième partie, seconde édition; — Annuaire des progrès des sciences physiques, par J. Berzélius, présenté à l'académie des sciences de Suède le 31 Mars 1833, et traduit du suédois par F. Wöhler, treizième année; — Observations sur la température de la roche, à diverses profondeurs dans les mines de l'*Erzgebirg*, faites en 1830 et 1832, par F. Reich; — *Regnum animale iconibus exquisitissimis illustratum, cum commentario succincto editum, auctore H. G. L. Reichenbach, classis prima; mammalia, fasc. I* (avec 10 gravures); — Histoire naturelle des reptiles, avec figures, par Schinz, livraisons 7—12, avec 30 lithographies, pages 97—160, in-folio; — les Graminées et les Cypéroïdes de

la flore allemande, sous le titre : *Agræstographia Germanica, sistens Icones Graminearum et Cyperoidicarum quas in flora Germanica recensuit auctor, H. G. L. Reichenbach, cent. I; — Tentamen floræ Basileensis, etc., auct. Hagenbach, M. D., vol. II.*

SCIENCES MATHÉMATIQUES, 11 ouvrages : *Grundzüge von den höhern numerischen Gleichungen, nach ihren analytischen und geometrischen Eigenschaften* : Traité des équations numériques de degré supérieur, d'après leurs propriétés analytiques et géométriques, par M. G. Drobisch, professeur à Leipzig (en partie d'après l'ouvrage de Fourier : *Analyse des Équations déterminées*) ; — *Astronomie pratique*, par G. W. Jahn, tome I.^{er}

SCIENCES POLITIQUES, 26 publications : sur l'Unité politique de l'État danois, essai politique du point de vue du droit historique, par Klenze ; — *Mémoires et Observations relatifs à l'histoire, à la politique et au Droit*, par J. L. Klüber, tome II (le premier volume a paru en 1830) ; — *Lettres du Rhin*, par J. Weizel (datées de 1832 et 1833) ; — sur les Droits, la Liberté du commerce, par M. J. Fränzl, docteur en Droit et professeur des sciences politiques à Vienne (cette brochure, en faveur du système prohibitif, est surtout dirigée contre l'ouvrage de MacCulloch, sur le commerce et la liberté du commerce) ; — l'État et l'Industrie, par F. Bülow, professeur à Leipzig (l'auteur se prononce pour la liberté de l'industrie, contre les privilèges des corporations, et en partie contre les droits protecteurs) ; — sur l'État actuel du commerce anglais et du commerce allemand, avec une revue générale des progrès de la production et de la consommation en Europe et en Amérique, par G. de Gülich (cet ouvrage fait suite à l'excellente Histoire que le même auteur a donnée en 1830 du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, 2 volumes) ; — le Canal du Rhin au Danube, par Kleinschrod.

GÉOGRAPHIE et TOPOGRAPHIE, 13 ouvrages : *Handbuch des Wissenswürdigsten aus der Natur und Geschichte der Erde* : Manuel de ce qu'offrent de plus intéressant la nature et l'histoire de la terre et de ses habitants, par le D.^r L. G. Blanc, professeur à

Halle, seconde édition corrigée et augmentée, tome III (c'est un des ouvrages les plus recommandables de ce genre); — Description de la terre, de ses productions, etc., tome II, première livraison, par W. Hoffmann, ouvrage qui ne doit pas être confondu avec *la Terre et ses habitants*, par F. Vollrath Hoffmann; — *Die Enthüllung des Erdkreises*: le Globe dévoilé, ou Histoire universelle des voyages de découvertes par terre et par mer, par Wimmer, 2.^e et 3.^e volumes; — Observations faites dans un voyage de Vienne à Paris en 1831, par F. de Heintl, tome IV; — Voyages en Europe et en Orient, par J. Berggren, traduits du suédois par Ungewitter, 3 volumes; — les Forêts de l'Allemagne, par C. W. de Bülow; — le Royaume de Bohême, tableau statistique et topographique, par J. G. Sommer, tome II; — Lettres sur la partie occidentale des États-Unis de l'Amérique du nord, par H. de Martels (pour l'instruction des émigrans).

HISTOIRE ET BIOGRAPHIE, 31 publications: *Theophylacti Simocattæ historiarum libri octo, recognovit Imman. Bekkerus*; *Genesius, ex recognitione Car. Lachmanni*, faisant partie du *Corpus scriptorum historię Byzantinę*, entrepris sous les auspices de Niebuhr; — *Des Meisters Godefrid Hagen Reimchronik der Stadt Cöln*: Chronique rimée de la ville de Cologne, du treizième siècle, publiée avec notes et glossaire, par E. von Groot; — Œuvres posthumes de Jean-Ulric de Salis-Seewis; Coire (on y trouve une histoire des Grisons jusqu'en 1471, et plusieurs monographies relatives à l'histoire de ce pays); — Opérations de la guerre polonaise en 1831, par le général Sam. Rozycki, traduit du polonais par W. A. Szerlecki; — Vie de Kosciusko, par Ch. Falkenstein, seconde édition; — la Bataille de Laufen, les 12 et 13 Mai 1534, par le pasteur Heyd; — Histoire de Rome, dans sa transition de la constitution républicaine à la monarchie, ou Pompée, César, Cicéron et leurs contemporains, par W. Druermann, professeur à Kœnigsberg, tome I.^{er}; — les Princes et les Peuples de l'Europe méridionale au seizième et au dix-septième siècle, par L. Ranke, tome II. Le premier volume de cette importante publication parut en 1827. Ce second volume porte aussi le titre particulier: les Papes, leur Église et leur État au

seizième et au dix-septième siècle, tome I.^{er}; — Histoire de la Prusse jusqu'à la chute de l'ordre teutonique, par J. Voigt, tome IV (de 1393—1407 : constitution de l'ordre et du pays); — *Urkundenbuch zur Lebensgeschichte Friedrichs des Grossen* : Documents pour servir à l'histoire de Frédéric-le-Grand, par J. D. E. Preuss, tome V.

HISTOIRE LITTÉRAIRE, 10 ouvrages : *Jahrbuch, etc.* : Annuaire de la bibliographie pédagogique, publié par K. Zimmermann et F. Zimmermann de Darmstadt, troisième volume (les deux premiers volumes ont été publiés en 1831 et 1832, par H. Græfe); — *Bibliotheca mechanico-technologica*, ou Catalogue des ouvrages qui ont paru jusqu'en 1834 en Allemagne et dans les pays voisins sur toutes les parties de la technologie et des arts mécaniques, par W. Engelmann; — *Bibliotheca librorum manuscriptorum Italica, Indices bibliothecarum Italiae, etc., in supplementum Itineris Italici congestis F. Blume*. C'est un complément, comme l'annonce le titre, de l'*Iter Italicum* du même auteur; — *Verzeichniss der Bücher, etc.* : Catalogue des livres, cartes de géographie, etc., qui ont paru depuis Janvier jusqu'à Juin 1834, avec indication du nombre des feuilles, des éditeurs, des prix, avec des notices littéraires et une revue scientifique, par J. P. Than, XLVIII et 260 pages in-8.^o — Manuel de la littérature musicale, second volume; supplément, indiquant les œuvres qui ont paru de 1829 à 1833 inclusivement, par Ad. Hofmeister, 336 pages in-8.^o Le Manuel de Whistling a paru en 1828, le premier supplément en 1829.

PÉDAGOGIE, 73 articles : de l'Éducation des classes supérieures, par Ign. Wildner, professeur à Vienne (par classes supérieures, l'auteur autrichien entend la noblesse); — sur l'Éducation religieuse, par Th. Schwarz, pasteur dans l'île de Rügen; — *Das Wichtigste welches ein Jüngling zu prüfen hat, etc.* : Ce que doit surtout considérer un jeune homme avant de passer à l'université, par Rose, professeur au gymnase de Soest; — *Abriss der catechetischen Regeln* : Règles de catéchisation, par E. Thierbach, surintendant ecclésiastique à Frankenhausen. C'est un précis des

grands ouvrages de l'auteur sur la même matière. — Manuel de l'instruction chrétienne pour les écoles primaires, par le D.^r F. G. Nagel, pasteur; — *Kürzer Inbegriff, etc.*: Abrégé de toutes les connaissances utiles, par Gutbier, troisième volume; — *Beschäftigungen für die Jugend, etc.*: Lectures utiles et amusantes pour la jeunesse de toutes les classes, particulièrement destinées à nourrir le goût des arts et de l'industrie, par une société de savans et d'instituteurs, première et seconde livraisons; Stuttgart; — *Der neudeutsche Kinderfreund*: le nouvel Ami des enfans pour l'Allemagne, par Zerrenner, tome I.^{er}, nouvelle édition corrigée, 342 pages in-12 (6 gros); le petit Ami des enfans, par le même, tome II; — Description de l'école bourgeoise d'Osnabrück; — *Der durch Gesicht- und Tonsprache der Menschheit wiedergegebene Taubstumme*: le Sourd-muet rendu à l'humanité, par le D.^r Graser, seconde édition corrigée; — *Mittheilungen und Winke die Einführung des wechselseitigen Unterrichts betreffend*: Conseils sur l'application de la méthode de l'enseignement mutuel, par le D.^r Zerrenner; — *Hülfsbuch, etc.*: Guide des instituteurs pour les exercices logiques de la jeunesse, par Zerrenner, troisième édition, tome IV (les trois premiers volumes ont paru de 1823 à 1834); — *Grundzüge, etc.*: Traits fondamentaux de la géographie pour les classes inférieures des gymnases et pour les écoles bourgeoises, par K. Deutschmann.

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES, 106 articles: *Althochdeutscher Sprachschatz, oder Wörterbuch der althochdeutschen Sprache, etc.*: Dictionnaire de l'ancien haut allemand, tome I.^{er}, première livraison, par le D.^r E. G. Graff, LXXIV et 80 pages in-4.^o (tout l'ouvrage se composera de 25 livraisons); — *Grundzüge einer Theorie des Reimes, etc.*: Précis d'une théorie de la rime et des consonances, essai de G. Poggel; — Contes du D.^r Narnberger, deux volumes; — Pojata, la fille de Lezdeiko, ou les Lithuaniens au quatorzième siècle, roman historique, traduit du polonais de F. Bernatowicz, par P. H. W. Schnaase, 4 volumes; — *Der Renner*, poème du treizième siècle, de Hugues de Trimberg, publié par la Société historique de Bamberg, deuxième livraison, in-4.^o (la première livraison a paru en 1833: c'est une

suite de fables, de sentences, de tableaux satiriques); — Andronic, par le D.^r W. Seyffarth, roman historique, t. I.^{er}; — Emmerich Tékély, prince de Transylvanie, roman historique par Wilhelmine de Gersdorf, 2 volumes; — le Siège de Maëstricht, tragédie en cinq actes, par Hauch; — les Jeunes et les Vieux, simple histoire tirée des papiers d'un pasteur de campagne d'Auguste Lafontaine, et publiée par L. Kruse; — le Dôme éternel, nouvelle des temps du margrave Léopold-le-Saint (du temps des croisades), par A. Schumacher; — Desengaño, Nouvelle de F. Gaudy; elle est divisée en cinq journées, avec des intermèdes (*Entremeses*). Le titre est un mot espagnol qui signifie *désenchantement*. — La Comtesse Ulfeld ou les vingt-quatre Enfants de roi, roman historique (qui joue en Danemarck au milieu du dix-septième siècle), par L. Schefer, 2 volumes; — Burton-Castle, roman de Charlotte Birch-Pfeiffer, 2 volumes; — Tableaux du moyen âge en trois livres, par J. Th. Rhode, 2 volumes, formant les tomes 7 et 8 de la Bibliothèque des romans historiques; — Sigismond de Samter, roman historique de F. Wezyk, traduit du polonais par OElsnitz-Hohenlinden, 2 volumes (le roman joué en Pologne au quatorzième siècle); — Tableaux de fantaisie de Ed. Duller, etc.

LANGUES et LITTÉRATURES MODERNES, 26 ouvrages : *Gran Dizionario grammatico-pratico italiano-tedesco, tedesco-italiano, etc.*, enrichi de 60,000 articles nouveaux, par F. Valentini (Romain), professeur à Berlin, tome II, *italiano-tedesco* (tout l'ouvrage, en quatre volumes in-4.^o, coûte près de 66 fr.); — Essai d'une histoire de la littérature française, avec un choix de morceaux, par —r.—r., tome E.; — deux nouveaux Dictionnaires allemand-français et français-allemand, l'un par Schaffer, l'autre par J. Lendroy; — plusieurs nouvelles Grammaires françaises; — Manuel de l'histoire de la littérature italienne, par le D.^r Genthe, deuxième partie, les poètes; aussi sous le titre commun de Manuel de l'histoire des littératures de l'Occident, t. I.^{er}, seconde partie.

BEAUX-ARTS, 20 articles : *Beiträge zur Ästhetik der Baukunst, etc.* : Esthétique de l'architecture, d'après l'architecture grecque,

par J. H. Wolf, professeur à Cassel, avec 28 gravures, vi et 155 pages in-8.°, prix : 5 thaler et 16 gros; — une traduction allemande du grand ouvrage de J. Rondelet sur l'architecture; — Monumens de l'art antique, par C. O. Muller et C. Cæserley, quatrième livraison, pages 27 à 38, tables XLV—LIX, in-folio oblong; — Jean Gabrieli et son siècle, pour servir à l'histoire du chant sacré au seizième siècle, par Ch. de Winterfeld, trois volumes : vol. I, xii et 202 pages; vol. II, iv et 228 pages in-4.°; vol. III, 157 pages, in-folio; prix : 10 thaler sur papier ordinaire; 15 thaler sur papier collé; 20 thaler sur vélin. — Parallèles dramaturgiques, par J. B. Rousseau, docteur en philosophie, t. I.^{er}

TECHNOLOGIE; ÉCONOMIE DOMESTIQUE, RURALE et FORESTIÈRE; COMMERCE et INDUSTRIE, 31 ouvrages : une traduction libre du Dictionnaire du commerce de J. R. Mac-Culloch, par C. F. E. Richter, volume I.^{er}, deuxième livraison; — Manuel de l'économie rurale, par H. W. Pabst, tome II, deuxième partie; — *Hand- und Hilfsbuch, etc.* : Manuel du petit propriétaire, par J. G. Elsner, viii et 304 pages in-8.°; prix : 1 thaler 12 gros; — *Forst-Insectologie* : Histoire naturelle des insectes nuisibles ou utiles à la forêt, par J. Matth. Bechstein, nouvelle édition, tome II; — Encyclopédie technologique, publiée par J. J. Prechtl, tome V.

Le Répertoire cite 17 JOURNAUX DE MÉDECINE.

HISTOIRE NATURELLE.

Naturgeschichte der drei Reiche, etc. : Histoire naturelle des trois règnes, par MM. *Bischoff, Blum, Bronn, Leonhard* et *Leuckart*, professeurs à l'université de Heidelberg, et *Voigt*, professeur à Iéna. Stuttgart, chez Schweizerbart. (Cet ouvrage se composera d'une quarantaine de livraisons. Chaque livraison comprend un cahier de 128 pages in-8.°, et une feuille in-4.° de planches; elle coûte, prix de souscription, 30 kreutzer ou 1 fr. 8 cent.)

Dans aucun siècle l'étude de l'histoire naturelle n'a été poursuivie avec autant d'activité. On lui donne avec raison une place dans l'instruction de la jeunesse, dont jusqu'à ce jour des langues mortes et des mots ont rempli la mémoire. Elle doit obtenir encore une plus grande part dans l'enseignement; car pour un grand nombre d'hommes l'étude des langues est complètement inutile. Il est vrai que l'on étudie une langue, non pour la langue elle-même, mais comme un moyen de développer l'intelligence de l'enfant. Tant que l'étude de la nature consistait à retenir dans la mémoire un certain nombre de noms épars, elle n'offrait point cet avantage; mais aujourd'hui la discussion et la coordination des faits et les conséquences que l'on en peut tirer, sont de puissans moyens pour développer les facultés intellectuelles.

Plus le domaine de nos connaissances s'étend, mieux nous comprenons que tout se tient dans la nature, que nous ne pouvons ni ne devons nous en isoler, soit dans la vie pratique, soit dans la vie spéculative. L'étude de l'histoire naturelle est utile, elle est indispensable à l'exploiteur de mines, au forestier, à l'agriculteur, au constructeur, à l'industriel, au médecin. L'historien ne peut l'ignorer; plusieurs points obscurs de l'histoire proprement dite n'ont été éclaircis que par des faits observés dans l'un des trois règnes. Sans l'histoire naturelle le philosophe erre dépourvu de guide au milieu de ses spéculations.

C'est donc, dans le moment actuel, un grand bienfait qu'un ouvrage qui réponde à ce besoin général, qui laisse un peu

de côté la sécheresse des systèmes spéciaux, pour nous montrer la nature dans son ensemble, qui nous la représente vivante dans des tableaux où nous trouverons ce qu'il y a de plus utile et de plus important. Inspirer le goût de l'histoire naturelle, être utile à celui qui étudie ou qui sait déjà, tel était le but à atteindre. Un pareil ouvrage ne pouvait être l'œuvre d'un seul homme, mais bien d'hommes spéciaux dans chaque branche. Les noms des auteurs cités sont déjà une garantie suffisante, et nous espérons trouver dans chaque partie ce qui a été promis. Nous allons examiner et faire connaître celles qui sont déjà complètes.

La première livraison contient une introduction générale du professeur Leuckart. Dans un discours préliminaire il présente un tableau rapide des travaux sur l'histoire naturelle et de son importance : « Il est essentiel pour tout *homme pensant* de connaître la forme de notre terre et de réfléchir sur son origine; il est intéressant d'observer le règne végétal aussi bien que le règne animal, d'étudier leur développement et leur organisation si bien appropriés au but. Il est beau de reconnaître la grandeur de la nature dans les états les plus imparfaits, pour s'élever ensuite jusqu'à l'homme, déterminer son essence et sa place dans la nature. Quelle recherche est plus importante et plus instructive pour l'homme? peut-il se dire instruit, s'il a négligé de se connaître lui-même? Mais l'homme ne peut se connaître s'il ne regarde autour de lui, ce qui est hors de lui, en un mot, la nature environnante. Combien n'est-elle pas variée, aussi bien que l'homme? Quelle action le monde extérieur a sur l'homme, soit en grand, soit en petit! Non-seulement le caractère des peuples, mais encore l'état des sciences et des arts sont déterminés par lui, etc. On ne peut donc contester *que la nature qui entoure l'homme et sa contemplation influent d'une manière déterminante sur tout son être; elle doit avant tout être considérée comme sa mère et son institutrice.* »

Dans une introduction rapide, claire et pleine de faits, il passe en revue les objets suivans : la *cosmogonie*, la génération première, la génération sexuelle, la théorie d'évolution et de transformation, la panspermie, la synthèse des infusoires, l'épigénèse. Il arrive ensuite au domaine *de la nature*, qui comprend le règne

inorganique et le *règne organique*, lequel se subdivise en *règne végétal* et *règne animal*. Il termine par un coup d'œil sur la vie d'ensemble, la nature, l'esprit, la vie élémentaire, la vie organique, la vie végétale, la vie animale et la vie psychique.

Le premier paragraphe indique sous quel point de vue il envisage son sujet :

« La nature telle qu'elle se présente à nous, est *la manifestation de Dieu dans l'espace et le temps*. La contemplation, l'investigation et la connaissance des créations de Dieu, *du monde*, c'est-à-dire *du ciel et de la terre*, est l'objet de *la physique* (*φυσική* des anciens philosophes), de *l'histoire naturelle* (*historia naturalis*), en général, l'idée de *nature* en tant que synonyme de *monde*, *univers*, *tout*, *universum*.

« Il est un Dieu, qui, avec *sa toute-puissance*, *sa sagesse* et *sa bonté*, a créé et conserve tout ce *qui existe*; il est de toute éternité *l'idéal de toute perfection*, *l'âme du monde*, *l'unité éternellement immuable*, *l'absolu*, *l'être suprême*, que l'homme, créé à son image, doit, dans sa raison, adorer et révéler comme créateur et conservateur.

« Déjà les anciens naturalistes avaient admis une *natura naturans* et une *natura naturata*. La première était, selon eux, le principe créateur, l'essence des choses; tandis que l'autre représentait le contenu et l'ensemble des choses créées, le produit de la nature.»

L'idée que nous attachons au mot *nature* est appliquée de différentes manières. Il suffit ici des explications suivantes. On entend :

- 1.° L'Être suprême, la divinité;
- 2.° L'ensemble de toutes les forces premières;
- 3.° Les lois auxquelles les différents êtres de l'univers sont soumis;
- 4.° Tous les êtres dont l'univers se compose, dans leur totalité; en outre
- 5.° Les propriétés de chaque être, telles qu'elles lui appartiennent dès sa création.

« Depuis long-temps les naturalistes ont adopté trois règnes de la nature, qui constituent notre planète.

« Les corps qui leur appartiennent sont composés de différentes parties et substances rassemblées; ils sont, les plus grands aussi bien que les plus petits, formés par la *force* et la *matière*, dynamiquement ou immatériellement d'un côté, et matériellement de l'autre. La force d'attraction, galvanisme, magnétisme, électricité, chaleur et lumière, les forces chimiques, exercent leur influence, et alors les matières premières se fixent peu à peu, et l'image d'une forme déterminée se présente. »

Il examine ensuite les différens systèmes et les caractères qui distinguent les trois règnes, et arrive à leur distribution géographique sur le globe. Il jette un coup d'œil sur la vie, et termine ainsi : « C'est la raison seule qui nous élève au-dessus de l'animal, et nous rattache au monde des esprits. Sans elle nous serions à peine distingués de l'ordre des singes; sans elle nous n'aurions jamais acquis le plus grand et le plus noble apanage de l'homme, la liberté morale, la liberté de l'esprit, ce rayon divin qui dans chaque poitrine humaine doit briller pur et éternellement comme l'âme. »

Deux livraisons de l'Atlas ont paru. Les planches qu'elles contiennent suffisent pour nous prouver que cette partie sera aussi soignée que le reste de l'ouvrage. Soit pour la géologie, soit pour la botanique, les dessins sont faits avec beaucoup de netteté, et les planches sont coloriées toutes les fois que la couleur est nécessaire pour mieux distinguer les différens objets représentés.

L'*oryctognosie* de M. Blum est complète. Cette science est moins généralement répandue que les autres branches de l'histoire naturelle. Il s'est efforcé d'en faire une exposition à la portée de tout le monde, et cependant scientifique. Il a eu raison de conserver les formes scientifiques; car il est moins pénible et il faut moins de travail pour étudier une science scientifiquement, que pour retenir dans sa tête une foule de faits en désordre, tels qu'on nous les présente ordinairement dans les prétendus livres populaires. La lecture de son livre nous a convaincu qu'il a réussi à expliquer aussi clairement que possible tous les principes de la science. Il a conservé les termes techniques et précis qui ne peuvent être remplacés que par une longue phrase. Il a encore

raison. Le tonnelier, le charron, le menuisier, etc., apprennent bien les termes de leur art : pourquoi celui qui veut étudier la minéralogie n'apprendrait-il pas une nomenclature de quelques pages?

« Les minéraux sont *simples, non composés en apparence*, quoique formés de différens élémens chimiquement combinés, mais également dans chacune de leurs parties; ou bien ils sont composés de plusieurs minéraux simples, dont le mélange apparent à l'œil peut être reconnu par des procédés mécaniques. »

« La minéralogie, dans le sens le plus étendu, est la science des minéraux. Mais d'après ce que nous venons de dire, elle se divise en deux branches : en minéralogie proprement dite, ou *oryctognosie* et *géologie*.

« L'*oryctognosie* considère les minéraux simples non mêlés; elle enseigne à les reconnaître d'après leurs caractères extérieurs et intérieurs, et aussi à les classer. »

L'auteur fait ensuite parfaitement comprendre tout ce qui est relatif aux caractères *stéréométriques, physiques et chimiques*. Dans la description des formes fondamentales de la cristallographie, aussi bien que pour représenter la cristallisation de chaque minéral, il a intercalé dans le texte des figures en plomb qui sont bien suffisantes. Il est plus commode de les avoir sous les yeux que de les chercher dans un Atlas, et elles sont moins chères. C'est un double avantage.

Dans un autre article nous nous occuperons des parties géologiques et botanique.

P. L.



DÉCEMBRE 1834.

Universités allemandes.

III.

KIEL.

DANS la grande commotion européenne qui termina le siècle dernier, et qui se continue encore dans le siècle présent, tous les peuples, tous les pays furent appelés à prendre une part plus ou moins active. L'Allemagne, si amie du repos à tout prix, aurait peut-être bien voulu se tenir à l'écart, et rester en dehors du mouvement général; mais elle fut malgré elle entraînée par cette tempête de quarante ans. Au premier coup de canon tiré sur les rives du Rhin, le vieil édifice impérial s'était écroulé, bien que le titre d'empereur, appliqué sur le frontispice, fût conservé dans le Calendrier officiel jusqu'à 1806. Le congrès de Vienne, qui s'était donné la mission de reconstituer l'Europe et surtout l'Allemagne, mit enfin au monde une Europe si singulière, qu'on fut tenté d'abord de prendre une pareille conception pour une mauvaise plaisanterie, et, lorsqu'en se séparant ces diplomates voulurent écrire sur leurs protocoles *monumentum ære perennius*, chaque jour, chaque instant de la vie des peuples, arrachait avec lui un lambeau de ces traités auxquels leur orgueil avait promis l'immortalité.

A l'Allemagne on donna une espèce de monarchie bicéphale, autour de laquelle on groupa au hasard un certain nombre de satellites; on reconstitua, on replâtra et surtout on promit. Après toutes ces commotions, il ne restait plus qu'une seule chose debout, qu'une seule capable de perpé-

tuer les anciennes traditions allemandes, de renouer, de relier le passé au présent, les universités. Aussi furent-elles le centre où vinrent se rassembler tous ceux dont la guerre avait interrompu la carrière; jamais on ne vit une pareille affluence, jamais les auditoires des professeurs ne furent plus remplis; et cependant, chose singulière, dans cette Allemagne qui depuis soixante à quatre-vingts ans a fait une si grande consommation de livres, d'encre et de papier, vous ne sauriez trouver aucune histoire complète d'une université. Quelques professeurs ont fait des monographies qui embrassent un certain nombre d'années, mais après eux elles n'ont point été continuées. Est-on plus heureux avec l'université de Kiel? Nous ne saurions l'affirmer; car quelques notices éparses, des rapports de professeurs, des programmes, sont les seules sources où l'on peut puiser pour trouver quelques matériaux.

Jusqu'à la seconde moitié du dix-septième siècle, l'Allemagne du nord n'avait point d'universités, les plus voisines étaient celles de Rostock et de Helmstädt; mais dans ce temps c'était un périlleux voyage, car les plaines sablonneuses du Mecklembourg et la *Lüneburger-Haide* y jetaient comme un désert entre le Holstein et ces deux villes. Le duc Christian-Albert résolut donc d'en fonder une, et choisit, pour l'établir, Kiel et non Schleswig. Quelle pouvait être la raison de cette préférence? Le Schleswig et le Holstein ont toujours été différens l'un de l'autre, et aujourd'hui ils présentent encore la même diversité. La population du premier est un mélange de Danois et d'Allemands; le second est exclusivement allemand. Aussitôt que le duc Christian avait manifesté l'intention de fonder une université à Kiel, le sénat de la ville s'était offert à construire les bâtimens nécessaires et à les tenir en bon état. Kiel avait un couvent fondé par Adolphe IV, qui s'y retira, y mourut et y fut enterré. A la réformation, le couvent devint une maison de pauvres; mais

comme plus tard on leur construisit un asyle, c'est dans ses bâtimens que l'université fut provisoirement installée : c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le *Kloster-Kirchhof* ; plus tard, le gouvernement fit élever le local où elle se trouve actuellement. Elle fut dotée en partie sur les biens du bailliage de Bordesholm, et sur ces premiers fonds 5 000 rthlr. (22,500 fr.) furent avant tout destinés aux salaires annuels des professeurs. Les autres bailliages contribuèrent aussi par des subventions annuelles à l'entretien de la nouvelle université. Celui de Bordesholm donna 500 écus (2250 fr.) ; celui de Tondern 600 écus (2700 fr.) ; celui d'Eiderstædt à peu près autant ; Dithmarschen 500 écus. Ces subventions, et quelques autres que reçut l'université à la même époque, lui permirent de fonder une table où pouvaient prendre place quarante-huit étudiants. Ceux-ci, pour une modique rétribution hebdomadaire de 12 schillings (1 fr. 10 c.), recevaient chaque jour un dîner, qui se composait d'une soupe au pain ou aux choux, d'un plat de poisson, d'un plat de viande, d'un morceau de pain de seigle et d'une bouteille (quart) de bière. Ceux qui ne jouissaient pas de ces *stipendia* mangeaient ordinairement avec leurs professeurs : c'était l'usage autrefois dans les universités, que les professeurs logeaient et nourrissaient un certain nombre d'étudiants, il en était de même à Kiel ; nous en avons la preuve dans le statut du 12 Avril 1666, dont le §. 13 est ainsi conçu : *Comme nous savons que les étudiants aiment à habiter et à manger chez leurs professeurs ou leurs mattres, nous voulons que ces professeurs, leurs veuves et leurs enfans, ainsi que tous ceux qui appartiennent à l'université, puissent en tout temps loger et tenir table chez eux, si tel est leur plaisir. Les mêmes personnes peuvent aussi brasser de la bière pour les autres, sans en être empêchées par le sénat de la ville, ou par quelqu'autre personne que ce soit.*

L'université fut inaugurée le 5 Octobre 1665, en l'église

de Saint-Nicolas, et en présence du duc Christian-Albert, qui était venu à cet effet à Kiel deux jours auparavant. Aussi porte-t-elle le nom de *Academia Christiana Albertina*. L'épithète de *regia* fut ajoutée lorsque le Holstein fut réuni au royaume de Danemarck; le procès-verbal de cette solennité nous donne les noms des premiers professeurs: c'étaient, pour la théologie, le D.^r Petrus Musæus, autrefois professeur à Rinteln et à Helmstädt; le D.^r Christian Korthold, venu de Rostock, et Paul Sperling, ci-devant recteur de l'école de Bordesholm. La jurisprudence y était enseignée par le D.^r Cricus Mauritius, de l'université de Tubingue, et Samuel Rachel, appelé de Helmstädt. Le D.^r Caspar Marchius, autrefois professeur à Greifswald et à Rostock, et le D.^r Jean-Daniel Major, médecin à Hambourg, furent les premiers qui y professèrent la médecine. La Faculté de philosophie comptait parmi ses membres le D.^r Michel Watson, professeur d'histoire et de politique, et le D.^r Mathias Wasmuth, de Rostock, professeur de langues orientales. Daniel-George Morhof, aussi autrefois à Rostock, enseignait l'éloquence et la poésie; Samuel Reiher, les mathématiques; Cæso Gramm, la physique et le grec. Enfin, deux professeurs extraordinaires Nicolas Martini et Adam Tribbechovius, faisaient des cours, l'un sur la politique, l'autre sur la philosophie morale. Quelques autres furent aussi appelés peu de temps après.

Le sceau de l'université devait être une statue de la Paix, parce qu'elle seule *peut faire fleurir les arts et les sciences*, dit la chronique du temps. Cette figure tenait une branche de palmier dans la main droite, et avait la gauche appuyée sur une corne d'abondance; sur une feuille de noisetier étaient les armes du duché de Holstein, avec les lettres C. A. entrelacées et surmontées d'une couronne. Le sceau portait pour légende *pax optima rerum*. Chaque Faculté avait en outre un sceau qui lui était particulier: elles avaient aussi de même leur auditoire, aujourd'hui il n'y en a plus qu'un

seul ; il est commode et spacieux , et peut contenir de soixante à soixante-dix étudiants ; mais comme il ne peut servir pour tous les professeurs , la plupart d'entre eux sont obligés de louer un auditoire ou de faire leurs cours dans leurs maisons. Il en est de même dans beaucoup de villes d'Allemagne ; ainsi à Gœttingue la bibliothèque a successivement envahi toutes les salles et chassé les professeurs. A Halle ils attendent , pour quitter les auditoires qu'ils ont loués , que les nouveaux bâtimens qu'on leur destine soient terminés , et à Leipzig on remplace par l'Augustæum le Paulinum , devenu inhabitable.

La mésintelligence qui , dès le principe , exista entre quelques professeurs , troubla pour l'université de Kiel les premières années de son existence. Petrus Musæus , qui fut le premier prorecteur , ne voulait pas que ceux qui n'étaient pas gradués examinassent les candidats au doctorat : au moment où il exigeait de Samuel Rachel la présentation d'un diplôme de docteur , il jugeait cette formalité inutile à l'égard de Sannemann , son parent , qui était venu de Rinteln avec le simple titre de licencié en Droit. Cette partialité était d'autant plus injuste que ce Sannemann ne méritait nullement une pareille faveur. Nous lisons dans une ordonnance du 22 Mai 1668 : « Les professeurs , outre leurs leçons publiques , doivent faire des cours particuliers et tenir des exercices disputatoires ; attendu que Sannemann , le magister Nicolaus Mauritius et le D.^r Curtius ont manqué à ce devoir , ils sont suspendus , et le D.^r Martini est chargé à l'avenir des leçons faites par le magister Mauritius. » Ce dernier était membre de la Faculté de philosophie , il fut destitué , disent les documens de l'époque , *ob ebriositatem et negligentiam* ; il mourut bientôt après. Curtius est le docteur en médecine Alexis Curtius , qui enseignait aussi les langues étrangères , et qui en 1665 tint un discours *in Laudem italici gallicique eloquii*.

A peu près à cette époque, quelques professeurs, mécontents des désagréments qu'ils avaient à souffrir, s'en allèrent. Michaëlis, le second professeur de jurisprudence, alla à Lübeck en 1667 et fut nommé syndic. En 1671, le D.^r Er. Mauritius devint assesseur près du tribunal de Spire. Tribbechovius se retira à Gotha, et Sannemann alla à Hambourg, échanger son professorat contre une vie débauchée.

Tel était l'état des choses lorsqu'un nouvel incident vint les compliquer : il fallait remplacer le professeur Michaëlis; il eut pour successeur un certain Magnus Wedderkopf, de l'université de Heidelberg. Cet individu était natif de Husum, où son père vendait au marché des chaudrons de cuivre, et sa mère des poissons secs; son nom était primitivement Mangels, il l'avait changé en celui de Magnus. Il avait autrefois tellement maltraité un jeune homme, que celui-ci en était mort; pour ce fait, le tribunal de Husum l'avait condamné et banni du pays; il se réfugia alors à Lübeck, et ensuite trouva à se placer à Heidelberg. A force d'intrigues, il parvint à se faire nommer à l'université de Kiel, et devint dès ce moment l'ennemi invétéré de Rachel, qui l'avait recommandé au ministre Kielmann. Quelques années après, la Faculté de jurisprudence reçut un nouveau professeur, et en 1673 elle se trouvait ainsi composée : Jean-Ph. Rormann expliquait les Institutes; Nicolas Martini, les Nouvelles; Rachel et Wedderkopf, les autres parties du Droit. Martini enseignait aussi la politique, c'est-à-dire le Droit des gens.

L'université de Kiel fit, depuis sa fondation, beaucoup moins parler d'elle que les autres : ce n'est pas qu'elle ait été sans influence sur le nord de l'Allemagne, et sur les duchés de Schleswig et de Holstein; ce n'est pas non plus qu'elle ait manqué d'hommes distingués, de professeurs savans et laborieux; il faut attribuer ce silence à l'isolement forcé où sa position topographique confine la ville de Kiel. La difficulté ou plutôt l'impossibilité des communications a

long-temps établi une barrière entre le Holstein et les autres parties de l'Allemagne du nord : ce n'est que depuis dix-huit mois que l'on a songé à lier par une chaussée ce duché à la ville de Hambourg ; aussi jusqu'à ce moment, l'université n'a compté à peu près que des indigènes ; son histoire pendant le siècle dernier est, pour ainsi dire, tout intérieure et partant peu intéressante. En 1723, l'arrivée du professeur Harprecht, que l'on avait appelé de Tubingue un an auparavant, causa beaucoup de troubles et de nombreuses disputes ; on parvint cependant à les apaiser, et l'université rentra dans son repos habituel jusqu'en 1743, où une vive et déplorable querelle s'éleva entre le D.^r Opitz et le D.^r Friese, prochancelier, et partagea les professeurs en deux camps ennemis.

A peu près jusqu'à ce moment, Kiel n'avait eu que deux professeurs ordinaires de médecine ; l'on doit d'autant plus s'étonner de l'abandon dans lequel le gouvernement avait laissé cette science, que quelques années auparavant l'université s'était acquis des droits réels à sa reconnaissance, en subvenant sur ses propres fonds aux besoins de la cour, qui était dans l'embarras. Les autres Facultés furent généralement mieux partagées, notamment la théologie, qui, de 1665 à 1798, c'est-à-dire dans un espace de 123 ans, nous présente une série de trente-trois professeurs ordinaires, qui commence à Petrus Musæus, et se termine à J. F. Kleuker.

En 1800, le professeur J. Otto Thiess publia le premier volume de son ouvrage intitulé : *Gelehrten-Geschichte der Universität Kiel*, qu'il dédia à tous ses collègues. On voit par cette dédicace qu'ils étaient au nombre de trente-cinq, tant ordinaires qu'extraordinaires. L'un d'eux, le D.^r Fréd. Valentiner, professeur ordinaire de philosophie, porte le titre de *Édile de l'université*. Aujourd'hui, si nous comptons trois lecteurs chargés d'enseigner les langues étrangères, nous trouverons que le personnel littéraire comprend trente-huit

individus, parmi lesquels douze *Privat-Doctent*. Il y avait au semestre d'été 1834 dix-huit professeurs ordinaires, dont quatre pour la théologie et quatre pour le Droit; ce dernier nombre se trouve aujourd'hui réduit à trois, par suite de la nomination du professeur Brinckmann à la place de conseiller près du tribunal supérieur d'appel de Kiel, établi par ordonnance royale du 15 Mai 1834. La Faculté de médecine et celle de philosophie comptent chacune cinq professeurs ordinaires; chose étonnante! cette dernière n'a pas de professeur d'histoire. Depuis le départ du D.^r Dahlmann pour Göttingue, la place qu'il occupait est restée vacante, et un professeur extraordinaire, le D.^r Michelsen, est chargé lui seul de tous les cours.

Les *Privat-Doctent* ne reçoivent aucun traitement; c'est pourquoi nous ne savons si nous devons compter dans cette catégorie le D.^r Haussen, le seul de l'université qui, depuis la mort du professeur Niemann, enseigne la statistique et l'économie politique : on lui doit entre autres travaux une intéressante description de l'île de *Fehmarn*. Le gouvernement s'est trouvé dans la nécessité de récompenser par une gratification annuelle les efforts qu'il a faits pour populariser à Kiel une science peut-être négligée en Allemagne. M. Haussen forme ainsi à lui seul une espèce de juste-milieu entre la classe des professeurs extraordinaires et celle des *Privat-Doctent*; si nous l'en exceptons, nous compterons encore onze jeunes professeurs, aujourd'hui réduits à dix, par la nomination du D.^r Francke à la place de secrétaire-archiviste près du tribunal d'appel.

Parmi les professeurs ordinaires, l'université compte deux de ses membres dont le nom ne s'est pas renfermé dans les limites de l'Allemagne du nord, le D.^r Falck¹, professeur

¹ Outre son livre intitulé : *Encyclopédie et Méthodologie du Droit*, qui est connu de tous ceux qui s'occupent de jurisprudence, le D.^r Falck a encore publié une foule d'autres ouvrages non moins importants. Sa

de Droit, et le D.^r Twesten, professeur de théologie. Le premier a publié plusieurs ouvrages importants, entre autres une Encyclopédie du Droit, et, en mettant au jour quelques chroniques inédites et plusieurs monumens de l'histoire nationale, s'est acquis de justes droits à la reconnaissance de ses concitoyens. Le D.^r Twesten¹, auteur d'un livre sur la dogmatique, est celui qui reçut, après la mort de Schleiermacher, la mission de le remplacer. Jusqu'à présent il n'a pas accepté.

Jetons maintenant un regard sur les établissemens qui font partie intégrante de l'université, car sans eux elle ne saurait être complète, c'est-à-dire sur les établissemens scientifiques. Nous placerons en première ligne la bibliothèque, dont l'administration est aujourd'hui confiée au professeur Ratjen : elle reçut de Bordesholm les premiers livres qui ser-

311

brochure sur le duché de Schleswig dans ses rapports avec le Danemarck et le Holstein (*Das Herzogthum Schleswig in seinem gegenwärtigen Verhältnisse zu Dänemarck und Holstein*; Kiel), parut en 1816. Il publia aussi environ à cette époque le vieux Code du Jutland (*Das Jutische Low*: Altona, 1819), et dans la même année la Chronique de A. Heimreich (*A. Heimreich, Nordfriesische Chronik, herausgegeben von Falck, zwei Bände*; Tondern, 1819). Son Manuel du Droit privé de Schleswig-Holstein, devenu classique en Allemagne sur cette matière, se lit avec d'autant plus de plaisir qu'il est en même temps une histoire du Droit. Lorsque les décrets de Carlsbad contre la presse eurent étouffé un recueil qui paraissait sous le nom de *Kieler Blätter*, le D.^r Falck fonda le *Staatsbürgerliche Magazin*, qui se continue encore aujourd'hui, et auquel il n'a cessé, depuis l'origine, de fournir de nombreux articles.

¹ On a beaucoup et très-diversement parlé en Allemagne du refus du D.^r Twesten d'accepter à l'université de Berlin la place devenue vacante par le décès de Schleiermacher. Il paraîtrait qu'il aurait répondu en dernier lieu aux offres du gouvernement prussien par des propositions totalement inacceptables. Il avait demandé un traitement fort élevé; on l'eût donné, car à Berlin on n'a pas l'habitude de marchander avec un étranger quand on veut décidément l'avoir : mais, si nous sommes bien informé, il aurait mis pour condition à son acceptation, que dans le cas où il ne se plairait pas à Berlin, il pourrait aller enseigner dans telle autre université prussienne qui lui conviendrait. Il était impossible d'accepter de pareilles conditions; car on l'appelait pour professer à Berlin, et non à Bonn ou à Halle, ou dans toute autre université.

virent à la fonder, puis s'augmenta de ceux qui appartenaient à l'église de Saint-Nicolas, et de la collection que lui laissa Jean, évêque de Lubeck; enfin on y apporta la bibliothèque de Gottorp. Le duc Christian-Albert et Kielmann, son ministre, lui firent présent de leurs bustes, faits par l'artiste George Owen : elle s'accrut ensuite d'année en année, et en 1819, d'après un rapport du professeur Kordes, elle comptait près de soixante mille volumes. En 1827, elle reçut mille deux cent quarante-quatre volumes; en 1829, deux mille deux cent dix-neuf; aujourd'hui, elle en possède près de quatre-vingts mille. Pour satisfaire à ses besoins, le gouvernement lui alloue un fonds de 800 speciesthalers, ou 4572 fr. de notre monnaie. Son règlement date de l'année 1765, mais comme il était tombé en désuétude, on jugea à propos de le renouveler par une ordonnance du 19 Novembre 1782; il contient à peu près les mêmes dispositions que ceux des autres bibliothèques allemandes. Ainsi, un étudiant ne peut recevoir de livres qu'autant qu'il est cautionné par un des professeurs, et, même dans ce cas, il ne peut les garder plus de quinze jours : personne ne peut aller les chercher soi-même; il faut les demander au bibliothécaire ou à ses adjoints. Les ouvrages rares, précieux ou ornés de gravures et les manuscrits ne doivent pas être prêtés, mais il est libre à chacun de les consulter dans le local de la bibliothèque.

Un muséum d'histoire naturelle offre aujourd'hui des ressources assez abondantes à ceux qui s'occupent de cette science; pauvre dès le principe, il s'augmenta peu à peu des présens que lui fit le comte Lückner, et plus tard on acheta la collection du professeur Fabricius. Un laboratoire et un jardin botanique sont en outre à la disposition des étudiants. Les médecins ne sont pas non plus oubliés, car l'université a aussi un muséum anatomique et une maison d'accouchement, qui, du 1.^{er} Mai 1805 jusqu'à la fin de Mars 1820,

reçut 1191 femmes enceintes, c'est-à-dire une moyenne annuelle de 79 à 80.

Les étudiants sont à Kiel dans la même position que dans les autres universités allemandes, c'est-à-dire qu'ils jouissent d'une juridiction exceptionnelle, appliquée par le sénat académique, qui porte le nom de *Consistorium academicum*, et se compose du recteur temporaire, des professeurs ordinaires et du syndic. Toute juridiction suppose des lois ou des ordonnances qui en sont la base; en effet, les étudiants ont pour ainsi dire leur Code, si l'on peut donner ce nom à une petite collection d'ordonnances, qui a pour titre: *Leges studiosis in Academia Christiana Albertina quæ Kilæ Holsatorum est præscriptæ, et ad continuam officii commonefactionem editæ*. Cette collection, qui forme un cahier de quarantevingt-une pages, est divisée en cinq parties: la première contient les lois disciplinaires générales; la deuxième, celles qui concernent le crédit que l'on peut faire aux étudiants, et l'ordre dans lequel les différens créanciers se trouvent privilégiés. Entre autres dispositions relatives à cet objet, nous lisons que, si un étudiant peut prouver qu'il n'a pas plus de 120 thalers (540 fr.) par an, s'il a concouru pour jouir de la table gratuite et s'il y a été admis, il peut suivre les cours sans payer les honoraires dus aux professeurs; mais sous la condition toutefois de les rembourser au moins en six ans et en deux termes. La troisième traite des *stipendia*, des subventions, des gratifications, des moyens de les obtenir, etc.; et dans les deux dernières on a réuni les ordonnances qui se rapportent à des sujets divers.

Ordinairement en Allemagne la plupart des villes d'université jouissaient du privilège de ne pas avoir de garnison; ce n'est que depuis quelques années que l'on a élevé des casernes à côté des auditoires, et logé des sergens à côté des professeurs. Toutefois il paraît que, dès le principe, Kiel ne jouit pas de ce privilège, car nous lisons au §. 13 de l'or-

donnance de 1665 : *Si quis vigiles aliosque securitatis publicæ gratia excubias agentes adortus fuerit, pulsatus, vulneratusque*, etc. Dans le cas où il faudrait entendre par cette phrase les *Nachtwächter* ou *gardes de nuit*, l'édit public du 16 Octobre 1774 ne laisserait plus aucun doute sur la présence des soldats dans la ville de Kiel ; car le §. 2 défend, entre autres choses, aux étudiants *injuriam ferre militibus regis excubias præcipue agentibus*, et comme il paraît que ces ordonnances eurent peu d'effet, nous lisons, sous la date du 9 Décembre 1787, un édit public qui porte pour titre : *De non lædendis militibus regis*.

L'usage de briser les fenêtres et les lanternes n'est pas nouveau ; il était surtout autrefois assez répandu en Allemagne parmi les étudiants, c'était pour eux la liberté de la presse : il n'y a peut-être pas d'université où on ne leur ait recommandé de s'abstenir de pareilles démonstrations. A Kiel, il paraît que les étudiants se donnaient aussi de temps en temps ce plaisir ; car, dans l'édit du 16 Octobre 1774, il y a un paragraphe qui leur enjoint de respecter les fenêtres et les réverbères (*fenestrarum laternarumve elisiones*) : bien que cet usage ne soit plus aussi général qu'autrefois, il semblerait cependant que ces espèces de charivaris ne sont pas encore aujourd'hui sans attrait pour les étudiants allemands. Vers le milieu d'Août, le recteur de l'université de Rostock (c'était alors le professeur Elwers) reçut une communication du gouvernement grand-ducal, qui portait à sa connaissance que, lorsqu'à l'avenir les étudiants mécontents briseraient ses fenêtres, on ne lui paierait plus le dommage, comme on le faisait autrefois, en vertu des usages de l'université.

Le nombre des jeunes Allemands qui fréquentent annuellement les cours de l'université de Kiel n'est pas très-considérable, bien qu'il se soit augmenté environ d'un tiers dans les quinze dernières années. Nous ne parlerons pas de l'hiver de 1811 à 1812, où il n'y en avait que cent onze ; nous

descendrons un peu plus bas : au semestre d'hiver 1818-1819, elle avait deux cent vingt-deux étudiants, dont cent neuf juristes et soixante-un théologiens; l'été suivant deux cent trente, dont soixante-huit théologiens et cent trois juristes. En 1826, le nombre était déjà de deux cent quatre-vingt-seize, dont cent quarante-un étudiaient la théologie, et l'année suivante de trois cents. Alors on s'aperçut que le livre des immatriculations était rempli : c'est de 1827 que date le second volume; depuis ce moment, le nombre varia toujours de trois cents à trois cent trente. Ainsi, en 1828 il était de trois cent vingt-trois; à Pâques 1829, de trois cent trente; à la même époque l'année suivante, de trois cent vingt-huit; en 1831, on n'en compta plus que trois cent onze. Cette année l'on reçut à Kiel une bien triste nouvelle, celle de la mort de Niebuhr : ce savant était pour les Kieloïses presque un compatriote, car il était né dans la province de Dithmarschen; aussi, nulle part, pas même à Bonn, cette nouvelle ne causa une impression plus douloureuse. L'université se rassembla en corps, et le professeur F. Nitsch fut chargé par ses collègues de payer au souvenir de Niebuhr un tribut trop mérité d'admiration et de regrets. Au dernier semestre, le nombre des étudiants était de trois cent vingt, dont quatre-vingt-dix-huit théologiens et cent vingt-trois juristes; soixante-treize médecins. Le programme ne dit pas dans quelle proportion étaient les étrangers vis-à-vis des indigènes; la seule chose qu'il y ait de remarquable dans cette sèche et aride série de chiffres, c'est la progression dans laquelle se sont accrus les étudiants en médecine : en 1802, ils n'étaient que neuf; en 1803, douze; en 1812, vingt-un; en 1818, quarante-quatre; en 1819, cinquante-un; en 1826, cinquante-six; en 1834, enfin, soixante-treize.

L'université de Kiel est maintenant dans sa 170.^e année, et nous avons lieu de croire qu'elle parviendra sans accidens

à une vieillesse plus avancée, et célébrera le 5 Octobre 1865 sa deuxième fête séculaire. Dans les dernières conférences de Vienne, les diplomates allemands ont déployé, dit-on, beaucoup d'activité; ces messieurs se sont amusés à créer un tribunal austrégial, composé de trente-quatre personnes; deux de ses membres seraient nommés par chaque voix collective (*Curial-Stimme*). Ils se sont aussi beaucoup occupés des universités, l'on devine facilement dans quel sens. Toutefois il est à espérer qu'ils respecteront l'isolement de la petite ville de Kiel, et qu'arrivés, avec leurs protocoles à la main, aux confins de la *Lüneburger-Haide*, ils feront comme les Romains, et n'iront pas plus loin.

P. A. DE LA NOURALS.

APERÇU

DE L'HISTOIRE EXTÉRIEURE DU DROIT ROMAIN,

D'APRÈS M. DE SAVIGNY.

(Fin de l'article.)

TROISIÈME PÉRIODE.¹

(Depuis le commencement du gouvernement impérial jusque vers le milieu du troisième siècle de notre ère.)

A beaucoup d'égards, cette période peut être considérée comme la plus importante de toutes, parce que c'est dans le cours des trois siècles qui suivirent l'établissement du pouvoir impérial, que la jurisprudence atteignit son plus brillant développement.

L'on sait que, par suite des sanglans bouleversemens de la république romaine, le pouvoir monarchique fut fondé par César. Comme sa mort violente l'interrompit, on ne date communément le gouvernement impérial que de l'élévation d'Octavien sous le nom d'Auguste.

On a prétendu trouver un fait précis avant lequel Rome aurait été une république, après lequel Rome aurait été une monarchie. C'est la fameuse *lex regia*, décret par lequel le peuple, commettant une sorte de suicide, aurait remis tous ses pouvoirs entre les mains des empereurs. On allègue en faveur de cette opinion deux témoignages : 1.^o un passage d'Ulpien² ; 2.^o une inscription qui se trouve aujourd'hui au

¹ Voyez le numéro précédent, p. 229.

² *Quod Principi placuit, legis habet vigorem, utpote cum lege regia, quæ de imperio ejus lata est, populus ei et in eum omne suum imperium et potestatem conferat.* (Fr. 1 pr. ff. de constitutionibus principum.)

musée Capitolin à Rome, et qui contient, à ce que l'on prétend, un fragment considérable de la *lex regia*. Les opinions politiques des archéologues ont eu beaucoup de part à cette controverse : plusieurs ont attaqué l'authenticité de ce monument ; mais elle est incontestable, et parce qu'il en porte tous les signes intérieurs ; et parce que nous savons positivement qu'il existait à Rome dès le quatorzième siècle, époque à laquelle personne n'eût été en état de fabriquer un document de ce genre.

Un passage du nouveau Gaius¹ jette un grand jour sur cette question. Il est en tout semblable au fragment d'Ulpien, avec cette différence que le nom de *lex regia* ne s'y trouve point, et que ce qu'Ulpien dit au prétérit, y est dit au présent. Ceci indique que la loi en vertu de laquelle les empereurs recevaient le commandement (*imperium*), n'était pas une loi rendue une fois pour toutes, mais un acte qui se renouvelait pour chaque nouvel empereur ; de même que nous savons que, sous la république, les consuls, les préteurs, après leur élection dans les comices par centuries, recevaient le commandement par une loi rendue dans les comices par curies (*lex curiata de imperio*). Le témoignage de Gaius semble donc devoir être préféré. Ulpien avait sans doute parlé, comme lui, au présent ; mais au temps de Justinien il n'y avait plus ni curies ni loi qui conférât le commandement ; on ne pouvait plus alors en parler au présent, et Tribonien, en insérant le passage d'Ulpien au Digeste, dut substituer au présent le prétérit. Dans cette hypothèse, les témoignages d'Ulpien et de Gaius s'accordent entre eux et avec le témoignage de l'histoire ; car le pouvoir impérial fut fondé sur une combinaison très-compliquée des vieilles formes républicaines, qu'on maintint en apparence : or ces moyens détournés eussent été tout-à-fait superflus, si une loi

¹ *Nec unquam dubitatum est, quin id legis vicem obtineat, cum ipse Imperator per legem imperium accipiat.* (Gaius, I, §. 5.)

formelle avait aboli et le nom de la république et les formes républicaines; outre qu'il est incroyable qu'une loi de cette importance eût pu être passée sous silence par tous les historiens de l'antiquité.

Mais, dit-on, la *lex regia* existe. Elle a été conservée dans un monument dont l'authenticité est reconnue, il est vrai : mais ce monument dit le contraire de ce qu'on a voulu y voir. C'est un sénatus-consulte, confirmé pour la forme par les curies, représentées par trente licteurs, et qui élève Vespasien à l'empire. Si le pouvoir impérial avait été établi une fois pour toutes et d'une manière générale, le renouvellement d'un pareil acte n'eût pas été nécessaire à l'avènement de Vespasien.

Si la chose en elle-même s'explique, comme on voit, parfaitement, le nom de *lex regia* présente de grandes difficultés. On ne saurait admettre, sans méconnaître tous les témoignages de l'histoire, que du temps d'Ulprien on ait employé ce nom pour désigner une loi qui conférerait la puissance impériale : la constitution républicaine avait été conservée pour la forme, et l'on évitait encore avec le plus grand soin le nom et les apparences de la royauté. Cette épithète de *regia* doit donc être attribuée à une interpolation de Justinien. Voyez au reste une autre explication dans Niebuhr (troisième édition, tome I.^{er}, page 381).

I. Les habitans libres de l'empire se divisent toujours encore en citoyens, Latins et *peregrini*. Mais un grand changement a eu lieu sous Caracalla : celui-ci donna, dit-on, le droit de cité à tous les habitans de l'empire : *In orbe romano qui sunt, ex constitutione imperatoris Antonini cives romani effecti sunt*¹. Il ne faut pas prendre les expressions d'Ulprien à la rigueur ; car les esclaves étaient aussi *in orbe romano*, et il ne pouvait venir à l'esprit de personne de leur

¹ Fr. 17 D. De Statu hom. — L'empereur Antonin, dont il est ici question, ne peut être que Caracalla.

donner en masse le droit de cité. Il ne suffit même pas de restreindre ces expressions aux habitans de condition libre; en sorte que, pour eux, Caracalla aurait supprimé la classe des Latins et celle des *peregrini*, les assimilant aux citoyens romains : car l'histoire postérieure nous révèle encore l'existence de Latins et de *peregrini* dans l'empire romain. Il était de règle que l'affranchissement donné sans les solennités voulues, faisait, non pas un citoyen, mais un Latin; que l'affranchissement d'un esclave qui avait précédemment subi de certaines peines, le faisait passer seulement dans la classe des *peregrini*. Caracalla ne supprima point ces distinctions. Mais de même que ses prédécesseurs avaient eu coutume d'accorder, par privilège spécial, le droit de cité à quelque localité ou à quelque individu qui appartenaient jusque-là à la classe des Latins ou des *peregrini*, Caracalla, par mesure générale, donna le droit de cité à tous les habitans de l'empire *alors existans*. Ce qui n'empêcha point que par l'établissement postérieur d'un étranger dans l'empire, ou par des affranchissemens du genre de ceux que nous venons d'indiquer, il ne pût se former de nouveau des classes de Latins et de *peregrini*. Il n'en est pas moins vrai que, de fait, ces deux classes se trouvèrent réduites à n'être plus qu'une exception rare et peu importante. Au reste, ce n'est point par un sentiment de générosité que Caracalla prodigua ainsi le droit de cité, mais bien pour augmenter le produit de l'impôt sur les successions (*vicesima hereditatum*), qui ne se percevait que sur les citoyens romains, parce qu'eux seuls avaient une véritable hérédité.

II. Le plus grand changement survenu dans la constitution, c'est l'établissement de la puissance impériale, non par l'abolition de la république, mais par la réunion des pouvoirs républicains en une seule personne, celle du prince.

1.° Le titre d'*imperator* n'était proprement qu'honori-

lique; il était décerné par acclamation par une armée à son général victorieux. Mais il désignait aussi celui qui était investi du commandement militaire (*imperium*), et c'est dans cette dernière signification que le prince fut *imperator* à vie.

2.° Avec la puissance tribunitienne, l'empereur obtint l'inviolabilité de sa personne (*sacro sanctus*), le droit de siéger au sénat et d'y donner sa voix, celui de convoquer le peuple et de lui présenter des projets de lois, enfin le *veto*, par lequel il pouvait arrêter et suspendre l'action de tous les autres magistrats. L'empereur ne fut point fait tribun du peuple, parce que le tribun n'avait rang qu'après les consuls et les préteurs, ce qui n'était pas compatible avec la dignité impériale; mais on voulut lui donner le pouvoir des tribuns (*tribunitia potestas*).

3.° Comme souverain pontife (*pontifex maximus*), l'empereur se trouvait à la tête du culte et de tous les collèges de prêtres.

4.° Sans être censeur, l'empereur fut investi d'un des pouvoirs de la censure, la *præfectura morum*.

5.° Enfin, sans être proconsul, l'empereur reçut la puissance proconsulaire dans les provinces. Celles-ci furent partagées en deux lots : les provinces du sénat, administrées, comme par le passé, par des proconsuls ou des propréteurs; et les provinces de l'empereur, administrées par les officiers (*legati Cæsaris, prætores, etc.*) que celui-ci y envoyait. Au reste, l'empereur devait avoir dans toutes les provinces, et pour toujours, les pouvoirs d'un proconsul (*proconsularis potestas*).

Les principaux revenus de l'État consistaient dans l'impôt direct des provinces. Les provinces du sénat continuèrent à payer leurs contributions au trésor public (*ærarium*), tandis que celles des provinces de l'empereur furent payées au fisc (*fiscus, fiscus Cæsaris*). A mesure que la puissance impériale engloutit celle du sénat, le fisc absorba tous les

revenus publics. Il importe, au reste, de distinguer le fisc des biens privés et personnels de l'empereur.

Les titres officiels de la puissance impériale étaient *César* et *Auguste*; vulgairement (par exemple dans les historiens) on employait aussi celui de *princeps*. Mais on évitait avec soin celui de roi.

Les signes extérieurs de cette puissance, en tout conformes aux anciennes coutumes, étaient douze licteurs et une couronne de laurier, mais non le diadème, signe distinctif de la royauté chez les anciens.

Deux nouvelles magistratures naquirent sous l'empire :

1. Le préfet de la ville (*præfectus urbi*), magistrature déléguée, dont il y avait eu autrefois des exemples, mais seulement pendant l'absence momentanée des rois ou des consuls, et qui devint permanente. Nommé par l'empereur, dépendant de lui, et par suite favorisé dans l'accroissement de son autorité, le préfet de la ville était chargé de la police, et y joignit bientôt une juridiction criminelle et même, jusqu'à un certain point, civile.

2. Le préfet du prétoire (*præfectus prætorio*), commandant la garde de l'empereur. Les cohortes prétoriennes acquirent un grand pouvoir, et se rendirent plus tard redoutables à l'empereur même. Leur chef devint de plus en plus influent, et à la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle de notre ère, il se trouva être un véritable visir, c'est-à-dire investi, immédiatement au-dessous de l'empereur, du pouvoir suprême dans toutes les parties du gouvernement.

Les anciennes magistratures républicaines avaient été conservées : il y avait toujours encore deux consuls, mais ils avaient perdu plus qu'aucune autre magistrature de leur autorité réelle. Le consulat n'était plus qu'un nom, qui procurait à ceux qui en étaient revêtus un rang élevé, et le titre de *consulaires*, lequel était à vie. Les empereurs se fai-

saient quelquefois élire eux-mêmes consuls; le plus souvent ils se servaient de cette distinction pour flatter les ambitieux. On augmenta le nombre des consuls; on limita la durée de leurs insignifiantes fonctions. Les deux consuls nommés les premiers (*consules ordinarii*), donnaient leur nom à l'année et abdiquaient immédiatement le consulat, après quoi d'autres leur succédaient (*consules suffecti*) deux par deux, dans la même année, pour un temps plus ou moins court.

Les prêteurs avaient conservé leurs anciennes fonctions, et ils avaient moins perdu que les consuls; seulement leur considération avait un peu souffert de leur subordination à l'empereur et au préfet de la ville.

L'empire n'avait point cessé d'être divisé en trois parties : Rome, l'Italie et les provinces. Mais l'Italie, qui jusque-là n'avait été administrée que par les magistrats locaux des villes, fut divisée par Adrien en quatre districts, auxquels furent préposés quatre consulaires. Sous Marc-Aurèle, les consulaires furent remplacés par des gouverneurs d'un rang inférieur (*juridici*). D'ailleurs les franchises des villes italiques (*jus italicum*) furent respectées; mais elles ne furent nullement étendues aux provinces, lorsque Caracalla accorda le droit de cité aux habitants de tout l'empire.

SOURCES DU DROIT.

I. *Lois*.—D'un passage de Tacite¹ on a conclu que sous Tibère le pouvoir législatif avait passé du peuple au sénat. Il y a là une double erreur; car, d'abord, Tacite parle du droit d'élection, et non du pouvoir législatif²; puis ensuite, le pouvoir législatif du peuple ne se perdit pas à une époque

¹ Ann. I, ch. 15 : *Tum primum e campo comitia ad patres translata sunt.*

² Par comices (*comitia*) on entend surtout l'assemblée électorale, le droit d'élection, parce que c'était là la fonction ordinaire, régulière de l'assemblée du peuple. Ce qui suit, dans Tacite, indique d'ailleurs suffisamment qu'il s'agit d'élections.

déterminée, mais insensiblement. Plus le pouvoir monarchique s'affermissait, plus l'institution démocratique des comices s'effaçait devant l'autorité réelle des empereurs. Le sénat, qui dès long-temps exerçait une grande influence sur la législation, s'éleva d'autant, et l'intervention du peuple, devenue plus rare, ne fut plus que de pure forme. Mais Gaius au deuxième, Ulpien au troisième siècle de notre ère, parlent des lois et de la législation du peuple comme subsistant, du moins en théorie, ce qu'ils n'auraient pu, si le pouvoir législatif des comices avait été formellement abrogé.

II. *Sénatusconsultes*. — Le pouvoir législatif du sénat s'accordait mieux avec la puissance impériale; il l'exerçait, de fait, en concurrence avec l'empereur, sans que les limites de leur pouvoir respectif fussent exactement définies. Quelquefois le sénat prenait à lui seul des résolutions; le plus souvent il se bornait à sanctionner les propositions de l'empereur. Le projet avec l'exposé de motifs (*oratio principis*) était lu par un questeur, et d'ordinaire le sénat ratifiait sans plus. Fréquemment une disposition nouvelle est attribuée par les auteurs tantôt à un sénatus-consulte, tantôt à une *oratio principis* : on voit que c'est tout un.

III. *Édits des préteurs*. — Encore une erreur à rectifier. Beaucoup prétendent que l'édit qui s'était conservé sous les premiers empereurs, fut essentiellement changé par Adrien. Celui-ci, dit-on, trouvant l'état de la jurisprudence trop incertain et trop surchargé de controverses, résolut d'y porter remède, et fit publier, par le préteur Salvius Julianus, un nouvel édit revu et corrigé, et qui devait être désormais perpétuel.

L'on conviendra qu'un tel changement dans la législation d'un peuple doit laisser des traces dans sa jurisprudence et dans sa littérature, lors même que le document lui-même, par lequel ce changement a été opéré, se serait perdu. Or, il ne se trouve pas la moindre trace d'un tel changement

dans les jurisconsultes classiques des Romains qui ont écrit soit avant, soit après Adrien ; l'on ne remarque, quant à l'édit, aucune différence entre eux. Gaius, qui écrivait sous Marc-Aurèle, par conséquent long-temps après Adrien, parle (I, §. 6) de l'édit comme l'aurait pu faire Cicéron. Il distingue encore les édits des divers magistrats, que, suivant quelques-uns, Adrien aurait réunis en un seul corps ; on voit que de son temps chaque magistrat publiait encore, en entrant en charge, son édit annuel.

Ce nom de perpétuel (*edictum perpetuum*), sur lequel on se fonde, n'est qu'une méprise. On le trouve dès avant Adrien, et il est synonyme d'annuel ; il désigne l'édit que le préteur publiait pour l'année entière, différent des édits relatifs à des cas particuliers, et que le préteur publiait extraordinairement toutes les fois qu'il en était besoin.

Enfin, si l'édit avait été fixé et complètement remanié sous Adrien, le Droit romain, tel que nous le possédons, daterait d'une époque assez récente, où plus d'un ancien principe s'était déjà perdu. Mais, loin de là, ce qui nous reste de l'édit remonte essentiellement jusqu'aux temps de la république, et contient le Droit national dans sa pureté : circonstance honorable pour le Droit romain, auquel elle sauve l'apparence d'une intervention arbitraire d'en haut.¹

IV. *Législation impériale.* — Voici une toute nouvelle source du Droit (*constitutiones principis*), sous quatre formes différentes :

1.^o De véritables ordonnances, semblables aux édits des autres magistrats (*edicta principis*) ;

1 Voyez sur toute cette question le Manuel de l'histoire du Droit romain de Hugo, qui l'a traité avec beaucoup de sagacité. Remarquez, au reste, que l'édit était ordinairement *tralatitium*, c'est-à-dire que le préteur entrant en charge prenait pour base de son édit celui de son prédécesseur, et qu'il n'y apportait aucun changement qui ne fût réclamé par un besoin réel constaté par l'expérience. Ainsi l'édit fut fixé par l'usage dans le plus grand nombre de ses dispositions, sans que néanmoins la possibilité de le modifier fût exclue.

2.° Des instructions données aux gouverneurs des provinces (*mandata principis*);

3.° Des décisions juridiques de cas particuliers (*decreta principis*); enfin

4.° Des déclarations en réponse aux demandes adressées à l'empereur par les juges, par les parties, etc. (*rescripta, epistolæ*).

On se demande, comment les empereurs en vinrent à posséder la puissance législative; car nous avons vu que la monarchie ne fut point formellement établie, et que le pouvoir nouveau de l'empereur se forma artificiellement au milieu du maintien des formes républicaines; et la puissance législative ne découle directement d'aucune des fonctions et des dignités que l'empereur cumulait en sa personne.

Pour comprendre cette innovation, il faut se reporter à l'organisation judiciaire de la république. Le préteur avait l'administration suprême de la justice civile; il donnait aux parties des juges, qui prononçaient la sentence en son nom. Une affaire ainsi jugée, l'était à tout jamais et sans recours; il n'y eut, pendant la république, point d'appel à une instance supérieure. Cette impossibilité d'émender un jugement inique était contre-balancée par l'antique institution du *veto*, qui était admis à Rome dans une extension extraordinaire, fondée sur ce principe que, dans le doute, il vaut mieux que la négative l'emporte. Tout tribun du peuple avait individuellement un *veto* universel; tout magistrat égal ou supérieur pouvait, par son *veto*, arrêter l'action de son collègue ou de son inférieur: ce qu'un préteur, par exemple, avait ordonné, pouvait être entravé par un consul, ou par un autre préteur. Or, l'empereur, en vertu de la puissance tribunicienne, avait le *veto* universel, et pouvait par conséquent s'opposer à tout ce qu'aurait voulu entreprendre un collège quelconque ou un magistrat. Nous voyons, dès les premiers temps, les parties lésées s'adresser à l'empereur, qui cassait alors les jugemens qui lui paraiss-

saient injustes, et son *veto* n'était plus seulement suspensif, comme celui des magistrats annuels de la république, mais son effet durait indéfiniment, puisque la puissance impériale était à vie. Un pouvoir si étendu en des mains si puissantes se changea insensiblement en une véritable instance d'appel : car, lorsque l'empereur avait à plusieurs fois cassé des jugemens pour les mêmes causes, un nouveau préteur s'abstenait de juger dans le même sens, assuré qu'il était que son jugement serait cassé à son tour ; et peu à peu l'empereur put faire d'une manière directe, par un nouveau jugement, ce qu'il n'avait fait d'abord que d'une manière indirecte par son *veto*.¹

Dès-lors les diverses formes sous lesquelles les empereurs exerçaient plus ou moins directement le pouvoir législatif, s'expliquent sans peine. Les préteurs rendaient bien des édits ; pourquoi les empereurs n'auraient-ils pas pu en faire autant ? Toutefois les édits des empereurs sont très-rares dans les premiers siècles, parce qu'on évitait l'apparence trop manifeste d'un pouvoir sans bornes. Les mandats ne présentent aucune difficulté ; les décrets sont l'effet de la juridiction de l'empereur en dernière instance. Mais, dans les premiers temps, les rescrits étaient le genre le plus fréquent et le plus important des constitutions impériales : lorsque, à la demande du juge ou de l'une des parties, l'empereur avait donné son avis sur une affaire, le juge s'y conformait d'ordinaire, pour ne pas s'exposer à la cassation.

C'est lorsque la puissance impériale se fut ainsi peu à peu

1 L'appel n'était admis, sous la république, qu'en matière criminelle : *provocatio ad populum*. Le mot *appellatio* désignait, au contraire, l'invocation du tribun ou de tout autre magistrat autorisé à suspendre l'exécution d'un ordre ou d'une sentence, par son *veto*. On disait : *appellare tribunum*, appeler le tribun à son secours. L'appellation avait aussi lieu en matière civile ; mais elle n'avait d'autre effet que d'arrêter l'exécution du jugement, sans pouvoir l'émender, le changer au fond. Sous les empereurs, l'ancienne signification du mot s'effaça et s'étendit : *appellare* devint synonyme de *provocare*.

étendue, mais alors seulement, que l'on put dire : *quod principi placuit legis habet vigorem*.¹

L'empereur ne pouvait pas, comme le préteur autrefois, suffire à tout par lui-même. Il se forma donc autour de lui un conseil extra-constitutionnel d'hommes considérés et instruits, chargés, en son nom et sous son autorité, de l'expédition des affaires (*consistorium principis*).

V. *Jurisconsultes*. — Les besoins qui avaient fait naître une classe particulière de jurisconsultes allaient croissant; la jurisprudence prit un caractère plus scientifique, et l'importance des jurisconsultes s'accrut; de cette manière la jurisprudence atteignit son plus haut degré trois siècles après le commencement du gouvernement impérial, à une époque où toutes les autres branches de la vie publique et des lettres étaient depuis long-temps tombées en décadence.

Les causes de ce phénomène furent nombreuses et très-diverses. Mais, d'abord, il ne faut point se faire illusion sur le genre de perfection de la jurisprudence romaine. Le fonds, la substance même du Droit étaient tout donnés : c'était l'antique Droit national, développé par une évolution organique. Le mérite des jurisconsultes ne se rapporte donc qu'à la forme : leur gloire est d'avoir su si bien reconnaître, s'assimiler, et exposer scientifiquement le Droit déjà formé dans les périodes précédentes. Cet exposé scientifique se faisait par de nombreux ouvrages, ou par l'enseignement oral; et les jurisconsultes de cette époque formaient régulièrement des écoles². Mais d'où vient que la jurisprudence put s'élever si haut pendant cette période?

¹ Gaius, I, §. 5. Ulp., fr. 1 pr. et §. 1. *De Constit. Princip.*

² Il y en avait deux principales, fondées du temps d'Auguste par Anstitius Labéon et Attéius Capiton, et qui prirent plus tard les noms de Proculéiens et de Sabinéens. On a prétendu trouver entre elles une opposition essentielle de principes et de méthode; mais le Droit romain était trop bien arrêté pour qu'une telle opposition fût possible : elle se bornait en réalité à une sorte de rivalité personnelle entre leurs auteurs et leurs adhérens, et à un petit nombre de questions controversées. C'est

Du temps de la république, il y avait trois moyens de faire fortune et d'acquérir de la gloire : la guerre, l'éloquence ou l'exercice de la jurisprudence¹. Les deux premières de ces carrières étaient les plus brillantes. Mais si, tant que les récompenses et les honneurs dépendirent de l'assemblée du peuple, la valeur ou les talens militaires menaient sûrement aux rangs les plus élevés; sous les empereurs, les généraux les plus distingués donnaient le plus d'ombrage. De même, le talent oratoire déchu de son ancienne splendeur² sitôt que l'importance de l'assemblée du peuple, et l'indépendance du sénat, et la publicité dans une foule de cas, se furent perdues.

Il ne restait donc que la jurisprudence comme moyen d'acquérir quelque crédit; les esprits les plus distingués s'y adonnèrent, et l'affectionnaient d'autant plus qu'ils avaient conservé plus vivement le sentiment de l'ancienne nationalité romaine. Loin que la nouvelle constitution leur eût été contraire, deux nouvelles causes contribuèrent à augmenter l'influence des jurisconsultes.

1. L'empereur avait besoin, pour la décision des affaires contentieuses, de jurisconsultes instruits : ils furent donc admis dans le *consistorium principis*. Là, ils purent exercer une influence puissante sur la législation, bien mieux qu'autrefois par l'édit des préteurs; car ceux-ci n'étaient pas toujours, il s'en faut bien, des jurisconsultes. }

2. Auguste, par une disposition particulière, donna aux avis des jurisconsultes une autorité toute nouvelle pour la décision des questions de Droit : mais cette innovation est devenue l'objet d'une grande controverse. Il paraît³ que ce qu'on voit par Gaius, qui appartenait, suivant son propre témoignage, à l'école des Sabinien.

¹ *Auct. de caus. corr. eloq. c. 28 : Artes honestas, et sive ad rem militarem, sive ad juris scientiam, sive ad eloquentiam inclinasset.....*

² *De causis corruptæ eloquentiæ, c. 39.*

³ Gaius, I, §. 7. — Pompon., fr. 2, §. ult. *De Orig. juris.* — §. 8. *I. de jure nat., gent. et civ.*

tout homme qui avait confiance dans sa science s'adressait à l'empereur, pour être reçu au nombre des jurisconsultes approuvés, privilégiés. Les avis de ces derniers (*responsa prudentum*), lorsqu'ils concordaient, devaient avoir force de loi. Dans l'origine, les jurisconsultes donnaient sans doute leur avis, soit verbalement, soit par écrit, mais en justice; désormais, ils purent les expédier scellés de leur sceau (*signata*).

On a voulu inférer d'un rescrit d'Adrien, cité par Pomponius¹, que cet empereur permit à tout jurisconsulte de répondre sans autorisation impériale, de manière à lier le juge; mais ceci est tellement invraisemblable qu'il faut croire que ce qu'on a interprété en ce sens dans le rescrit d'Adrien, n'est qu'une formule de politesse, qu'il emploie en répondant à d'anciens préteurs qui avaient fait leurs preuves.

Mais les jurisconsultes autorisés à répondre formaient-ils un collège où l'on votait sur les questions controversées? Si cela avait été, les témoignages qui nous restent devraient du moins l'indiquer, ce qui n'est point. Il faut donc croire que chaque partie tâchait d'apporter au juge une ou plusieurs consultations sur le point de droit; si l'une des parties n'en pouvait obtenir en sa faveur, c'était une preuve qu'il y avait unanimité d'avis sur ce point; et le juge était obligé de se conformer aux avis produits par la partie adverse; si les deux parties en produisaient, le juge était libre de se ranger de l'opinion qui lui semblait préférable.

Hugo a pensé que les témoignages que nous avons cités, n'attestent point une institution particulière introduite par Auguste; mais qu'il y est simplement question de l'autorité que le juge accorde volontiers et naturellement à la doctrine concordante des jurisconsultes. Mais cette autorité naturelle

¹ *Optimus princeps Hadrianus, cum ab eo viri prætorii peterent, ut sibi liceret respondere, rescriptis eis: Hoc non peti, sed præstari solere: et ideo, si quis fiduciam sui haberet, delectari se; populo ad respondendum se præpararet. Fr. 2, §. ult. de Or. j.*

n'a rien d'obligatoire pour le juge, comme celle dont il s'agit ici, et elle est accordée par le juge aux auteurs anciens ou déjà décédés, aussi bien qu'aux auteurs contemporains et encore vivans : or, il n'est ici question que de ces derniers.

VI. Outre toutes ces sources du Droit, il y avait toujours encore, de nom du moins, le Droit coutumier ; quoique imperceptible, il était censé vivre et se développer dans la conscience nationale. Mais il s'était comme éclipsé et réfugié pour la plupart dans l'école.

QUATRIÈME PÉRIODE.

(Depuis le milieu du troisième siècle de notre ère jusqu'à la fin du règne de Justinien.)

Cette période a une bien moindre valeur intrinsèque que la précédente, mais elle est d'une grande importance pour nous, parce qu'ayant été la dernière, le Droit qui s'est formé pendant ce laps de temps, est celui qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Nous avons ici trois points à examiner successivement : la condition des personnes, le gouvernement central et l'administration locale de l'empire.

I. Si l'on fait abstraction des esclaves, il y avait encore sous Justinien les trois mêmes classes d'habitans que la théorie avait admises jusque-là : les citoyens, les Latins et les *peregrini* ; de fait, presque tous les habitans libres de l'empire étaient devenus citoyens. Justinien abolit les dernières traces de la latinité ; mais la notion des *peregrini* étant négative, elle ne put être effacée. Toutefois la qualité de citoyen ne conférait plus de droits politiques depuis que tout dépendait du bon plaisir de l'empereur ; et les privilèges de Droit privé, qui y étaient attachés, s'étaient de même perdus pour la plupart.

D'un autre côté, une nouvelle classe s'est formée, indépendante des précédentes et négligée par la théorie, quoique de fait très-importante, le colonat. Il en est souvent fait men-

tion çà et là d'une manière incidente; mais il n'est compris dans aucune classification systématique; les Institutes n'en disent pas le mot.

L'origine du colonat, qui offre beaucoup d'analogie avec le servage, remonte au troisième siècle. L'usage s'était introduit de faire cultiver les vastes domaines des grands propriétaires, en les démembrant en un certain nombre de petites fermes ou métairies. Le métayer qui cultivait chacune de ces parcelles, et qu'on appelait pour cette raison *colonus*, quelquefois *agricola*, se trouvait placé dans cette condition par la naissance; de là vient que les colons sont aussi désignés sous le nom de *originarii*. Il paie un canon en argent ou en nature; le surplus du produit lui appartient. Mais il n'a sur la ferme aucun droit réel, pas même un droit contractuel: son maître peut le contraindre d'y rester; il peut aussi, à son gré, le transporter sur une autre ferme. Par ce côté, le colonat diffère peu de l'esclavage. Mais à d'autres égards, le colon est protégé par la loi: c'est ainsi que ses charges ne peuvent pas être aggravées, son canon ne peut notamment pas être augmenté, et le maître ne peut en aucune façon supprimer et retirer à lui une ferme. Toutes ces prescriptions sont fondées sur des raisons de police rurale. L'État avait, en effet, un double intérêt à ce que le nombre des colons ne fût pas diminué, et parce que c'était parmi eux surtout que se recrutaient les armées, et à cause du système des contributions directes qui était alors en vigueur dans l'empire. Tout habitant de l'empire payait la capitation, soit pour ses biens-fonds, soit pour sa personne (*terrena s. humana capitatio*, *agri s. capitis tributum*). Les colons ne payaient que la capitation personnelle; le produit de l'impôt eût donc été diminué, si le nombre des colons avait été réduit. Pour faciliter la levée de ce tribut personnel, chaque colon était inscrit dans le cadastre avec le domaine de son maître, qui avançait la capitation, sauf à la recouvrer sur

lui. Cet arrangement a donné lieu au nom de *adscriptitii* ou *glebæ adscripti*, que portaient les colons, et qu'on a transporté, dans une autre signification, aux serfs du moyen âge. On les appelait enfin *tributarii*, parce qu'ils payaient le tribut, non de la terre, c'était l'affaire du maître, mais de leur personne.

L'ancien Droit n'avait connu que trois classes de personnes libres; la théorie continua de n'en pas reconnaître d'autres; et le colonat resta tout-à-fait en dehors de cette classification, la seule reçue. Le colon pouvait être citoyen ou Latin, et l'était sans doute le plus souvent; mais il pouvait appartenir tout aussi bien à la classe des *peregrini* ou même à celle des esclaves. Dans ce dernier cas il jouissait, en tant que colon, de la protection des lois. On voit que l'ancienne théorie ne répondait plus à la réalité des choses.

II. Les règnes de Dioclétien et de Constantin sont marqués par un triple changement, plus grave que n'avait été même l'établissement de la puissance impériale.

Les anciennes formes républicaines disparurent pour la plupart, et l'organisation administrative fut complètement changée. Il est vrai que le consulat continua d'être regardé comme la plus haute dignité dans l'État; l'année était désignée par le nom des consuls, et les empereurs prenaient encore très-souvent ce titre, quoiqu'il ne fût qu'un vain nom; et ce ne fut qu'après la quinzième année du règne de Justinien qu'aucun particulier ne fut plus élevé au consulat. Mais toutes les autres magistratures de l'empire devinrent des fonctions de cour, des offices de palais. Ce qui caractérise surtout le changement introduit par Constantin dans l'administration, c'est un système de défiance qui l'engagea à pourvoir à la sûreté de l'empereur par le démembrement des fonctions et la division des pouvoirs. Aussi les anciennes fonctions du préfet du prétoire, en qualité de vizir impérial, furent-elles supprimées.

Avec ce changement coïncida la translation du siège de l'empire à Constantinople. Quoique depuis long-temps la ville de Rome ne fût plus la dominatrice du monde; quoique plusieurs empereurs eussent dès avant fixé leur résidence hors de ses murs, elle était restée la capitale officielle de l'empire. Mais Constantin fonda une nouvelle Rome à Byzance, hors de l'Italie, dans une province originaiement barbare et grécisée : par là il établit à côté de Rome un second centre du gouvernement; il y eut deux capitales et deux sénats de l'empire. Ce qui indique, néanmoins, qu'on n'entendait point par là diviser l'empire, c'est qu'on n'augmenta pas le nombre des consuls, qu'il y en eut deux comme auparavant, l'un à Rome, l'autre à Constantinople.

Enfin, une religion nouvelle, qui s'était propagée tantôt à la faveur de la tolérance, tantôt malgré les plus violentes persécutions, le christianisme, devint religion de l'État par la conversion de Constantin.

III. Si l'on distinguait encore Rome, l'Italie et les provinces, cette division était devenue purement nominale. Il y avait deux Rome, deux capitales, chacune avec son consul et son sénat impérial, qu'entourait un reste de splendeur, mais sans pouvoir réel, et son préfet de la ville. Quant à l'Italie, elle avait perdu peu à peu ses principaux privilèges. Son régime municipal s'était conservé, mais sans liberté, sans indépendance; l'ordre des décurions administrait sans contrôle de la part du peuple, et soumis, depuis Adrien, aux gouverneurs des quatre districts de l'Italie. D'un autre côté, le décurionat avait été introduit presque partout dans les provinces. Le domaine quiritaire, dont le sol italique était seul capable, n'avait plus aucune valeur réelle, et la distinction d'avec la propriété moins rigoureuse (*in bonis*), admise dans les provinces, fut complètement abolie par Justinien. L'exemption de l'impôt direct ne fut pas mieux conservée. Lorsque Dioclétien partagea l'empire et se donna pour col-

lègue Maximien, celui-ci eut l'Italie et l'Afrique pour sa part : à cette occasion l'Italie fut soumise au paiement du tribut. Quelques villes des provinces, telles que Constantinople, Cologne, etc., conservèrent par privilège les avantages attachés autrefois au Droit italique, dont le nom fut ainsi conservé, comme terme technique, quoiqu'il ne s'appliquât plus à l'Italie.

Constantin divisa tout l'empire en quatre préfectures (*præfecturæ Orientis, Illyriæ, Italiæ, Galliarum*), dont les deux premières formèrent plus tard l'empire d'Orient, les deux autres l'empire d'Occident. A l'administration civile de chaque préfecture était préposé un préfet du prétoire, mais dont le pouvoir était bien inférieur à celui des anciens préfets du prétoire, puisqu'il ne s'étendait que sur un quart de l'empire, et que, suivant le système adopté par Constantin, le commandement militaire fut séparé de l'autorité civile.

La plus haute dignité militaire était celle des *magistri militum*, lesquels avaient sous eux des ducs (*duces*). De là le nom de duché (*ducatus*), que prirent dès-lors les circonscriptions militaires : celles-ci ne répondaient pas aux circonscriptions civiles, en sorte que la séparation des pouvoirs eut lieu non-seulement quant aux personnes, mais encore quant au territoire. Le titre de comte (*comes*) ne désignait aucune fonction précise ; c'était un titre purement honorifique, qu'on accordait à des officiers tant civils que militaires en récompense de leurs services. Il n'y avait donc aucune idée de subordination et de hiérarchie attachée aux titres de duc et de comte ; mais le commandement militaire dans les duchés de moindre étendue était donné à de simples ducs, tandis que dans les duchés les plus considérables on ne le donnait ordinairement qu'à un duc qui avait déjà mérité le titre de comte ; ce duché pouvait prendre alors le nom de comté (*comitatus*).

Enfin, il y avait, outre la division civile et la division

militaire de l'empire, la division ecclésiastique en diocèses. Les évêques étaient subordonnés à des primats.

Les partages de l'empire jouent un grand rôle pendant cette période. Dès avant, il était arrivé que l'empereur (*Augustus*) se choisissait un successeur et corégent (*Cæsar*), qui l'assistait dans les soins du gouvernement; plus tard, il s'y joignit un partage réel des provinces entre les Augustes et les Césars : ceci eut lieu de la manière la plus complète sous Dioclétien. Mais ces partages n'étaient qu'accidentels et temporaires, et Constantin réunit de nouveau tout l'empire. Enfin, Théodose le Grand fit un partage définitif et durable entre ses deux fils et leurs successeurs : Arcadius fut empereur d'Orient à Constantinople; Honorius, empereur d'Occident à Rome. Néanmoins, dans l'idée qu'on attachait à ce partage, ce n'étaient pas deux États séparés, mais un seul empire, une seule république romaine, gouvernée par deux empereurs. Aussi chaque empereur adressait-il les constitutions qu'il rendait à son collègue, qui régulièrement les publiait à son tour.

On sait que, dans la seconde moitié du cinquième siècle de notre ère, l'Occident succomba sous l'invasion des barbares qui, depuis long-temps, avaient envahi les frontières de l'empire. L'Hérule Odoacre, chef des barbares auxiliaires en Italie, détrôna le dernier empereur et se fit roi d'Italie. Sa domination ne dura guère (476 - 493); elle fut renversée par le Goth Théodoric, qui fonda le royaume plus durable et mieux organisé des Ostrogoths. Peu après son établissement, une guerre longue et sanglante s'engagea entre l'empereur d'Orient, Justinien, et les rois goths. La plupart des Goths furent exterminés, et l'Italie soumise à l'empire de Constantinople. Justinien réunit de la sorte la plus grande partie de l'ancien empire romain; mais l'Italie ne fut pas rétablie dans ses anciens droits; elle fut traitée comme une

province nouvellement conquise : l'ancien centre de l'empire devint une dépendance de l'empire d'Orient, tout composé de pays qui n'avaient été originairement que des provinces. Après Justinien, l'Italie fut de nouveau bouleversée : les Lombards firent la conquête de la plus grande partie et y fondèrent leur royaume (568). Quelques portions détachées restèrent toutefois soumises à l'empire d'Orient, gouvernées par un exarque. L'exarchat de Ravenne comprenait Ravenne, Rimini, le duché de Rome, Naples, Amalfi, etc. Cet état de choses se prolongea assez avant dans le moyen âge.

SOURCES DU DROIT.

Jusqu'à Justinien, la théorie continua de reconnaître, comme sources du Droit, les anciennes lois (y compris les plébiscites), les sénatus-consultes, les édits des magistrats et les constitutions des empereurs. Les sources nouvelles, qui appartiennent en propre à cette période, diffèrent selon qu'on a égard aux temps qui précédèrent le règne de Justinien, ou au temps de Justinien lui-même.

I. Depuis le milieu du troisième siècle de notre ère jusqu'au règne de Justinien, les sources nouvelles du Droit sont ou des constitutions impériales, ou des écrits de jurisconsultes, mais qui ont pris un tout autre caractère.

1. A partir de Dioclétien, les rescrits qui modifiaient l'ancien Droit devinrent plus nombreux et plus importants. Le changement qui s'introduisit sous Constantin dans la constitution de l'empire, ouvrit une nouvelle ère pour la législation. L'empereur exerça plus ouvertement, plus directement, le pouvoir législatif; et les édits, qui avaient été très-rares dans l'origine, devinrent fréquents et exercèrent une profonde influence sur le Droit (*edicta, leges edictales*).

Les rescrits des empereurs ne recevaient point une publicité générale, et c'était souvent le hasard qui les portait à la connaissance des particuliers. On sentit donc le besoin

d'en faire des recueils. Le Code Grégorien fut composé, à ce qu'il paraît, sous Dioclétien. Son titre : *Codex constitutionum*, signifie livre ou recueil de Constitutions; peu à peu l'usage s'établit de donner la même signification au mot *Codex* tout seul. Le Code Hermogénien, autre recueil du même genre, est postérieur, et non, comme l'on prétend communément, contemporain. Il n'est pas vraisemblable qu'une époque où l'activité littéraire était presque nulle, ait vu naître ce luxe inutile de deux collections considérables faisant double emploi. D'ailleurs, il se trouve, parmi les fragmens qui nous restent du Code Hermogénien, quelques constitutions d'une époque postérieure. Il semble donc qu'il faille placer le premier vers l'an 300, et le second 70 ans plus tard. Tous deux, au reste, ne contiennent guère que des rescrits, et ont été faits par de simples particuliers.

Au cinquième siècle, sous les empereurs Théodose II et Valentinien III, le premier, qui régnait à Constantinople, conçut le projet d'une vaste réforme législative. Il résolut de donner un recueil complet et officiel des constitutions depuis Constantin; puis, il voulait faire composer un corps complet et systématique du Droit romain. Ce dernier plan échoua; mais le Code Théodosien, contenant les édits des empereurs depuis Constantin jusqu'à Théodose II, fut publié en 438, et transmis à l'empereur d'Occident, qui le fit présenter au sénat de Rome. Les nouvelles constitutions, postérieures au Code Théodosien, prirent de cette circonstance le nom de Nouvelles (*Novellæ constitutiones*). Le dépôt en était confié à des archivistes, appelés *constitutionnarii*, qui avaient le droit d'en expédier des copies authentiques.

2. Sitôt que la jurisprudence fut cultivée scientifiquement à Rome, la doctrine des auteurs exerça naturellement un grand empire sur la pratique, et son influence s'accrut à mesure que, plus tard, le développement vivant du Droit déperit. Mais les ouvrages des jurisconsultes s'étaient accu-

malés; les copies étaient rares et très-coûteuses; une bibliothèque complète, chose impossible. Puis, la science du Droit étant tombée en décadence comme tout le reste, il était souvent difficile de bien entendre et de bien interpréter le sens de chaque auteur, sans compter qu'ils étaient fort nombreux et leurs avis souvent contradictoires. Pour remédier à cet embarras, Valentinien III rendit en 426, douze ans avant la publication du Code Théodosien, un édit remarquable sur la manière d'alléguer à l'avenir en justice l'autorité des jurisconsultes¹. Le nombre de ceux dont les écrits devaient faire autorité, fut réduit à cinq; mais leurs écrits étaient approuvés sans exception et dans tout leur contexte, de telle sorte que l'avis de ceux des jurisconsultes antérieurs dont ils rapportaient expressément l'opinion dans leurs ouvrages, devait être aussi considéré comme approuvé et compté pour établir de quel côté se trouvait la majorité. En cas de partage égal, l'opinion de Papinien devait l'emporter.

Quelques-uns pensent que les opinions des jurisconsultes antérieurs n'étaient approuvées qu'autant que leurs écrits se trouvaient insérés tout entiers dans ceux des cinq auteurs privilégiés. Cette opinion n'est pas vraisemblable; mais ce qui l'est encore moins, c'est cette autre opinion, suivant

¹ L. 3 (un.) C. Th., *De resp. prud.* (I, 4): *Papiniani, Pauli, Gaii, Ulpiani atque Modestini scripta universa firmamus, ita ut Gaium quæ (sic codd. Mon. et Ambr.; vulgo atque) Paulum, Ulpianum et cunctos (v. ceteros) comitetur auctoritas, lectionesque (v. auctoritas lectionis, quæ) ex omni ejus (omm. v. ejus) opere recitentur (v. recitatur). Eorum quoque scientiam, quorum tractatus atque sententias prædicti omnes suis operibus miscuerunt, ratam esse censemus, ut Scevolæ, Sabini, Juliâni atque Marcelli, omniumque, quos illi celebrarunt, si tamen eorum libri, propter antiquitatis incertum, codicam collatione firmentur. Ubi autem diversæ sententiæ proferuntur, potior numerus vincat auctorum, vel, si numerus æqualis sit, ejus partis præcedat auctoritas, in qua excellentis ingenii vir Papinianus emineat, qui, ut singulos vincit, ita cedit duobus. Notas etiam Pauli atque Ulpiani in Papiniani corpus factas, sicut dudum statutum est (cf. L. I h. t.), præcipimus infirmari. Ubi autem pares eorum sententiæ recitantur, quorum par censetur auctoritas, quod sequi debeat, eligat moderatio judicantis. Pauli quoque sententiæ semper valere præcipimus*

laquelle les écrits de tout jurisconsulte ancien auraient été confirmés, pourvu que son nom fût cité quelque part par les cinq principaux. On voulait diminuer la masse bibliographique, qui accablait le juge : mais ce but eût été mal atteint dans la dernière hypothèse ; car les jurisconsultes romains ne se faisaient pas faute de citer fréquemment leurs prédécesseurs. L'opinion que nous avons émise d'abord, nous semble donc préférable. Seulement, lorsqu'il s'agissait de l'avis des jurisconsultes anciens non confirmés expressément, on se défait de l'exactitude des manuscrits de l'auteur où leur avis ne se trouvait rapporté qu'incidemment, et il fallait, dans ce cas, comparer au moins deux exemplaires.

On a cru quelquefois que, sauf la réduction du nombre des jurisconsultes, l'édit de Valentinien n'établissait point un principe nouveau, et qu'il revenait, au fond, à ce qu'Auguste avait déjà réglé quant à l'autorité des jurisconsultes ; mais c'est là une erreur. La portée de ces deux dispositions est tout autre. L'une s'applique aux jurisconsultes vivans et aux avis qu'ils donnent actuellement dans un cas spécial qui leur est soumis ; l'autre, aux ouvrages de jurisconsultes morts depuis long-temps. La première, en cas de partage, s'en rapporte à l'équité du juge ; la seconde lui prescrit de se ranger du côté de la majorité, réduisant ainsi son office à une opération d'arithmétique. Aussi, l'une était-elle favorable aux progrès de la jurisprudence ; l'autre fut nécessitée par l'impuissance d'une époque de langueur et de dépérissement. Depuis lors, nous voyons la jurisprudence négliger tous les ouvrages qui ne sont pas compris dans le canon privilégié : c'est ce qui a eu lieu dans la *Collatio mosaïcarum et romanarum legum*, dans la *Consultatio veteris juris-consulti*, et dans le *Breviarium Alaricinum*. Au reste, l'édit de Valentinien n'atteignit qu'imparfaitement son but : car la collection complète des écrits des cinq jurisconsultes approuvés, formait encore une bien volumineuse bibliothèque.

II. Justinien (527-565) donna au Droit romain sa forme définitive, telle qu'elle a été conservée jusqu'à nos jours : de là l'importance qu'ont pour nous ses travaux législatifs. Ce qu'il importe avant tout, c'est d'en bien apprécier le caractère. Or, depuis le seizième siècle, soit que leur mérite ait été exagéré ou ravalé outre mesure, on a généralement admis que Justinien s'était cru appelé à opérer une réforme du Droit romain, et que sa législation n'avait eu d'autre objet que de réaliser ses vues de réformateur. Il n'en est rien. Justinien ne voulut, dans le principe, faire autre chose que continuer ce qu'avaient commencé le Code Théodosien pour les constitutions des empereurs, et l'édit de Valentinien III pour les écrits des jurisconsultes.

Un enchaînement de circonstances, plus fort que la volonté des législateurs, avait fait déchoir la science du Droit : il n'était pas au pouvoir de Justinien d'en arrêter la décadence. Personne n'était plus en état de remonter aux textes originaux des anciennes lois, des sénatus-consultes, des édits des préteurs, etc., qu'on reconnaissait encore comme sources du Droit : on s'instruisait indirectement de leur contenu dans les écrits des jurisconsultes. On se demandait : qu'a prescrit la loi des XII Tables ? Mais on ouvrait Ulpien, par exemple, et l'on voyait comment il avait traité et résolu la question. De fait et dans la pratique, les sources du Droit romain se trouvaient donc réduites à deux termes : 1.^o *leges*, c'est-à-dire la seule forme du pouvoir législatif qui fût restée en exercice, les constitutions impériales ; 2.^o *jus*, c'est-à-dire tout l'ensemble des anciennes sources, dont on puisait médiatement la connaissance dans les écrits des jurisconsultes.

Malgré la réduction des sources, nécessitée par le dépérissement de la science, la connaissance de leur ensemble était encore bien laborieuse. Le Code Théodosien ne contenait que des édits ; les rescrits se trouvaient rassemblés dans deux collections différentes, les Codes Grégorien et Hermo-

génien; enfin, il y avait beaucoup de nouvelles des empereurs postérieurs. La loi de Valentinien III, sur l'autorité des écrits des jurisconsultes, n'avait pas non plus, nous l'avons vu, simplifié suffisamment la besogne au gré de l'incapacité des praticiens de l'époque.

Justinien dut donc, à son avènement, se trouver assailli de mille plaintes de la part des juges, des parties, de tout le monde, sur l'incertitude du Droit et l'impossibilité de s'en instruire. Il résolut de faire droit à ces plaintes. Mais on voit qu'il n'y fut porté par aucune idée de réforme; son but n'était pas de changer, de réformer le Droit, mais de le rendre moins incertain et plus abordable, d'une étude et d'une connaissance plus faciles.

Sitôt monté au trône, il ordonna de faire un recueil complet et unique de toutes les constitutions importantes des empereurs, tant édits que rescrits, tant avant que depuis Constantin. Ce travail, commencé en 528 par une commission de dix membres, fut terminé dès l'année suivante (529). Voilà pour les constitutions (*leges*).

La réduction et la compilation de l'autre source du Droit, du *jus*, était à la fois et plus difficile et plus importante. Les constitutions des empereurs ne réglaient jamais que des points particuliers; elles étaient inintelligibles sans la connaissance de l'ensemble du Droit romain, dont elles modifiaient quelque partie; et cet ensemble ne pouvait être étudié que dans les ouvrages des jurisconsultes. Mais comment faire de ces ouvrages un tout, une unité? Fondre la substance de tous ces ouvrages en un ouvrage unique, systématique et compréhensif, eût été une tâche bien au-dessus des forces des jurisconsultes de cette époque. Si Justinien l'avait tentée, il est probable que le Droit romain y aurait péri: les écrits des anciens jurisconsultes ne se seraient pas moins perdus, et ce qu'on eût mis à la place, aurait corrompu et défiguré à tout jamais la substance même du Droit romain.

On aurait pu, d'un autre côté, renchérir sur Valentinien III, en réduisant le nombre et le volume des écrits approuvés, et en faisant copier par extraits ces quelques livres à la suite les uns des autres : c'est ce qui a eu lieu dans la *Lex romana* des Wisigoths ou *Breviarium*.

Un troisième plan, moins parfait que le premier n'eût été, supposé qu'il fût exécutable, mais supérieur au second, a été adopté par Justinien. On fit une sorte de mosaïque avec des passages copiés textuellement dans les écrits des anciens jurisconsultes, mais réunis sous de certaines rubriques : par là on s'évitait la peine de fondre ces écrits dans un texte nouveau, au risque d'en altérer la substance, et l'on approchait néanmoins plus de l'unité que dans la simple juxtaposition des écrits dont se compose le Bréviaire. Il ne faudrait pas croire, cependant, que les passages réunis sous un même titre y fussent placés dans un certain enchaînement quant au sens. Nous savons, par la découverte de M. Blume, que les dix-sept membres de la commission chargés de cette compilation, et à la tête de laquelle se trouvait Tribonien, se séparèrent en trois sections, qui partagèrent entre elles les divers ouvrages qu'on se proposait d'extraire. La première section prit les *Institutes*, les *Digestes*, etc., c'est-à-dire les ouvrages théoriques, systématiques sur l'ensemble du Droit civil (série de Sabinus) ; la seconde, les grands commentaires d'Ulpien et de Paul, sur l'Édit du préteur, etc. (série de l'Édit) ; la troisième, les *Questiones*, les *Responsa*, etc., c'est-à-dire les ouvrages de jurisprudence pratique ou casuiste (série de Papinien) ; quelques ouvrages moins étendus furent répartis au hasard entre les trois sections. On réunit à la fin sous chaque titre les extraits faits par les trois sections, mais sans avoir égard au sens et à l'enchaînement des idées.

La compilation qui fut le fruit de ces travaux, porte les titres officiels du Digeste ou des Pandectes (*Digesta s. Pan-*

dectæ). Elle fut commencée en 530, et terminée en 533. Elle est divisée en sept parties et en cinquante livres. Elle contient des fragmens extraits des ouvrages de trente-neuf jurisconsultes différens; et en cela aussi elle est très-supérieure aux autres productions de cette époque, depuis que Valentinien III avait réduit à cinq le nombre des jurisconsultes approuvés.

Les Institutes, destinées à servir à l'enseignement élémentaire, furent composées dans le même temps que les Pandectes, et publiées en 533. Elles ne sont pas davantage un ouvrage nouveau, mais un remaniement de celles de Gaius, ainsi que Justinien l'annonce lui-même dans sa préface.

Jamais, peut-être, depuis les XII Tables, on n'avait tenté d'embrasser, ainsi qu'on le fit alors, tout l'ensemble du Droit d'un seul regard. Ce travail étendu amena Justinien à un résultat qu'il n'avait ni prévu ni désiré. Il n'avait voulu que donner au Droit existant une forme plus commode; et il se trouva amené insensiblement à opérer sur sa substance même. Il ne le fit d'abord que par nécessité, mais bientôt ses conseillers et lui-même y prirent goût. C'est ainsi que, pour mettre fin aux nombreuses controverses qui avaient divisé les anciens jurisconsultes, on se borna quelquefois à omettre et à exclure les opinions qu'on regardait comme erronnées; d'autres fois on résolut la question par une disposition expresse : de là cinquante constitutions publiées par Justinien pendant le temps que se faisait la compilation des Pandectes, et qui portent le nom de *L. decisiones*. Puis on s'aperçut qu'une foule de dispositions étaient tombées en désuétude, et l'on voulut adapter la théorie du Droit aux besoins de l'époque et la mettre en harmonie avec l'état réel de la pratique : ce fut là une nouvelle occasion d'innovations législatives.

Toutes ces nouvelles dispositions de Justinien furent fondées dans son Code, dont il fut publié dès 534 une nou-

velle édition officielle (*Codex repetitæ prælectionis*), qui a complètement supplanté la première.

On voit que, dès les sept premières années du règne de Justinien, son vaste plan législatif se trouva accompli par la publication du Digeste, des Institutes et du Code. Il ne laissa pas néanmoins de rendre postérieurement un grand nombre de constitutions qui n'ont jamais été réunies officiellement, ni fondues dans une troisième édition qu'on aurait pu faire du Code : ce sont les *Novelles*.

Si nous cherchons à nous rendre compte des résultats généraux de la législation de Justinien, en tant que contenant des innovations, on peut dire qu'il abolit presque partout l'opposition entre les formes diverses sous lesquelles le Droit romain s'était développé, mais que la pratique tendait depuis long-temps à faire disparaître. Nous avons vu que le Droit civil s'opposait au Droit des gens (par exemple la propriété *ex jure quiritium*, ou simplement *in bonis*), et dans un sens analogue, mais différent, au Droit honoraire ou prétorien (par exemple pour les successions, *hereditas* et *bonorum possessio*). Dans la législation de Justinien, ce sont, en général, les formes moins étroites du Droit des gens et du Droit honoraire qui l'ont emporté.

Quant au mérite des travaux législatifs de Justinien, il est difficile de l'apprécier d'une manière générale. Eu égard à l'état littéraire et scientifique du sixième siècle, nous devons les estimer excellents, et y admirer une intelligence peu commune de l'esprit du Droit romain, ainsi que la connaissance pratique des besoins de l'époque. Ce jugement s'applique surtout aux compilations qu'il fit faire, et aux lois qui s'y rapportent et qui leur servent d'explication ou de complément : mais on ne saurait nier que parmi les lois qu'il rendit, et qui sont étrangères à son plan principal, il s'en trouve de médiocres et de mauvaises, ou même qui sont faites à mauvaise intention.

Quant à l'étude et à l'enseignement du Droit, nous avons vu que sous la république on ne suivait aucun plan régulier. Si depuis Auguste il y eut des écoles de jurisprudence, ce n'étaient que des établissemens particuliers; ce ne fut que long-temps après qu'il commença d'y avoir des écoles publiques. Nous ne savons que peu de chose de la méthode qu'on y suivait¹. La première année le professeur lisait et interprétait les Institutes de Gaius, et puis quatre *libri singulares* pris arbitrairement dans un commentaire sur l'Édit. La seconde année on expliquait la première partie de l'Édit, et puis tantôt la seconde (*de judiciis*), tantôt la troisième (*de rebus*). La troisième année était destinée à l'explication de celle des parties de l'édit qu'on n'avait point expliquée l'année précédente, et puis aux *Responsa* de Papinien. Les étudiants prenaient successivement pendant ces trois années les noms de *dupondii*, *edictales* et *papinianistæ*. La distribution des études pendant ces trois premières années offre une analogie frappante avec la répartition des divers ouvrages de Droit entre les trois sections qui travaillèrent à la compilation des Pandectes. La quatrième année on expliquait les *Responsa* de Paul; mais ce n'était plus le professeur qui les interprétait : les élèves, est-il dit, *per semetipsos recitabant*, ce qui signifie ou qu'ils expliquaient leur auteur en présence et sous la direction du professeur, ou qu'ils l'étudiaient en particulier. Hugo pense, mais sans preuve, qu'il devait y avoir une cinquième année pour l'étude des constitutions.

Justinien apporta quelques changemens à ce cours d'études. Gaius, l'Édit, Papinien, etc., devaient être remplacés par diverses parties du Corps de Droit publié par lui. La première année était consacrée à l'enseignement de ses Institutes, et les élèves devaient en conséquence prendre le nom

¹ Voyez *Constit. omnem ad antecessores*, servant de préface au Digeste; Hugo, *Civilistisches Magazin*, tome II, p. 256, et *Römische Rechtsgeschichte*, troisième et quatrième périodes.

de *Justinianistæ*; les quatre *libri singulares* devaient être remplacés par la première partie des Pandectes (*Pars πρώτη*, L. I—IV). La seconde année on expliquait, soit la deuxième (*de judiciis*), soit la troisième partie (*de rebus*) du Digeste, et quatre *libri singulares*, qui en étaient également tirés. Les étudiants de cette année gardaient leur ancien nom. Il en était de même de ceux de la troisième, où l'on expliquait la partie du Digeste non expliquée l'année précédente, et de plus, trois autres *libri singulares*. La quatrième année on étudiait dix *libri singulares* des quatrième et cinquième parties du Digeste, et la cinquième était destinée à l'étude du Code¹.

1 M. de Savigny ajoute encore quelques détails sur les formes nouvelles que prirent les sources du Droit romain dans les États barbares fondés en Occident, sur le Bréviaire d'Alaric, l'Édit de Théodoric, etc. La rédaction de ces sources nouvelles coïncide avec les travaux de Justinien ou les précède de peu d'années. Nous croyons devoir renvoyer à cet égard aux tomes I et II de l'Histoire du Droit romain au moyen âge, par M. de Savigny, traduite par Guenoux. Paris, 1830.

PHILOSOPHIE DE HEGEL.

Nous avons promis un peu témérairement à nos lecteurs une exposition de la philosophie de Hegel, et c'est un de nos plus grands soucis de nous mettre en mesure pour nous acquitter de cette promesse. Si nous avions pu penser que pour cela il nous fût permis de ne leur présenter que quelques notions générales et superficielles, il y a long-temps que nous aurions satisfait à un engagement qui nous pèse. Nous croyons qu'il faut faire mieux, au risque de nous voir accuser de lenteur. En attendant donc qu'une étude plus approfondie, et surtout la publication plus avancée des Oeuvres complètes de Hegel, nous missent en état d'exposer son système avec un assez haut degré de clarté et de netteté pour le rendre intelligible à des lecteurs français, nous avons saisi toutes les occasions qui se présentaient pour leur en faciliter l'intelligence.

La philosophie de Hegel est depuis quelques années l'objet d'une vive polémique, dont les mouvemens passionnés même, tant de la part de l'attaque que de celle de la défense, sont une preuve de l'importance et du succès de cette philosophie. Les argumens de ses adversaires se trouvent résumés dans un article inséré dans les *Annales littéraires de Heidelberg*¹, par le professeur FORTLAGE, qui s'est classé lui-même parmi les adversaires les plus modérés et les plus sages de Hegel². Cet article a été écrit à l'occasion de l'ouvrage du professeur Bachmann de Iéna, intitulé : *Du système de Hegel et de la*

¹ Juin 1834.

² *Lücken des Hegelschen Systems*; Heidelberg, 1832.

*nécessité d'une nouvelle réforme de la philosophie*¹, ouvrage qui a valu à son auteur une si rude réponse de la part du D.^r Rosenkranz, récemment appelé à Königsberg, et qui, bien que placé dans la chaire de Kant, regarde Hegel comme infaillible, et voit dans sa philosophie les germes de toute vérité, qu'il ne s'agit plus que de développer et de bien comprendre.²

M. Fortlage énumère tous les adversaires de Hegel, tous les principaux organes de l'opposition formidable qui s'est élevée contre lui : Weisse de Leipzig³, plusieurs anonymes⁴, Krause⁵, Stahl⁶, Herbart, Schulze, Krug, Fries, Troxler, le jeune Fichte⁷, Schubart et Carganico⁸, qui, en associant leurs efforts, se sont prononcés contre Hegel, au plus fort de sa

1 *Ueber Hegels System und die Nothwendigkeit einer nochmaligen Umgestaltung der Philosophie*; Leipzig, chez Vogel, 1833.

2 Sa réponse est intitulée : *Hegel, Sendschreiben an Herrn Doktor C. Fr. Bachmann, etc.*; Königsberg, 1834.

3 *Ueber den gegenwärtigen Standpunkt der philosophischen Wissenschaften, in besonderer Beziehung auf das System Hegels* : Sur l'état actuel des sciences philosophiques, surtout relativement au système de Hegel; Leipzig, 1829. — *Ueber das Verhältniss des Publikums zur Philosophie, in dem Zeitpunkt von Hegels Abscheiden*, c'est-à-dire, sur les Rapports du public avec la philosophie, au moment du décès de Hegel; 1832.

4 *Ueber die Hegelsche Lehre, oder absolute Wissen und moderner Pantheismus* : Sur la Doctrine de Hegel, ou le Savoir absolu et le Panthéisme moderne; Leipzig, 1829. — *Die neueste Identitäts-Philosophie und Atheismus* : La dernière philosophie de l'Identité et l'Athéisme; Breslau, 1831. (Ces deux écrits sont du même auteur). — *Ueber Seyn, Nichts und Werden* : Sur l'Être, le Néant et le Développement de l'existence; Berlin, 1829. — *Briefe gegen die Hegelsche Encyclopädie* : Lettres contre l'Encyclopédie de Hegel; Berlin, 1829—1830. — *Kritik von Hegels Encyclopädie* : Critique de l'Encyclopédie de Hegel; Tübingue, 1831 (d'abord inséré dans le *Hermès*).

5 Dans ses Leçons sur les vérités fondamentales de la science; Cöttingue, 1829.

6 Dans sa Philosophie du Droit. Stahl est un disciple de M. de Schelling.

7 Dans leurs ouvrages de philosophie et dans des révisions de journaux.

8 *Ueber Philosophie überhaupt, und Hegels Encyclopädie der philosophischen Wissenschaften insbesondere* : De la Philosophie en général, et de l'Encyclopédie des sciences philosophique de Hegel en particulier; Berlin, 1829.

gloire, et sur le théâtre même de ses succès, Gruppe¹, Eisenholtz², C. J. Hoffmann³, Rühle de Lilienstern⁴.

M. Fortlage réduit à trois chefs principaux les objections qui ont été opposées à la philosophie de Hegel. « Trois idées philosophiques surtout, dit-il, se sont senties blessées par le système de Hegel. Fichte le jeune et Weisse lui reprochent de ne pas admettre un Dieu personnel. S'il leur était démontré que le dogme d'un Dieu vivant et personnel pût se concilier avec le système, ils s'en accommoderaient assez, et n'y trouveraient plus tant à redire. D'autres, tels que Rühle de Lilienstern, Krause, Hoffmann, Gruppe, Herbart, dirigent leurs attaques contre la méthode dialectique du système : Krause, en opposant aux triades de Hegel sa division à quatre membres⁵; Herbart, en lui reprochant de persister dans les oppositions métaphysiques, et d'appeler cela une conciliation, au lieu d'essayer d'en donner une solution véritable; Gruppe et Rühle, en rejetant toute la méthode. Un troisième reproche, enfin, que d'autres adversaires font au système, c'est de méconnaître que tout notre savoir, en tant qu'il est humain, n'est et ne sera jamais qu'un fragment, et que toute science humaine finit par se perdre en une nuit mystérieuse, dans le domaine de la foi et de l'espérance.

« Au reproche de ne pas admettre un Dieu personnel, continue M. Fortlage, se joint celui de donner trop peu de

1 Dans son *Antäus*, ou Correspondance sur la philosophie spéculative, dans son conflit avec la langue et la science; Berlin, 1831.

2 Irène; pour servir à concilier ensemble les systèmes de philosophie; Carlsruhe, 1831.

3 *Hegel in seiner Wahrheit* : Hegel considéré dans sa vérité, du point de vue de la plus stricte impartialité; Berlin, 1833.

4 *Ueber Seyn, Werden und Nichts* : De l'Être, du Néant et de l'Existence, excursion sur quatre paragraphes de l'Encyclopédie de Hegel; Berlin, 1833.

5 Chez Hegel tout se divise logiquement par trois membres; Krause ne nous paraît pas plus raisonnable à cet égard. Il ne saurait y avoir de division *a priori*. Vouloir tout diviser également par deux, trois ou quatre membres, c'est employer le procédé de Procruste.

valeur à la personnalité, à l'individualité; l'individu, dans le système de Hegel, étant toujours subordonné à l'idée ou à l'espèce, comme coefficient d'une grandeur ou comme exemple pour l'application d'une règle. Il y a plus : comme l'impératif moral ou la conscience morale nous oblige à reconnaître en nous une personnalité supérieure à celle que limitent le temps et l'espace; une personnalité indéfinissable, qu'aucune notion ne peut saisir dans sa totalité, et qui, s'il était possible de la voir, ne pourrait être sue que par l'intuition la plus individuelle et la plus subjective; il s'ensuit que la philosophie de Hegel, en posant l'individuel égal à zéro, se révolte contre l'impératif moral; car la puissance libre et non terrestre, à laquelle s'adresse son invitation de s'élever au-dessus du mécanisme de la nature, est précisément cette personnalité pure, cette individualité, qui est supérieure à l'espèce, et qui, flamme émanée d'un monde plus élevé, nous fournit l'image et la comparaison la plus juste pour la divinité elle-même. C'est cette personnalité supérieure qui se trouve en toute personne et qui la domine, que ces premiers adversaires de la philosophie hégélienne y cherchent en vain, et qu'ils lui reprochent de détruire en supprimant un Dieu personnel.»

Sur cette idée Kant, entre autres passages, s'exprime ainsi : « Ce qui seul peut faire d'un monde l'objet de la sagesse divine et le but de la création, c'est l'humanité dans toute sa perfection morale. Cet homme, qui seul est agréable à Dieu, est en lui de toute éternité; l'idée en procède de son essence même; et en ce sens l'homme n'est pas un être créé, mais son fils unique, la parole par laquelle sont toutes les autres créatures, sans laquelle n'est rien de ce qui existe, et pour laquelle tout est. Selon la loi morale, tout homme devrait chercher à atteindre à cette perfection, dont l'idée archétype est toujours dans la raison.¹ »

¹ La Religion dans les limites de la raison, deuxième édition, p. 73, 74.

Ailleurs Kant a dit¹ : « L'homme, comme être naturel raisonnable, *homo phænomenon*, est susceptible d'être déterminé par sa raison à agir dans le monde sensible; mais considéré dans sa personnalité, c'est-à-dire comme un être doué de liberté intérieure, *homo noumenon*, il a des devoirs à remplir envers l'humanité. »

« En plusieurs autres endroits, continue M. Fortlage, Kant dit que l'homme relève de deux mondes. Dans le monde inférieur règnent la nature, la loi, la causalité, la forme, la notion, l'espace, le temps, l'unité et le multiple, etc. Dans le monde supérieur est le contraire de tout cela : la liberté, la personnalité, l'individualité, l'ineffable, ce qui est au-dessus du temps et de l'espace, ce qui n'est ni un, ni multiple, et c'est là ce qui constitue la véritable humanité, la personne transcendente, l'image de Dieu que je porte en moi. » M. Fortlage cite ces paroles de Sénèque : « Que peut-il y avoir de meilleur pour toi que de t'arracher à cette servitude dont nous sentons tous le poids (*quam eripere te huic servituti quæ omnes premit*), à cette servitude dont les esclaves mêmes nés dans la plus misérable condition, cherchent à se délivrer de toute manière². » Et cet autre passage du même auteur³ : « La raison divine commande à toute la nature, et n'obéit à rien. Il en est de même de notre raison, qui émane de la raison divine.... L'âme du sage doit être semblable à Dieu. »

« Or, ajoute M. Fortlage, la philosophie de Hegel est à cet égard inférieure à la fois à celle de Kant et au stoïcisme, en ce qu'elle place ce rapport de l'homme avec le monde supérieur, non dans la personne et dans la volonté, mais dans la pensée et dans l'idée générale. De là il s'ensuit que Hegel, au lieu d'un Dieu personnel, enseigne un Dieu purement logique. C'est aussi pour cette raison que la philosophie

¹ Éléments métaphysiques de la morale, p. 65.

² Ép. LXXX.

³ Ép. XCII.

de Hegel n'invite pas l'âme à s'arracher à la servitude dont parle Sénèque, mais qu'elle nous apprend seulement à jouer un rôle passif dans le grand développement de l'histoire universelle, à nous abandonner sans réserve au torrent du temps, au mécanisme des lois naturelles qui gouvernent le monde et l'histoire. Ainsi vit sans doute le fils du temps et du monde; mais l'homme religieux n'est pas seulement le fils du temps et de l'univers, le jouet de l'histoire et de l'évolution de l'idée absolue; il est un enfant de Dieu: il n'est pas seulement un rayon de la catégorie absolue ou du *moi* idéal; mais, dans quelque situation qu'il se trouve, il se sent toujours uni à une personnalité tutélaire, mystère ineffable, trop haut et trop infini pour être compris entièrement par la raison spéculative. Il s'écrie avec le royal psalmiste: Éternel, tu m'as soigné, et tu me connais. Que je sois assis ou que je me lève, tu le sais; tu vois de loin ma pensée. Que je m'arrête ou que je marche, tu es près de moi et tu connais mes voies. Ta science est trop merveilleuse et trop haute pour moi; c'est un mystère que je ne puis comprendre.¹ »

Telle est la première idée qui s'élève contre la philosophie de Hegel, et M. Bachmann, dont l'ouvrage est le sujet spécial de l'article que nous reproduisons, se plaint que Hegel ait substitué à la croyance d'un Dieu personnel et secourable, une triste résignation aux lois d'un esprit universel, qui est représenté tantôt comme un développement logique qui se répand à travers le monde, tantôt comme l'esprit humain dans son unité générique; il a déploré que dans ce système l'individu ne soit considéré que comme un produit de son temps et du monde, et comme n'ayant d'autre rôle à jouer que celui de s'abandonner à l'action fatale de l'esprit du temps et du monde.

Hegel dit dans sa *Phénoménologie de l'esprit* (Préface, p. xxxii. et p. 765): « La tâche de conduire l'individu de

¹ Psaume CXXXIX.

son ignorance première au savoir, doit être prise dans un sens général, et c'est l'*individu général*¹, l'esprit universel qu'il faut considérer dans son développement. » M. Bachmann fait à ce sujet l'observation suivante² : « On pourrait entendre par cet *esprit universel* (*Weltgeist*), l'esprit de l'univers dans son unité, c'est-à-dire Dieu lui-même. Dans ce cas la phénoménologie de l'esprit rapporterait comment Dieu, commençant par la certitude sensible, par la sensation, à travers plusieurs métamorphoses, finit par devenir philosophe, et Hegel serait au moins égal à Dieu, si ce n'est supérieur. On ne peut donc raisonnablement entendre par ce qu'il appelle l'*esprit universel*, que l'esprit de l'homme. Mais cet esprit n'existe pas comme individu général. Le général, c'est l'espèce. Or, ce n'est pas l'espèce tout entière et dans sa généralité qui est conduite par la philosophie au savoir, mais bien les individus qui s'appliquent à la science. »

Hegel a dit dans sa *Philosophie du Droit* (Préface, page xxi) : « Comprendre ce qui est, tel est le problème de la philosophie; car ce qui est, c'est la raison. Pour ce qui est de l'individu, chacun est fils de son temps; de même la philosophie est le temps saisi par la pensée. » — « Mais dans ce cas, quoi de plus aventureux, de plus digne de Don Quichotte, dit à l'occasion de ces paroles M. Bachmann, si la philosophie n'est chaque fois que l'expression de son temps, que de prétendre, comme fait Hegel, à la science de l'idée absolue, de l'essence éternelle de Dieu avant la création, et dans la nature et dans l'esprit fini! Eu égard aux défauts de toute société politique *in concreto*, la proposition qui veut que la philosophie voie dans tout état tel qu'il est une chose toute rationnelle, paraît une amère dérision, et serait la plus grande

¹ Rien ne paraît plus contraire à toute logique que cette expression. Et même en mettant *universel* pour *général*, comme le permettrait le mot allemand, on ne remédierait guère à ce que l'expression offre d'étrange.

W.

² Ouvrage cité p. 141.

satire, soit contre l'état, soit contre la philosophie elle-même.

« Spinoza, continue M. Bachmann, avoue avec franchise qu'il regarde la liberté morale comme imaginaire, un Dieu personnel, selon l'opinion vulgaire, comme une chimère, et nous ne nous indignons pas contre lui; parce que ce même Dieu que sa logique rejetait, il le portait dans son cœur et le professait par sa vie. Mais Hegel parle beaucoup d'un Dieu personnel, voire même de la trinité, de la création, de liberté, de moralité, de vertu, de tout ce qui est cher à l'homme: par ce langage il égare le lecteur, qui, intimidé par ce ton péremptoire, ose à peine s'avouer à lui-même ses doutes, et se persuade aisément que tout cela se trouve intact dans le système, sans s'apercevoir que cette même dialectique qui amène ces idées, les détruit aussi, en ce qu'elles ne sont pour elle que des momens passagers, en sorte que la vie, selon Hegel, est semblable à l'état déplorable de Tantale, à qui une destinée cruelle dérobe sans cesse les fruits à l'instant même où il tend la main pour les saisir et les goûter. »

« La seconde idée qui s'est élevée contre le système de Hegel, continue M. Fortlage, c'est celle d'une bonne méthode de philosophie.

« Depuis que Kant, par sa critique de la raison, avait assigné un point de repos provisoire à la plupart des questions spéciales, dont jusque-là la philosophie avait cherché la solution, les questions générales qui ont pour objet la véritable forme du système philosophique et la méthode, se sont produites en Allemagne avec une énergie et une étendue avec lesquelles elles avaient été rarement soulevées auparavant. On reproduisit la prétention de tout fonder sur un principe unique. On exigea de nouveau que la matière et la forme du système fussent dans un rapport intime, et que l'une fût en quelque sorte l'image de l'autre. L'objet de la philosophie étant la

vie la plus active et la plus variée de l'esprit et de la pensée, on en conclut que la même vie, le même mouvement devait se retrouver dans la forme. On demanda au système de reproduire le plus fidèlement possible les organisations de la nature, de telle sorte que les diverses parties ne parussent pas seulement autant de moyens destinés à concourir au même but, comme les rouages d'une machine, mais que chacune s'y montrât avec son but particulier, avec son organisme à elle, supporté par l'organisme total. Mais la nouvelle philosophie est restée fort au-dessous de ses propres prétentions. Ou n'est-ce pas rester fort au-dessous d'une telle prétention, que de réduire avec Hegel cette libre évolution des idées à une monotone tripartition? C'est là un mouvement d'idées qui est à la libre dialectique de Platon, par exemple, comme la gesticulation machinale d'un automate est à la spontanéité des mouvemens du corps humain. Si l'on se représente le système de Platon comme une harmonie de dialogues sur les principes des sciences philosophiques, à peu près comme l'encyclopédie de Hegel, on y remarque en effet une dialectique d'une admirable agilité, et qui, en se maintenant au point de vue d'une idée déterminée, ne traite néanmoins d'aucune idée exclusivement, mais donne toujours tout en tout, et trouve toujours le moyen de passer de chaque idée à toutes les autres idées, de chaque science à toutes les autres sciences. Cette philosophie se montre réellement riche et libérale comme la nature même, animée et vivifiante comme le souffle d'une existence vivante et d'un esprit plein de vie. Nous la voyons ainsi dans un mouvement continu de pensées, et comme dans une danse rythmique d'idées : là il y a une dialectique vraiment libre. Mais quand Hegel dit¹ que sa philosophie, dans son mouvement dialectique, est semblable à une ivresse de Bacchantes, ivresse qui se communique à tous les membres, cette prétendue ivresse de

¹ Phénoménologie, Préface, p. lvi.

la vie n'est que l'éternelle monotonie de mouvemens toujours tripartites d'un automate logique.»

Tel est le second reproche qu'on a fait à la philosophie de Hegel. M. Bachmann s'exprime entre autres à ce sujet ainsi qu'il suit :

« On a droit de s'étonner de voir Hegel commencer son encyclopédie par une définition de la philosophie, puisque, d'après sa propre doctrine, une pareille définition ne peut se justifier, et n'est, en tête de la science, qu'une assertion qui ne se justifie que dans son exécution¹. — Dans l'encyclopédie, poursuit M. Bachmann, la phénoménologie de l'esprit non-seulement n'est plus indiquée comme la première partie de la philosophie, mais elle n'est plus même considérée comme une partie essentielle de la philosophie. Elle se trouve comme reléguée dans un coin, et ne paraît plus qu'une simple section de la philosophie de l'esprit, placée entre l'anthropologie et la psychologie, et resserrée dans un petit nombre de paragraphes. Or, l'encyclopédie ayant été ainsi privée de l'appui de la phénoménologie de l'esprit, la logique ne repose plus sur rien, etc. — D'après la déclaration de Hegel, la philosophie ne doit avoir que Dieu pour objet et pour contenu, et traiter néanmoins du monde fini, de la nature et de l'esprit humain, de leurs rapports entre eux et avec Dieu, leur vérité. D'après cette déclaration on est en droit d'attendre de la philosophie de la nature qu'elle s'occupe de la nature dans ses rapports avec l'esprit humain et avec Dieu, et de la philosophie de l'esprit, qu'elle nous montre l'esprit dans ses rapports avec Dieu et avec la nature. Or, ces deux parties du système de Hegel sont loin de remplir cette juste attente, etc, etc. »

« La troisième objection principale contre le système,

¹ Nous ne voyons pas quel mal il y a à cela. La définition de la philosophie ne peut être en effet, au début, qu'une promesse que la suite peut seule justifier.

continue M. Fortlage, est de ne reconnaître aucune limite à l'intelligence humaine, et de prétendre tout expliquer par le seul raisonnement. Le *qui nimium dicit nihil dicit* ne s'applique à aucun système philosophique avec autant de justice qu'à celui qui prétend savoir toutes choses, et qui par là court le risque de ne rien savoir comme il faut. L'esprit humain a la conscience de ses propres limites, et s'il vient une fois à les oublier, cela ne peut être que pour quelques instans et par suite d'une sorte d'ivresse logique. Il est nécessaire pour le bien-être et la santé de la vie en général et en particulier de la pensée, de placer au bout de la perspective claire et lumineuse de ses idées un fond de scène obscur et mystérieux, et une vie à laquelle manquerait ce fond, une vie, par exemple, qui ne connaîtrait ni vicissitude, ni mort, qui n'aurait rien à espérer ni à craindre, serait tout aussi fade et aussi peu vraie qu'un système qui ne reconnaît aucune borne à la connaissance, pour lequel il n'y aurait plus rien d'inconnu, plus de problèmes à résoudre, plus d'énigmes à deviner.

« Toute vie commence par un mystère et se termine en un mystère. Toute lumière sort de la nuit, et Dieu a dit qu'il voulait demeurer dans la nuit. Les germes qui se développent dans l'obscurité du sein de la terre, exposés aux rayons du soleil, se dessèchent et perdent la faculté de croître. Il en est tout ainsi d'un système qui refuse d'admettre aucun mystère ni dans le savoir, ni dans la vie : lui aussi se dessèche, semblable au végétal qu'on arrache par la racine au sol qui le nourrit, et qu'on expose à l'ardeur du soleil, de sorte que ses fruits péricassent, que sa riche verdure se flétrit et ne présente plus que des squelettes de feuilles : le sein maternel de la terre lui manque, et avec lui les sucs qui le nourrissent et la chaleur salutaire de l'obscurité.

« Il ne nous est point donné de convertir en idées l'existence de toutes choses. Les idées sont des formes, l'existence, au contraire, est un contenu revêtu de formes, et rien ne

nous autorise à prendre la forme pour le contenu. Ce que nous connaissons, ce sont des représentations, et les représentations sont les formes des formes des choses. Le contenu, la chose en soi, demeure en dehors.

« C'est dans ce sens que M. Bachmann reproche au système de Hegel d'engloutir tout ce qui est cher à l'homme dans la Charybde d'un néant spéculatif, de placer la philosophie plus haut que la religion, et d'exiger du philosophe de laisser la religion derrière lui, comme ne marquant qu'un moment dans le développement de la vie de l'esprit. Selon les propres expressions de Hegel, dit M. Bachmann¹, la philosophie est un développement plus avancé de l'esprit absolu que la religion : qu'il serait à plaindre alors le philosophe qui aurait ainsi dépouillé la religion, laquelle, semblable aux jeux de l'enfance, ne vivrait plus que dans son souvenir ! Pareille au torrent, continue M. Bachmann², qui, une fois sorti de ses rives, entraîne en désordre tout ce qui s'oppose à son cours, la logique de Hegel, après avoir rompu les digues de celle d'Aristote, sans aucun souci de ses propres lois, se précipite, entraînant avec elle toute la nature et l'esprit, dans l'éternel tourbillon et le cercle magique de l'évolution de l'être divin.... La dialectique de Hegel a son modèle dans Chronos, qui enfante sans cesse, et qui engloutit toujours ses propres productions. Là ce n'est pas le règne de l'amour éternellement conservateur, mais celui de l'esprit incessamment négateur, puisque tout ce qui naît, ne naît que pour périr. Tout le système ressemble à un vaste cimetière, à l'ossuaire de Morat, où vers le crépuscule apparaissent les ombres des morts, et où le prophète de la mort, la chouette, fait entendre ses cris lamentables et sinistres³.... Nous aurions ainsi, dit M. Bachmann en terminant, appris à connaître

¹ Ouvrage cité p. 134.

² Ouvrage cité p. 182.

³ Même ouvrage, p. 192.

dans son intérieur ce grand édifice du maître. Quelque imposant que soit ce magnifique ouvrage par ses masses et sa hauteur colossale, quelque précieux qu'en soient certains matériaux, quelque admirable que soit l'art déployé dans de certaines parties, l'ensemble est construit dans un goût bizarre, d'après des lois singulières et sur un terrain peu solide. La faiblesse de sa construction est déguisée aux yeux des amateurs par de brillans ornemens, mais se trahit par de nombreuses lézardes et des affaissemens. Ses allées obscures et multipliées en font un dédale et sont le séjour des fantômes du moyen âge; ses salles décorées avec luxe, mais avec de grandes fenêtres vers le nord, et dont la vue donne sur un champ stérile couvert de tombeaux, en font une habitation mal-saine et peu confortable.»

M. Fortlage, après avoir indiqué ce qui lui semble fondé dans l'opposition de M. Bachmann contre Hegel, lui reproche ensuite de n'avoir pas poussé cette opposition assez loin, et de se montrer encore le partisan de Hegel plutôt que son adversaire, en plusieurs points où il aurait mieux fait de se confier entièrement à toute l'énergie de ses propres idées. M. Fortlage relève surtout le jugement, erronné selon lui, que M. Bachmann a porté sur la véritable signification du *noumenon* ou de l'être en soi selon Kant. M. Bachmann dit, page 10 de son livre : « Si l'on considère que les choses en soi ne sont supposées que pour servir de limite aux prétentions de la sensation, sans admettre pour cela en aucune manière que ces choses existent, puisqu'elles ne sont ni dans le temps ni dans l'espace, mais seulement un *substratum* qui échappe aux sens (*noumenon*), que par conséquent elles ne sont au fond rien du tout, etc. » A cela M. Fortlage répond : « Le chapitre de la *critique de la raison pure* dont on prétend s'appuyer ici, et qui est intitulé : *De la distinction de tous les objets en phénomènes et noumènes*, semble en effet confirmer l'idée de notre auteur, et les expressions dont il se sert, sont pour la plupart empruntées à cette

partie de l'ouvrage de Kant. Mais si nous suivons avec soin la marche de sa pensée, nous voyons aisément que ce grand philosophe n'a nullement la prétention d'exposer une doctrine positive sur les choses en soi ou les *noumènes* ; il nous paraît au contraire en proie à des doutes graves sur son sujet, chercher la vérité avec effort et travailler, comme Socrate dans ses entretiens, à ouvrir à la spéculation une route nouvelle, sans prétendre déterminer à l'avance quel en sera le résultat. Mais la direction qu'il prend est tout opposée à celle que Hegel et Bachmann voudraient imprimer à la spéculation. Voici l'ordre des idées suivi par Kant à cet égard :

« En parlant de phénomènes ou d'apparitions, nous reconnaissons quelque chose qui apparaît (*noumenon*).

« Ce qui apparaît est à l'apparition, ou le *noumène* est au *phénomène*, comme la vérité est à l'illusion ou à l'apparence.

« Le noumène est la vérité, le phénomène l'apparence.

« Nous n'avons aucun moyen de connaître les noumènes. Nous ne savons pas ce qu'ils sont, mais seulement ce qu'ils ne sont pas. Leur existence même est problématique. L'existence du phénomène ou de l'apparence est certaine, celle du noumène ou de la vérité est problématique ou incertaine. L'apparence est certaine pour nous, la vérité nous est incertaine.

« La certitude du phénomène consiste dans la synthèse de la notion et de l'intuition (de l'observation). La vérité ou l'incertain ne peut être cherché que dans l'intellect pur, ou dans une intuition intellectuelle pure. Or, l'intellect pur ou les catégories ne peuvent pas servir à l'explication du vrai. Le seul moyen de connaître les choses en soi, serait peut-être leur intuition intellectuelle ; mais cette intuition nous manque dans notre condition actuelle. »

« C'est ici, ajoute M. Fortlage, que Kant s'arrête ; qu'il nous soit permis de suivre la direction de ses idées jusqu'au bout. Nous n'avons pas dans notre condition actuelle le moyen

de connaître les choses en soi; mais il est possible qu'il y ait pour nous une autre condition, où nous aurons l'intuition intellectuelle des choses telles qu'elles sont. Nous attendons, nous espérons un état où nous connaissons la vérité. Le fondement de cet espoir, c'est qu'il nous est impossible de nous persuader, de penser même que l'illusion soit le vrai, et la vérité le non-vrai; c'est que notre raison nous impose la conviction que la vérité, comme telle, a le caractère de la certitude; que l'illusion, au contraire, est problématique, et que par conséquent nous vivons actuellement comme dans un monde renversé.

« Telle est la direction que prend naturellement dans cette partie de la critique la spéculation de Kant, à travers les contradictions les plus tranchées, tout-à-fait à la manière de Socrate; mais laissant aussi, comme Socrate, le dernier développement des idées et le soin d'en tirer le résultat à la sagacité du lecteur. Kant n'a jamais voulu être un philosophe dogmatique, et c'est lui faire injure que de vouloir composer une dogmatique kantienne avec des conséquences si minutieusement déduites de quelques-unes de ses propositions. M. Bachmann a d'autant plus tort d'avoir agi de cette manière, qu'interprétant si faussement la pensée de Kant, il s'est dessaisi volontairement d'une des armes les plus redoutables dont on puisse se servir contre le système de Hegel.

« La théorie des choses en soi est ce qui sépare le plus la philosophie de Kant de la philosophie de Hegel. Ce sont les choses en soi qui servent au système de Kant de fond et d'appui, et qui donnent au monde phénoménal et terrestre un fondement de réalité immortelle et céleste. C'est grâce à elles que dans le système de Kant nous sommes pleins d'assurance et de sécurité, comme celui qui pose son pied sur un terrain solide. Dans ce système nous nous sentons constamment entourés des choses en soi, dont l'existence transcendente environne les figures atomistiques et raides du

monde phénoménal d'une abondance mystérieuse, et nous remplit incessamment de sentimens et de prévisions d'un ordre supérieur. Dans le système de Hegel, au contraire, où manque ce fond transcendantal, les objets du monde phénoménal paraissent desséchés et flétris comme le végétal arraché au sol qui doit le nourrir et privé de sa sève féconde.

« La philosophie, dit en terminant M. Fortlage, s'est maintenant exercée dans toutes sortes de directions et de routes diverses. Dans ses divers systèmes elle a érigé des sciences différentes en sciences fondamentales. Dans celui de Fichte, qui se proposait de résoudre l'énigme de l'existence par la lutte du *moi* avec le *non-moi*, la science fondamentale est la morale. Schelling trouva cette solution dans une genèse légitime, dans le développement progressif de la nature et de l'histoire, et éleva au rang des sciences principales la science de la nature et l'histoire. Chez Hegel c'est la logique qui est la *philosophie première*; dans les écoles de Fries et de Herbart, c'est la psychologie; aussi les systèmes de ces derniers ne sont-ils dans tous leurs développemens que de la psychologie, ainsi que le système de Hegel n'est partout que de la logique. Ainsi encore Fichte n'est jamais sans une tendance morale ou de droit naturel, et jusqu'à sa *théorie de la science* ressemble à un procès pour *le mien* et *le tien*. L'école de la philosophie de la nature a constamment enrichi la science par des combinaisons ingénieuses, tirées de l'expérience et de l'observation, et a été de préférence philosophie appliquée. De quel côté nous tournerons-nous pour nous sauver de toutes ces imperfections, et surtout pour éviter les trois défauts qu'on reproche si justement à la philosophie de Hegel? Il faut sans doute s'adresser à des systèmes où les trois idées blessées ou négligées par lui brillent de tout leur éclat. Or, nous sommes convaincus que le fond transcendantal de toute connaissance et les bornes du savoir humain ne sont reconnus nulle part aussi hautement et indiqués avec plus d'exactitude

que dans la philosophie de Kant. Nous avons vu que l'idée d'une dialectique vivante, que Hegel chercha vainement à réaliser, se trouve dans toute sa beauté dans les dialogues de Platon. Pour ce qui est enfin de l'idée d'un Dieu personnel, à quel autre système pourrions-nous recourir qu'à celui où ce dogme est exposé avec le plus de profondeur, je veux dire la sainte Écriture? Osons le reconnaître, un philosophe qui saurait concilier et réunir en un même corps de doctrine le système de Kant avec celui de Platon et avec l'Écriture sainte, paraîtrait surtout fort là où Hegel se montre le plus faible. Il élèverait un système dans lequel se réuniraient, ce que Hegel aspirait lui-même à réunir, les résultats philosophiques les plus heureux de tous les temps et les principes les plus sûrs de la sagesse, et il délivrerait en même temps la philosophie de la servitude et de l'esprit de parti. Jusque-là demeurera sans satisfaction dans notre esprit la soif d'une science réelle, qui soit le reflet de l'éternelle lumière, de la divine vérité, et qui, véritable *philosophie première et fondamentale*, ne se laisserait point resserrer dans les paragraphes de la logique, de la psychologie ou de la morale; mais qui, si elle était réalisée, féconde et pleine de vie, verserait avec libéralité sur toutes ces branches du savoir les torrens de son heureuse abondance. »

W.

Nouvelles et Variétés.

LA LYRE ET LA HARPE,

POÉSIES

DE M. G. KEIL.

Le poème suivant est extrait d'un livre que vient de publier à Leipzig un homme qui ne s'était fait connaître jusqu'à présent que par des travaux de critique et d'érudition. M. G. Keil, à qui l'on doit une précieuse édition de la *Vita nuova* de Dante, et une édition plus précieuse encore des OEuvres de Caldéron, qui, en Espagne même, est devenue classique, et qui a valu à son auteur le titre, très-difficile à obtenir, de membre de l'académie de Madrid; M. Keil, comme pour se reposer de ses recherches bibliographiques, a recueilli ses poésies et en a fait un très-beau volume, sous le titre de *la Lyre et la Harpe*. On trouve dans ce recueil, qui dépasse évidemment de très-loin la ligne ordinaire, une grande fraîcheur de sentimens, beaucoup de grâce, d'idées riantes, exprimées sans efforts et résonnant mélodieusement dans les vers qu'il leur consacre. L'auteur aime la nature, il l'anime et la poétise comme Tieck; et ses pièces rappellent souvent, par leur simplicité aussi bien que par l'idée profonde qu'elles expriment, l'admirable poésie d'Uhland ou la grâce rêveuse de Rückert. La plupart sont de jolies chansons d'amour, mais d'un amour pur et chaste, idéal et mélancolique, comme l'amour allemand.

Nous avons choisi, pour donner une idée de son livre, le poème du *Chasseur*, parce qu'il nous a paru former un

petit roman assez complet, et qu'il nous présente d'ailleurs dans son ensemble comme dans ses détails un caractère vraiment à lui, une empreinte originale. Nous regrettons seulement beaucoup que notre pâle traduction en prose ne puisse rien conserver ni du mouvement, ni des couleurs, ni de la variété de ton, de rythmes et de mesure de ce joli poème.

X. M.

LA JOIE ET LES SOUFFRANCES DU CHASSEUR.

1. LE DÉPART.

Je suis un chasseur, jeune et joyeux. Mon père était mort, ma mère m'aimait beaucoup.

Matin et soir je la voyais occupée de moi; nous partagions le pain qu'elle gagnait chaque jour; c'était avec son travail, avec ses épargnes qu'elle pourvoyait à mes besoins.

Écoute, ma mère, je veux voyager, m'en aller à travers le monde. Je veux gagner ma vie, et me faire un sort honorable.

Et là-dessus, j'attache ma carabine à ma ceinture, je m'avance vers la porte, puis je reviens encore.

Adieu, ma mère chérie, il faut nous séparer. Aime-moi toujours, pense à moi au fond de ton cœur; adieu, ma bonne mère.

La pauvre femme prend dans l'armoire ses modiques épargnes. Voilà tout ce que j'ai, me dit-elle, je voudrais bien te donner davantage.

Va, mon unique enfant, mon cher fils, marche dans les voies de Dieu, tu trouveras même sur cette terre la récompense de tes bonnes actions.

Et alors elle se suspend à mon cou et me baigne de ses larmes, tandis que, pouvant à peine parler, je lui balbutiais: oui, ma mère, je demeurerai bon.

Et puis je pars, je m'éloigne, je suis les détours de la grande route, et bientôt j'ai perdu de vue notre humble cabane.

2. LE VOYAGE.

A travers les collines, à travers les montagnes, par maint large pont, par maint étroit sentier, le voyageur poursuit gaïement sa route.

Plus loin je rencontre les forêts, plus loin je traverse les plaines et les marécages, chaque jour je me lève avec le soleil, et je marche en sifflant ma chanson du matin.

Bientôt ma patrie est oubliée, et aussi la douleur de la séparation; avec les doux rayons de l'aurore ma poitrine et mon cœur se dilatent.

J'arrive auprès des maisons de chasseur, je frappe doucement à la porte; mais on renvoie d'habitation en habitation le pauvre voyageur.

Et mon argent est dépensé; il ne me reste pas un kreuzer. Il faut que j'épargne la nourriture, il faut que je jeûne; hélas! et le voyage est triste.

Un soir j'arrive avec la faim auprès d'une auberge; mais on repousse le malheureux qui n'a rien; on lui ferme la porte.

Alors je m'en vais au milieu de la forêt, je me jette à genoux sur la mousse, je prononce à voix basse mon *Pater noster*, et m'endors de fatigue et de besoin.

Puis, quand le jour reparaît, je me lève avec de nouvelles forces, je me rafraîchis avec l'eau de la source et le suc embaumé des fraises.

3. LE GUIDE.

J'entends le murmure d'un petit ruisseau qui court joyeusement à travers les cailloux et le gazon. Où t'en vas-tu, où t'en vas-tu, petit ruisseau, chercher la belle forestière?

J'entends l'oiseau chanter sa chanson du matin, et je le vois qui vole le long du ruisseau. Où t'en vas-tu, petit oiseau, où t'en vas-tu chercher la belle forestière?

J'entends les nuages passer sous l'aile de la brise qui les chasse, et je les vois fair aussi le long du ruisseau. Où t'en vas-tu, ô nuage, où t'en vas-tu chercher la belle forestière?

4. LA MAISON DU CHASSEUR.

Je me lève de ma couche, je m'élance pour suivre le nuage, pour suivre l'oiseau et le petit ruisseau.

Et nous arrivons à la fois en face d'une jolie maison de chasseur, dont le toit rouge s'élève au milieu des bosquets verts de noisetiers.

Je frappe doucement, et l'on me crie : entrez. J'entre avec crainte et défiance dans la petite chambre.

Mais mon courage revient et s'affermir lorsque je la regarde. Derrière la table est assis un vieillard au maintien grave et imposant.

Je lui offre mes services avec honnêteté et modestie, et lui m'observe en silence d'un regard ferme et plein de sagesse.

Alors la belle forestière quitte son rouet, s'avance auprès du père et lui murmure quelque chose à l'oreille, en me regardant à la dérobée.

Puis celui-ci me dit : sois le bienvenu, et il me tend la main, et s'informe de chose et d'autre, de mon voyage et de ma patrie.

Puis le nuage s'enfuit; le ruisseau court plus loin; l'oiseau s'en va, et je demeure seul sous le toit du chasseur.

5. LA FORESTIÈRE.

Quelle jolie enfant que cette forestière! J'ai souvent les yeux sur elle lorsque nous sommes ensemble. Elle est si gentille, et si propre avec sa robe blanche et son chapeau jaune, et je la regarde à en devenir aveugle.

Puis c'est qu'elle est brave, religieuse, pleine de douceur et de bonté. Encore deux petites ailes sur les épaules, ce serait une véritable image d'ange. Quand son regard si pur

s'abaisse sur moi, mon cœur est si joyeux, et j'oublie les forêts et la chasse.

Déjà j'éprouvais le mal du pays; déjà j'aurais voulu m'en aller rejoindre ma bonne mère pour ne plus la quitter. Mais la jolie forestière s'est emparée de moi, je ne veux plus partir.

6. LA CHANSON DU CHASSEUR.

En avant! en avant! dans la verte forêt! En avant à la chasse joyeuse! Les chiens aboient, le cor résonne. Avant le réveil de l'aurore, trara! trara! Le chasseur est prêt déjà.

En avant dans la verte forêt! en avant! Là le cœur bat tout à son aise; les soucis demeurent à la maison, et la gaieté nous accompagne. Trara! trara! Le chasseur est prêt déjà.

En avant dans la verte forêt! L'obscurité enveloppe encore la plaine. Mais nous irons sur la montagne saluer les rayons du soleil. Trara! trara! Le chasseur est prêt déjà.

En avant dans la verte forêt! en avant, gai compagnon! Le gibier regarde à travers le feuillage. Prépare ta carabine. Allons vite. Trara! trara! Le chasseur est prêt déjà.

En avant dans la verte forêt! La meute aboie avec impatience. Le cor sonne; la balle siffle; le cerf tombe. Trara! trara! Le chasseur est prêt déjà.

En avant dans la verte forêt! Nous rapportons notre proie; nous rentrons au logis en triomphe; la fortune a bien servi le chasseur. Trara! trara! Le chasseur est prêt déjà.

7. PENSÉES D'AMOUR.

Là, sous les rameaux du vieux chêne, je passe souvent de longues heures, entraîné doucement par des rêves qui me rendent heureux, et qui pourtant me font mal.

Auprès de moi repose mon chien qui me regarde, comme s'il voulait m'interroger; car il pense peut-être: qui donc a fait de la peine à mon maître?

Et le chevreuil, le cerf et le lièvre passent sans crainte devant moi. J'ai presque oublié vraiment que je suis un chasseur.

Ou s'il m'arrive de vouloir tirer, je ne le peux pas, à cause des larmes qui remplissent mes yeux et coulent sur mon visage.

Là, sous cette maison au toit rouge, habite une noble femme. De loin je monte la garde, pour veiller sur celle que j'aime.

8. CHAGRIN D'AMOUR.

Sous les branches du sureau, où repose la petite forestière, la tourterelle paraît, appelle son époux, et puis tous deux se becquètent et se caressent, et partagent ensemble ce qu'ils ont recueilli. Hélas ! ma belle forestière !

Ils préparent déjà leur nid, ces oiseaux bienheureux. Tout est arrangé pour célébrer leurs noces ; ils courent d'ici, de là, et roucoulent des chansons d'amour. Hélas ! ma belle forestière !

Tout à coup l'épervier cruel accourt et menace de détruire leur joie. Il abaisse son vol ; il s'élance avec impétuosité. Hélas ! ma belle forestière !

Je tire ma carabine ; le meurtrier pousse un cri, vacille et tombe. La forestière me fait un signe ! Combien ton regard me soulage ! Hélas ! ma belle forestière !

Un oiseau de proie te poursuit aussi avec son fol amour. Que ne donnerais-je pas pour être ton libérateur, pour l'embrasser corps à corps, afin qu'il te laisse tranquille. Hélas ! ma belle forestière !

9. LE MEUNIER.

Le meunier se glisse auprès de la maison du chasseur, il regarde de tous côtés, et pense que je ne suis pas là. Va, blanc meunier, que viens-tu faire ici ? Demeure dans ta blanche maison ; ici nous n'aimons que le vert,

Tu ressembles à la mort, comme ton visage est pâle ! Regarde mes joues fraîches et roses, meunier, tu n'en as point de pareilles. Ton habit est blanc et le mien est vert, tu peux, tu peux partir, car ici nous n'aimons que le vert.

Ce qui nous réjouit, c'est le chant de l'oiseau dans les bois et le son du cor ; toi, c'est le bruit monotone de la roue, le cri de la meule. Le feuillage vert n'est pas fait pour toi ; la poudre de farine ne me convient pas. Ici nous n'aimons que le vert.

Reste donc auprès de ta roue, ne quitte pas ton moulin poudreux pour venir au milieu de la forêt et suivre les sentiers du chasseur. Ou bien alors je prends ma carabine, et puis, pauvre meunier, c'en est fait de toi. Ici nous n'aimons que le vert.

10. SOUCIS D'AMOUR.

C'est le souci qui me fait lever, qui me chasse hors de ma demeure. Hélas ! si je n'avais pas de soucis, rien ne pourrait me faire sortir.

L'un s'inquiète de gagner de l'argent, l'autre de la gloire, mais moi non. Celui qui ne connaît pas les soucis de l'amour, ne peut savoir ce qui me tourmente.

Le soir, au clair de la lune, je me glisse dans la forêt ; tout repose, tout dort, moi seul, je ne trouve de paix nulle part.

Seulement le rossignol veille encore dans le bosquet, et chante son amoureuse chanson au milieu de la nuit paisible.

O rossignol, tu éprouves sans doute le même souci que moi. Autrement tu rêverais à ton bonheur, tranquille sous ton toit de feuillage.

Sans doute que le chagrin d'amour remplit ton pauvre petit cœur ; car ta chanson résonne comme un soupir, comme une plainte d'amour.

Mais plus heureux que moi, tu trouves dans tes chants une consolation ; et moi, je souffre en silence et je pleure.

11. COURAGE.

O, si je pouvais lui montrer comme je l'aime, comme il m'est impossible de jamais l'oublier!

Oh! si elle pouvait lire dans le fond de mon cœur, et voir comme j'y garde son image!

Oh! si je pouvais donner ma vie pour elle, si je pouvais seulement le lui dire; mais je n'ose pas.

Oh! si la foudre tombait sur la maison du chasseur, afin que je puisse m'élancer au milieu des flammes et la sauver de l'incendie.

Si les vagues s'enflaient et montaient jusqu'au toit, je me jeterais au sein des vagues pour lui porter secours.

Oh, oui! je braverais la fureur du torrent, l'incendie, les combats et la mort, seulement pour lui plaire.

12. JALOUSIE.

Le meunier est venu dans la maison du chasseur, le père l'a fait asseoir auprès de lui, et ne l'a pas renvoyé.

Ils ont long-temps causé ensemble, je sais bien de quoi. J'écoutais à la fenêtre, et je regardais par le carreau.

Puis on a appelé la jolie forestière, et j'ai vu quelques larmes briller dans ses beaux yeux.

Je ne pouvais plus y tenir. Je me suis élancé avec colère, j'ai parcouru les prés et les forêts, et son image me suivait.

Ma carabine était armée et le coup était prêt, mais je voyais sa douce figure me jeter un regard sévère.

J'ai laissé tomber mon fusil, et j'ai marché sans courage à travers les marais et les landes sauvages.

Son image était toujours auprès de moi, et quelquefois semblait me dire : hélas! pauvre homme, pauvre homme que j'aime!

Alors l'orage s'apaise dans ma poitrine, et, sans le savoir, je me mets à pleurer.

Ah! que si tu étais au moins enseveli sous terre, mauvais meunier, qui m'enlèves mon repos et ma joie!

Ou que si je pouvais descendre doucement dans le tombeau! Mon front est pâle et mes joues aussi; regarde meunier, je te ressemble.

13. L'ORACLE DES FLEURS.

Écoutez, fleurs de la prairie, je veux vous dire mes peines; car il me semble voir vos yeux bleus me regarder avec pitié.

Il faut que vous sachiez tout; peut-être me donnerez-vous quelque consolation? Je ne puis rien lui dire à elle, je dois me taire, toujours me taire.

Hélas, elle voit bien ce que je souffre; mais elle agit comme si elle ne le voyait pas. Elle peut rire et chanter quand mon pauvre cœur se brise.

Jolie petite marguerite, dis-moi, si tu le sais, si je puis espérer encore, ou s'il faut renoncer à mon bonheur.

Laisse-moi consulter l'une après l'autre tes petites feuilles; l'une me dit oui et l'autre non. Réponds à ce que je te demande. Sera-t-elle jamais à moi?

Oh! réponds, ma petite devineresse, dis-moi toute la vérité. M'aime-t-elle en silence, ne m'avouera-t-elle jamais qu'elle m'aime?

Hélas! je n'ose rien demander de plus, j'aime mieux que tu ne me répondes pas. Quelle souffrance serait la mienne, si tu allais me dire : non.

14. DÉCISION.

Aujourd'hui les soldats s'en allaient faire l'exercice avec leur air déterminé et leurs armes brillantes.

Le long du chemin ils chantaient gaiement, chacun d'eux se croyait un héros, on eût dit à les voir si braves, voir les maîtres du monde.

Quand le bataillon est passé, je me dis, en le regardant encore de loin : tu ne peux plus rester ici, ne peux-tu pas t'en aller avec eux ?

Qu'importe que l'on m'emmène de contrée en contrée, pourvu que je m'en aille loin de la maison du chasseur, dans les pays ennemis, dans le tumulte de la guerre.

Et si l'ennemi arrive en face de nous. En avant ! En avant contre lui. Qu'une balle m'atteigne et me donne le repos de la mort !

J'étais décidé à partir, je songeais à la victoire et à la mort ; je sentais déjà venir la fin de mes souffrances, de mon maytyre,

Quand tout à coup une pauvre femme s'élance après la troupe, criant, pleurant, tordant ses mains de désespoir.

On lui a enlevé son fils, son unique fils. Son ame est inconsolable. Sa douleur doit la conduire au tombeau.

Elle est seule, la pauvre femme, toute seule abandonnée au monde. Et moi, je songe alors à ma bonne mère qui se trouve toute seule aussi.

Je tourne le dos au bataillon qui s'en va ; mon cœur bat lourdement, et le chant des soldats résonne de loin à mon oreille comme les plaintes d'une mère.

15. AVEU.

Je voulais prendre mon fusil, ma ceinture, et m'en aller sans rien dire ; je ne pouvais pas faire autrement, car il faut bien que j'échappe à mes peines.

Cependant avant que de partir, je veux encore une fois revoir la jolie fille, quand je devrais en être plus triste.

Je la cherche dans le jardin, je la cherche de côté et d'autre ; mais je me fatigue inutilement, je ne la trouve pas.

Alors je m'assois sous le bosquet où elle a coutume de venir, et mes regards humides de larmes s'élèvent vers le ciel.

Tout à coup je l'entends qui s'approche, je veux fuir, mais elle est venue trop vite.

Elle voit les pleurs qui roulent dans mes yeux, et me demande ce qui m'afflige, ce qui me manque.

Je ne peux pas me taire plus long-temps. Mon cœur est trop plein, et je m'aperçois aussi qu'une larme vient mouiller ses paupières.

Je prends ses mains, je les presse contre ma poitrine, je lui dis ma douleur, je lui avoue ce qui se passe au fond de mon âme.

Elle laisse ses mains dans les miennes et ne les retire pas, et moi, je deviens plus hardi, car mon bonheur m'enivre.

Alors je l'attire contre mon cœur, et je baise ses lèvres roses. Elle me laisse tranquillement faire. Notre pacte d'amour est scellé.

Maintenant elle est à moi pour la vie, personne ne me l'enlèvera; maintenant reste chez toi, blanc meunier, je te le conseille.

16. BONHEUR D'AMOUR.

Sous les branches de sureau je m'asseois comme un roi; car à la fin son père a dit oui.

Et je puis parler à ma bien-aimée; je puis la voir à toute heure, et l'embrasser sur sa jolie petite bouche.

Puis ma mère est arrivée, et se réjouit de mon bonheur, elle regarde en riant notre amour, et se souvient du temps passé.

Maintenant donc j'ai obtenu ce qui me semblait presque impossible; maintenant je n'ai plus besoin de m'en aller courir le monde.

Je porte le ciel dans mon cœur. Oh! n'est-ce pas une vaine espérance? Oh! n'est-ce pas un rêve?

Naguère les noirs soucis me poursuivaient nuit et jour; à présent c'est la joie qui m'empêche de dormir.

Que si seulement je pouvais me rendre digne d'un tel bonheur, hélas! oui, je donnerais ma vie pour un de ses regards d'amour.

17. LE MATIN.

Oh! que je vive encore demain! Demain est encore si loin! Oh! que mon pauvre cœur puisse seulement supporter le poids de sa joie!

Subsiste encore, terre, jusqu'à demain. Voûte du ciel, ne tombe pas. Poursuis ta route, soleil. Demain, elle doit être à moi.

Ah! si nous étions déjà à demain! Demain est encore loin! Ce jour-ci ne veut-il donc pas finir, le temps s'arrête-t-il par paresse?

Un frisson intérieur me saisit; une crainte terrible s'empare de mon âme. Vivrai-je encore demain? Verrai-je poindre le jour demain?

18. C'EN EST FAIT.

Quel festin et quelle joie dans la paisible maison du chasseur? Entendez-vous le son des flûtes, la mélodie des violons, le bruit de la danse, dans la paisible maison du chasseur?

Qui donc s'avance en tête du bal, avec la couronne de myrtes sur le front? C'est la jolie fille du forestier. Ah! comme elle est belle et riante avec sa couronné de myrtes sur le front?

Qui donc est ce brillant fiancé, si brave et si fier? C'est le jeune chasseur, l'adroit chasseur, si brave et si fier!

Qui donc est là debout dans un coin, sans prononcer un seul mot? C'est le meunier qui regarde la danse, et le vin qui coule pour la fête, sans prononcer un seul mot.

Va t'en, pauvre meunier, laisse cette maison joyeuse. Nous ne voulons avoir à notre table que des hôtes au front riant dans cette maison joyeuse.

Va, retourne dans ton moulin, et songe bien à ceci. Elle est perdue pour toi, elle a choisi le chasseur. Songe bien à ceci.

Il y a de par le monde beaucoup de jeunes filles à qui tu peux faire la cour hors d'ici, mon pauvre meunier, cherche ailleurs quelque jeune fille à qui tu puisses faire la cour.

Et lorsque tu l'auras trouvée, reviens-nous hôte joyeux. La coupe brillante de l'amour n'est pas faite pour le convive qui s'attriste. Reviens-nous hôte joyeux.

Maintenant chantez; criez : vivent la fiancée et le fiancé! Le plus brave des chasseurs a choisi la plus belle des jeunes filles. Vivent la fiancée et le fiancé!

LÉNORE,

BALLADE DE BÜRGER,

TRADUITE DE L'ALLEMAND.¹

D'un songe affreux Lénore poursuivie
Au point du jour se réveilla soudain.
« Mon cher Wilhelm, as-tu perdu la vie?
Es-tu parjure, ou te verrai-je enfin? »
Sous FRÉDÉRIC il partit pour l'armée,
Et combattit à Prague en bon hussard;
Mais depuis lors sa jeune bien-aimée
Ne reçut plus de lettres de sa part.

¹ Cette traduction de *Lénore* fut entreprise à la prière de MM. Engelmann père et fils, de Mulhouse (Haut-Rhin), qui viennent de publier une charmante lithographie, tirée d'une scène de cette ballade, dont l'exécution fait honneur au crayon de M. Marin-Lavigne.

L'Impératrice et son noble adversaire,
Moins obstinés dans leurs vastes projets,
Et fatigués des fureurs de la guerre,
Quoique rivaux, avaient signé la paix.
Leurs bataillons, à la riante allure,
Musique en tête avec refrains joyeux,
Parés de fleurs, couronnés de verdure,
Drapeaux flottans, s'en retournaient chez eux.

Le peuple accourt partout sur leur passage;
Des cris de joie accueillent les soldats;
Jeunes et vieux exaltent leur courage;
Mères et fils, tous leur tendent les bras.
Plus d'une sœur et mainte fiancée
Criaient : « Amis! soyez les bienvenus! »....
Lénore, hélas! muette et délaissée,
Se trouva seule au milieu d'inconnus.

Allant, venant, parlant à chaque bande,
De tous les noms elle alla s'enquérir;
Chefs et soldats écoutaient sa demande;
Mais nul ne put répondre à son désir.
Bientôt passa le dernier corps d'armée,
Et vint ravir tout espoir à son cœur.
Lénore, à terre et presque inanimée,
N'exhale plus que des cris de douleur.

La mère accourt et vers elle s'élance :
« Que vois-je? ô Dieu! qu'as-tu, ma chère enfant?
Viens dans mes bras, parle avec confiance,
Dis-moi ton mal; je t'écoute en tremblant. » —
« Oh! c'en est fait; tout est perdu, ma mère!
Tout est perdu! hélas! Wilhelm est mort!
Il n'est plus rien qui m'attache à la terre;
Dieu, sans pitié, m'abandonne à mon sort! » —

« Aide, Seigneur! au moment du naufrage
Les affligés n'ont que toi pour soutien.
Dis un *Pater*, enfant, cela soulage;
Ce que Dieu fait, il le fait toujours bien. » —
« Que votre foi, ma mère, est puérile!
De mon bonheur Dieu n'a pris aucun soin;
Il a jugé ma prière inutile,
Et désormais il n'en est plus besoin. » —

« Aide, Seigneur! qui te connaît, mon Père,
Sait qu'en tous lieux ton secours est certain.
Ma chère enfant, pour calmer ta misère,
Approche-toi du Sacrement divin. » —
« Ma mère! il n'est, pour éteindre ma flamme,
Ni Sacrement, ni remède ici-bas;
Nul Sacrement ne peut rappeler l'ame
D'un bien-aimé, victime du trépas! » —

« Écoute, enfant! ne pourrait-il se faire
Que le perfide ait abjuré sa foi,
Pour épouser une femme étrangère,
Et qu'en Bohême il vive sous sa loi?....
Eh! laisse aller le cœur de ce parjure;
Il paiera cher tant de déloyauté!
Au jour fatal, Dieu, vengeur de l'injure,
Saura punir son infidélité. » —

« Oh! c'en est fait! Wilhelm est mort, ma mère!
Il est perdu, oui, perdu sans retour:
Il n'est pour moi plus de bonheur sur terre!
Pourquoi faut-il qu'on m'ait donné le jour?
Mort! frappe-moi, brise mon existence,
Et qu'à jamais mon nom soit oublié!
Jouis, ô Dieu! jouis de ma souffrance,
Puisque pour moi tu n'as pas de pitié! » —

« Aide, Seigneur! oh! puisse ta justice
 Ne pas juger ton enfant aujourd'hui!
 De ses transports son cœur n'est pas complice;
 Elle blasphème; ô Dieu! pardonne-lui!...
 Ma chère enfant! oublie enfin ta peine,
 Songe au salut, mets en Dieu ton bonheur;
 Qu'un saint amour vers l'Éternel t'entraîne;
 L'époux céleste a seul droit à ton cœur. » —

« Ah! dites-moi, ma mère, je vous prie,
 Qu'est le salut? qu'est l'enfer et ses feux?
 Près de Wilhelm je bénirais la vie,
 Et loin de lui le jour m'est odieux.
 Oh! c'en est fait.... Mort, néant que j'appelle,
 Venez, venez! je vous vois sans effroi;
 Je ne veux pas de la vie éternelle,
 Si mon Wilhelm sur terre est loin de moi. »

Rien ne calmait son désespoir extrême;
 Elle accusait avec témérité
 La Providence et sa bonté suprême,
 Lui reprochait un sort non mérité.
 La pauvre enfant, défaite, échevelée,
 Frappait son sein, versait des pleurs amers,
 Jusqu'au moment où la nuit étoilée
 Vint de ses feux couronner l'univers.

Chut!... on entend arriver en droiture,
 A pas pressés, un coursier au grand trot;
 Un cavalier, à la bruyante armure,
 Vient à la rampe et descend aussitôt.
 Vers le cordon alors sa main se porte;
 L'oreille au guet, il sonne doucement
 A petits coups;... puis, à travers la porte,
 Il fit voler ces mots distinctement:

« Lénore, viens! viens, ouvre-moi, ma chère!
Dors-tu, ma belle? ou n'as-tu pu dormir?
Ai-je toujours le bonheur de te plaire?
Je viens te voir!... hâte-toi de m'ouvrir! » —
« Oh! cher Wilhelm! se peut-il? est-ce un rêve?
Est-ce bien toi?... J'ai veillé, j'ai pleuré,
J'ai bien souffert!... mais je t'écoute, achève!
D'où viens-tu donc?... j'avais désespéré! » —

« Minuit sonnant nous nous mîmes en route;
Il m'a fallu bravement chevaucher!
Je viens de loin, de la Bohème;.... écoute!
Il faut me suivre, et je viens te chercher. » —
« Ah, cher Wilhelm! entre dans ma chambrette;
J'entends siffler les vents dans le vallon;
Viens te chauffer, ami! je suis seulette:
Viens dans mes bras défier l'aiglon! » —

« Laisse siffler au loin le vent d'automne;
Mon cheval noir gratte le sol poudreux,
Et l'on entend l'éperon qui résonne!....
Je ne saurais m'arrêter en ces lieux.
Viens, couvre-toi, prends ton élan, ma chère!
Assise en croupe, il fait bon à cheval.
J'aurai ce jour bien cent milles à faire,
Pour t'amener dans le lit nuptial. » —

« Quoi! tu voudrais me porter tout à l'heure
Dans notre couche en pays si lointain?
Déjà la cloche annonce l'onzième heure;
N'entends-tu pas encor vibrer l'airain? » —
« Lénore, vois! la lune nous éclaire;
Nous et les morts nous voyageons bon train.
Je veux gager d'être avec toi, ma chère!
Au gîte avant l'étoile du matin.

« Dis-moi, Wilhelm, où voit-on ta chambrette? » —
« Bien loin d'ici! » — « Comment est fait le lit? » —
« Six ais cloués forment notre couchette,
En un lieu frais, paisible, assez petit... » —
« Puis-je y loger? » — « Oh! deux y trouvent place;
Viens, couvre-toi, prends ton élan, voyons!
Des conviés la foule attend, se lasse;
La chambre est prête, amie, allons, partons! »

A peine il dit, que Lénore s'avance;
Un doux penser l'agite en ce moment;
Sur le coursier, légère, elle s'élance;
Ses bras de lis étreignent son amant.
Au grand galop, volant à perdre haleine,
Le feu jaillit et brille sous leurs pas;
Comme le vent le coursier les entraîne,
Et du gravier lancé au loin les éclats....

A leurs regards, dans ce fougueux voyage,
Tout semblait fuir, prés, champs, vastes forêts;
Les ponts foulés accusaient leur passage;
Pour eux les monts abaissaient leurs sommets.
« M'amie a peur?.... Eh! vois, la lune donne;
Hourrah! les morts ne s'arrêtent jamais.
Allons, courons!... crains-tu les morts, ma bonne? » —
« Non, mon ami, mais laisse-les en paix! »

Quel bruit là-bas, au milieu des ténèbres?
Pourquoi voit-on ces corbeaux accourir?
La cloche tinte!.... entends ces chants funèbres!
« Portons le corps, il faut l'ensevelir! »
Alors on vit un lugubre cortège,
Cercueil en tête, orné de noirs cyprès;
Les chants pouvaient bien ressembler, que sais-je?
Aux cris plaintifs sortant de nos marais....

« Vous porterez plus tard le corps en terre,
A son de cloche, avec chant sépulcral :
Moi, de ce pas, je conduis ma bergère,
Ma jeune épouse, au festin nuptial....
Viens, sacristain ! entonner les fiançailles ;
Amène aussi les chantres, le serpent....
Viens, prêtre ! viens bénir nos épousailles ;
La couche est prête et l'hymen nous attend. »

A cet appel du cavalier fantasque,
L'airain funèbre et les chants.... tout se tait ;
Comme enlevé par un coup de bourrasque,
Cercueil, cortège, enfin tout disparaît....
Le coursier noir au galop les entraîne,
Et siffle au loin, tel qu'un léger roseau ;
En bondissant il vole à perdre haleine ;
Le sol frémit sous son double fardeau.

Comme à leurs yeux tous les objets s'enfuirent !
Sur l'horizon les hameaux, les cités,
Les monts, les bois, soudain s'évanouirent,
Et leur semblaient par les vents emportés.
« M'amie a peur?... Eh ! vois, la lune donne ;
Hourrah ! les morts ne s'arrêtent jamais ;
Allons, courons ! Crains-tu les morts, ma bonne ? » —
« Ah ! laisse-les !... laisse les morts en paix ! »

Vois-tu, vois-tu l'étrange phénomène ?
Au clair de lune, on aperçoit là-bas
Sous le gibet la gent aérienne,
Qui danse en rond et qui prend ses ébats.
« Ah ! ça, venez et suivez-nous, canailles !
Je veux vous voir décorer notre bal ;
Vous ouvrirez la danse à nos fiançailles,
Et nous suivrez jusqu'au lit nuptial ! »

Il dit. La bande accourt, les environne
A flots bruyans, comme la feuille au bois,
Qui dans les airs s'amasse et tourbillonne,
Quand l'aquilon élève au loin sa voix.
Au grand galop, volant à perdre haleine,
Rien ne s'oppose à leur trajet fougueux;
Impatient le coursier les entraîne,
Et de ses fers jaillissent mille feux.

Dans leur essor, à peine touchant terre,
Ils voyaient fuir et disparaître aux yeux,
Tous les objets qu'au loin la lune éclaire,
Et les flambeaux sur la voûte des cieux.
« M'amie a peur?... Eh! vois, la lune donne;
Hourrah! les morts ne s'arrêtent jamais;
Allons, courons!... Crains-tu les morts, ma bonne? »—
« De grâce, ami, laisse les morts en paix! »—

« Ardent coursier! le coq se fait entendre;
Je sens déjà la fraîcheur du matin;
Courage, allons! ne te fais pas attendre;
Le sablier va tirer à sa fin....
Nous voici donc au terme du voyage!
Toujours les morts vont d'un train sans égal;
Il est fini, notre pèlerinage;
Je vois s'ouvrir notre lit nuptial! »

Disant ces mots, il vole à toute bride
Vers un portail à deux vastes battans;
De sa houssine il frappe un coup rapide,
Et fait tomber les verroux impuissans:
Avec fracas les doubles portes s'ouvrent;
Il entre alors dans ce funèbre enclos.
Au clair de lune, autour d'eux se découvrent
Les monumens de l'éternel repos.

O ciel ! voilà, tout comme un coup de foudre,
Qu'il s'accomplit un prodige effrayant :
Du cavalier l'armure tombe en poudre,
Son crâne est vide et son cœur flamboyant ;
Un blanc squelette, à face épouvantable,
Tient d'une main le sablier fatal ;
De l'autre armé de sa faux redoutable,
Il grince encor des dents sur son cheval.

Le coursier noir en frémissant se dresse ;
De ses naseaux un jet de feu jaillit ;
La terre tremble et sous ses pieds s'affaisse ;
Un gouffre affreux tout à coup l'engloutit....
Des hurlemens descendent de la nue ;
Des cris plaintifs s'élèvent du tombeau.
Lénore lutte, et par la mort vaincue,
Voit de ses jours s'éteindre le flambeau.

Mille démons, aux clartés de la lune,
Vinrent danser une ronde en ces lieux,
Et tous hurlaient, pleins d'une ardeur commune,
Cette morale en refrains pour adieux :
« Quand la douleur empoisonne ta vie,
Résigne-toi, n'accuse pas le Ciel !
Que l'ame enfin de ton corps affranchie
Obtienne grâce aux pieds de l'Éternel ! »

PAUL LEHR.



Bulletin bibliographique.

BIBLIOGRAPHIE.

Le *Répertoire* annonce, dans ses livraisons de Novembre, 376 publications nouvelles, et en porte ainsi le nombre pour 1834 à 2907¹.

La THÉOLOGIE en compte 56, dont les plus remarquables sont: Jean Wessel, un des précurseurs de Luther, par le D.^r C. Ullmann, professeur à Halle (cette monographie, écrite avec beaucoup de talent, offre un grand intérêt); — l'Histoire de la traduction de la Bible par Luther, écrite à l'occasion du troisième jubilé de cette version en 1834, par Ch. A. Weidemann; — l'Histoire de la réformation pour les instituteurs et le peuple, par Hempel, troisième édition; — *Nova scriptorum Veteris Testamenti sacrarum janua*, auctore doct. J. F. Schræder, t. I; — Schleiermacher, comme prédicateur, par A. Schweizer; — *Ueber das Verhalten des christlichen Lehramtes, etc.* : Sur les devoirs des pasteurs, relativement à la manie de l'émigration de notre temps, par G. Schatter, pasteur; — *Institutiones historice ecclesiasticæ N. T.*, studio J. Ruttenstock, tome III (les deux premiers volumes ont paru à Vienne en 1832); — *Mittheilungen aus den merkwürdigsten Schriften der verflossenen Jahrhunderte, etc.* : Extraits des écrits les plus remarquables des siècles passés sur l'état de l'ame après la mort, publiés par le D.^r Hubert Beckers, professeur de philosophie à Dillingen, première livraison; — *Volksbibel für katholische Christen, etc.* : Bible populaire pour des chrétiens catholiques, par le D.^r Brugger, professeur à Fribourg en Brisgau.

¹ Tous les ouvrages dont le format et le nombre de volumes ne sont pas indiqués, sont en un volume in-8.^o Tous peuvent être tirés de Leipzig ou de Strasbourg. Nous n'indiquons les titres allemands que lorsqu'on ne peut les traduire que difficilement et d'une manière incomplète.

— Parmi les nombreux sermons nouvellement annoncés, les plus remarquables paraissent ceux d'A. Schweizer : *Christliche Predigten für denkende Verehrer Jesu.*

JURISPRUDENCE, 13 ouvrages : *Collectio omnium locorum qui in Ans. de Feuerbach elementis juris criminalis ex fontibus citantur*, ed. H. J. Kittler; — *Antiqua summaria Codicis Theodosiani, ex Codice Vaticano et summariorum descriptione nunc primum ed. G. Hänel*, xvi et 62 pages in-8.^o; — *Notitia dignitatum utriusque imperii*, dissertation d'histoire littéraire et de critique, par le Dr Ed. Böcking; — deux Écrits en faveur du jugement par jurés, l'un, par F. W. Heinrich, intitulé : *Anleitung der rechtlichen Grundsätze einer Criminalgerichts-Verfassung, etc.*; l'autre, par A. von Oppen, président du tribunal de Cologne : *Geschworne und Richter* (ce dernier écrit est d'autant plus remarquable que l'auteur y a envisagé son sujet uniquement sous le point de vue juridique); — le Système de la justice préventive ou de la police judiciaire, par R. Mohl, professeur à Tubingue, et auteur d'un Manuel de la science de la police.

MÉDECINE, PHYSIOLOGIE ET ART VÉTÉRINAIRE, 15 articles : *A. Corn. Celsi Medicina. Edid. brevi annotatione indicibusque locupletissimis instruxerunt F. Ritter et H. Albers., Colon. ad Rhen*; — *Medicisch-praktische Abhandlungen* : Dissertations de médecine pratique, par des médecins allemands établis en Russie, tome I.^{er}; — *De pulsu, respiratione, auditu et tactu; annotationes anatomicæ et physiologicæ, auct. E. H. Weber*, viii et 175 pages in-4.^o; — *Bujatrik, etc.* : les Maladies sporadiques de la race bovine, par J. J. Rychner, professeur de l'art vétérinaire à Berne.

ARCHÉOLOGIE, PHILOGIE CLASSIQUE ET LANGUES ORIENTALES, 19 publications : *Lycurgi oratoris Attici reliquæ. Edid. Baierus et Saupius*; Zurich; — *Aristotelis Ethicorum Nicomacheorum libri decem, ad codicum manuscript. et vet. editionum fidem recens. commentariis illustr., in usum scholarum edid. C. L. Michelet, Berol.*, second volume, renfermant le commentaire (le premier volume a paru en 1829); — une traduction allemande des Catégories d'Aristote, par A. Heydemann, professeur à Berlin; — *Achai Eretriensis quæ supersunt, collecta et illustrata a C. L. Ulrichs*, de Bohn; — le troisième volume de l'édition des Rhéteurs grecs,

avec commentaires, par le professeur Walz, de Tubingue; — la Science de la métrique pour les gymnases, par Ch. J. Hoffmann; — *Gerardi J. Vossii Aristarchus, s. de arte grammat. Lib. VIII, pars II, in-4.* (la première partie parut en 1833 par les soins de Ch. Fœrtsch, la seconde est publiée par F. A. Eckstein, et comprend le 4.^e et le 5.^e livre); — le libraire Tauchnitz de Leipzig vient de donner des éditions stéréotypes de Lucain, de Silius Italicus et d'Athénée; — un Spécimen des poésies arabes d'Abulfaradsch, d'après un manuscrit de Gotha; avec une version latine, par Ph. Wolff, xvi et 39 pages in-8.^o; — *Liber classium virorum qui Korani et traditionum cognitione excellerunt, auct. Abu Abdalla Dahabio; in Epitomen coëgit anonymus; e cod. ms. biblioth. Gothan. lapide exscribendam curavit H. F. Wüstenfeld* (professeur à l'université de Göttingue), part. III.

PHILOSOPHIE, 5 ouvrages : Histoire et Critique du scepticisme et de l'irrationalisme, dans ses rapports avec la philosophie nouvelle, par E. J. Tafel, bibliothécaire à Tubingue; — *Erläuterungen, etc.* : Éclaircissemens sur la philosophie de M. Herbart, en réponse aux objections et aux fausses interprétations de ses adversaires, par le D.^r Strumpel, première partie; — *Neue natürliche Darstellung, etc.* : nouvelle et naturelle Exposition de la logique, par A. Victorin, ci-devant professeur de philosophie au lycée de Salzbourg.

MATHÉMATIQUES, 6 articles : Analyse des livres d'Apollonius de Perga *de sectione Spatii*, par G. Grabow; — Manuel complet d'arithmétique, par le D.^r E. S. Unger, second volume, deuxième édition refondue, avec une collection de mille problèmes, et avec des tables des poids et mesures et des monnaies; — l'Hypsométrie au moyen d'observations de physique, ou l'Art de faire des observations météorologiques et de mesurer les hauteurs avec le baromètre, etc., par J. J. Suppan, professeur à Inspruck.

SCIENCES PHYSIQUES, 19 publications : *Symbolæ physicae, seu icones et descriptiones insectorum quæ ex itinere per Africam borealem et Asiam occidentalem, F. G. Hemprich et Ch. G. Ehrenberg, studio novæ aut illustratæ redierunt; decas IV* (10 $\frac{1}{2}$ feuilles; et tables XXXI—XL fol. color., prix : 46 fr.); — *Das Universum der Natur*: la Nature, par H. G. Reichenbach, première livrai-

son, classes et familles du règne végétal, avec une table in-folio; deuxième livraison, la mer; — le même auteur publie *Der Naturfreund*: l'Ami de la nature, pour les amateurs de toutes les classes et pour les écoles, 1.^{re} et 2.^e livraisons, avec 8 gravures; — *Repertorium Botanicae systematicae, etc., auct. C. B. Presl, vol. I, fasc. II*; — *Flora exotica*, ou les plus belles Plantes étrangères, publiées par une société d'amateurs d'horticulture de Bruxelles, avec un texte descriptif, par H. G. L. Reichenbach, vol. I.^{er} et vol. II, première partie, avec 108 lithographies coloriées 57 et 24 pages in-folio, prix: 125 fr. (ce magnifique ouvrage aura 5 volumes avec 360 tableaux); — Manuel complet de l'histoire naturelle des oiseaux d'Europe, par le D.^r C. L. Gloger, tome I.^{er}, livr. 1—4; — Rapport officiel sur la réunion des naturalistes allemands à Breslau, en Septembre 1833, par J. Wendt et A. W. Otto; — *Ueber Electromagnetismus*: Sur le magnétisme électrique, avec indication d'une nouvelle machine mue par des forces électromagnétiques, trois leçons du professeur Schulthess de Zurich; — les Plantes médicinales de l'homœopathie, par Ed. Winkler.

SCIENCES POLITIQUES, 27 articles: la première livraison du Dictionnaire politique, publié par MM. Rotteck et Welker; — le Droit d'association dans les États constitutionnels de l'Allemagne, par J. H. Zirkler, conseiller de justice à Tubingue; — la Suisse et ses Révolutions, par J. Andres, deuxième livraison (le critique de Leipzig déclare de nouveau que cet ouvrage est le meilleur de toute la littérature historique de ces derniers temps); — *Das verletzte Völkerrecht an der Eidgenossenschaft, etc.*: le Droit des gens violé dans la Confédération helvétique, et Considérations sur les notes des puissances étrangères, par le D.^r Louis Snell; — l'Abolition de la peine de mort, de la loterie, et le rétablissement de l'Unité religieuse dans l'Eglise chrétienne, par un auteur anonyme; — *Sammlung der Verordnungen, etc.*: Collection des ordonnances sur les rapports d'industrie, de commerce et d'impôts dans les États réunis de l'Allemagne, publiée par Schœnbrödt, tome I.^{er}; — Charles-Louis de Haller, l'auteur de la *Restauration des sciences politiques*, a publié contre le dernier ouvrage de M. de Lamennais une brochure de 16 pages, intitulée: Satan et la Révolution.

GÉOGRAPHIE et TOPOGRAPHIE, 23 ouvrages : Manuel de la géographie comparée de M. de Rougemont (ouvrage qui a été approuvé par le célèbre Ch. Ritter), traduit en allemand par le professeur Hugendubel de Berne; — Relation d'un voyage dans les États occidentaux de l'Union de l'Amérique du Nord, en 1824—1827, par G. F. Duden, seconde édition; — Lettres d'un Allemand émigré en Amérique, principalement sur la tentative faite par lui de s'établir dans l'Alabama, publiées par le D.^r Hupfeld; — Esquisses d'un voyage par la Hongrie en Turquie, par F. G. Chrismar; — *Der Gefährte auf Reisen, etc.* : le Guide du voyageur dans les États de l'empire d'Autriche, par F. Tschischka; — Huit jours à Munich (il en a paru en même temps une traduction française).

HISTOIRE, 17 ouvrages : quatrième Rapport de la Société historique du cercle de la Rézat à Nuremberg (il existe des sociétés semblables dans les huit cercles de la Bavière); — *Darstellungen aus der Geschichte des Reformations-Zeitalters* : Tableaux de l'histoire du temps de la réformation, par W. Wachsmuth, tome I.^{er}, livre I.^{er}; — *Auswahl aus der allgemeinen Geschichte, etc.* : Tableaux chronologiques des principaux faits de l'histoire universelle, par le D.^r Schuppius, directeur du gymnase de Hanau; — Histoire de l'Europe, depuis la fin du quinzième siècle, par F. de Raumer, tome IV (ce volume renferme l'histoire de France, depuis la mort de Henri IV jusqu'à celle de Mazarin); — Revue critique et historique des événemens depuis le commencement de la révolution française jusqu'au congrès de Vérone, par H. de Keyserlingk; — *Beiträge zur Geschichte, etc.* : Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre le Brésil et Buenos-Ayres en 1825—1828, par un témoin oculaire.

PÉDAGOGIE, 55 articles : l'Évangile dans les gymnases, dans ses rapports avec la science et surtout avec les études classiques, par J. G. Lehmann, directeur du gymnase de Luckau; — *Der Unterrichts-Wegweiser für das Gesamtgebiet der Lehrgegenstände in Volksschulen, etc.* : le Guide de l'enseignement primaire, Manuel des instituteurs, tome I.^{er}, première partie : exercices logiques; — Manuel des mathématiques pour les classes moyennes des collèges, par Grunert, professeur à l'université de Greifswalde, 2 vol.;

— nouveaux Exercices d'arithmétique, par F. Lœhmann, t. I.^{er}, troisième livraison; — *Das Volksschulwesen, etc.* : l'Instruction primaire dans les États prussiens; recueil des ordonnances et réglemens relatifs à l'enseignement élémentaire, par le D.^r J. F. Neigebaur; — *Das elterliche Haus, etc.* : la Maison paternelle, livre élémentaire pour la première instruction, par R. J. Wurst, ouvrage couronné.

LANGUE et BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES, 61 articles : de l'Origine naturelle de la langue, considérée du point de vue de la philologie comparée, par le D.^r Rinne, 94 pages in-4.^o; — Encyclopédie de la littérature allemande nationale, ou Dictionnaire historique et critique des écrivains allemands, avec des extraits de leurs ouvrages : publié par le D.^r O. L. B. Wolff, professeur à Iéna, tome I.^{er}, livr. 1—3, grand in-4.^o; — Henri Heine et notre Temps, par M. J. Stephani (c'est une critique très-vive de Heine, de Børne, de Menzel et de quelques autres de la même école); — *Der Rache Schwanenlied* : le Chant du cygne de la vengeance, drame d'Ed. Duller; — Béatrice Cenci, tragédie en cinq actes, de F. Schœn; — Françoise de Rimini, imitée de l'italien de Silvio Pellico, par Ch. L. Kannegiesser; — Contes et Nouvelles, par Ch. de Wachsmann, volumes V et VI; — *Unterhaltungen zur Schilderung Göthescher Dicht- und Denkweise* : Variétés pour servir à caractériser la poésie et la philosophie de Gœthe, par Ch. F. Gœschel, 2 vol.; — Œuvres dramatiques du baron J. Ch. de Zedlitz, tome II, renfermant *Kerker und Krone* : la Prison et la Couronne (le sujet de ce drame est la mort du Tasse); — Erwin de Steinbach ou le Génie de l'architecture allemande, roman, par Th. de Mélas, 3 vol. (c'est un ouvrage très-remarquable); — Le Chasseur ou la Voix de la nature, roman par H. G. Zehner, 3 vol.; — Œuvres complètes de Zweibein, tomes III—V (deux premiers volumes ont paru en 1833; le pseudonyme Zweibein est un imitateur de Jean-Paul); — une traduction allemande de l'Ahasvérus de M. Quinet.

LANGUES et LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, 13 ouvrages, parmi lesquels il n'y a d'un peu remarquable que celui du professeur Heilmayer, sur l'Origine de la langue grecque moderne, qu'il appelle *romaique* (*über die Entstehung der romaischen Sprache*).

BEAUX-ARTS, 10 publications : *Zur Gemmenkunde*, etc. : pour servir à la connaissance des Gemmes, description de pierres taillées antiques, faisant partie du monument de S.^{te} Elisabeth dans l'Eglise de ce nom à Marbourg, dissertation archéologique par F. Creuzer de Heidelberg; — Histoire du chant d'Eglise, et spécialement de l'Eglise évangélique, depuis l'établissement du christianisme jusqu'à nos jours, avec des idées sur les moyens d'améliorer la partie musicale du culte évangélique, par J. E. Häuser.

TECHNOLOGIE, COMMERCE, etc., 16 ouvrages : *Das goldene Ehrenbuch der Gewerbe und Zünfte* : le Livre d'or des corporations et métiers, ou Notices historiques sur leur origine, leurs progrès, etc., avec 62 figures, par Heideloff, Nuremberg.

Les ALMANACHS annoncés pour 1835 sont au nombre de 27 : *Historisches Taschenbuch* : Almanach historique, publié par F. de Raumer, 6.^e année; — l'Almanach généalogique de Gotha, 72.^e année, en allemand et en français; — l'Almanach généalogique, historique et statistique de Weimar, 12.^e année; — l'Annuaire généalogique, historique et statistique pour 1835, par Rüder; — *Genealogisches Taschenbuch*, par Gottschalk; — *Aurora*, par Seidl, 11.^e année; — *Blätter der Liebe und Freundschaft*, 10.^e année; — *Cornelia*, par A. Schreiber, 20.^e année; — *Frauenlob*, par Vogel, 1.^{re} année; — l'Ami du beau sexe; Vienne; — *Des Bettlers Gabe* : le Don du mendiant; Berlin; — *Gedenke Mein*, 4.^e année; — *Huldigung der Frauen*, par J. F. Castelli, 13.^e année; — *Iduna*, 15.^e année; — *Novellen-Kranz* : Couronne de Nouvelles, par L. Tieck, 4.^e année; — *Penelope*, par Th. Hell, 24.^e année; — les Roses, paraît pour la première fois à Leipzig; — *Taschenbuch der Liebe und Freundschaft*, par St. Schütze, 35.^e année; — *Rheinisches Taschenbuch*, par le D.^r Adrian, 26.^e année; — *Urania* (avec une Nouvelle de L. Tieck); — *Das Veilchen*, 18.^e année; — *Vergissmeinnicht*, Leipzig; — un autre sous le même titre, publié par Spindler, 6.^e année, à Stuttgart; — *Vesta*, 5.^e année; Vienne; — *Vielliebchen*, par Tromlitz, 8.^e année.

STATISTIQUE.

Ueber die Finanzen, etc. : De l'administration des finances du royaume de Hanovre, par le conseiller aulique J. G. L. Ubbelohde. Hanovre, 1834.

Quand l'adoption du régime constitutionnel en Allemagne n'aurait produit jusqu'ici aucun autre fruit, la publicité qu'il a appelée sur l'administration et les finances de plusieurs des principaux États allemands devrait déjà être considérée comme un résultat assez satisfaisant. L'ouvrage que nous annonçons en est une nouvelle preuve.

Depuis 1763 les royaumes actuels de Saxe et de Hanovre étaient rangés par l'opinion publique de l'Allemagne et de l'Europe au nombre des mieux administrés. Justice rigoureuse; comptabilité financière exacte et prudente; soin bienveillant, libéral et nullement avare pour la prospérité des arts et des sciences; enfin, esprit de véritable humanité dans la personne de leurs princes, et hautes lumières parmi les fonctionnaires (car Göttingue, Leipzig et Wittenberg avaient fait leur devoir et porté leur fruit) : tout cela se trouvait dans l'un et l'autre de ces deux États, qui offraient encore d'autres points de ressemblance, particulièrement l'observation constante du système de stabilité; système qui avait, tout comme le système constitutionnel, son bon et son mauvais côté. Mais l'esprit du temps est plus puissant que les systèmes politiques. La Saxe et le Hanovre ont, depuis trois ans, abandonné le système de la stabilité; dans tous deux la réorganisation de la vie publique se rattache au système des réformes, et dans tous deux ce dernier n'a pas encore été vaincu par le principe du mouvement. Les nouvelles constitutions de ces deux royaumes ont aussi, en général, plus d'analogies entre elles qu'avec les constitutions des États du midi de l'Allemagne ou avec celle de la Hesse électorale. Nous ne déciderons pas laquelle des deux constitutions de Hanovre ou de Saxe mérite la préférence quant à leurs dispositions de détail; nous nous bornerons à observer que sur un point la vie constitutionnelle est plus avancée dans le royaume de Saxe, à savoir, par la publicité de la première

chambre. On peut énoncer dès à présent comme un fait, que pour la dignité et la capacité politique, la première chambre saxonne mériterait de servir de modèle, depuis le 27 Janvier 1833, à toutes les chambres hautes des États germaniques, et qu'après un tel précédent, il est peu probable que les chambres hautes continuent encore une dizaine d'années à tenir leurs séances secrètes, surtout dans le Hanovre, où l'intelligence est si haut placée et n'a rien à craindre du grand jour de la publicité. Mais revenons à l'ouvrage en question.

L'auteur de cet ouvrage s'est déjà fait connaître comme un des statisticiens les plus entendus et les plus consciencieux par son Répertoire statistique du royaume de Hanovre (Hanovre, 1823, in-4.°). Il est peu d'États européens, la France et la Prusse exceptées, qui possèdent un travail aussi complet sur leur situation géographique et statistique. Son nouvel ouvrage non-seulement n'est pas indigne du premier, mais prouve que l'auteur a marché avec les progrès du temps.

Ce n'est pas que nous soyons en mesure de porter un jugement sur la masse féconde de données qu'il contient, et moins encore d'entreprendre d'en rectifier quelques détails : l'auteur assure les avoir puisés dans des *documents officiels*; ils ont donc toute la certitude possible. Mais on ne saurait donner trop d'éloges au gouvernement hanovrien pour avoir ainsi porté la lumière de la publicité sur des secrets administratifs long-temps gardés avec soin, et facilité une publication qui permettra à tout Hanovrien éclairé de porter un jugement en connaissance de cause sur l'exactitude, l'intelligence et le mérite de l'ancienne comme de la nouvelle administration de son pays.

L'auteur observe avec raison que jusqu'ici l'on ne pouvait rien connaître des finances du Hanovre que ce qui résultait des impôts consentis par les États et concernait leur emploi par la caisse générale du pays. Au contraire, les recettes et les dépenses des caisses royales, indépendantes du consentement des États, durent rester ignorées du public, tant qu'il ne fut point question de réunir les diverses caisses, ou que les droits du roi et des États après cette réunion ne furent point déterminés. Mais cette réunion a été ordonnée par la loi constitutionnelle du 26 Septembre 1833,

et elle doit être effectuée le 1.^{er} Juillet 1834. Dès-lors les motifs qui avaient fait tenir secrète l'administration des caisses royales n'existent plus, et les États auront, dans leur prochaine réunion, à délibérer sur le budget des caisses réunies. L'auteur a donné en conséquence l'aperçu des contributions et de la caisse générale, comme indispensable à la connaissance de l'administration financière dans son ensemble. Ce qui concerne les mines et salines royales lui a été fourni par le conseiller des mines, Ingler, et l'assesseur de bailliage, Ubelohde, a une grande part dans ce que l'auteur a dit au sujet de l'administration domaniale.

Dans l'introduction l'auteur traite de l'ancienne administration du royaume de Hanovre dans les quarante dernières années du dix-huitième siècle, ainsi qu'aux temps de l'occupation française et du royaume de Westphalie, enfin des résultats du rétablissement du gouvernement légitime en 1814. Il rappelle l'heureuse prospérité du royaume sous le règne fécond de George III, « que les neveux et les petits-neveux bénissent encore » (comme dans la Saxe Frédéric-Auguste I.^{er}). Mais il ajoute cette réflexion bien juste : « Comme la prospérité s'étendait sans cesse, et que dans le même temps non-seulement les sciences faisaient de grands progrès, mais que les lumières et la civilisation se propageaient parmi toutes les classes, on se borna bientôt à maintenir les institutions auxquelles on devait ce bien-être. Dans la crainte d'ébranler ce bien que l'on avait, on se défia de toute innovation : tout continua de marcher avec calme et bonheur, de la manière accoutumée, sans qu'il fût besoin d'aucun effort particulier de la part du gouvernement. Voilà pourquoi cette époque si prospère fut si pauvre en améliorations dans l'organisation intérieure et administrative. » Tout comme chez nous (en Saxe) !

Après le temps d'épreuve de la domination française et westphalienne, après les années de lutte de 1813 à 1815, il fallut une toute nouvelle organisation des finances. Les besoins s'étaient accrus, et les anciennes ressources étaient insuffisantes ; d'un autre côté on ne pouvait maintenir les anciennes lignes intérieures qui séparaient les diverses provinces : il fallut un système unique de droits d'entrée et par suite aussi de droits de consommation. Toutefois ce renouvellement complet tarda encore quelque temps

à s'effectuer; la réunion de toutes les caisses provinciales n'eut lieu que le 1.^{er} Novembre 1817; l'établissement d'un impôt foncier uniforme, le 1.^{er} Juillet 1826. Les renseignemens que donne l'auteur sur le rapport des caisses des États aux caisses du fisc à cette époque sont très-importans. Enfin la constitution prescrivit la réunion de la caisse du pays et de la caisse royale en une seule caisse générale. Par là une administration unique devint possible, et avec elle bien des améliorations et bien des économies dans les frais de régie.

L'ouvrage lui-même contient huit chapitres :

I. L'administration des domaines et des forêts domaniales (1.^o revenus seigneuriaux; 2.^o fermages; 3.^o rentrées en blés; 4.^o forêts; 5.^o droits régaliens et casuels des bailliages et tribunaux royaux; 6.^o impôts et autres charges qui grèvent les domaines; 7.^o rémissions; 8.^o rachats; 9.^o économie rurale; 10.^o procès domaniaux; 11.^o comptabilité. — Balance des recettes et des dépenses).

II. L'administration des mines et salines royales (1.^o le Harz et les mines; 2.^o les houillères; 3.^o les salines).

III. L'administration des douanes.

IV. Les postes.

V. Les autres recettes de la caisse générale.

VI. Droits du fisc et casuel de la haute administration.

VII. Les contributions (1.^o foncière; 2.^o directe personnelle; 3.^o droit de consommation des produits indigènes; 4.^o droit d'entrée des produits étrangers; 5.^o timbre; 6.^o rapport des diverses contributions entre elles. — Frais de perception et leur rapport aux recouvrements bruts. — Les péages).

VIII. Les caisses principales (*Hauptkassen*) — (1.^o l'administration des caisses; 2.^o la dette; 3.^o le rapport des recettes et dépenses des caisses principales entre elles et le budget).

Au chapitre des domaines, l'auteur prouve l'existence d'un excédant annuel considérable, et convient qu'on en pourrait beaucoup simplifier l'administration et faire quelques aliénations partielles. Mais il rejette totalement l'opinion de ceux qui pensent que les domaines entre les mains des particuliers produiraient

davantage et augmenteraient le produit des impôts. « Que si les biens domaniaux, dit-il, doivent subir toute sorte de changemens, il ne faudra cependant pas oublier qu'ils doivent être maintenus dans leur consistance actuelle. Non-seulement notre nouvelle constitution le veut ainsi, mais ç'a toujours été un principe suivi avec constance par la famille royale, fréquemment renouvelé dans les lois de famille, et dont les motifs, fondés essentiellement dans la nature humaine, ne peuvent être méconnus que par ceux pour qui le point de vue financier est ce qu'ils conçoivent de plus élevé.

Après avoir parlé de l'administration des douanes, et donné à cette occasion un aperçu comparatif de la navigation sur l'Elbe et sur le Weser, l'auteur s'exprime comme il suit, au sujet de l'association allemande : « Bien que l'accession du Hanovre à une grande association de douanes, soit désirée par un assez grand nombre, et surtout dans les parties méridionales du royaume, il convient néanmoins d'examiner attentivement, si les avantages qu'on s'en promet, et qui resteront toujours fort problématiques, seraient un équivalent pour les sacrifices que ce royaume, ou du moins sa majeure partie serait obligée de faire.

Le produit brut de la perception des contributions est porté par l'auteur à 3 ½ millions de thalers. La moyenne du produit de l'impôt foncier, y compris l'impôt sur les maisons, est de 37 % p. % ; les contributions personnelles directes, c'est-à-dire, l'impôt sur les personnes, l'impôt sur l'industrie (patentes), sur les traitemens et sur le revenu, produisent 23 % p. % ; les droits de consommation sur l'eau-de-vie, la bière et le sel indigènes 13 % ; les droits d'entrée 18 % p. % ; etc.

On trouve aussi dans notre auteur beaucoup de renseignemens sur la situation toute particulière où se trouvait le Hanovre, dont le souverain réside en pays étranger ; quant à la question de savoir s'il convenait de réunir ou de laisser distinctes les caisses royales et celles du pays ; puis sur la question de la dette, en particulier des emprunts provinciaux ; sur les sommes payées pour acquisition de territoire (par exemple 700,000 rixhalers pour l'acquisition de Brême et de Verden ; 643,518 rixhalers pour le rachat des bailliages qui, dans ces deux territoires, avaient été

donnés en nantissement, etc.); enfin, sur l'origine des capitaux actifs, dont 600,000 livres sterlings furent, dès 1784 — 1790, placés en Angleterre, et ont été maintenant assignés à la dotation de la couronne.

Le résultat final de cet ouvrage est un état, sous forme de tableau, des recettes et dépenses des caisses royales et de la caisse nationale (*Landeskasse*). En voici la balance :

	CAISSES royales.	CAISSE du pays.	TOTAL.
Recettes	2,355,009	3,006,600	5,361,609
Dépenses.	2,373,490	3,017,310	5,390,800
Il y a donc un déficit de . .	18,481	10,710	29,191

Par quoi l'on voit que ni les caisses royales ni celle du pays ne sont aujourd'hui en état de faire face aux dépenses dont elles sont chargées; et ici l'auteur cherche à expliquer comment il se fait que la caisse royale générale, quoique ses revenus soient manifestement plus considérables qu'autrefois, ne présente plus comme alors un excédant, mais lutte au contraire contre le déficit. Puis il examine ce qu'on a fait et ce qui reste à faire pour rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses.

Nous terminerons par l'indication de la somme annuelle que coûte l'université de Göttingue. Elle tire 60,000 à 63,000 rixth. de la caisse du couvent, et en reçoit 32,800 du ministère; plus 4100 pour bourses: cela fait en tout 100,000 rixth. Les adversaires des universités trouveront cette somme trop forte; mais nous demanderons s'il y a dans le royaume de Hanovre un capital mieux placé que celui-ci, alors même qu'on n'a égard qu'aux intérêts matériels, et sans mettre en balance les intérêts intellectuels ?

(*Annales de M. Pölit.*)

FIN DU TROISIÈME VOLUME. — DEUXIÈME SÉRIE.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME. — DEUXIÈME SÉRIE.

9.^{me} NUMÉRO.

	Pages.
I. Le Trésor des Nibelungen, tragédie en cinq actes, de Raupach. 1834 (second et troisième actes).	3
II. De l'Étude du Droit en Allemagne : III. Droit romain (Histoire et Antiquités).	43
III. Fragmens philosophiques, par M. V. Cousin	62
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Fichte, d'après M. Cousin	84
Schelling	85
Universités : Berne, Breslau, Göttingue, Iéna, Upsal.	90
Nouvelles diverses.	90
V. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Répertoire de Leipzig	91
Livres des Étrangers pour Heidelberg et ses environs, par C. C. de Leonhard.	99

10.^{me} NUMÉRO.

I. Le Trésor des Nibelungen, etc. (fin)	103
II. De l'Étude du Droit en Allemagne : III. Droit romain (Histoire et Antiquités, fin)	145
III. Le Pas de Bormio.	164
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
L'auteur des Lettres d'un défunt et des Tutti Frutti.	180
Instruction publique en Russie.	182
Instruction publique dans le royaume Lombard-Vénitien	184
Statistique : Empire d'Autriche. — État de mortalité.	184

	Pages.
Prix d'histoire fondé à Saint-Petersbourg, à décerner en 1925.	185

V. *Bulletin bibliographique:*

Manuel du Droit rationel et des sciences politiques, par M. Ch. de Rotteck (tomes III et IV).	186
---	-----

11.^{me} NUMÉRO.

I. Études biographiques : VI. Jacques-Michel Lens	199
II. Universités allemandes : II. Halle (second article)	217
III. Aperçu de l'histoire extérieure du Droit romain, d'après M. de Savigny	229

IV. *Nouvelles et Variétés:*

Traduction de la nouvelle Préface de M. Cousin	260
Le bon homme et la femme querelleuse.	261
L'âme dans le purgatoire.	266
De l'influence de la couleur des objets sur l'absorption et l'émanation des odeurs	270
Grand-duché de Saxe-Weimar et d'Eisenach	272
Poésies : Paysage d'hiver, le Printemps	273

V. *Bulletin bibliographique:*

Répertoire de Leipzig.	276
Histoire naturelle des trois règnes, etc.	288

12.^{me} NUMÉRO.

I. Universités allemandes : III. Kiel	295
II. Aperçu de l'histoire extérieure du Droit romain (fin)	309
III. Philosophie de Hegel.	347
IV. <i>Nouvelles et Variétés:</i>	

La Lyre et la Harpe, poésies de M. G. Keil	357
Lénore, ballade de Bürger	369

V. *Bulletin bibliographique:*

Répertoire de Leipzig.	378
De l'administration des finances du royaume de Hanovre, par le conseiller aulique J. G. L. Ubbelohde.	385





